

Mrs. Seguin

La Revue populaire

15^c

Histoire – Littérature – Sciences

VOL. 19, No 5

MAI 1926



Notre roman complet: LA FAUTE D'AUTRUI, par HENRI ARDEL

Délivrez votre Nez et Gorge du Catarrhe

DANS VOTRE PROPRE MAISON en suivant une Méthode connue et pratiquée dans tous les Etats-Unis et le Canada et même à l'étranger. Dans tous ces foyers, on débarrasse son nez du mucus du catarrhe. Ce mucus visqueux est ainsi délogé de sa retraite dans le canal nasal et la gorge est nettoyée et assainie. En même temps, ces nez et gorges étant remis en bon état, toute la personne du malade s'en ressent.

Si cette méthode nous a demandé un grand travail, il est récompensé par les soulagements que nous portons chaque jour sur la liste, déjà très longue, de tous ceux et celles qui se sont débarrassés du Catarrhe avec la Méthode à domicile Sproule.



Consultation Gratuite sur VOTRE Nez et Gorge

Ne tenez-vous pas à savoir comment votre Nez et votre Gorge pourraient être délivrés à jamais du Catarrhe? Demandez notre questionnaire que vous remplirez et qui nous permettra de juger de votre cas et de voir si nous pouvons le guérir avec notre Méthode. *Il y a déjà 41 ans que nous soignons le Catarrhe et nous avons toujours remarqué que les affections du nez et de la gorge marchent concurremment.*

Ce petit coupon est là pour votre plus grand bien. Servez-vous-en. Signez simplement vos noms et adresse et expédiez-le par la poste au Spécialiste du Catarrhe Sproule, 376 Cornhill Building, Boston, Mass.

Le spécialiste Sproule qui a réalisé cette Méthode domestique et qui la conseille depuis 41 ans, est un gradué de l'Université de Dublin en médecine et chirurgie et fut chirurgien attitré du Service Naval de la Poste Royale Anglaise.

En arrivant au pays, il se rendit compte des besoins du peuple et de l'importance des méthodes à prendre pour améliorer la santé des gens. Fils lui-même de fermier, il comprenait la difficulté qu'ont certaines gens d'aller consulter le spécialiste à la ville. Il conçut l'idée d'envoyer à la maison même la consultation et le traitement nécessaires.

Des centaines et des centaines de malades du nez et de la gorge soulagés par lui, reconnaissent hautement l'efficacité de sa Méthode.

Si vous avez le Catarrhe, remplissez le coupon et voyez ce qu'on peut faire pour vous en débarrasser. Il ne vous en coûtera pas un sou pour le savoir et vous trouverez ensuite la vie meilleure quand vous serez délivré de ce mucus visqueux dans le nez et la gorge, que vous n'expectorez ni ne crachez plus. Vous ne vous en rendez peut-être pas compte — mais ces gros maux de tête que vous avez — cette sensation de lourdeur — cet écoulement continu, minent petit à petit votre santé.

Une fois rempli, mettez le coupon sous enveloppe dès maintenant — mettez-le à la poste et attendez votre consultation sur votre cas. Ecrivez en français ou en anglais.

Adressez votre enveloppe au :

SPECIALISTE DU CATARRHE SPROULE

376 CORNHILL BUILDING,

BOSTON, MASS.

CE COUPON donne droit aux lecteurs de *La Revue Populaire* à une consultation gratuite sur le Catarrhe.

Noms et
prénoms

Adresse

.....



MÉNAGÈRES!

N'OUBLIEZ PAS

que vos desserts ne sont pas complets sans avoir à offrir de succulentes tartes préparées avec les

GARNITURES DE TARTES "MEADOW-SWEET" !

IL Y EN A POUR TOUS LES GOUTS.

Et elles sont si faciles à préparer !



GARNITURES DE TARTES

(PIE FILLERS)

"Meadow-Sweet"

CITRON	ORANGE	CHOCOLAT
ANANAS	FRAISES	VANILLE
FRAMBOISES	CERISES	CREME BRULEE

Ces Préparations simplifient l'ouvrage et assurent une garniture de tartes que les meilleures cuisinières ne peuvent surpasser.

Chaque boîte contient assez de garniture pour faire 4 tartes.

Le mode d'emploi est indiqué sur chaque boîte.

REFUSEZ TOUTES IMITATIONS

"Meadow-Sweet" Cheese Mfg. Co. Ltd.,
MONTREAL, P.Q.



Le Produit original et authentique.

LA VOGUE ET LA CIRCULATION DU
PLUS GRAND MAGAZINE DE LANGUE
FRANÇAISE EN AMERIQUE AUG-
MENTENT TOUS LES JOURS

Chaque semaine vous trouvez dans

Le Samedi

Deux beaux romans;

Quatre nouvelles sentimentales par les meilleurs
auteurs de France et du pays;

Trois pages de belle musique pour piano;

Monologue, curiosités, inventions, modes et
cuisine;

Courrier du Petit Jardinier.

Chaque mois :

Une gravure moderne en couleur pour encadrer.

EN VENTE PARTOUT

10 SOUS

VOIR COUPON
D'ABONNEMENT
PAGE 129

ABONNEMENT

Canada et
Etats-Unis

Un an . . . \$1.50

Six mois . . .75c

Montréal et
banlieue exceptés

Directeur :
JEAN CHAUVIN

La Revue Populaire

MENSUEL
ILLUSTRE

SCIENCES
LITTÉRATURE
HISTOIRE

LA REVUE
POPULAIRE

est expédiée par la
poste entre le 1er
et le 5 de chaque
mois.

POIRIER,
BESSETTE & CIE
Edits.-Props.

131, rue Cadieux,
Montréal, Qué.

Vol. 19, No 5

Montréal, mai 1926

Entered March 23, 1908, at the Post Office of St. Albans, Vt. U.S., as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

MME DE SEVIGNE ET LA MODE DES CHEVEUX COURTS



Le 4 avril 1671, Mme de Sévigné conseillait à sa fille, Mme de Grignan, de se faire couper les cheveux...

Nous avons bien lu ? Pas d'erreur pourtant, la lettre de la charmante marquise est là, sous nos yeux, nous n'avons qu'à la relire. Eh bien oui !

Henry Bidou, dans une récente chronique, l'extrait, cette lettre précieuse, du recueil si connu, et la livre ainsi comme suprême argument aux hommes et aux femmes qui plaident en faveur des cheveux courts.

Que penser d'une mode dont on faisait de grands éloges au dix-septième siècle et qui scandalise encore au vingtième ?

Ainsi qu'on le voit, la mode des cheveux courts n'est point nouvelle. Elle avait été lancée par Mme de Montespan et ses deux nièces : la duchesse de Nevers et la petite de Thian-ges. La reine l'adopta à son tour mais ne voulut pas admettre qu'elle avait choisi cette coiffure pour suivre la mode.

Quant à l'opinion de la marquise de Sévigné, la voici : "Je vis hier, écrit-elle à sa fille, la duchesse de Sully et la comtesse de Guiche ; leurs têtes sont charmantes ; je suis rendue. Cette coiffure est faite justement pour votre

visage ; vous serez comme un ange, et cela est fait en un moment. Tout ce qui me fait de la peine, c'est que cette mode, qui laisse la tête découverte, me fait craindre pour les dents. Imaginez-vous une tête blonde partagée à la paysanne jusqu'à deux doigts du bourrelet : on coupe ses cheveux de chaque côté, d'étage en étage, dont on fait de grosses boucles rondes et négligées, qui ne viennent point plus bas qu'un doigt au-dessous de l'oreille ; cela fait quelque chose de fort jeune et de fort joli, et comme deux gros bouquets de cheveux de chaque côté. Je vous vois, vous m'apparaissez, et cette coiffure est faite pour vous ; mais qu'elle est ridicule à certaines dames dont l'âge ou la beauté ne conviennent pas !"

Et une amie de Mme de Sévigné ajouta au bas de cette lettre destinée à Mme de Grignan : "Madame, vous serez ravissante ; tout ce que je crains, c'est que vous ayez regret à vos cheveux. Pour vous fortifier, je vous apprendis que la reine et tout ce qu'il y a de filles et de femmes qui se coiffent à Saint-Germain achevèrent de se les faire couper hier par La Vienne ; car c'est lui et Mlle de la Borde qui ont fait toutes les exécutions."

Jules JOLICOEUR.

SONNET INEDIT

PAYSAGE

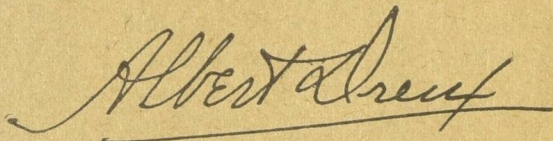


*Je savais un endroit, au fond des Laurentides,
Où des rochers touffus se miraient dans un lac,
Où venaient boire seuls, parfois, les orignacs,
Où juin se parfumait de baume et d'oxalide.*

*Dans les midis, souvent, alors que l'air torride
Alanguissait les fleurs, pyrole ou cétérac,
Les pins aux bras tendus, ainsi que des hamacs,
Et les sapins taillés comme des pyramides,*

*Les oiseaux répondaient au cri des écureuils,
La mélipone errait de l'arum au cerfeuil
Et les siffleux dressaient leurs têtes, étonnés . . .*

*Mais aujourd'hui, hélas! on n'y rencontre rien
Que la lourde gaieté des mornes citadins . . .
Et ce n'est plus qu'un pauvre coin abandonné.*



M. Albert Dreux, l'un de nos poètes les plus justement estimés,
est l'auteur de deux beaux recueils de vers: *Les Soirs* (1910) et
Le Mauvais Passant (1920).

LES AUBERGES, CABARETS ET TAVERNES DANS L'ANTIQUITE

Avant l'établissement des auberges, les voyageurs étaient accueillis à toutes les maisons où ils frappaient.

— Les pratiques de l'hospitalité. —

Plus tard, les auberges, les cabarets, les cuisines publiques. — On ignorait les grands hôtels dans l'antiquité. — Les riches étaient reçus chez les riches. — Hôtelleries pour voyageurs en mission.

Les auberges sont le fruit d'une civilisation assez avancée et on en chercherait vainement la trace dans les sociétés primitives. Aussi l'hospitalité tient toujours une très grande place chez les peuples qui ne sont pas encore tout à fait constitués. C'est un devoir d'admettre à son foyer non seulement le suppliant, mais encore le simple voyageur, et comme ce devoir implique la réciprocité, il est toujours observé avec beaucoup d'empressement. En effet, le voyageur qui a été reçu dans une maison se considère comme le débiteur de l'hôte qui l'a accueilli. Il acquittera certainement cette dette, et si un membre quelconque de la famille de cet hôte vient un jour dans le pays qu'habite ce voyageur, il sera reçu à son tour dans la maison et prendra sa place au foyer. C'est de là qu'est venu l'usage des tessères. On appelait tessère hospitalière une petite plaque d'os ou de buis sur laquelle on inscri-

vait son nom avec le nom de l'hôte chez qui on avait été reçu. En se quittant on cassait en deux la tessère, dont les morceaux servaient ensuite à constater l'identité. C'est ainsi qu'un jeune homme pouvait, sans autre re-



Marchand de boissons

commandation, se présenter dans une maison, en disant: Votre grand-père a reçu l'hospitalité chez le mien, et il était dès lors le bienvenu.

Ces usages se ressentent encore des mœurs patriarcales, mais quand, par suite de l'extension du commerce, les

NOTE.—Ces fragments ont été tirés de l'ouvrage de René Ménard et Claude Sauvageot: "La Vie Privée des Anciens."

voyages furent devenus beaucoup plus fréquents, il fallut bien trouver un moyen de loger les gens qui se transportaient en grand nombre d'une ville à une autre pour leurs affaires.

Dans les plaines sablonneuses de l'Afrique et de l'Asie, où le commerce se faisait surtout par caravanes, on campait sous la tente, comme on le fait encore aujourd'hui. Mais dans les



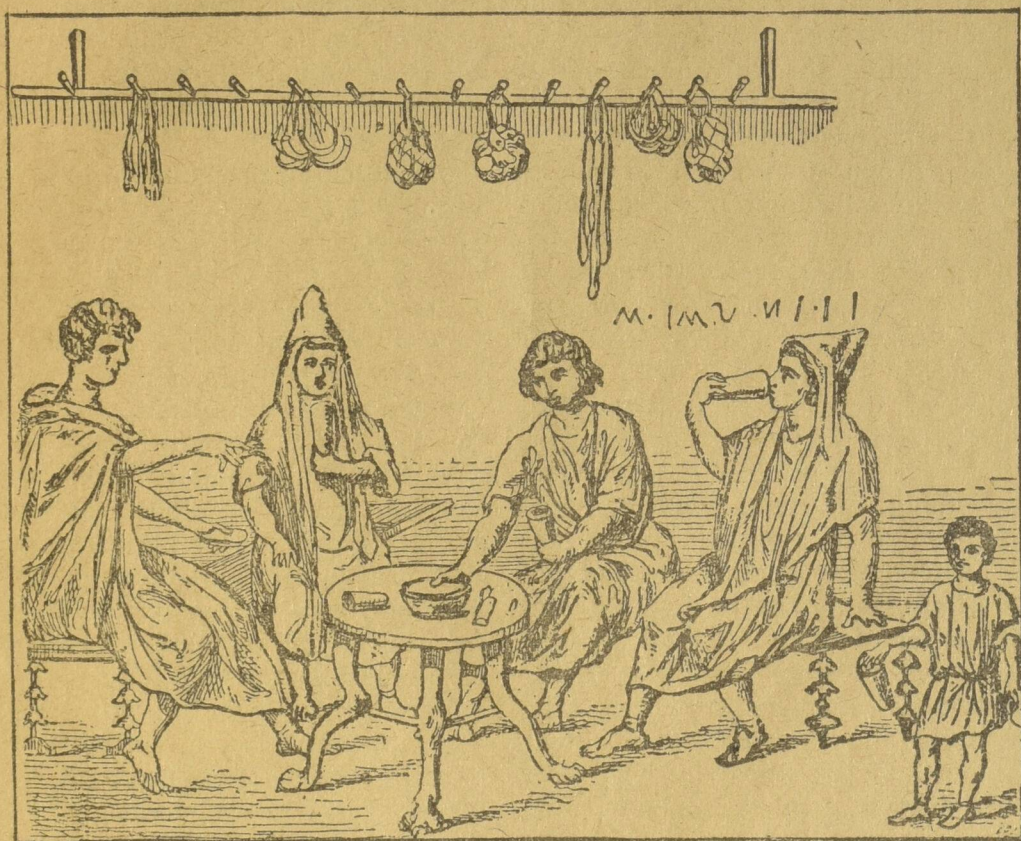
CUISINE PUBLIQUE

C'est alors que se sont établies les auberges où, moyennant une rétribution, chaque voyageur pouvait trouver un gîte dans le pays qu'il traversait.

contrées peuplées et sillonnées de routes, des auberges s'élevèrent à l'entrée des villes et dans tous les carrefours où les grands chemins se

croisent. Ce qui est sûr, c'est que du temps d'Aristophane, un voyage dans l'intérieur de la Grèce n'était pas une chose bien compliquée. Dans **les Grenouilles**, quand Bacchus veut aller aux enfers, il va trouver Hercule pour lui demander quelques renseignements sur le voyage qu'il doit entreprendre. "Quant au motif qui m'amène ici, dit-

de Pompéi, il faut citer celle qui a été découverte en 1832 dans la maison dite des **Cinq squelettes**, qui paraît avoir été une auberge, ou tout au moins un cabaret. Elle représente une salle d'auberge: quatre buveurs sont autour d'une table au milieu de laquelle est un bol contenant le liquide. Voir notre figure 1. Ils se servent de



UNE AUBERGE. (D'après une peinture de Pompéi.)

il, c'est pour apprendre de toi, en cas de besoin, les hôtes qui te reçurent à la descente aux enfers; indiquez-moi aussi les ports, les boulangeries, les stations, les hôtelleries, les fontaines, les routes, les villes, les logements, les cabarets où il y a le moins de punaises."

Parmi les plus curieuses peintures

cornets en guise de verres. Deux des buveurs ont la tête couverte de capuchons à la manière des cabans de pêcheurs. Sur les murs de la salle où était cette peinture, on a trouvé les comptes du marchand de vin et les écots des consommateurs.

Outre les auberges et les cabarets, il y avait dans toutes les villes des

cuisines publiques, dont l'usage répondait à nos gargotes. On en a retrouvé une à Pompéi: le comptoir, construit en maçonnerie, est percé de trois trous destinés probablement à contenir de l'huile, des olives et de la saumure de poisson, qui était un mets fort recherché du peuple. On la faisait avec du poisson mariné dans le sel. Un fourneau était scellé dans le comptoir. Consultez notre figure 2. Dès les temps les plus anciens de la Grèce, il a été d'usage d'employer l'eau chaude comme boisson, en la mêlant au vin et au miel. Hippocrate avait dit que l'eau qui avait bouilli devient par cela même plus saine, en sorte que les boissons chaudes étaient considérées comme très hygiéniques en même temps qu'on les trouvait très agréables. Le même usage se retrouve en Italie, et les **thermopolia**, genre d'établissements qui répondaient à peu près à nos cafés modernes, étaient tellement nombreux qu'à Pompéi il n'est presque pas de rues où on n'en trouve. A Rome, l'empereur Caligula s'avisa un jour de faire fermer les établissements où se vendaient les boissons chaudes, parce qu'ils ne s'étaient point fermés temporairement en signe de deuil, comme tous les autres lieux de plaisir, lors de la mort de Drusilla; mais la puissance souveraine de l'empereur échoua contre la toute-puissance des mœurs.

Une stèle du musée de Bourges représente un homme tenant dans la main droite un vase avec lequel il verse un liquide dans un gobelet placé dans l'autre main (fig. 3). Il est probable que nous avons ici l'image d'un marchand de vins dans la période gallo-romaine. A cette époque, en effet, il y avait des cabarets sur tou-

tes les routes à peu près comme aujourd'hui. Les auteurs anciens en parlent souvent. "Dans le voisinage, dit Pétrone, s'élevait un hameau peuplé de jolies maisons de plaisance, où plusieurs de mes amis étaient venus passer la belle saison; mais, à moitié chemin, surpris tout à coup par une grosse pluie, nous courûmes nous réfugier dans une auberge de village qui se trouvait sur la route et dans laquelle un grand nombre de passants étaient venus chercher un abri contre l'orage."

Sous l'empire romain, où tout était régularisé, les auberges établies le long des routes étaient soumises à une espèce de contrôle de la police, et le voyageur qui s'y arrêtait pour quelque temps était tenu à certaines formalités, qui devaient répondre à peu près à notre passeport moderne. Les voleurs se trouvaient ainsi astreints à une surveillance qui les gênait quelquefois. Il est bon d'observer que si les marchands ou les petites gens en voyage trouvaient aisément des gîtes pour se reposer ou se rafraîchir, rien ne prouve que l'antiquité ait eu l'analogie des somptueux hôtels où les gens opulents descendent aujourd'hui. Il est présumable, au contraire, que dans la classe riche, ceux qui voyageaient préféraient descendre chez quelque personnage de la ville, pour qui ils s'étaient munis de recommandations avant de partir.

Les voyageurs de distinction ne descendaient jamais dans les auberges. A Rome, les fonctionnaires et les personnages chargés d'une mission du gouvernement trouvaient tout le long des chemins des établissements spéciaux pour les recevoir. C'est ce qu'on a appelé la **course publique**. Ce fut d'abord des maisons de poste qui

se transformèrent bientôt en hôtelleries et où logeaient les fonctionnaires en mission, les ambassadeurs et les empereurs eux-mêmes, et où l'on ne manquait de rien de ce qui constitue la commodité du voyage.

— 0 —

NAPOLÉON ORGANISA LE PREMIER SERVICE DE MOUCHARDS DE POLICE

Napoléon ne faisait pas que gagner des batailles, il s'occupait, et très bien, de l'organisation de son empire. Et c'est à Napoléon et à Fouché, son ministre de la police générale, l'un des plus tristes personnages de l'histoire de France, que l'on doit l'institution des mouchards ou espions de police, telle qu'elle existe encore de nos jours et qu'en Amérique on connaît sous le nom de "stool pigeons."

Tout d'abord, la vie de Napoléon étant menacée, ce service d'espionnage avait été organisé en vue de la protéger contre les conspirateurs, royalistes ou républicains. Ayant réussi à déjouer tous les complots ourdis contre son auguste personne, il songea à protéger aussi bien que la sienne la vie du bon peuple français. "Une vague de crime" déferlait alors sur tout le pays, aucunement défendu contre les malfaiteurs. L'organisation d'espionnage devint donc le premier service de police secrète au monde, de détectives, tel qu'on le connaît encore aujourd'hui. Et ces mouchards firent si bonne besogne que le peuple bientôt connut la tranquillité.

On se trompe beaucoup si l'on croit que le service de la police n'est pas aussi bien organisé à Paris qu'à Londres ou à New-York. Même qu'il existe à Paris une coutume qui, si elle

était suivie, chez nous, donnerait les meilleurs résultats. La voici :

Quand en France on condamne à la prison ou au bagne un criminel, il est prévu que, son terme de détention expiré, il lui sera interdit, pendant cinq années, de pénétrer dans les grandes villes. Les villes sont les lieux de rendez-vous des malfaiteurs. C'est là que se commettent la plupart des crimes. C'est là que les bandits se retrouvent et organisent leurs mauvais coups. Car les voleurs travaillent toujours de concert. Un individu isolé, à la campagne surtout, n'étant pas influencé par ses camarades, ni par le milieu, est cinquante fois moins dangereux qu'associé à une bande. N'ayant plus accès aux villes, le forçat doit donc, au sortir de prison, vivre à la campagne, pendant cinq années. Il apprend à gagner sa vie par son travail.

Il va de soi que plusieurs d'entre eux réussissent à pénétrer dans les villes avant que l'interdiction qui les atteint en soit levée. Mais la police a tôt fait de les pincer. Cela les expose à un second terme d'emprisonnement. Mais, le plus souvent, la police ne les livrera pas à la justice. S'ils consentent à lui fournir les renseignements qu'on en attend sur leur bande, elle les renverra à la campagne où elle ne les inquiétera pas tant qu'ils y resteront.

— 0 —

L'Etat, dans un pays libre, c'est l'ensemble des citoyens chargés par les autres d'exercer le pouvoir et de personnifier pour un temps la patrie.

* * *

Quand tous les pouvoirs sont dans les mêmes mains, où le citoyen trouvera-t-il un recours contre les excès de pouvoir de ceux qui gouvernent?

* * *

Le progrès consiste dans l'amélioration matérielle, intellectuelle et morale du plus grand nombre.

L'ART ET LES ARTISTES

A l'atelier du sculpteur Henri Hébert.
— L'art plastique et les artistes. — Le
nationalisme en art. — Art et photo-
graphie. — La critique d'art.

Les considérations qui suivent sur l'art et les artistes nous furent dictées par M. Henri Hébert, sculpteur, au cours d'une entrevue que nous eûmes avec lui en son atelier de la rue Labelle :

“L'art n'est pas un passe-temps. C'est un travail de tous les instants, le travail d'un être fort et conscient. Chez l'artiste, l'art est une fonction. L'artiste dessine, peint, sculpte, construit, écrit ou chante, comme l'enfant joue, comme l'oiseau module sa chanson, comme le vent souffle.

Le véritable artiste n'est pas le bohème que l'on aime de s'imaginer communément. La bohème ne peut être qu'un passe-temps de gens riches.

On ne voit l'artiste qu'à travers le roman de Murger. C'est un tort. Ce qu'il y a de curieux, c'est que Murger appelle artistes des gens qui ne travaillent jamais, ne produisent rien, ne désirent même pas des jours meilleurs.

L'artiste, en dépit de ce que l'on peut penser, est un homme d'ordre, et il existe une ressemblance entre l'ordre dans les affaires et l'ordre dans la composition.

L'artiste est aussi un rêveur, mais un rêveur qui objective ses rêves. Il ne suffit pas de s'étendre sur un divan, fumer une cigarette et souffler

sur un rêve pour obtenir l'oeuvre d'art. Il ne faut pas confondre l'artiste qui rêve avec le sot qui rêveasse.

L'artiste est aussi homme d'action. L'exécution de l'oeuvre d'art demande un travail très soutenu et une science consommée. Cette science exige de longues années d'étude et des efforts constants.

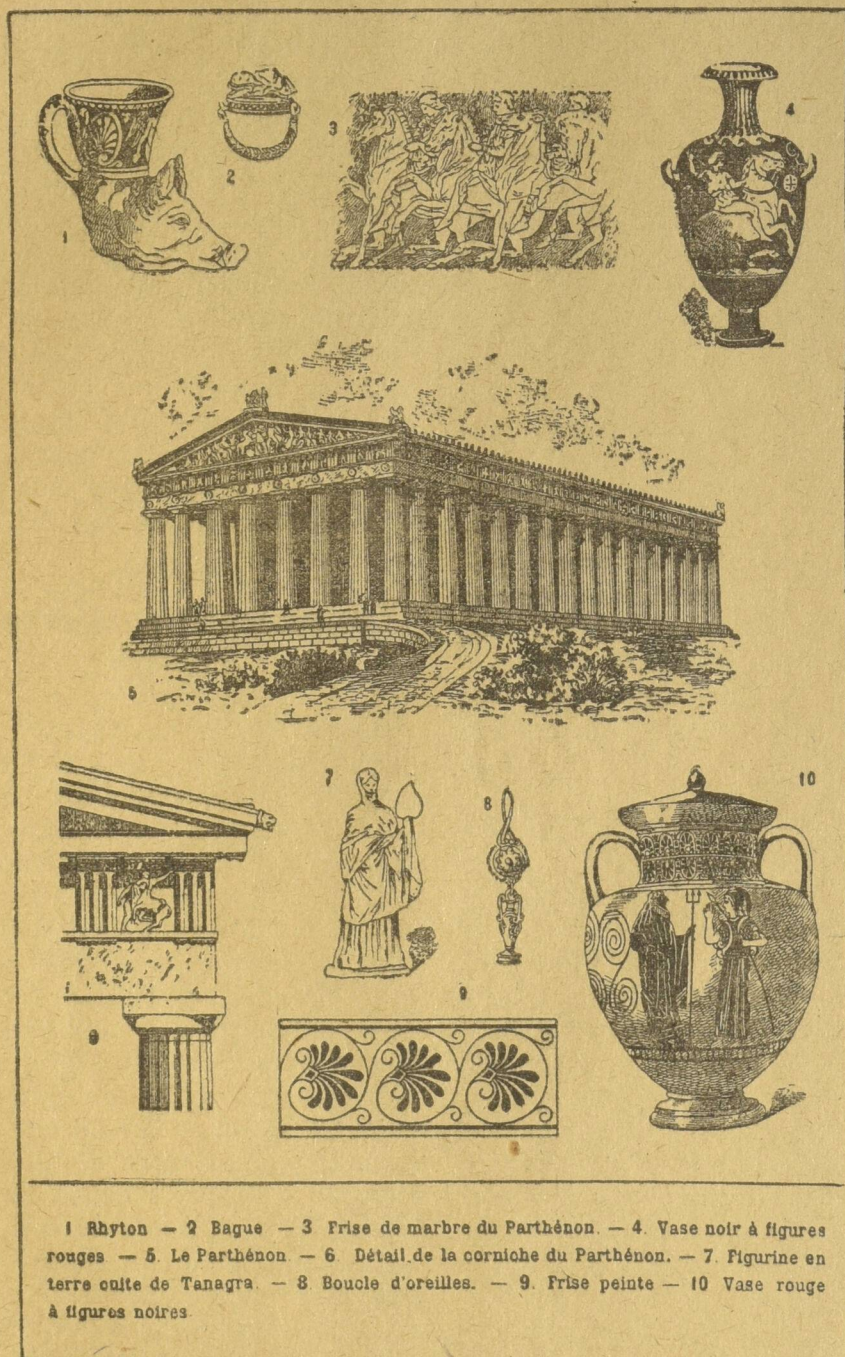
L'artiste doit regarder beaucoup et surtout VOIR.

De tout temps, les artistes ont été mis dans une classe spéciale. Certains prétendent qu'il faut, pour forcer la production d'un artiste, que celui-ci soit pauvre. Or, rien n'est plus faux. Il importe, au contraire, que les soucis matériels ne viennent pas gêner sa production, et les grands artistes, s'ils n'étaient pas riches, ont du moins connu l'aisance.

Le grand Phidias puisait à pleines mains dans les trésors que Périclès mettait à sa disposition ; Praxitèle avait à sa solde un corps-de-ballet ; Bramante, Raphaël, ont été comblés de bien ; il n'y a guère que ce pauvre petit Michel-Ange qui ait toujours été en lutte avec ses créanciers. Mais il avait si mauvais caractère ! Et, de plus, il était rongé par sa famille. Rubens était aussi très riche, de même que Rembrandt qui, pendant un certain temps, arma des vaisseaux pour vendre sa production à l'étranger.

En ce qui concerne sa vie, l'artiste est comme tout autre homme, et il ne faudrait pas, parce que sa vie est dirigée par la beauté, trouver en lui un être dépourvu de tout sens moral.

L'ART GREC



1 Rhyton — 2 Bague — 3 Frise de marbre du Parthénon. — 4. Vase noir à figures rouges — 5. Le Parthénon — 6 Détail de la corniche du Parthénon. — 7. Figurine en terre cuite de Tanagra. — 8. Boucle d'oreilles. — 9. Frise peinte — 10 Vase rouge à figures noires.

Pour apprécier une oeuvre d'art, il faut pouvoir y discerner la beauté dans toute sa puissance et dans toute sa pureté.

L'artiste est l'intermédiaire entre la beauté et le public. Il doit être psychologue dans son expression plastique et, s'il est un défaut qui doit le dominer, que ce défaut soit l'orgueil de bien faire.

Sur la nature du travail de l'artiste, sur son inspiration, il y aurait beaucoup à dire. Ici surgit la question du nationalisme en art.

Un artiste a nécessairement une tendance vers une forme d'art qui lui est personnelle, mais s'il en sort, il est perdu, et c'est bien pourquoi il est si dangereux de vouloir faire du nationalisme en art. Cette tendance, évidemment, peut donner de bons résultats, mais il ne faudrait pas imposer ce programme à tous les artistes. Avant d'être du terroir, il faut être humain, et l'artiste, ainsi, n'en sera pas moins patriote. Ce qui compte c'est l'oeuvre. L'artiste doit être libre.

—Que pensez-vous, demandons-nous à M. Hébert, du parallèle obligé entre la plastique et la photographie et de la ressemblance en art?

—“La sculpture, nous répond-il, est un art d'imitation, mais non d'imitation servile. On ne copie pas textuellement et si l'on fait un buste, par exemple, on ne se contentera pas de copier fidèlement les formes du modèle. C'est en faisant ressortir son caractère, en faisant irradier son âme, qu'on lui donnera de la vie et qu'on fera vraiment oeuvre d'art. Il est maladroît d'exiger de l'artiste une ressemblance photographique. La photographie représente une personne aperçue dans une fraction infinitési-

male de son existence; l'art du peintre ou du sculpteur révèle l'âme tout entière.

Si l'artiste est l'intermédiaire entre la beauté et le public, le critique d'art est l'intermédiaire entre l'artiste et ce même public.

Que faut-il pour être bon critique d'art? Le sens de l'art d'abord, qui est un sens rare, et aussi le sens de la justice. Il faut de la préparation, des études, de la lecture, de la physiologie, de la souplesse, de la prudence. Il doit voir juste et rapidement, enfin, s'assimiler la pensée de l'artiste.

Le critique est un peu un artiste n'ayant pas le moyen de traduire son émotion par un métier appris et su; il peut très bien avoir le sens de l'art et être réfractaire au métier.”

—o—

LES RENARDS ARGENTES EN FRANCE

On sait par les journaux français que l'affaire des renards argentés fut une vaste escroquerie. On parla longtemps de pratiquer en France comme au Canada l'élevage du renard argenté. Il y avait là, pour tous les citoyens français, l'occasion de s'enrichir rapidement. Beaucoup de gens se laissèrent prendre, car l'affaire fut exposée au public par des maîtres escrocs. Chacun pouvait devenir propriétaire de plusieurs couples de renards et tenter ainsi non seulement une affaire magnifique, mais aussi de faire concurrence à l'élevage canadien, dans les ranches de la Haute-Savoie.

L'administrateur de cette compagnie, hier encore chauffeur de taxi, quand on l'arrêta, déclara au magistrat qu'il... n'avait jamais de sa vie vu un renard argenté!



CHRONIQUE FEMININE

Par FRANCINE

LE THE SERVI AU SALON

Le thé est, chez nous, servi dans la salle à manger puis distribué au salon. En France, le thé se prend maintenant au salon par petites tables, ou, plus exactement, sur des guéridons que l'on approche des invités au fur et à mesure de leur arrivée.

Une chroniqueuse parisienne explique ainsi cette coutume :

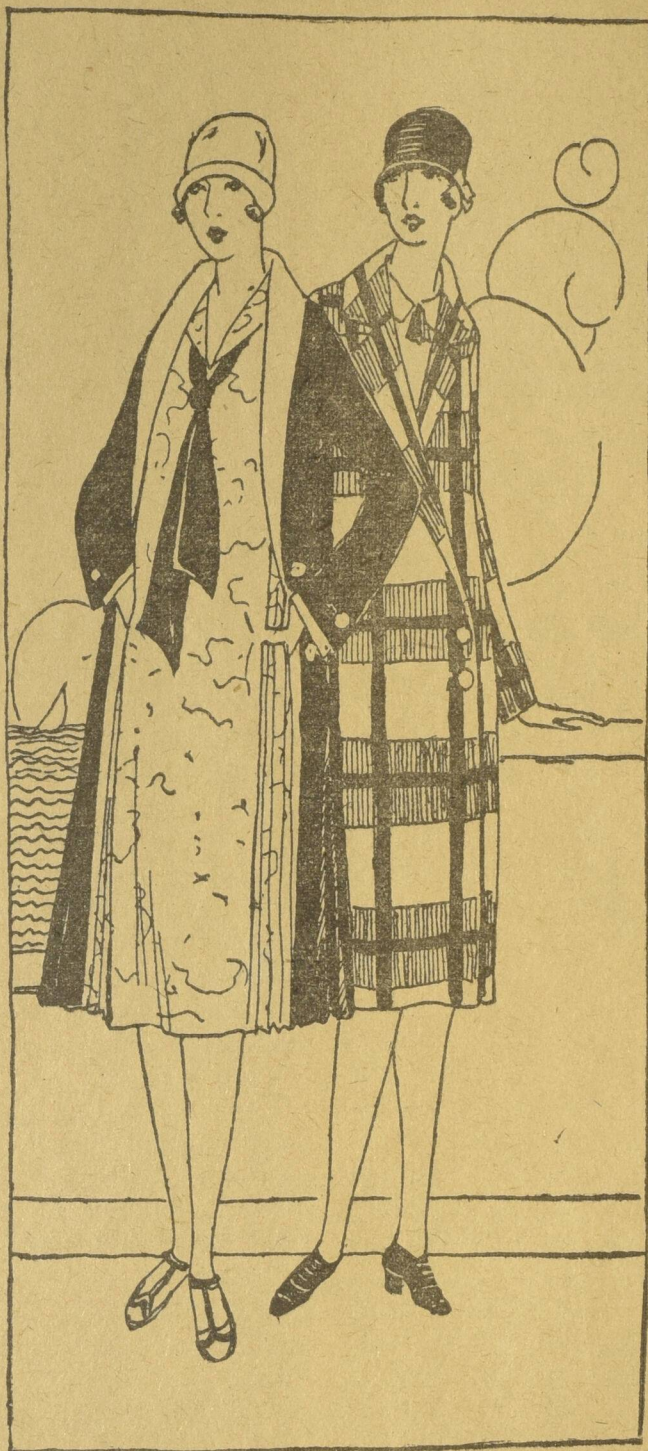
:'On ne drsse plus guère le goûter dans la salle à manger : c'est toujours admis et parfois plus commode pour le service, mais c'est bien moins intime que le thé servi au salon, et surtout, cette méthode à l'inconvénient de nous disperser beaucoup. Certaines personnes viennent, tandis que d'autres s'en vont et il faut néanmoins que nous demeurions à la salle à manger auprès de celles que nous servons. Il ne reste plus personne au salon, ou bien la maîtresse de maison est obligée à des déplacements continus qui in-

terrompent sans cesse la conversation et la rendent pratiquement impossible.

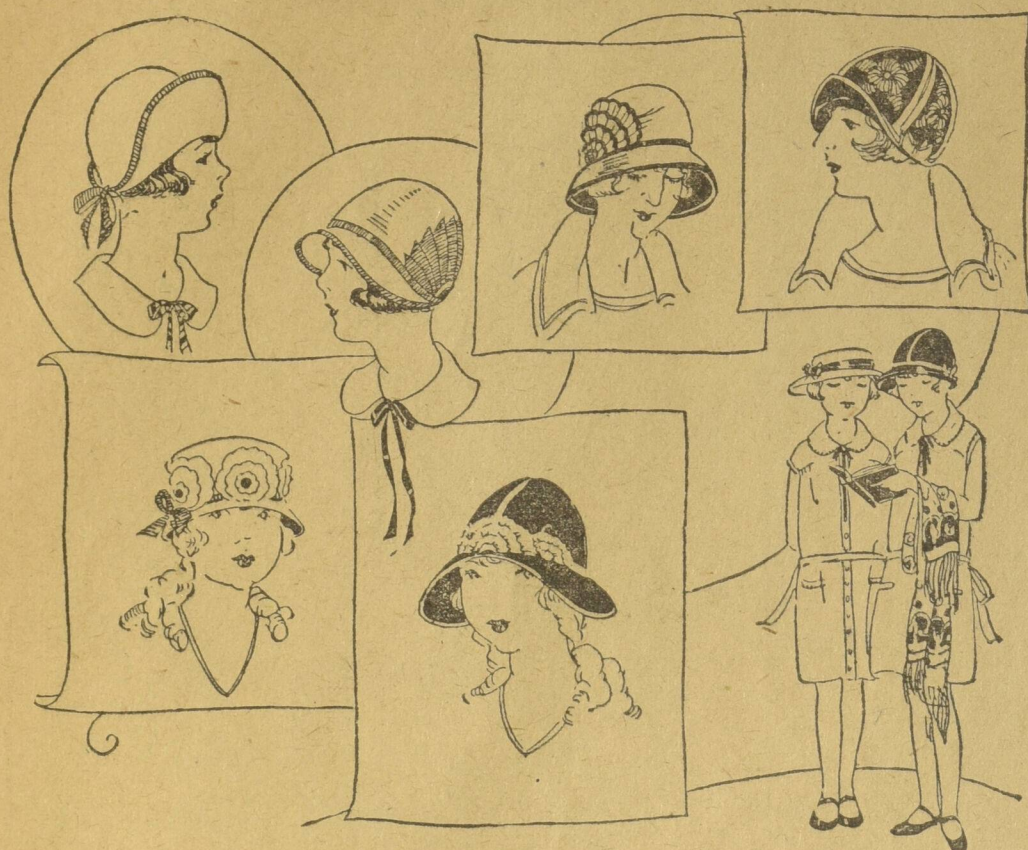
Tout au contraire, le thé servi au salon groupe peu à peu toutes les arrivantes autour de la théière parfumée. La conversation se ranime avec chaque nouvelle entrée et devient vite joyeuse et générale. La maîtresse de maison est assise auprès de la table à rallonges, à panneaux rabattants et à plateaux mobiles où elle a disposé ingénieusement les tasses, les petites assiettes, tout le couvert et les gâteaux.

Ces tables à thé, dont le perfectionnement est digne d'admiration, font partie, à l'heure actuelle, de tout mobilier de salon confortable; on y adjoint de petits guéridons à poignée supérieure et à étages superposés qui sont extrêmement pratiques pour les assiettes à sandwiches et à petits fours.

Ces assiettes sont souvent de porcelaine sertie d'argent ou bien encore de

DEUX JOLIS MANTEAUX DE SPORT

CHAPEAUX DE FILLETTES



métal anglais. On aime beaucoup le mélange de l'orfèvrerie avec le verre opalisé ou la porcelaine moderne : c'est nouveau et d'un aspect net qui plaît beaucoup.

La théière, la chocolatière, sont en argenterie; les tasses, en porcelaine de Chine ou bien en Limoges, ou encore en porcelaine très moderne, jaune, noire, bleue, comme il en existe de curieux services, très amusants dans un intérieur "Arts Décoratifs".

La porcelaine blanche translucide et à filet d'or, dans le style de l'Empire, est d'une rare beauté. On recherche beaucoup, de nos jours, les magnifiques services anciens dont la théière a la forme presque d'une amphore antique et dont les tasses et soucoupes

se ressentent de l'art classique dans leur dessin pur et si élégant.

Le seul inconvénient d'un si beau service à thé, c'est que nous hésitons à nous en servir tellement il serait triste de le dépareiller par quelque accident. Le linge de table que nous emploierons pour notre thé suivra,



bien entendu, le caractère du service et le style du mobilier. Pour qu'un thé soit réellement chic, il faut que les moindres détails en soient concertés avec soin et créent une harmonie discrète, mais bien fondue. Inutile de fai-

TOILETTES POUR JEUNES FILLES DE 14 ANS ET FILLETTES



re de splendides étalages de dentelle. Il y a une prétention excessive, peut-être, à offrir une tasse de thé entre amis sur des nappes d'ancienne guipure à transparents de soie. Cependant, une certaine originalité dans le linge employé relève l'élégance de notre réunion intime.

Le linge de couleur rayé, à carreaux, à fleurs ou damassé ton sur ton, se fait de plus en plus pour les thés et déjeuners sans appareil. Il existe, maintenant, des teintures pour le beau linge qui résistent au lavage et même au blanchissage, et il faut avouer que les nappes de couleur animent gaiement la table.

A LA RECHERCHE D'UNE COIFFURE



UNE TOILETTE DE \$53,275

Une millionnaire américaine, voulant savoir le prix maximum d'une toilette complète, bijoux non compris, naturellement, se fit montrer dans les plus grands magasins les articles les plus coûteux et, quand elle fit l'addition du prix du manteau de fourrure, de la robe, du chapeau, de la parure de tête, des souliers, des bas, des dessous, des gants, etc., elle trouva le chiffre de \$53,275. C'est bien raisonnable!

Détaillons maintenant cette petite toilette, en se rappelant bien qu'il n'y entre pas pour un sou de bijoux.

Le manteau de fourrure est évidemment la pièce de résistance; il coûte à lui seul près de 95 pour cent de la toilette entière, soit \$50,000. Il est en zibeline de Russie.

Vient ensuite la robe, sortie des ateliers de Boué Soeurs, et cotée à \$2,000. Elle est en velours de chiffon blanc, garnie d'une large bande d'hermine royale et d'un merveilleux volant de dentelle de Venise véritable, travail à l'aiguille. De l'épaule à la hanche tombe une longue fleur d'argent faite à la main avec tige traînante et fleurs décoratives.

Les dessous sont aussi de Boué Soeurs, le jupon et la parure, le premier coûtant \$200 et la seconde \$250.

Les souliers sont signés Luciole, le grand bottier parisien et valent \$75. Ils sont d'un brocart métallique bariolé d'argent, garnis de chevreau d'argent et décorés aux talons de pierres du Rhin.

Les bas de soie qui les accompagnent coûtent \$25 la paire.

La parure de tête, l'éventail, l'écharpe et les autres articles de toilette représentent la petite somme de \$825.



LES PLANTES ONT UN COEUR

Un savant hindou, sir Jacadisho Candeler Bose, membre de la Royal Society de Londres, vient d'expliquer à Calcutta, dans une séance solennelle, que les arbres possèdent un coeur, qui bat, qui fait vivre et mourir l'arbre. Il a prouvé par diverses expériences "l'activité intérieure palpitante de l'arbre et son action réflexe nerveuse". Il a inventé une sonde électrique communiquant avec un galvanomètre. La sonde mise en contact avec ce qu'il appelle le coeur de l'arbre, le galvanomètre en indique les réactions: satisfaction, joie, jouissance (il faut naturellement prendre ces expressions au figuré), si l'on infuse à la plante de l'eau mélangée d'éther ou d'alcool; de sommeil, si on lui infuse du laudanum, de l'opium, du chloroforme; des spasmes de mort, si on lui infuse du poison, par exemple du cyanure de potassium. Les feuilles tombent. C'est la mort de l'arbre. Ces expériences, faites au moyen d'un instrument qui amplifiait cinq mille fois les mouvements des plantes, ont émerveillé les spectateurs.

— 0 —

Les idées sans l'amour qui les féconde, c'est le soleil d'hiver qui éclaire, si vous le voulez, mais sous les rayons duquel on peut mourir glacé.

Combien faut-il de rouleaux de papier-tenture pour tapisser une pièce ?

Cette table est pour le papier de 22 pouces seulement.

La table ci-dessous indique le nombre de pièces simples de papiers de murs et de plafonds ainsi que la quantité de verges de bordures requises pour du papier de 22 pouces.

Si le nombre de pieds ne correspond pas exactement prenez le chiffre plus élevé suivant qui est indiqué dans la 1ère colonne.

Une pièce simple de 8 verges de long couvre un espace de 36 pieds carrés.

Déduisez deux pièces simples de 8 verges pour chaque 4 ouvertures (portes, chassiss) ordinaires.

Nombre de pieds autour de l'appartement	Hauteur de l'appartement				Verges de bordures	Pièces de plafonds
	8 pieds Pièces	9 pieds Pièces	10 pieds Pièces			
32....	7	8		12		2
36....	8	9	10	13		3
40....	9	10	12	14		3
44....	10	11	13	16		4
48....	11	12	14	17		4
52....	12	13	15	18		5
56....	13	14	16	20		6
60....	14	15	18	21		7
64....	15	16	18	23		8
68....	16	18	20	24		9
72....	16	18	20	25		10
76....	18	20	22	27		12
80....	18	20	24	28		12
84....	20	22	24	29		14
88....	20	22	26	30		14
92....	22	24	26	32		16
96....	22	24	28	33		18
100....	24	25	28	36		18
104....	24	26	30	37		20
108....	26	28	32	38		20



LIVRES ET REVUES

PAR
JULES JOLICOEUR

Newton MacTavish: "The Fine Arts in Canada" (Les Beaux-Arts au Canada), The MacMillan Company of Canada, Ltd., 70 Bond Street, Toronto.—Clémenceau: "Démosthène", Librairie Déom, Montréal.—"Aux Editions Garand": Trois nouveaux romans et une réédition de "La Métisse", par Jean Féron.—"Technique": Nouvelle revue industrielle, éditée par l'Ecole Technique de Montréal.

THE FINE ARTS IN CANADA (Les Beaux-Arts au Canada), par Newton MacTavish (The MacMillan Company of Canada, Ltd., Toronto).

Dans une critique que nous faisions au mois de mars du livre de M. Georges Bellerive, "Artistes canadiens-français", nous regrettions qu'aucun critique d'art ne nous eût encore donné un ouvrage complet sur la peinture et la sculpture au Canada. Personne, en effet, avant M. Newton MacTavish, n'avait récapitulé la somme de nos efforts artistiques. Nous ne possédions que quelques monographies d'artistes.

Mais voici un ouvrage important et digne de figurer dans toutes les bibliothèques. Il est d'un des conservateurs de la Galerie Nationale du Canada. Volume relié toile de 200 pages, orné de 112 gravures en couleur et en noir, sur papier de luxe, dans lequel il est fait mention de 189 peintres, sculp-

teurs, graveurs et architectes canadiens.

"Existe-t-il un art national?" écrit M. MacTavish dans sa préface—"Non. Sans doute, trouvons-nous au Canada des peintures inspirées de ses paysages, des personnages et des épisodes de son histoire, mais il serait difficile d'expliquer en quoi, comme oeuvres d'art, elles diffèrent des tableaux peints aux Etats-Unis par des Américains, en Angleterre par des Anglais, en Russie par des Russes, en France par des Français. Il nous semble qu'une toile, qu'une oeuvre littéraire, qu'une chanson même, pour être proprement nationales, doivent posséder certaines qualités qui font jaillir la sympathie et provoquent soudainement l'admiration de tout un peuple. L'art ne répond pas encore chez nous à un besoin naturel urgent. L'art canadien n'existe pas."

Le dessein de l'auteur est de montrer uniquement les progrès accom-

plis dans les arts au Canada. Ces progrès sont surtout sensibles dans les provinces de Québec et d'Ontario.

L'ouvrage se divise en deux parties. La première comporte l'histoire générale des Beaux-Arts au Canada, la seconde quelques monographies de peintres, de sculpteurs, d'architectes et de graveurs.

Les premiers artistes canadiens furent surtout des portraitistes : De Beaucourt, Louis Delongpré, Antoine Plamondon, Joseph Légaré, T. Hamel, Gilbert Newton et William Valentine.

Le premier peintre à s'inspirer du Canada pour les tableaux d'histoire et de genre fut peut-être Paul Kane, mort en 1871.

L'année 1872 marque la fondation de l'Ontario Society of Artists. En 1880, organisation du Royal Canadian Academy of Arts et fondation, grâce au Marquis de Lorne, gouverneur-général, de la Galerie Nationale du Canada, incorporée en 1913 par acte du parlement. Le but du fondateur était de réunir au Victoria Memorial Museum une collection d'objets d'art, tant anciens que modernes, "qui fût au moins respectable." Cette Galerie est devenue notre Musée national. On y trouve quatre mille pièces, y compris les estampes. Presque tous les meilleurs artistes canadiens y sont représentés.

C'est de 1875 que date la fondation de la première école des beaux-arts. On en compte maintenant plusieurs, dans tout le Canada, à Montréal, Toronto, Hamilton, Halifax, Ottawa, London, Winnipeg et Vancouver.

Le premier sculpteur canadien, Louis-Philippe Hébert, père de deux artistes très connus, Henri, sculpteur, et Adrien, peintre se révèle par sa statue de Sir Georges Etienne Cartier,

inaugurée à Ottawa en 1887. Vers la même époque, il est chargé par le gouvernement provincial de garnir de statues les niches de l'Hôtel du gouvernement de Québec.

En 1893, fondation à Toronto du Art Students League Calendar, première revue d'art canadienne.

Au chapitre de la sculpture, M. MacTavish remarque que les premiers sculpteurs au Canada et les plus distingués de nos jours sont des canadiens-français : Louis Quévillon, Louis-Philippe Hébert, Henri Hébert, Alfred Laliberté et Suzor-Côté.

Parmi les peintres canadiens-français, il signale : Bourassa, Napoléon ; Caron, Paul ; Delfosse, Georges ; Franchère, Joseph ; Gagnon, Clarence, célèbre autant par ses gravures à l'eau-forte que par ses peintures ; Hamel, Eugène ; Huot, Charles-Edouard ; Pel land, Alfred ; Plamondon, Antoine ; Rozaire, Arthur ; Suzor-Côté, etc.

DEMOSTHENE, par Georges Clémenceau (Librairie Déom, Montréal.)

Publié d'abord en fragments dans "L'Illustration", l'ouvrage, si impatientement attendu, du ci-devant premier ministre de France qui gagna la guerre, aujourd'hui ermite en Vendée, parut en mars dernier, chez Plon-Nourrit, dans une petite collection à bon marché. C'est à la jeunesse que s'adresse ce livre, d'allure noble et majestueuse comme un discours.

Clémenceau ne pouvait évidemment faire sa propre apologie sans y mettre des formes. Mais il s'est trouvé un homme, dans le passé, dont la destinée fut la sienne : Démosthène, grand orateur, grand patriote, homme d'action acharné au salut de son ingrate et légère patrie et la voulant

sauver malgré elle. En défendant l'Athènes parleuse et les Athéniens légers contre Philippe et Alexandre, c'est la civilisation grecque, la plus belle de l'antiquité, qu'il veut sauver de la barbarie macédonienne. Démosthène est Clémenceau, l'Helladè, la France, Philippe, Guillaume II, les Macédoniens barbares, les Allemands. Une couronne d'or est refusée à Démosthène; la présidence de la République à Clémenceau, après son triomphe.

Ainsi que dit justement Jean-Jacques Brousseau: "Il fallait Démosthène pour défendre Clémenceau. Il fallait Clémenceau pour défendre Démosthène."

AUX EDITIONS GARAND (Montréal)

Nous accusons réception de quatre nouveaux romans édités par Edouard Garand, collection du Roman Canadien: "La Cité dans les Fers", par Ubald Paquin, "Les Cachots d'Haldimand", par Jean Féron, "Le Secret de la Mulette", par Régis Roy. Ces divers romans ont paru au cours des mois de février, mars et avril.

Aussi une réédition, dans une collection nouvelle et sous un nouveau format, d'un roman historique de Jean Féron, "La Métisse", dont l'action se déroule dans les Territoires du Nord-Ouest, à l'époque des insurrections conduites par Louis Riel.

On doit signaler encore, aux mêmes éditions, un roman fort intéressant d'Emile Lavoie, "Le grand sépulchre blanc", étude de moeurs esquimos.

SON PECHE, par M. Dugard, (Librairie Déom, Montréal.)

Roman nouveau, intéressant et mo-

ral, le vingt-deuxième des "Editions de la vraie France."

Le but de ces éditions, fondées voilà deux ans seulement et qui ont déjà beaucoup de succès, est de découvrir des oeuvres littéraires qui eussent leur place parmi les grandes forces de réparation et de reconstruction, leur faciliter l'accès auprès de lecteurs qui les désirent, qui les attendent et sont tout prêts à les accueillir.

"TECHNIQUE" nouvelle revue industrielle.

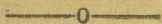
Il nous fait plaisir de signaler à nos lecteurs l'apparition de "Technique", revue industrielle, publiée sous le haut patronage de l'honorable Athanase David, secrétaire provincial, et dont M. Augustin Frigon, le dévoué directeur général de l'enseignement technique de la province de Québec, a assumé la direction générale.

Cette nouvelle revue s'adresse non seulement aux intellectuels, aux techniciens, aux propriétaires d'industries, mais aussi aux ouvriers soucieux de développer leurs connaissances et de devenir des maîtres dans leur métier.

Publiée en collaboration par des professeurs et des amis de l'enseignement technique, cette revue a particulièrement pour but de diffuser dans la province le goût des choses industrielles et d'arriver par ce moyen détourné à convaincre nos Canadiens-français, parents et jeunes gens, de l'importance des études spéciales. Nos jeunes gens, surtout les jeunes Canadiens-français ne se prévalent pas suffisamment des avantages merveilleux que leur offrent nos écoles techniques fondées et maintenues au moyen d'allocations généreuses du

gouvernement de la province. Une revue où l'on parlera de toutes sortes de questions techniques et d'un peu de ces écoles, aidera, croit-on, à réveil-

ler chez nos jeunes gens l'ambition d'acquérir ces connaissances spéciales qui leur permettront de se distinguer de la masse de ceux qui se contentent du minimum de formation.



PIE X, BENOIT XV ET PIE XI VUS PAR LE PEINTRE DES PAPES

ANTOON VAN WELIE est connu sous le nom de "peintre des papes". C'est un peintre hollandais de grande valeur. Aucun autre peintre, croit-on, n'a fait le portrait de trois papes. En moins de vingt-cinq ans, en effet, trois papes ont posé devant lui, Pie X, Benoît XV et Pie XI.

En 1905, sous le règne de Pie X, le pape fit un séjour à Rome, au retour d'un voyage en Grèce. Grâce à des amis influents, il obtint du Saint-Père une audience particulière et lui demanda la permission de faire son portrait, permission qui lui fut assez facilement accordée car, à cette époque, Antoon Van Welie, qu'Anatole France avait lancé six années auparavant, était assez célèbre pour solliciter pareille faveur du chef de la chrétienté.

Nanti de cette permission, le peintre était impatient de se mettre à l'ouvrage. Mais ce n'était pas facile. Laissons-le raconter ses souvenirs : "Ce n'était pas tout de vouloir travailler à mon portrait, il me fallait mon modèle, et il était insaisissable. Pie X était d'une activité prodigieuse. Où trouverait-il le temps de poser devant un peintre? Je réussis tout de même à trouver un moment favorable et je me présentais chaque jour chez lui, de 7 heures à 9 heures, pendant que Sa Sainteté se tenait à sa table de travail.

Je devais me lever avant l'aurore et endosser mon habit de soirée qui est la tenue de rigueur au Vatican. Il me fallait aussi, la plupart du temps, marcher de l'hôtel à Saint-Pierre, car, à cette époque, il n'existait évidemment pas de taxis et les voitures de place ne se rencontraient pas à toute heure. Et vous pouvez vous représenter la tête des ouvriers qui me voyaient passer dans la rue, à six heures du matin, en habit de soirée ! Si encore on m'avait pris pour un joyeux noceur ! Mais non ! J'avais tout du garçon de café qui a fini sa nuit et qui va retrouver sa bourgeoisel

A mon entrée dans son cabinet de travail, le pape avait toujours à mon adresse une parole de bienvenue. Il me laissait travailler sans se soucier de ma présence. A 8 heures, un domestique entra, chargé d'un cabaret. C'était le déjeuner du Saint-Père : un verre de vin et un oeuf. Avant de commencer ce repas frugal, il me disait chaque fois : "A votre santé !" Puis il se remettait à sa besogne. De temps à autre, il se levait, se penchait sur mon chevalet et me donnait quelques paroles d'encouragement. Il s'intéressait réellement à mon travail et consentit même à signer de sa main toutes les esquisses préparatoires du portrait."

Pendant qu'il travaillait à ce portrait, Van Welie avait son atelier au Vatican même. Après chaque séance, il rapportait là ses croquis et les traduisait sur sa toile, à l'huile. Il interrompait fréquemment ce travail pour se porter là où il savait trouver son auguste modèle pour l'étudier dans ses diverses attitudes. Il le vit bénissant des pèlerins, accueillant sa cour et consultant son médecin. Le peintre surprit sur la figure du Saint-Père des signes de souffrance. Cependant, jamais, raconte-t-il encore, il ne surprit chez lui le moindre geste d'impatience ou de lassitude.

En 1920, Antoon van Welie (quinze ans se sont passés), retourne à Rome entreprendre le portrait du successeur de Pie X, Benoît XV. Le souverain pontife le reçoit dans son cabinet de travail, à 4 heures de l'après-midi, et aussitôt la séance commence. Le peintre décide de faire un portrait de profil et fait un premier dessin. Il le reprend plusieurs fois; rien ne va. Finalement il s'interrompt et replie son chevalet.

— "Que se passe-t-il", lui demande Benoît XV, "vous ne travaillez plus?"

— "Sa Sainteté daignera me pardonner si je ne puis aujourd'hui poursuivre plus longtemps mon travail. Je préfère me retirer."

— "Pas du tout", fit Benoît XV, "continuez, continuez."

Le peintre insista, faisant comprendre à son hôte qu'il n'était pas en train, qu'il ne pourrait faire que de la mauvaise besogne. Enfin, le pape, très surpris, lui permit de se retirer.

Il fut mandé le lendemain au Vatican où il apprit que le Saint-Père s'était réjoui de la liberté grande qu'il avait osé prendre avec lui.

"Les séances furent ensuite très agréables," rapporte van Welie, "Benoît XV était plus loquace que Pie X et d'humeur changeante. Je le surpris quelquefois plongé dans une rêverie profonde et un grand voile de tristesse recouvrait alors sa figure. D'autres fois il était d'une grande gaieté et nous passions alors des heures charmantes. Il m'arriva souvent aussi de lui trouver une ressemblance avec Napoléon, pendant nos poses."

Je n'avais aucune difficulté à obtenir mes rendez-vous. Nos séances étaient régulières. Nous avions ensemble, pendant que je travaillais, de longues conversations dont je garde un souvenir impérissable. A l'une de mes dernières séances on vint annoncer au Saint-Père que son frère, le marquis della Chiesa, désirait le voir. "Qu'il vienne demain, lui fut-il répondu, aujourd'hui je suis tout à M. van Welie." Le jour de mon départ, Sa Sainteté daigna me reconduire jusqu'à la porte de son cabinet de travail et me dit: "Je dirai demain ma messe à votre intention."

Deux années plus tard, le peintre hollandais retourna une troisième fois à Rome pour y entreprendre encore le portrait d'un souverain pontife.

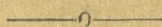
Avec Sa Sainteté Pie XI les mêmes difficultés qu'il avait eues avec Pie X se représentaient. Le pape actuel est très actif; ses journées sont remplies. Mais le Saint-Père eut recours à un stratagème.

Il lui fit aménager une place dans chacune des salles d'audience de manière que son peintre pût faire de lui, pendant les audiences, tous les croquis dont il eût besoin avant de commencer le portrait.

—“Faites toutes vos esquisses”, dit le Saint-Père à Antoon van Welie, “et je vous accorderai bientôt une longue séance.”

Ce jour promis et que le peintre attendait maintenant avec impatience arriva. Le pape était à réciter le rosaire dans son cabinet de travail. Le peintre installa son chevalet et se mit au travail, sans faire aucun bruit.

Ses dévotions terminées, le pape engagea une longue conversation sur l'art et les artistes avec Antoon van Welie qui ne le savait pas si versé en ces matières. En effet, Pie XI est un esprit excessivement cultivé et il parla ce jour-là de Léonard de Vinci, de Raphaël, du Titien et de Velasquez et cela si bien et si abondamment que le peintre était dans le ravissement.



LE TROISIEME CENTENAIRE DE NEW-YORK

On célèbre cette année le troisième centenaire de la fondation de New-York. En 1626, une poignée de Hollandais achetèrent aux Indiens de Manhattan, pour une valeur de 24 dollars, l'emplacement où allaient se construire les premières maisons de la “New-Amsterdam”, aujourd'hui New-York. En 1656, cette colonie comptait un millier d'habitants.

En 1664, le duc d'York, frère de Charles II, oblige New-Amsterdam à capituler et à prendre le nom de son conquérant.

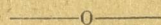
La ville, devenue ainsi New-York, compte en 1696, 4.300 habitants; en 1756, 10.381; en 1800, 202.259; en 1850, 515.394 et elle dépasse le million à partir de 1864.

LA VERITE SUR LA VIE INTIME DE WASHINGTON

Washington, l'un des fondateurs et le premier président de la république des Etats-Unis, est pour tout citoyen américain, et cela se comprend, quelque chose comme le surhomme nietzschéen. Il doit rester dans l'histoire comme une idole dans sa niche, inviolable et irrépréhensible. Aussi, ces temps derniers, l'article du terrible auteur américain Rupert Hughes sur le “grand compatriote” fit-il un beau bruit. Rupert Hughes a perdu tout respect des illusions, si l'on peut dire. Il veut tout voir à la lumière de la vérité. Il contrôle tout, il n'admet rien, pas la moindre chose, sans examen. Il ne lui plaît pas qu'on fasse de Washington un homme irréprochable dans ses moeurs et dans ses idées.

Tout grand homme soit-il, il devait tout de même avoir des faiblesses comme tout être humain. Et ce sont ces faiblesses-là qu'il est allé connaître dans de vieux papiers qui appartiennent à la collection J. P. Morgan. Et que nous apprend-il? Que Washington sacrait dans ses moments de colère, qu'il manquait l'office du dimanche, assez souvent, aimait un peu trop les cartes et les chevaux, la danse et le bon vin.

Comme bien l'on pense, pareilles révélations firent scandale et Rupert Hughes prit quelque chose pour son rhume!



Il y a quelque chose de plus haut que l'orgueil et de plus noble que la vanité, c'est la modestie; et quelque chose de plus rare que la modestie, c'est la simplicité.

* * *

Le scepticisme est plus souvent feint que réel. Ceux qui s'en vantent ne seraient pas de si bonne humeur s'ils en avaient sérieusement senti le tourment.

LE CENTENAIRE DE LA PHOTOGRAPHIE

On a célébré récemment à Londres le centenaire de la photographie, par une exposition d'un très grand intérêt où étaient exposés des spécimens de toutes les tentatives en cet art. Le dix-neuvième siècle restera comme le siècle des inventions qui contribuèrent le plus à notre confort et à nos plaisirs.

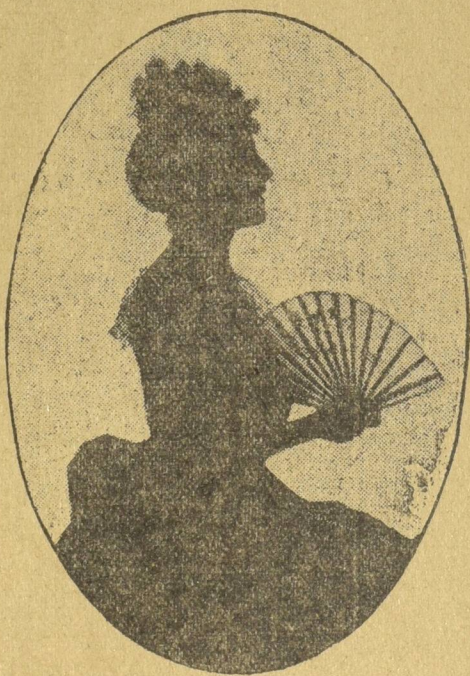
De nombreux savants collaborèrent à l'invention de la photographie. Les Anglais prétendent que Tom Wedgwood, fils du célèbre céramiste, fut le premier qui, dans les dernières années du dix-huitième siècle, réussit à prendre une photographie au soleil.

Les Français, d'un autre côté, attribuent tout le mérite de cette merveilleuse invention à Nicéphore Niepce, savant français, qui aurait, dès 1825, fait, le premier, les expériences les plus concluantes en photographie. Louis Daguerre s'empara bientôt de son idée et la fit servir à des fins commerciales. C'est lui qui trouva la formule des "daguerréotypes."

Le premier photographe de profession établi à Londres fut aussi un Français, Claudet, qui y ouvrit un atelier, rue Bond, en 1840. On conserve l'un de ses premiers portraits, un cliché tout argenté par le temps et très indistinct, dans un cadre en maroquin rouge. Il était de mode alors de mettre les daguerréotypes dans un étui ou un cadre de cuir.

Les photographies du roi Edouard VII, que l'on trouve encore à cette exposition de la photographie, et qui datent des années 1860 et 1870, sont

des plus curieuses et des plus amusantes à regarder. C'était alors l'époque où l'on mettait son plus bel habit pour se faire photographier, où, la tête tenue en arrière par une armature de fer, on se dressait rigide et immobile comme une idole de bois, où les plus audacieux portaient un cigare aux



Une silhouette de 1780

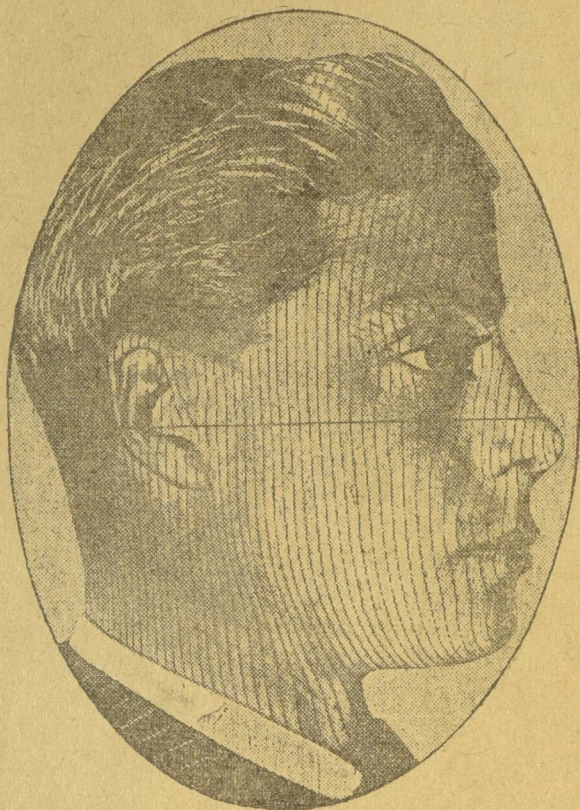
doigts par coquetterie, où l'époux posait la main sur l'épaule de son épouse, assise devant lui.

Et pour bien marquer les progrès accomplis par la photographie dans l'espace de cinquante années, on voit tout à côté de ce portrait d'Edouard VII, une "téléphotographie" en trois couleurs, transmise par sans-fil de

Chicago à New-York en sept minutes et demie.

Une autre nouveauté est la photographie dite sculptée. On jugera de cette invention par le médaillon du Prince de Galles actuel, reproduit dans nos colonnes. On photographie le modèle pendant que les lignes parallèles sont projetées sur sa figure. La courbe

L'ombre du modèle était projetée sur une feuille de papier blanc au moyen d'une chandelle, découpée et montée sur papier noir. C'est en France que fut inventée la silhouette. C'était simplement un dessin de profil que l'on obtenait, comme nous avons dit, en suivant l'ombre projetée sur la figure. Les artistes en faisaient pour



Médaillon du Prince de Galles, excellent modèle de photographie dite "sculptée".

de ces lignes guide une "machine à graver" qui fait le reste.

Ce médaillon fait contraste avec les silhouettes dont l'invention date de la moitié du dix-huitième siècle et qui annonçaient déjà en quelque sorte la photographie. Nous reproduisons ici même une silhouette prise vers l'année 1780.

une pièce de dix sous. Son origine est assez curieuse. Elle vient d'Etienne de Silhouette, qui était ministre des Finances en 1759. A cette époque, la France, engagée dans de grandes difficultés financières, pratiquait la plus austère économie. On donnait donc le nom de silhouette à tout ce qui coûtait bon marché; on le donna par consé-

quent à ce portrait vraiment économique.

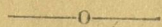
Deux pays se disputent l'invention de la photographie, l'Angleterre, avec Tom Wedgwood, la France, avec Nicéphore Niepce et Daguerre. On compte aussi, au nombre des savants qui aidèrent le plus à la mise au point de cette invention, William Henry Fox Talbot et Sir John Herschel.

Voici expliquées dans les détails, pour les amateurs de photographie, les inventions de Niepce et de Daguerre :

On savait depuis longtemps que le chlorure d'argent, blanc dans l'obscurité, noircit rapidement à la lumière. On en avait conclu la possibilité de reproduire les dessins et les gravures, en rendant le papier translucide et appliquant les dessins ou gravures sur une surface recouverte d'une couche de chlorure d'argent. Les parties noires, ne laissant pas passer la lumière, devaient laisser blanches les parties correspondant au chlorure d'argent, et l'on aurait ainsi une épreuve dite "négative" qui, par une seconde opération, reproduirait exactement l'original. L'idée était simple et vraie, mais on n'avait pu réussir à la réaliser. On obtenait en effet l'épreuve négative; mais, aussitôt qu'on l'exposait à la lumière, les blancs réservés noircissaient à leur tour, et l'on n'avait plus qu'une surface complètement noire. Niepce découvrit qu'une couche de bitume de Judée, naturellement noir, blanchissait dans les parties qui recevaient l'impression d'une source vive de lumière, et que ces parties n'étaient plus alors solubles dans l'essence de lavande. Le problème se trouvait par là résolu, au moins en principe. Niepce recouvrait de bitume une plaque métallique, ex-

posait cette plaque au foyer de la chambre obscure, lavait ensuite la surface influencée par la lumière dans un bain d'essence de lavande, puis répandait un acide sur le métal mis à nu; l'acide creusait le métal dans les endroits dénudés, et l'on n'avait plus qu'à enlever le bitume restant pour avoir sur la plaque une image gravée en relief, toute prête à servir pour tirer des gravures.

Pendant que Niepce s'appliquait à perfectionner son invention, Daguerre, peintre de décors pour théâtres et inventeur du diorama, s'occupait précisément des mêmes recherches. Ils s'associèrent et parvinrent à fixer sur des plaques d'argent l'image de la chambre obscure. Daguerre profita presque seul de cette admirable invention, faite en commun, et dont la première idée appartenait à Niepce. Celui-ci mourut pauvre, pendant que Daguerre, après avoir substitué au bitume de Judée l'iodure d'argent, et à l'huile de pétrole les vapeurs du mercure, parvenait à faire apparaître avec une netteté merveilleuse l'image invisible laissée par la lumière sur la lame d'argent iodurée.



DES FLEURS DE 3000 ANS

On n'a pas parlé à l'époque des bouquets de fleurs assez bien conservées que M. Carter, collaborateur de feu lord Carnarvon dans le travail des fouilles de Louqsor, a trouvés dans le second cercueil intérieur du sarcophage du pharaon Tout-Ank-Amon. Ces bouquets se trouvaient, avons-nous dit, dans le second cercueil, lequel était recouvert d'une nappe de toile.



Le Dessin et la Peinture pour tous

L'ANGLE FACIAL

On appelle angle facial l'angle formé par l'écartement de deux lignes imaginaires dont l'une traverserait horizontalement la face en passant à la fois par le bord inférieur des fosses nasales et par le trou auditif ; et dont l'autre, remontant le long du profil, toucherait en bas les dents incisives et à son sommet le point le plus saillant du front.

Il est clair que l'ouverture de l'angle ainsi formé sera déterminée par la dimension du front. Plus le front sera bombé, et plus l'angle facial se rapprochera d'un angle droit ; au contraire, plus le front sera fuyant, plus l'angle facial sera aigu.

Suivant les observations des anatomistes, la mesure de l'angle facial est un étiage certain pour reconnaître et déterminer scientifiquement le niveau relatif des facultés intellectuelles chez les animaux.

Plus l'angle facial est ouvert, plus la race à laquelle appartient l'animal occupe une place élevée sur l'échelle des êtres ; plus l'angle facial est fermé, plus la place occupée sur cette échelle est infime.

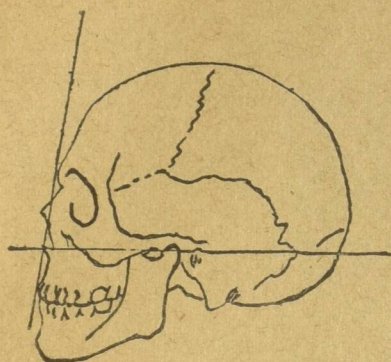
L'invention de ce procédé ingénieux remonte au siècle dernier. Elle est due à l'anatomiste hollandais Pierre Camper, et a conservé son nom. On est indifféremment "angle facial" ou "angle de Camper."

On ne peut pourtant pas adopter sans quelques réserves tous les verdicts prononcés par la jurisprudence empirique de l'angle de Camper. Ainsi, l'angle facial est le même chez le chien et chez le mouton. Or l'intelligence du premier est incontestablement supérieure à celle du second.

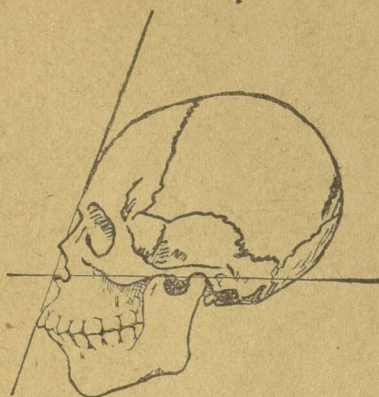
Quoi qu'il en soit, à part un très petit nombre d'exceptions de ce genre, la concordance entre l'ouverture de l'angle facial et le degré de l'intelligence paraît généralement exacte. On ne peut donc que rendre hommage à la justesse ainsi qu'à l'originalité de cette sorte de critérium trouvé par Camper.

Chez l'homme, l'angle facial varie entre 80° et 85° pour la race blanche. Il est de 75° pour la race jaune, et seulement de 70° à 72° pour la race noire. Il existe même un crâne ne mesurant pas plus de 65° ; c'est le crâne d'idiot qu'on peut voir sur notre tableau.

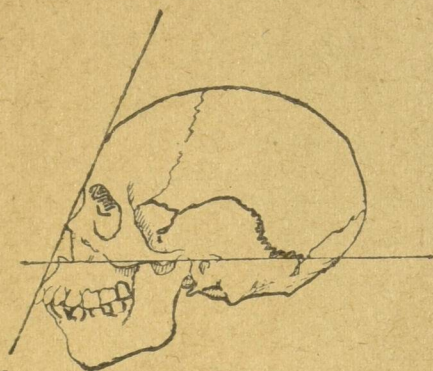
Race blanche



Race jaune.



Race noire.



Crâne d'idiot.



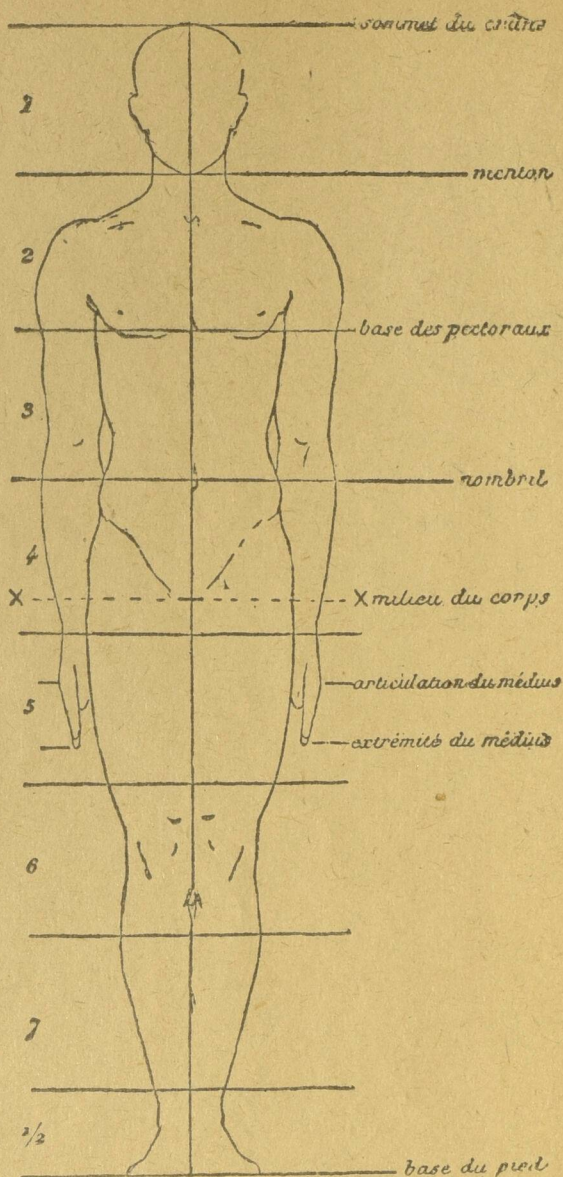
Crâne de singe



Si de l'homme nous descendons aux autres animaux, nous rencontrons tout d'abord le singe et le chat, avec 35°; puis, le chien et le mouton, avec 26°; puis le boeuf, avec 16°; puis le cheval et le cochon, avec 11°. Enfin, et suivant l'observation de Camper lui-même, l'angle le plus aigu appartient à la bécasse.

Il semble que les Grecs aient eu quelque instinct de cette loi, tout au

moins en ce qui concerne la race humaine. On remarque chez leurs sculpteurs une tendance à exagérer l'ampleur de l'angle facial. Leurs plus belles statues offrent un angle facial de 90°, et même davantage. Il faut, là encore, reconnaître leur prédilection particulière pour ce genre d'esthétique qui les portait à rechercher toujours, et à choisir dans la nature le caractère leur paraissant le plus



beau, afin de le mettre pour ainsi dire en vedette, fût-ce aux dépens de la vérité rigoureuse.

PROPORTIONS DU CORPS HUMAIN

Proportions en hauteur

Depuis les temps les plus reculés, on a étudié les proportions du corps humain, et cherché à établir les rapports de longueur qui existent entre

les diverses parties dont il se compose.

On sait que les anciens Egyptiens divisaient le corps humain en un nombre déterminé de fractions égales, chacune de ces fractions ayant la longueur du médius (doigt du milieu de la main).

Pourquoi avaient-ils choisi le médius comme unité de mesure, de pré-

férence à telle ou telle autre partie du corps humain? C'est une question que nous laisserons débattre aux savants.

Sans nous arrêter à discuter curieusement sur le plus ou moins d'ingéniosité ou de justesse de la méthode égyptienne, nous constaterons tout de suite que le médius n'a pas réussi à maintenir sa suprématie à travers les âges. Chez les modernes, il a été détrôné par le nez.

Les Egyptiens divisaient le corps en 19 doigts, nous le divisons en 30 nez, longueur qui correspond à 7 têtes $\frac{1}{2}$. Etudiez bien notre deuxième vignette, représentant une figure divisée en sept têtes et demie.

La longueur de la tête équivalant à 4 longueurs de nez, on voit que les 30 nez équivalent exactement à 7 têtes $\frac{1}{2}$.

Aussi, pour simplifier, a-t-on, dans les ateliers, l'habitude de compter, non par nez, mais par têtes.

Du reste, l'accord est loin d'être fait sur ces divisions. Les uns comptent 7 têtes, les autres en comptent 7 $\frac{1}{2}$, d'autres en comptent 8.

Les Grecs, nos maîtres en toutes choses, mais plus particulièrement peut-être en goût et en science artistique, paraissent ne pas s'être conformés à un modèle uniforme de proportions. Leurs statues comptent tantôt 7 têtes $\frac{1}{2}$, tantôt 7 $\frac{3}{4}$, tantôt 8.

Les artistes de la Renaissance ont montré une faveur marquée pour la sveltesse, quelquefois même outrée, des figures. Jean Cousin, qui ne se contenta pas d'être un grand peintre et un grand sculpteur, mais qui, joignant le précepte à l'exemple, écrivit sur la peinture des ouvrages techniques d'un haut intérêt, Jean Cousin avait adopté comme artiste, et préco-

nisé comme écrivain, la mesure de 8 têtes.

De nos jours, cette opinion a trouvé dans un physiologiste éminent, le docteur Richer, et chez de nombreux artistes, un regain de considération et d'autorité.

Mais comme, en règle générale, on maintient la mesure de 7 têtes $\frac{1}{2}$, c'est celle-là que nous vous donnons pour modèle.

—o—

UN GRAND PEINTRE CANADIEN ET LA CRITIQUE FRANÇAISE

A l'occasion d'une rétrospective, à la Galerie Simonson, rue Caumartin, à Paris, de James-Wilson Morrice, peintre canadien mort en Tunisie en 1923, plusieurs critiques d'art français ont parlé de son œuvre. Voici quelques extraits de presse:

"Des œuvres de J.-W. Morrice, on garde surtout le souvenir de peintures raffinées, d'un savant métier, accords délicats de valeurs rapprochées. Ces œuvres appartiennent à des collections d'amateurs au goût éclairé. C'est un regal que de retrouver des tableaux si nuancés, d'une si sensible vision, tels que la "Plage de Paramé" et celle de "Saint-Malo", ou le "Cirque de Concarneau", ou "les Tuileries". On y démêle les influences de Boudin, de Degas. "Le Quai des Grands-Augustins", à Paris, rappelle plus nettement les impressionnistes. Le peintre est épris alors de toutes les subtilités, de ce qui semble le plus insaisissable dans une nature mobile. Mais, à ces œuvres bien connues, la galerie Simonson a eu l'idée de réunir celles qu'il créa dans les quinze dernières années de sa vie, et rarement on as-

sista dans une carrière d'artiste à une évolution plus complète.

Né à Montréal, en 1864, mort en Tunisie en 1923, M. J.-W. Morrice mena une existence assez mystérieuse. Riche et nomade, agité d'une fièvre de tout connaître, de chercher peut-être, sous des cieux inconnus, une tranquillité morale qui lui échappait, il méditait des départs continuels qu'il précipitait de plus en plus à mesure qu'avavançait sa vie. Sa plus grande étape était Paris, où il habitait un étage modeste, quai des Grands-Augustins, et où il se retrouvait le familier des cénaucles littéraires. Ce fut en 1910, au Maroc, qu'il rencontra Henri Matisse. Fut-ce à l'amitié étroite qui lia les deux artistes ou à la lumière nouvelle du climat africain? Toujours est-il qu'à dater de cette époque, dans tous les pays tropicaux où l'entraîne son humeur vagabonde, ce raffiné, qui ne se plaisait qu'à exprimer les harmonies les plus délicates, ne semble plus jamais assez simplifier. Il ne jette plus que des notes, dédaigneux de son savoir savoureux. Je ne crois pas que cette partie de son oeuvre soit la plus durable."

Jacques BASCHET

(l'Illustration)

—o—

"Morrice, bien que Canadien d'origine, peut être au même titre qu'un Van Gogh ou qu'un Picasso, classé parmi les peintres français, et il est bien inutile pour nous aider à goûter son talent de dauber sur les recherches des jeunes peintres d'aujourd'hui. Réalisées entre 1875 et 1910, ses toiles peuvent se situer dans la lignée de celles de Bonnard, des Vuillard, des

Marquet. Nous pouvons constater ici que Morrice eut de remarquables réusites mais aussi que nulle oeuvre n'est plus inégale que la sienne."

(l'Art Vivant)

—o—

QUELQUES HOMMES DE NOS JOURS AUSSI FORTS QUE SAMSON

—

Un Cosaque de la Russie méridionale, A. S. Zass, ignore l'usage du marteau. Sa force est telle qu'il peut planter un grand clou dans une poutre... avec ses doigts. Il tient la poutre d'une main, élevée à la hauteur de la hanche, et de l'autre enfonce le clou.

Un français, M. Garnier, fit le pari de porter sur ses épaules, une centaine de pieds, sa propre automobile, lourde de 1000 livres. Il gagna son pari de 5000 francs (\$250).

Jim White, de Washington, l'homme le plus fort de la marine américaine, fait bouger, avec ses dents, un camion chargé d'une vingtaine de personnes. Il fixe une tige sous l'essieu d'avant et en prend un bout entre les dents. Et allez donc!

La plus grande prouesse de Sigmund Brietbart, l'homme fort d'Allemagne, qui vient de mourir (tout de même!), consistait à tenir sur son ventre une immense roue sur laquelle tournaient deux motocyclistes.

Un autre Samson moderne est Ben Darwin, du Texas, l'homme qui mâche les chaînes ! En effet, il peut casser avec ses dents les mailles d'une très grosse chaîne.



UN ROMAN COMPLET

LA FAUTE D'AUTRUI

Par HENRI ARDEL

—Pierre, ne t'impatiente pas. Me voici!

Et cette assurance jetée de sa voix jeune, Eliane de Kergoz — Liane, comme on l'appelait d'ordinaire — descendit en courant l'escalier pour venir rejoindre son frère, son grand frère, plus vieux qu'elle de près de vingt ans, qui l'attendait en fumant devant le vestibule de l'hôtel.

Il était robuste, de taille élevée, avec des traits sévères, un peu lourds, un regard clair sous le front coiffé de cheveux courts et frisans, la peau légèrement hâlée d'un homme qui mène une vie de plein air. Elle, en revanche, était toute menue, portant bien juste ses dix-huit ans; ayant plutôt encore un air de fillette très fine, dont tous les mouvements avaient une grâce d'oiseau, séduisante comme l'était, dans son irrégularité même, sa petite figure blonde, d'une piquante mobilité d'expression, où les prunelles luisaient larges dans l'iris bleu.

—Eh bien, Liane, tu m'avais donc oublié? fit son frère lui souriant, comme on sourit aux enfants très chers.

—Oh! non. Mais je prenais les instructions de maman. Elle nous retrouvera aux Thermes, vers onze heures moins un quart, avec Marthe. Maintenant je suis à toi tout à fait! Allons nous promener. Il fait si beau, si beau! Oh! Pierre, j'adore la Bourboule!

Il eut un haussement d'épaules indulgent.

—Adorer! rien que cela! L' petite fille, modérez les élans de votre enthousiasme... Et promenons-nous, puisque vous le désirez.

Ils sortirent de l'hôtel et s'en allèrent droit devant eux, d'une allure flâneuse, suivant la grande avenue qui file à travers la Bourboule, pour rejoindre la route du Mont-Dore, entre une double bordure de magasins et d'hôtels.

Pierre avait repris son cigare, Liane trottaît près de lui, de son pas léger, huanant avec un plaisir gourmand les senteurs de foin coupé errantes dans l'air chaud; amusée du murmure bavard de la Dordogne sur son lit de grosses pierres; l'oeil ravi par le ruissellement de soleil qui noyait de lumière la crête onduleuse des montagnes; curieuse devant les étalages où flamboyaient les pierres d'Auvergne, devant ceux aussi, installés en plein vent, auprès desquels les dentellières,

leur cousin sur les genoux, faisaient, sans trêve, courir leurs fuseaux d'un doigt machinal.

Pour mieux les voir, elle s'arrêtait volontiers. Puis, rappelée par son frère, elle reprenait sa promenade, distraite par les amazones, les cavaliers, les promeneurs qui passaient dans l'avenue. Elle avançait, charmée dans son inexpérience de petite fille élevée au couvent, puis ramenée dans la solitude d'un château breton, par cette première révélation du monde qui lui venait de ces hommes en correcte tenue d'été dont le regard l'effleurait au passage, des femmes élégantes qu'elle croisait sans cesse, toutes jolies, lui semblait-il, dans la fraîcheur de leurs robes claires, sous le reflet des ombrelles pâles. Et son plaisir se traduisait par un bavardage de jeune créature contente que son frère écoutait avec un sourire. Puis, tout à coup, elle jeta:

—Oh! Pierre, j'espère que nous allons rencontrer notre inconnue!

—Notre inconnue?

—Mais oui, tu sais bien, cette jeune dame qui est arrivée par le même train que nous! Que je voudrais donc apprendre qui elle est!

—Et ensuite? Quand tu l'aurais appris?...

—Quand je l'aurais appris?... Eh bien, je serais satisfaite, voilà! Ce serait toujours quelque chose, en attendant mieux!... J'aimerais beaucoup à la connaître!... Est-ce drôle? Il y a des femmes que l'on rencontre des centaines de fois sur sa route sans songer même à constater leur existence... Celle-ci, au contraire, m'a frappée, attirée, dès que je l'ai aperçue à la gare de la Bourboule! Tu ne l'avais pas remarquée, toi?...

Il eut une imperceptible hésitation.

—Moi, Liane, je suis un vieux garçon; et les vieux garçons ne découvrent pas aussi aisément que les petites filles des personnes capables de les enthousiasmer.

—Mais pas du tout, tu n'es pas un vieux garçon, protesta-t-elle. Et nous continuons même toujours fermement, Marthe et moi, à espérer que tu te décideras à nous donner une belle-soeur.

Il l'interrompit par un bref: "Chut, enfant," devant lequel elle n'insista pas, et ils firent quelques pas en silence. Puis elle reprit encore, poursuivant tout haut le cours de ses réflexions:

—Crois-tu que ce soit une jeune femme ou une jeune fille?...

—Qui donc?... Ah! toujours ton inconnue? Décidément, c'est une passion.

—Méchant! fit-elle, avec un reproche caressant. Tu te moques de moi, et, au fond, je suis sûre que tu es aussi curieux que moi à son sujet. A la gare, je m'en souviens, maintenant, tu l'as un moment regardée de tous tes yeux... Mais oui, de tous tes yeux, malgré ton air grave!

—Liane, je t'en prie, ne dis pas de pareilles folies et fais-moi grâce de tes imaginations!

Il parlait avec une sorte d'impatience qui fit dresser la tête de Liane, habituée à laisser s'en aller à l'aventure, devant son frère, toutes les idées qui traversaient sa jeune cervelle. Mais elle ne se troubla pas et riposta, sûre de sa puissance:

—Oh! Pierre, tu n'as pas besoin de te courroucer. Tu es simplement pareil à tous les hommes!

—Vraiment!... Et comment sont-ils?

—Très curieux! Bien plus que les femmes... Seulement, ils n'ont pas la franchise de leur curiosité. Ainsi... Qu'est-ce que tu regardes? Oh! Pierre, c'est elle, la voilà! Elle va passer près de nous!

Vers eux, s'avancait, en effet, une jeune femme dont la silhouette seule eût suffi pour attirer l'attention, tant la ligne en était harmonieuse, accusant d'un trait souple l'élégance du buste sobrement épanoui sur des hanches rondes et fines.

Mais nulle part, non plus, n'aurait passé inaperçu son visage d'une blancheur mate, un peu rosé vers les joues, sous la caresse des cheveux châtons, moirés de reflets d'un or rouge... Quelque chose la rendait inoubliable. Était-ce la vie intelligente de larges prunelles sombres, ardentes et pensive, presque graves? ou la franchise fière du regard, qui devait toujours considérer en face gens et choses? Était-ce l'éclat chaudement pourpré des lèvres, de vraies lèvres de femme, d'une souplesse charmeuse, malgré la fermeté de leur dessin et leur expression de volonté.—un peu aussi de mélancolie? Peut-être, de tout cela, naissait l'indéfinissable et attirante originalité du visage.

Mais la question de Liane se comprenait: était-ce une jeune femme ou une jeune fille? Elle avait une sveltesse de jeune fille, dans sa robe de serge blanche, tout unie, le corsage-blouse serré à la taille par une ceinture de cuir fauve dans laquelle étaient glissées quelques roses. Mais aussi, dans son allure, il y avait une aisance de femme, et de femme habituée à compter sur elle seule, n'en éprouvant nul embarras.

Liane discrètement, mais avec toute sa curiosité de fillette, la considéra, tandis qu'elle les croissait, avec un rapide regard sur la jeune fille, dont le visage de fleur rose avait sans doute attiré son attention. Elle passa, puis traversa la chaussée d'un pas souple, indifférente aux regards qui la suivaient, répondant par un léger signe de tête sans s'arrêter, à un salut très profond que lui adressèrent deux cavaliers.

—Eh bien, Liane, vas-tu rester ainsi, absorbée dans ta contemplation? fit Pierre, voyant que sa petite sœur regardait encore la silhouette, devenue lointaine, de la jeune femme.

Mais, pour toute réponse, elle s'écria:

—Enfin, Pierre, tu m'avoueras qu'elle ne ressemble pas à toutes les femmes!

Il eut de nouveau un léger mouvement d'épaules; mais il ne répondit pas, et il continua d'avancer

au hasard, sur la route, qui, après avoir traversé le parc, montait vers la roche Vendeix.

Liane exhalait naïvement le plaisir que lui causait la rencontre amenée par un bienveillant hasard. Mais son frère ne l'écoutait pas, secoué d'une bizarre sensation d'impatience contre lui-même à cause de l'espèce d'attention que, lui aussi, avait accordé à une étrangère qui ne possédait même pas, pour expliquer cette attention, l'une de ces beautés que les plus indifférents remarquent forcément.

Pourquoi donc se détachait-elle, pour lui aussi, de la foule des femmes—quelques-unes très séduisantes—qu'il côtoyait chaque jour à la Bourboule, depuis son arrivée? Tout simplement, sans doute, par suite de ce fait insignifiant que le même train les avait déposés dans la petite gare de la Bourboule. Dans ce milieu banal, il l'avait aperçue pour la première fois, tandis que, comme lui, sortie de la gare, elle attendait le tardif déchargement des bagages. Par hasard, son regard était tombé sur elle, et, si austère qu'il fût d'esprit et de goût, il avait été frappé de la grâce de cette silhouette de femme, étroitement dessinée par le costume de voyage. Inconsciemment, une seconde, il était demeuré les yeux attachés sur l'inconnue, debout auprès de l'auto où avait déjà pris place sa compagne, une femme âgée dont le visage souffrant avait une pâleur ivoirine sous le frisson neigeux des bandeaux dégagant le front. La main posée sur la portière, elle attendait sans impatience, indifférente au va-et-vient affairé des voyageurs autour d'elle, à leurs exclamations, au bruit des facteurs qui s'agitaient dans le désordre de l'arrivée. Elle demeurait immobile, son profil expressif, très blanc sur le fond empourpré du couchant, les lèvres un peu entr'ouvertes au souffle chaud qui lui arrivait imprégné de la senteur des foins, le regard enfui vers les prairies allongées au pied des montagnes, dont la ligne devenait molle vers l'horizon, sous l'imperceptible brume de ce crépuscule d'été. Et Pierre, l'apercevant ainsi, avait eu, tout à coup, l'impression qu'elle devait sentir et profondément aimer cette nature avec laquelle lui-même vivait en intime communion.

Mais, durant une fugitive minute seulement, il avait surpris sur le visage de la jeune femme cette sorte de reflet de quelque flamme intérieure. La dame assise dans la voiture lui avait parlé; lentement, comme ramenée de loin, elle avait tourné la tête, répondant à la question de sa compagne avec un sourire qui avait soudain donné à son visage un air charmant de jeunesse; et alors, elle était redevenue une voyageuse expérimentée, sachant se faire servir, grâce à des indications précises, exprimées en quelques mots brefs, d'une voix un peu grave, singulièrement chaude. Et Pierre, qui l'entendait, avait pensé qu'il devait être difficile de ne point faire ce qu'elle demandait ou commandait avec cette aisance calme où se révélait une volonté.

Puis, lui-même avait dû s'éloigner pour s'occuper prosaïquement de ses propres bagages, de ceux de sa famille; et il aurait sans doute oublié la jeune femme étrangère remarquée un instant, si la voiture où il avait ensuite pris place avec sa mère et ses sœurs n'était partie quelques secondes avant celle de l'inconnue. Si bien que lui, qui

était assis le dos aux chevaux, avait eu, pendant le trajet presque entier, la vision de ce pensif visage de femme, tout blanc dans le crépuscule, qui semblait agrandir encore les yeux pareils à des violettes sombres, avivant leur éclat de vie ardente.

Ce n'était pourtant ni un sentimental ni un rêveur, que Pierre de Kergoz, mais un être d'action, d'âme simple et droite. Quand la mort de son père l'avait fait, à vingt-six ans, chef de famille, alors qu'il était lieutenant à Verdun, il avait accepté toutes les charges, toutes les responsabilités de ce titre avec la résolution froide qui le caractérisait. Les frères nés après lui étaient morts. Sa mère allait demeurer seule avec deux fillettes. Il vit que sa présence était indispensable auprès d'elle, que, pour l'avenir même de ses jeunes sœurs, il devait, comme l'avait fait son père, veiller à l'administration des terres familiales; et, sa résolution prise, il avait envoyé sa démission, sinon sans regret, du moins sans déchirement, étant devenu soldat surtout par tradition de famille et par mépris de l'inaction.

En toute simplicité, d'ailleurs, il considérait la vie comme un devoir à remplir, et à bien remplir, ainsi que le lui commandait sa conscience de croyant. Car il était demeuré le chrétien qui, aux heures troublées de sa jeunesse d'homme, éprouvant les remords du péché, même quand il en goûtait âprement la saveur. Et parce qu'il avait la foi, le problème de la destinée humaine s'était, pour lui, singulièrement éclairci. Sans hésitation, il voyait la route qu'il avait à suivre, et il la suivait, estimant que chaque homme a charge d'âmes et se doit à ses semblables dans la mesure de ses forces. Or, ce qu'il pensait dans la rigidité de sa conscience, il s'appliquait à le mettre scrupuleusement en action; les humbles qui l'entouraient, comme une grande famille rustique, en avaient bien la preuve...

Ainsi, les années avaient passé pour lui insensibles, pareilles les unes aux autres, tant il vivait enfoncé dans le cercle des occupations quotidiennes auxquelles il avait limité son horizon. Très rarement, il quittait la Bretagne, détestant le séjour des villes, de Paris surtout, dont la fiévreuse atmosphère lui était insupportable. Tout juste, au temps des chasses, il voyait les quelques rares châtellains qui possédaient des terres voisines de Kergoz. Mais cette sorte d'isolement ne lui pesait point. Seulement, ses idées, ne subissant jamais le contact direct d'autres idées ni le choc de la discussion, avaient pris quelque chose d'absolu qui en restreignait l'essor et le rendait impuissant à pénétrer ce qui allait à l'encontre de son habituelle manière de voir et de juger.

Sa mère et ses jeunes sœurs lui créant par leur présence un foyer dont il goûtait la paix presque monacale, pendant longtemps il n'avait éprouvé nul besoin d'en posséder un qui lui fût propre, répondant aux discrets conseils de sa mère à ce sujet par un vague:

—Plus tard!... J'ai bien le temps!

Mais ce plus tard avait été éternel. Puis, un jour, que Mme de Kergoz venait encore de lui parler de ses désirs d'avenir pour lui, par hasard, il avait aperçu au passage, dans une glace, son visage éclairé par une intense clarté de soleil. Et, soudain arrêté, il avait, une minute, considéré, sous cette impitoyable lumière, ses traits devenus

ceux d'un homme dont la jeunesse est bien enflée, sa stature alourdie insensiblement...

Alors, de cet accent qu'il avait en prenant une résolution inflexible, il avait murmuré:

—J'ai attendu trop longtemps. Je suis presque vieux maintenant. Je ne me marierai jamais. Je ne serai pas père; je me contenterai d'être oncle.

En cette minute-là, il oubliait que, père, il l'avait été vraiment pour sa joyeuse petite Liane. Sa sœur Marthe était sa compagne, son amie, car, à vingt ans, elle avait déjà une pensée grave de femme. Mais Liane était restée pour lui la toute petite, le bébé chéri qui se faisait promener câlinement blotti dans ses bras, la fillette rieuse dont l'absence avait été si lourde pendant les années qu'elle avait passées au Sacré-Coeur, où étaient élevées toutes les filles de la famille.

Seulement, en continuant à voir en elle l'enfant d'autrefois, il s'était illusionné! Maintenant que Liane était parmi les étrangers, il lui fallait bien reconnaître que la fillette était une vraie jeune fille. Encore quelques jours, et un inconnu viendrait, qui la lui ravirait pour en faire son bien, éveillerait des pensées et des sentiments de femme dans cet esprit et ce cœur de vierge. C'était dans l'ordre. De quoi donc se révoltait-il?

Marthe aussi s'éloignerait, sans doute. Et, sa mère disparue, ce serait pour lui la complète solitude. Plus d'une fois déjà, il lui était arrivé de songer à cet avenir qui l'attendait fatalement et qu'il acceptait à l'avance comme un mal inévitable. Mais il ne pouvait toujours étouffer le sourd regret d'avoir la seule perspective de mourir, sans femme ni enfants à ses côtés.

Pourquoi donc, soudain, la vision de cette destinée solitaire lui revenait-elle par cette matinée bleue d'août, fermant son esprit et son oreille à la voix de Liane?...

—Pierre! Pierre! Mais réponds-moi donc... A quoi réfléchis-tu? Si tu voyais ta mine absorbée depuis...

—Depuis? répéta-t-il, distraitement.

Elle s'arrêta une seconde; puis, avec une malice triomphante, elle lui lança:

—Depuis que nous avons croisé mon inconnue! Oh! je l'ai bien remarqué... Les hommes sont des monstres de dissimulation. Avoue que tu ne serais pas fâché du tout de savoir son nom?

—Le nom de qui? jeta derrière Liane une voix féminine.

Vivement, Liane tourna la tête, les joues tout de suite empourprées; et elle se trouva en présence d'une élégante jeune femme, d'aspect délicat, presque laide de traits et pourtant charmante de par le prestige de deux yeux noirs étincelants, d'une bouche spirituelle et bonne dont le sourire luisait sur de très belles dents.

—Madame Arthuse! s'exclama-t-elle, contente.

—Elle-même, ma chérie, fit la jeune femme, tout en répondant au salut de Pierre. Vous en plaignez-vous?

—Autant que vous pouvez vous en apercevoir!

Et Liane, d'un geste caressant, glissa sa main sous le bras de la jeune femme.

Mme Arthuse était la nièce d'une des rares châtellaines du voisinage de Kergoz, et, chaque année, elle venait passer en Bretagne quelques semaines avec ses enfants, tandis que son mari menait en toute liberté, à Paris, la vie de garçon, sans qu'elle

daignât en prendre souci. Il y avait beau temps qu'elle tenait les hommes en piètre estime—pour cause!—et jugeait qu'on ne peut leur demander plus de vertu qu'ils ne sont capables d'en donner.

—Et où alliez-vous ainsi? petite Liane, interrogea-t-elle gaiement.

—Nous allions à l'aventure, en attendant qu'il fût l'heure de retrouver maman et Marthe aux Thermes.

—Et pour vous distraire, vous vous occupiez des baigneurs, dont l'un ou l'une excite votre curiosité?

—L'une, madame, et...

—Et? répéta Mme Arthuisse, voyant que Liane s'arrêtait, indécise.

—Et vous qui connaissez tout le monde, vous pourriez peut-être me dire...

Pierre intervint avec impatience.

—Liane, quel enfantillage! C'est pousser la curiosité trop loin!

—Mais pas du tout... Monsieur de Kergoz, laissez-la donc parler. Je reprends; moi, qui connais tout le monde, je dois vous apprendre qui est?...

—Une jeune femme ou jeune fille, grande et mince, arrivée depuis quelques jours comme nous, que l'on rencontre toujours seule, sauf quand elle vient aux Thermes avec une vieille dame en cheveux blancs...

—Comme signalement, c'est un peu vague! fit Mme Arthuisse en souriant.

—Pierre, ajoute des détails précis!

—Comment, monsieur, vous êtes, vous aussi, capté par cette belle inconnue? Car, bien entendue, elle est belle, votre inconnue?

—Oh! elle est mieux que belle, et je suis bien sûre qu'elle donne, à tous ceux qui la rencontrent, le désir de la connaître, quoiqu'elle ait des yeux un peu intimidants!... Ils paraissent si bien faits pour deviner les pensées des autres!

—Des yeux indiscrets, alors? Eh bien, Liane, prenez garde. Il serait peut-être prudent de fuir cette mystérieuse étrangère... Non?... Vous n'êtes pas de mon avis?... Alors mettons-nous en route pour l'établissement, afin de tenter de l'y découvrir. Et voici, juste à point, mon frère pour vous offrir le secours de ses lumières, sans doute plus étendues que les miennes!

Le jeune homme avait reconnu les promeneurs et venait vers eux. Il ressemblait à sa soeur par tout ce qu'elle avait de bien, la distinction d'allures, la vivacité du regard, le sourire spirituel des lèvres, mais il n'avait pas son apparence délicate. Au contraire, il était solidement musclé dans sa haute taille.

Très bas, il s'inclina devant Liane, dont les joues s'étaient rosées, et à qui la rencontre ne semblait pas désagréable.

—Henri, nous réclamons ton assistance pour un voyage de découverte que Liane va entreprendre dans l'Etablissement.

—Un voyage de découverte? Que voulez-vous donc découvrir, mademoiselle, dans ce tout petit monde?

—Elle va te le dire. Allons, Liane, exposez votre cas!

—Voyons, mademoiselle, que souhaitez-vous savoir? questionna-t-il gaiement, avec un désir instinctif d'être agréable à cette fraîche petite fille,

qui avait un charme si particulier avec ses délicieux enfantillages de jeune créature très neuve.

Sans cérémonie, Liane usa du droit d'interroger qui lui était octroyé; car il ne l'intimidait pas du tout, cet Henri d'Orioles qu'elle avait vu plusieurs fois en Bretagne, lors des apparitions fugitives qu'il y faisait comme sa soeur, au temps des chasses. Et, tout en marchant, très sage, auprès de son frère, qui causait avec Mme Arthuisse, elle avait à peu près oublié la présence de ses deux chaperons, quand, tous, ils arrivèrent devant la construction dépourvue d'élégance qui constitue l'établissement thermal de la Bourboule.

Une rumeur gaie de foule l'emplissait. C'était l'heure de «la Buvette», et l'immense salle résonnait du piétinement des promeneurs qui l'arpentaient, des baigneurs qui se succédaient autour de la fontaine, d'où jaillissait sans relâche le jet limpide. Deux femmes coiffées du bonnet des Auvergnates, habillées de toile claire, le recueillaient, affairées, dans les verres qu'on leur tendait et qu'elles rendaient d'un geste rapide, remplis juste au point nécessaire, connaissant la dose de chacun.

—Annette, un quart de verre!

—Marie, mon verre aux trois quarts!

Les exclamations, les demandes se croisaient; et debout, les uns à petites gorgées hésitantes, les autres d'un seul trait, les buveurs absorbaient l'eau fade, dont la vapeur ternissait, d'une buée, le cristal des verres. Mais, à cette heure, il n'y avait dans l'Etablissement que ceux-là seuls qui s'y trouvaient de par une ordonnance de la Faculté. En dépit de l'atmosphère d'humidité chaude, tout ce que la Bourboule renfermait de baigneurs élégants s'y trouvait rassemblé. De tous les types féminins, il y avait là, réunis, depuis les fillettes frêles dans le trop hâtif épanouissement de leur être jeune, jusqu'aux femmes fanées ou brûlées par la vie; aussi bien de vraies Parisiennes, délicatement fines dans la coquetterie de leurs robes d'été, que des étrangères, de belles Américaines un peu garçonnières d'allures, des Espagnoles de hanches et de buste ronds sous l'étoffe légère, avec des yeux qui flambaient dans la peau ambrée du visage. Celles-là parlaient haut, leurs phrases ponctuées de rires éclatants; et, articulés par elles, les mots français prenaient une couleur exotique, les sonorités gutturales de la langue espagnole.

Liane, amusée, regardait les unes et les autres, tandis que Mme Arthuisse faisait remplir son verre et commençait à boire, avec une moue de déplaisir. Liane était encore demeurée sagement auprès de son frère; mais elle écoutait Henri d'Orioles qui lui montrait quelques célébrités parisiennes parmi les groupes arrêtés autour d'eux. Et ses yeux vifs erraient sur la foule des baigneurs, quand une exclamation lui jaillit des lèvres. Aussitôt, elle se tourna vers Mme Arthuisse.

—Madame, la voilà, mon inconnue! regardez là, à gauche!

La jeune femme cligna légèrement ses yeux noirs, un peu myopes.

—Où cela? Liane.

—Près de la porte d'entrée!... Cette dame qui cause avec ce monsieur décoré!

—La jeune femme en blanc? Mais je la connais très bien!

—Ah! j'en étais sûre! laisse échapper Liane, ra-

vie. Pierre, entends-tu, Mme Arthuisse connaît mon inconnue!

—A merveille! C'est une femme célèbre, que votre inconnue, petite Liane. C'est Thérèse Erlennes.

—Le peintre? interrogea Pierre.

—Oui... Vous êtes surpris? Pourquoi?

—Parce qu'étant donnée sa réputation, je ne la croyais pas si jeune.

—Elle est, en effet, très jeune pour son renom. Si elle a trente ans, c'est tout au plus! Mais elle possède tant de talent! Et un talent si personnel, tout ensemble vigoureux et original! Du reste, elle est artiste dans l'âme, aussi bien comme musicienne que comme peintre. C'est une violoniste merveilleuse!...

—Et vous êtes une parfaite amie, madame, acheva Pierre avec sa netteté d'accent.

Mme Arthuisse se mit à rire.

—Pourquoi? Parce que je ne vous fournis pas l'occasion de murmurer en votre for intérieur: "Seigneur, gardez-moi de mes amis, je me charge de mes ennemis!" Ecoutez ma profession de foi; j'admire profondément Thérèse Erlennes pour les raisons que je vous ai dites déjà et puis pour une autre encore: c'est qu'elle est une des femmes les plus délicieusement simples, et des plus indifférentes à l'effet produit par elles, que j'aie rencontrées de ma vie! Et Dieu sait qu'elle a l'occasion de ne pas oublier ce qu'elle est!... Nulle part, elle ne passe inaperçue. Je ne m'étonne pas que vous l'ayez remarquée, Liane.

—Remarqué qui donc? jeta Henri d'Orioies, se rapprochant.

—Thérèse Erlennes!

—Comment, elle est ici?

—Oui; je n'en savais rien... Sans doute, elle est dans un accès de sauvagerie et fuit le monde. La vois-tu là-bas, en blanc, causant?...

—Avec Hennebert, qui ne résiste pas à la tentation de lui faire sa cour, comme s'il ne savait pas que c'est une cour perdue!... Kergoz, retez ceci, pour le cas échéant, Mlle Erlennes est une divinité inaccessible et invulnérable!... Tout juste, elle se soucie des pauvres hommes comme de la poussière sur laquelle elle marche!

Liane avait écouté, très attentive, les yeux toujours arrêtés sur la jeune femme. Hésitant un peu, elle demanda alors de son joli ton d'enfant:

—Madame, est-ce que vous ne parlerez pas à Mlle Erlennes?

—Liane! gronda son frère. Tu es d'une indiscretion qui dépasse toutes les bornes!

—Mais non! Monsieur de Kergoz, vous êtes trop sévère! Pourquoi désirez-vous que je remplisse mes devoirs de politesse envers Thérèse Erlennes?

En toute franchise, Liane avoua:

—Parce que cela me rapprocherait un peu d'elle, de l'entendre causer avec vous!

—Un emballement complet! Eh bien, soyez contente, ma petite amie. Je vais vous satisfaire dès que Thérèse aura laissé son admirateur fervent!

—Elle lui dit au revoir. Voyez, madame, il la salue très profondément!

—Alors, c'est le moment de nous approcher.

—Liane! appela à demi-voix Kergoz, fais-moi le plaisir de laisser Mme Arthuisse parler à son amie.

Tu te comportes comme une enfant. Et vraiment tu en as passé l'âge!

Interdite, elle le regarda; il avait si rarement pour elle ce ton impératif, presque dur! Et n'osant plus avancer, elle suivit seulement des yeux la jeune femme, qui approchait de son pas ferme et léger.

—Ainsi, Thérèse, quand vous êtes à la Bourboule, vous ne regardez pas vos amis?

Thérèse Erlennes tourna un peu la tête, et son visage pensif s'éclaira de ce sourire qui lui donnait soudain l'air très jeune.

—Comment, vous ici, Antoinette?

—Moi-même, et bien heureuse que le hasard me mette sur votre chemin, sans quoi j'aurais pu longtemps continuer à ignorer votre présence...

Gaiement, d'Orioies demanda:

—Mademoiselle, comment étiez-vous parvenue à vous rendre aussi complètement invisible dans une lanterne que la Bourboule?

—Vous savez bien que le monde me fait peur, que...

Et ses lèvres prirent une indéfinissable expression d'ironie et de mélancolie.

—Que je suis une vraie sauvage... par moments surtout; et je suis arrivée ici... je vous préviens que je vais être très malhonnête... avec un désir démesuré de fuir mes semblables, d'oublier, si possible, leur existence et de mener une vie végétative à souhait!...

—Dont vous êtes encore ravie, n'est-ce pas, Thérèse?

—Dont je suis ravie, si un tel aveu n'est pas, lui aussi, par trop dépourvu de politesse... J'ai profité de tous mes instants de liberté, pour m'en aller à l'aventure, droit devant moi, toute seule!

Elle avait prononcé ce dernier mot avec un accent qui amena une exclamation sur les lèvres de Mme Arthuisse.

—Comme vous aimez la solitude, Thérèse!

—A certaines heures, je fais plus que l'aimer, je l'adore! Elle opère sur moi à 'a façon d'un baume apaisant... jusqu'au moment où elle me devient intolérable parce qu'elle me donne trop le loisir de méditer sur toute sorte de sujets peu réjouissants. Et puis, en somme, cela ne vaut rien de trop penser; on y gagne le vertige!...

Elle parlait d'un ton de badinage un peu railleur; mais la même sourde amertume qui avait une seconde passé dans son sourire vibrait maintenant dans sa voix. Antoinette Arthuisse l'enveloppa d'un rapide coup d'oeil; puis, affectueusement, elle dit:

—J'espère bien, Thérèse, que vous entrez dans la période où la solitude vous est à charge, car je compte profiter de vous le plus possible et vous enlever sans pitié à votre peinture!

Cette fois, Thérèse Erlennes se mit à rire très gaiement.

—Antoinette, vous n'aurez pas grand-peine à réussir, si je continue comme j'ai commencé. Depuis mon arrivée, je n'ai pas touché un pinceau!

—Vous? Vous? Thérèse, vous avez pu faire cela?

—Moi-même! Ne vous ai-je pas dit qu'à la Bourboule je n'avais fait encore que trotter sur des routes désertes, autant que possible, et admirer tout ce que je trouve à admirer ici... lumière, ciel, verdure! De plus, je me suis fait une amie, une

vieille Auvergnate chez laquelle je me suis réfugiée hier, pendant l'orage, et qui m'a fait ses confidences, tout en filant; des confidences aussi peu gaies, d'ailleurs, que celles qu'échangent entre eux les trois quarts des mortels!

Sous son accent léger, il y avait une telle mélancolie, qu'Antoinette fit un pas en avant pour s'isoler un peu avec elle, et alors interrogea:

—Qu'y a-t-il? ma chérie. Etes-vous plus tourmentée pour votre mère?

—Plus? non... toujours autant... Je ne puis m'illusionner sur son affaiblissement. Un nouveau médecin m'a dit d'essayer de la Bourboule. Alors je l'y ai amenée...

Et, un pli résolu creusé tout à coup entre ses fins sourcils, elle acheva:

—Vous savez, je suis de l'espèce de ceux qui luttent contre toute espérance.

—Parce que vous êtes très courageuse.

—Dites plutôt que j'ai pris de trop bonne heure l'habitude de batailler contre la vie, pour ne pas être aujourd'hui solidement trempée. Adieu, Antoinette. Je suis déjà en retard pour aller demander l'eau de ma pauvre malade, trop fatiguée pour sortir ce matin.

—Je vous laisse partir, soit. Mais à la condition que vous me promettiez une visite, et une prompte visite qui me permette de faire une heureuse!

—Une heureuse?

—Oui, vous avez séduit une charmante petite amie à moi, que vous apercevez là-bas, auprès de son frère, et qui souhaite ardemment vous connaître.

Et, d'un geste à peine esquissé, elle indiquait Liane, qui les contemplait avec de grandes prunelles attentives.

—Cette enfant? Qu'ai-je donc pu lui faire? Je l'avais remarquée. Elle a l'air délicieusement jeune! Comme ce doit être frais, ce qu'il y a dans sa petite tête! Quand vous le voudrez, Antoinette, j'aurai très grand plaisir à en démêler quelque chose!

Elle tendit la main à Mme Arthuisse, à Orioles; son regard courut rapide vers Liane, puis elle se détourna.

Pierre de Kergoz n'avait pas bougé. Il regardait la jeune femme s'en aller de son allure droite et souple vers la porte grande ouverte sur l'avenue, inondée de soleil; et il tressaillit à la voix de Liane qui l'appelait:

—Pierre, tu viens? Maman et Marthe arrivent!

II

Devant la villa qu'occupait Mme Arthuisse, Pierre de Kergoz s'arrêta avec Hennebert et interrogea:

—Est-ce que nous entrons? Entendez-vous? on fait de la musique. Peut-être allons-nous arriver en intrus?

Hennebert écouta. Par la fenêtre entr'ouverte, s'échappait une voix de chanteuse, grave et chaude qui disait une mélodie très simple, sur un rythme mélancolique, brisé tout à coup par une sorte d'appel douloureux:

La cloche dans le ciel qu'on voit

Doucement tinte.

Un oiseau dans l'arbre qu'on voit

Chante sa plainte.

Mon Dieu, mon Dieu, la vie est là,
Simple et tranquille!

—Du Verlaine, cela, murmura Hennebert... Et senti par une fameuse nature d'artiste! Qui diable a pu rencontrer ici Mme Arthuisse qui chante pareillement? Entrons maintenant, Kergoz. Cette mystérieuse chanteuse a fini.

Pierre suivit son compagnon, et tous deux pénétrèrent dans le petit salon où Mme Arthuisse recevait chaque jour, ayant horreur de la solitude et redoutant les excursions qui la fatiguaient. Par extraordinaire, le salon était presque désert. Seule avec Antoinette, une jeune femme se tenait debout auprès du piano, feuilletant un cahier de musique; et, à sa vue, un pli barra une seconde le front de Pierre, qui reconnaissait en elle Thérèse Erlennes.

Encore cette étrangère sur son chemin! Un bizarre désir passa en lui de la fuir, tandis qu'il se courbait très bas devant elle, à qui Mme Arthuisse le présentait. Légèrement, elle s'inclina, arrêtant une seconde sur lui ses larges prunelles d'ombre que bien d'autres avant lui avaient senties inoubliables. Puis elle tendit la main à Hennebert, qui la saluait.

Antoinette, avec sa grâce de femme du monde consommée, disait déjà à Kergoz:

—C'est bien aimable à vous d'être venu voir une pauvre solitaire quand il fait un temps aussi beau qu'aujourd'hui; un vrai temps de promenade! Qu'avez-vous fait de ma petite Liane? Elle va vous en vouloir de ne pas l'avoir amenée quand elle apprendra qui vous avez rencontré ici!

Sans relever cette allusion à la présence de Thérèse, il dit simplement:

—Liane se prépare, je crois, à aller tout à l'heure au tennis, où elle a, paraît-il, rendez-vous avec vous, madame. Grâce à votre présence, son séjour à la Bourboule devient un perpétuel enchantement.

—Enchantement que vous ne partagez guère! Le charme de la Bourboule ne paraît pas opérer beaucoup sur vous.

Il sourit un peu.

—C'est que la paix de la Bretagne me manque... L'atmosphère assez mondaine de la Bourboule ne me vaut rien du tout. Elle me fait trop durement sentir à quel point je suis devenu un pur campagnard, tout désorienté quand il s'agit de vivre quelque temps parmi ses semblables très civilisés.

—Et puis vous supportez mal votre oisiveté relative, vous, l'homme actif par excellence, acheva amicalement Mme Arthuisse, qui estimait fort Pierre de Kergoz.

—Oui, en effet, mon oisiveté me pèse beaucoup!

Il s'arrêta, rencontrant les yeux de Thérèse, qui avait dû l'écouter, distraite de sa causerie avec Hennebert. Celui-ci, alors, saisissant au vol les dernières paroles de Pierre, intervint gaiement:

—Puisque Kergoz vous confesse sa sauvagerie, madame, demandez-lui quel a été sa première idée en entendant, il y a un instant, de la musique chez vous... Celle de s'enfuir et de m'entraîner à sa suite! Seulement il s'en est tenu à l'idée, parce qu'il était comme moi sous le charme... Quelle chose exquise vous chantiez, mademoiselle, et comme vous la chantiez!

Mais elle ne releva pas l'homme — et dit seulement :

— Vous avez bien reconnu... Ce sont des vers de Verlaine, mis en musique délicieusement... Ne trouvez-vous pas ?

Il la regarda avec une expression de prière souriante.

— Je suis arrivé trop tard pour en bien juger ; Kergoz et moi, nous nous trouvons, en ce moment, en la situation de pauvres auxquels on parle d'un régal exquis, sans leur offrir d'y goûter !

— Ce qui veut dire, finit Antoinette, que les pauvres implorent la charité. Soyez généreuse, Thérèse, et faites-leur l'aumône d'un peu de musique... Vous savez qu'en ce moment j'implore pour moi aussi ; quand ces messieurs sont arrivés, vous alliez chanter encore !

— Antoinette, quelle fantaisie !

— Chère, ne dites pas *non*. C'est un mot que j'exécute, tant il m'a fallu de fois l'entendre quand je désirais quelque chose !

Thérèse se mit à rire, vaivance, par cette déclaration, dans ses velléités de refus ; car si elle avait horreur de toute exhibition, avouée ou non, elle était trop vraiment simple pour refuser de satisfaire un désir d'amie. Et elle se leva pour aller au piano, avec une aisance de femme indifférente à tout jugement porté sur elle. Puis elle commença...

Pierre de Kergoz était un profane en musique. Mais cette voix de femme, ardente et profonde, était de celles qui ouvrent les âmes les plus fermées ; et, dans la sienne, elle s'insinuait, allant y réveiller le regret nostalgique de sa terre bretonne, où sa vie active ne lui laissait pas le loisir des retours sur lui-même.

Avec un frémissement d'angoisse passionnée, elle chantait :

Dis, qu'as-tu fait de ta jeunesse ?

Et ces mots firent tressaillir en lui l'écho des vains regrets, des espérances finies, des mélancolies de l'avenir solitaire... Alors, de nouveau, l'instinctif désir l'étreignit de fuir cette étrangère dont la voix était si puissamment évocatrice ; cela, tandis qu'il s'oubliait à l'observer, se demandant tout à coup quelle âme enfermait sa forme séduisante, quelles pensées il y avait derrière ce front nimbé par les cheveux souples, relevés très haut, dégageant la ligne svelte de la nuque ; quelles paroles devait prononcer le mieux cette bouche un peu grave, si expressive dans son éclat de belle fleur pourpre... Et il était à ce point absorbé par son inconsciente curiosité qu'il s'étonna tout à coup d'entendre les applaudissements enthousiastes d'Hennebert. Alors seulement, il s'aperçut que la jeune femme, encore assise au piano, ne jouait cependant plus et répondait gaïement aux exclamations admiratives d'Hennebert.

Avec une sourde anxiété, il pensa qu'il devait aussi, même par simple politesse, lui adresser quelques mots de remerciement. Mais il ne trouvait que des paroles d'une courtoisie banale, troublé tout à coup par la conscience que Thérèse Erlennes et lui ne parlaient pas la même langue, vivant dans des mondes tout différents.

Elle eut un sourire pour le remercier ; et ce sourire la révélait si indifférente à l'éloge, qu'il sen-

tait s'aviver en lui la bizarre sensation d'embaras. Heureusement, Antoinette Arthuisie lui venait en aide, le devinant avec sa perspicacité de femme du monde.

— Monsieur de Kergoz, si vous ne voulez pas vous mettre mal, dès la première entrevue, avec mon amie Thérèse, ne lui faites pas de compliments ! Elle les considère du même oeil que le commun de l'espèce humaine regarde les pires critiques. Même plus, elle les a en abomination et en mépris... Sérieusement, Thérèse, vous êtes d'une modestie qui me stupéfie toujours !

La jeune femme eut un rire amusé.

— Où avez-vous pris, Antoinette, que j'étais d'une modestie si extraordinaire ? Je vous assure, au contraire, que je suis la première à me rendre justice, et je sais très bien... Prenez garde, je vais détruire toutes vos illusions sur ma modestie... Donc, je sais très bien que j'ai une certaine somme de talent... Vous voyez que je ne ménage pas mes expressions ! Je ne demanderais même pas mieux que de m'admirer ; ce doit être une distraction réjouissante ! Mais je ne puis pas parvenir à oublier que si j'ai ce talent, c'est d'abord par suite d'un don naturel dans lequel je ne suis pour rien, et ensuite parce que j'ai travaillé, beaucoup travaillé !

— Et c'est pourquoi vous pourriez être fière de vous-même ! Moi, à votre place, je me pavanerais outrageusement à la face du ciel et de la terre ! Et il me semble que cela m'amuserait si fort de contempler ainsi l'espèce humaine du haut de mon piédestal, que j'en arriverais beaucoup plus aisément à me consoler de bien des misères de l'existence ! Vous, pas, Hennebert ?

— Chère madame, j'ai dû, depuis si longtemps déjà, me convaincre de mon incapacité à mériter le moindre piédestal, que je ne puis même me figurer comment je jugerais mes semblables de ce point de vue... élevé ! Mais je reconnais avec vous que Mlle Erlennes est d'une ingratitude parfaite quand elle se montre aussi insensible au charme de la gloire.

— La gloire ! répéta Thérèse de son indéfinissable ton de badinage ironique et sourdement amer. Vous savez comment l'appelait une pauvre femme illustre ? « Le deuil éclatant du bonheur !... »

— Je sais, Thérèse, que vous parlez en ce moment avec un déplorable pessimisme, et que le pessimisme est maintenant tout à fait vieux jeu et indigne d'une personne qui a la juste horreur des banalités !

— Je ne pêche pas du tout par pessimisme, je...

— Vous péchez par ingratitude, comme viens de vous le dire Hennebert. Soyez sûre qu'une foule de femmes s'estimeraient ravies d'être dans vos conditions d'existence !

— Parce que ? interrogea-t-elle, avec ce sourire qui éveillait chez Pierre la secrète irritation d'une pouvoir démêler si elle plaisait ou non.

— Parce que le Ciel a été prodigue envers vous, comme femme et comme artiste ! Voilà !...

— Voilà ! répéta-t-elle ; et la même énigmatique expression soulevait ses lèvres. Vous avez raison, Antoinette. Oui, je vous accorde que je suis une ingrate. Je reconnais que j'ai beaucoup reçu, que je dois m'estimer très satisfaite de mon lot, et je suis tout à fait dans mon tort quand je pense à ce qui me manque au lieu de...

—A ce qui vous manque, Thérèse? J'ai une vague idée que peut-être vous demandez trop à la vie!

Elle se mit à rire, et ce rire léger semblait contredire ses paroles.

Et elle reprit sans transition:

—Avez-vous lu le nouveau roman de...?

Elle cita une oeuvre hardie, signée d'un nom célèbre, qui soulevait d'ardentes controverses. Hennebert et Antoinette la connaissaient déjà. Mais Pierre, lui, en savait tout juste la donnée et l'esprit, qui choquaient ses idées puritaines; et, sans un mot, il écouta ce qu'en disaient ces deux jeunes femmes et cet homme, saisi de nouveau de l'impression d'appartenir à un monde moral tout différent du leur.

D'un coup d'oeil presque d'étranger, il enveloppait le groupe formé par eux; Antoinette, prime-sautière, toute la vie de sa frêle personne concentrée en ce moment dans ses yeux; Hennebert ripostant, avec son scepticisme doucement railleur; elle, Thérèse, attirante comme une énigme. Quelle femme était-elle donc? Voici qu'elle causait maintenant avec une animation gaie qui la transformait, faisant d'elle une Thérèse nouvelle dont l'esprit très vif semblait libre de tout souci, si bien que Pierre en venait à se demander comment il avait pu croire sincère sa sombre conception de la destinée humaine. Mais plus encore, elle le déroutait par l'aisance tranquille avec laquelle elle analysait la situation très osée, dans sa forme savoureuse, qui était le fond du roman; ayant pour le faire des expressions originales, des mots inattendus, volontiers imprégnés d'ironie fine, qui accusaient, à la fois, beaucoup d'indépendance de pensée et nulle illusion sur la valeur moyenne de l'espèce humaine, unies à une indulgence très haute de femme irréprochable et très intelligente. Elle parlait aussi simplement de ce livre qu'elle eût parlé d'un conte d'enfant; et Pierre, en l'écoutant, éprouvait la certitude qu'il n'y avait pas, dans son animation à discuter l'oeuvre qu'elle trouvait remarquable, un atome du plaisir équivoque qu'éprouvent certaines femmes à effleurer des sujets scabreux. Elle la jugeait seulement à un point de vue tout intellectuel, comme une thèse intéressante, soutenue avec talent...

Il en était certain; et, pourtant, elle blessait toutes ses idées sur la réserve de pensée et de parole qu'il réclamait de la femme.

Il éprouvait une espèce d'impatience à la voir amusée des appréciations très audacieuses, sous leur forme humoristique, d'Hennebert; des réflexions spirituellement pimentées d'Antoinette, qui provoquaient chez elle de promptes répliques.

—Monsieur de Kergoz, votre avis: lui jeta tout à coup Antoinette Arthuis. Vous êtes là à nous écouter pour vous distraire... Dites-nous plutôt ce que vous pensez de ce livre suggestif!

Avec une apreté dont il n'eût pas conscience, il répondit:

—Vous me permettez, madame, de me récu-ser. Dans notre désert breton, on ne lit pas de romans. Et j'ai, de plus, l'horreur des oeuvres immorales!

—Ce qui veut dire que vous jugez ainsi le roman en question?

Cette fois, c'était Thérèse qui l'interrogeait, souriante.

—Je ne l'ai pas lu, madame...

L'appellation de "mademoiselle" lui semblait impossible à donner à cette étrangère qui avait une pensée de femme.

—...Je le connais donc surtout par ce que je viens d'en entendre dire devant moi; mais cela m'a suffi pour penser qu'on pourrait, en effet, sans sévérité excessive, le qualifier "d'oeuvre immorale."

—Alors qu'allez-vous penser de moi, si je vous avoue que je le trouve au contraire très moral? Car enfin, si les deux héros transgressent sans scrupule, je le veux bien, la loi qui les sépare, ils n'en sont pas moins punis par la même où ils ont péché... Ils payent leurs joies défendues, comme ils les ont goûtées, par la force même des choses... Que voulez-vous de plus?

—Mais je voudrais que la faute n'eût pas été présentée comme un fait tout naturel, ainsi qu'elle est, sans doute, jugée par une foule de lecteurs, étant donnée la perversion actuelle du sens moral.

—Monsieur de Kergoz, vous êtes dur pour vos contemporains! riposta Antoinette en riant.

—Pourquoi? madame... parce que je constate une vérité reconnue sans conteste, à savoir qu'aujourd'hui la notion du bien et du mal, surtout en matière d'amour, est presque complètement atrophiée chez un nombre effrayant d'individus qui, pour la plupart, appartiennent à la phalange des plus intelligents!

Hennebert eut un sourire indulgent.

—Mon cher ami, il y a tant de façons d'entendre le bien et le mal, tant de nuances, de degrés, de variantes, de dessous qui contredisent les dessus!

—Subtilités que tout cela! ce qui est bien est bien, pour tous les esprits droits; ce qui est mal est mal!

—Nous nous égarons, dit Thérèse... Vers quelles austères questions! beaucoup trop austères, pour une belle journée bleue comme celle-ci! Antoinette, nous vous empêchons de sortir... Vous auriez dû déjà nous renvoyer!

—Je m'en serais bien gardée! A quatre heures et demie seulement, je dois aller regarder la jeunesse jouer au tennis. Accompagnez-moi, Thérèse; vous complerez de joie votre petite admiratrice, Liane!

—Ce n'est pas possible... Il faut que j'aille décider ma pauvre malade à sortir, maintenant que la grande chaleur est tombée!

—Alors, chérie, attendez-moi. Nous partirons ensemble; je n'ai que mon chapeau à mettre!

Elle dit oui. Les hommes s'étaient levés et, tandis que Pierre de Kergoz prenait congé de Mme Arthuis, Thérèse recevait l'adieu d'Hennebert. De nouveau l'expression ardente et pensive de ses yeux s'était éclairée; et, sur la bouche fraîche, il y avait un sourire très féminin quand elle répondit au salut de Kergoz.

III

En quittant la villa, les deux hommes s'en allèrent au hasard, droit devant eux. Hennebert avait allumé son cigare et le fumait distraitemment. Devant le mutisme de son compagnon, il tourna la tête vers lui, l'observa une seconde, et une lueur de curiosité pointant dans ses yeux, il demanda soudain:

—Vous connaissiez Mlle Erlennes?

—Non... Je lui ai été présenté aujourd'hui seulement.

—Ah! parfait! je comprends alors...

—Quoi?

—Quelle vous rende tout rêveur. Vous êtes en train de vous demander, n'est-ce pas, quelle espèce de femme elle peut bien être?

Pierre eut un imperceptible geste d'impatience devant cette clairvoyance qui découvrirait si vite le secret travail de son esprit. Mais, saisi par l'évidence, il avoua lentement, comme s'il eût pensé tout haut :

—Je réfléchissais que jamais encore je n'avais rencontré de femme qui ressemblât à celle-ci...

Hennebert envoya vers le ciel limpide une bouffée de son cigare et un sourire courut sous sa moustache.

—Oui, c'est bien cela!... A des degrés divers, c'est presque toujours l'impression qu'elle produit sur ceux qui l'approchent; l'impression, d'ailleurs, qu'elle m'a faite et continue à me faire à moi-même. Vous avez raison; elle est très différente de la collection des femmes que nous rencontrons journallement... Moi, du moins! Et indéchiffrable à l'avenir. C'est une singulière créature, prodigieusement vraie et pétrie de surprises et de contrastes. Voilà trois ans que je la connais, et je ne suis pas encore arrivé à débrouiller ce qu'il y a dans le tréfonds de son cerveau, de son cœur, et même de sa vie!

—De sa vie?

Hennebert devina la pensée ébauchée dans l'esprit de Kergoz; et, avec un sérieux inaccoutumé chez lui, il dit vivement :

—Mon cher ami, ne prêtez pas à ma phrase, je vous en prie, un sens autre que celui que je lui donne... Personne, que je sache, n'a le droit de soupçonner même Mlle Erlennes. Je voulais dire seulement qu'elle me donne l'impression d'être une femme qui aurait traversé une crise morale très grave, —amoureuse ou de toute nature, ça, je n'en sais rien! —mais une crise sûrement cruelle qui a fait d'elle une espèce de Valkyrie très moderne, très sceptique, et pourtant très vibrante; que l'on serait parfois tenté de supposer insensible, si ses yeux, à eux seuls, ne suffisaient à démontrer la stupidité d'une pareille supposition! Ah! qu'il y a de vie et d'intelligence dans ces yeux-là! Et que de pensées y passent, qu'elle ne dit ni ne laisse même deviner!

Il s'interrompit une seconde, puis reprit encore :

—Vous l'avez entendue tout à l'heure. Elle a des réflexions de vieux misanthrope qui crient une désespérance absolue, et elle les exprime en riant, de façon que les curieux ne peuvent arriver à démêler si elle est sincère ou si elle se moque d'eux. Elle a parfois des mots d'une amertume cinglante, et je l'ai vue, certains jours, gaie comme une vraie gamine! Elle adore sa musique et sa peinture, et jamais elle n'en parle, ni ne souffre qu'on lui parle de son talent! Je vous le dis, elle est insaisissable! C'est une femme, une vraie femme, avec une pensée et une volonté d'homme, des nerfs et une sensibilité d'artiste!

Hennebert s'arrêta. Pierre l'avait écouté, très attentif. Mais il ne releva point ses paroles, et les deux hommes firent quelque pas, pensifs. Kergoz apercevait la place où le matin même il avait

rencontré cette jeune femme dont Hennebert recommençait de nouveau à lui parler, comme s'il eût trouvé une secrète jouissance à poursuivre l'analyse de sa nature complexe.

—Ah! oui, elle est femme! Et elle a le don de réduire les hommes à sa merci sans qu'ils puissent comprendre comment la chose s'est faite, car elle ne daigne pas faire la plus légère dépense de coquetterie. Il faudrait être un parfait imbécile pour s'imaginer qu'on peut, en revanche, avoir la moindre prise sur elle! Quand elle en a la fantaisie, elle s'amuse de son pouvoir sur nous, parce qu'elle nous a en piètre estime; il n'est pas besoin d'avoir souvent causé avec elle pour en être convaincu! Tout juste, nous pouvons l'amuser, la distraire, l'intéresser même quelquefois; mais si nous espérons plus, nous serons vite déçus, absolument déçus!

Il répéta le dernier mot d'un accent de raillerie cinglante, tout en sapant, du bout de sa canne, une tige élaguée, dressée au bord du sentier. Alors Kergoz, emporté par une impulsion dont il ne fut pas maître, demanda brusquement :

—Vous êtes amoureux de Mlle Erlennes, n'est-ce pas?

—Erreur complète! Je ne le suis pas; mais je ne vois nul inconvénient à vous avouer que j'en ai été follement, stupidement, à rêver en son honneur toute sorte de folies!... et à les lui dire!

Pierre, de nouveau, interrogea, voyant qu'il ne poursuivait pas :

—Puis-je vous demander : et alors?

—Alors, comme elle avait mesuré à sa valeur mon brûlant aveu, elle l'accueillit, comme il le méritait, je le reconnais en toute humilité, avec une petite phrase brève et un regard qui m'amenèrent instantanément à lui balbutier des excuses très respectueuses. Et ce soir-là, conclusion inattendue, mon pardon demandé et obtenu, nous sommes devenus amis et nous le resterons tant que je ne me montrerai pas indigne... C'est tout ce que j'ai pu obtenir!

Hennebert se tut. Une imperceptible vibration avait accentué le timbre de sa voix mordante.

Nettement, Pierre interrogea, avec son habituelle précision de terme :

—Alors, c'est une honnête femme?

L'éclair railleur des yeux d'Hennebert s'éteignit dans une expression très sérieuse :

—Qu'est-ce qui vous en fait douter? Son dédain de l'opinion publique, auquel elle doit d'agir comme bon lui semble, de recevoir qui lui plaît, d'aller où il lui convient, de voyager de même? Croyez-en mon expérience de vieux boulevardier, cette femme-là est irréprochable; et il n'y a pas un atome de vérité dans les propos que peuvent tenir sur elle des admirateurs éconnaits et des rivaux qui ne lui pardonnent pas son talent. Alors vous avez entendu potiner sur son compte?

Pierre agita négativement la tête, regrettant sa question, car il était trop gentilhomme de race pour accepter aisément d'avoir mis en doute, sans raison péremptoire, l'honneur d'une femme.

—Non, personne ne m'a parlé de Mlle Erlennes. Seulement sa qualité d'artiste et surtout sa conversation me déroutent. Je suis peu habitué à la manière d'être de vos Parisiennes qui, même jeunes filles, ont une assurance de femme!

—Franchement, mon cher, il ne me serait jamais venu à l'esprit de faire rentrer Mlle Erlennes dans la phalange des jeunes vierges remplies de candides ignorances ! Pour moi, et j'imagine pour tous ceux qui la connaissent, elle est vraiment une femme. Et une vaillante femme ! Demandez à Mme Arthuse de vous raconter ce qu'a été sa jeunesse. Savez-vous qu'à dix-sept ans à peine, ayant, presque gamine encore, décroché au Conservatoire son prix de violon, elle gagnait littéralement sa vie et celle de sa mère, une pauvre créature toujours malade ! en jouant dans les salons et les concerts ; où, d'ailleurs, douée comme elle l'est, elle avait un succès colossal !... Et retenez qu'elle en était réduite à mener cette existence, parce qu'elle avait été gratifiée par la Providence d'un père qui était un grand peintre,—il y a de lui, au Luxembourg, deux toiles qui sont de purs chefs-d'oeuvre ! — mais aussi un grand jouisseur, si bien qu'il a fini par mourir abruti dans quelque maison de santé après avoir complètement ruiné et abandonné femme et enfant... Sans parler de la peinture ! On a dit qu'il avait été entraîné hors du foyer conjugal par la toute-puissante beauté d'une femme du monde dont le nom n'a jamais été très clairement prononcé, mais qui, chose certaine, a su rudement bien le dominer, et le garder !... jusqu'au jour où, pour une raison ou pour une autre, elle a eu assez de lui. Alors lui, étant toujours sous le charme, s'est, de désespoir d'être lâché, jeté dans toutes les folies qui ont fini par le tuer !...

—Un triste personnage, en somme, fit rudement Pierre.

Hennebert sourit.

— Oui..... Mais aussi un homme tellement séduisant que sa pauvre femme, délicate et malade, — juste le contraire de ce qu'il fallait à un superbe garçon comme lui ! — l'adorait à ce point que son abandon l'a presque tuée !... Si elle est encore aujourd'hui sur notre charmante planète, Mme Arthuse vous dira que c'est grâce à sa fille, qui l'y a retenue, à force de l'aimer, de se dévouer à elle... Ce qui m'étonne, c'est qu'une femme si éprise ait pu se décider à demander le divorce contre ce beau scélérat ! Non seulement elle l'a demandé et obtenu, mais, après avoir repris son nom de jeune fille, elle l'a fait porter aussi par Mlle Thérèse, dont le véritable nom est Thérèse Rigal...

— Ah ! je ne savais pas.

Ils firent encore quelques pas en silence. Puis, tout à coup, Pierre reprit :

— Pourquoi Mlle Erlennes a-t-elle abandonné sa carrière de violoniste si elle réussissait comme vous le dites ?

— Parce que, paraît-il, elle en avait l'horreur, autant qu'elle adore la musique. Mme Arthuse vous dira encore qu'elle n'avait jamais pu s'habituer à paraître devant un public qui, ayant acheté le droit de juger son jeu, s'accordait en sus le droit de la juger, elle, non pas seulement comme artiste, mais comme femme. Aussi, quand je ne sais quelle vieille dame, amie de sa mère, est morte, ayant eu l'heureuse idée de lui léguer sa fortune, la violoniste Thérèse Erlennes a aussitôt cessé d'exister pour la foule. Maintenant, pour elle seule ou pour des intimes, elle fait de la mu-

sique. Le public ne la connaît plus que par sa peinture.

— Elle s'est occupée de peinture seulement quand elle a renoncé à jouer dans les concerts ?

— Mais pas du tout. Il y avait déjà longtemps qu'elle travaillait la peinture avec cette passion qu'elle apporte à tout ce qu'elle entreprend. Aujourd'hui encore, elle mène une existence dont les occupations suffiraient largement à remplir celle de plusieurs personnes. Et notez qu'elle n'est pas même soutenue dans son infernal labeur par le désir de se faire un nom... La célébrité ? elle s'en fiche pas mal ! Encore une constatation que j'ai été amené à faire en causant avec elle et qui me pousserait à croire que si elle s'absorbe ainsi dans son travail, dans sa vie intellectuelle et artistique, c'est tout simplement pour s'ôter la liberté, le loisir de trop réfléchir... sur elle-même !

— Est-il donc si pénible pour une femme de réfléchir ? jeta Pierre, distraitemment.

Du bout de l'allée, il apercevait maintenant l'espace sablé où se mouvaient les joueuses de tennis.

— Mon cher Kergoz, cela dépend sans doute des femmes et des réflexions ! Et, après tout, je me trompe peut-être, mais j'imagine que le caractère des réflexions intimes de Mlle Erlennes ne doit pas être particulièrement foirâtre !

Cette fois, Pierre de Kergoz ne répondit point. Lui et son compagnon étaient arrivés devant le tennis. Un bruit de voix, des exclamations arrivaient jusqu'à eux dans une rumeur joyeuse. Des groupes de spectateurs entouraient les joueurs, parmi lesquels Kergoz distinguait tout de suite la fine silhouette de Liane et, dans le même camp, la stature élégante de Henri d'Orioles. Assise sous la tente, il reconnut sa mère, enfermée dans sa réserve un peu raide de grande dame et de provinciale, et près d'elle, sa soeur Marthe, dont le doux visage de vierge grave s'éclairait, tandis qu'elle écoutait la causerie d'Antoinette Arthuse... Mais Thérèse Erlennes, elle, n'était pas là.

IV

D'un pas très lent, Thérèse rentrait à l'hôtel sans s'apercevoir que les promeneurs commençaient à devenir rares, tant lui semblait exquise la douceur de cette soirée d'août, baignée de lumière pâle.

Mme Arthuse devinait juste quand elle prétendait que Thérèse Erlennes avait l'amour de la solitude. La jeune femme l'aimait, à certaines heures surtout, comme le font ceux qui ont mesuré l'impossibilité d'une absolue communion entre les âmes.

Bien qu'elle parlât très rarement d'elle-même, il lui arrivait parfois de dire, avec un étrange sourire, qu'elle était une morte vivante, et elle n'exagérait pas beaucoup, tant il y avait en elle de détachement pour tout ce qui la touchait seule, tout ce qui passionne la foule des créatures ; comme si, pour avoir trop jeune entrevu la vie pareille à une mystérieuse force, brutale et mauvaise, elle en avait à jamais perdu le goût.

C'est qu'elle avait grandi, en effet, dans une atmosphère tourmentée ; entendu, tout enfant, bien des scènes cruelles entre son père et sa mère ; elle avait été troublée dans l'épanouissement de sa na-

ture ardente et tendre par le constant spectacle de la muette douleur qui broyait sa mère...

Et, parce qu'elle la voyait ainsi souffrir, elle l'avait aimée, non pas seulement avec tendresse, mais avec adoration, avec une soif généreuse de se dévouer à elle sans mesure, comme pour compenser un peu le mal qu'un autre lui infligeait et qui faisait de cette femme, déjà si frêle, une pauvre créature brisée...

Vraiment, dans ses plus lointains souvenirs de petite fille, il lui fallait chercher pour trouver une image souriante de sa mère. Dès qu'elle évoquait son passé d'enfant, elle la revoyait délicate et pâle, ayant très souvent un air de grande fatigue qui se dissipait quand son mari était près d'elle. Alors une force vive semblait la transfigurer. Seulement, peu à peu, la présence chère, qui soutenait cette faiblesse, s'était faite rare; et Thérèse, sans comprendre le calvaire que gravissait sa mère, avait vu devenir, de jour en jour, plus effilé le pauvre visage amaigri, où les yeux s'enflétraient sous les paupières brûlées de larmes; elle avait surpris les mots toujours les mêmes, murmurés sourdement: «Ah! cette femme! cette femme!»

De quelle femme sa mère parlait-elle? et quel grand chagrin l'accablait ainsi? C'avait été le premier mystère qui agita la jeune quiétude de Thérèse. Mais elle était trop délicate pour interroger, bien que cette question sans réponse hantât son cerveau et lui jetât au cœur une colère sombre contre l'inconnue qu'elle devinait d'instinct responsable de cette grande douleur.

Alors quand elle voyait des larmes couler sur le cher visage, elle murmurait avec toute sa tendresse d'enfant:

—Ne pleurez pas, maman, je vous aime tant!...

Mais une révolte la bouleversait d'être impuissante à écarter toute souffrance de sa mère; une de ces révoltes dont, plus tard, elle devait plus d'une fois être ébranlée toute devant la destinée injuste.

Seulement, jamais plus elle ne faisait une allusion à l'absence désormais presque continuelle de son père, depuis qu'elle avait entendu l'accent de Mme Erlennes, répondant à l'une de ses innocentes réflexions:

—Ne me parle pas de lui... tu me fais mal!

Soudain elle avait compris, c'était par son père que sa mère souffrait tant; et depuis lors, instinctivement elle fuyait les distraites caresses dont il voulait l'effleurer dans les moments fugitifs où il reparaisait en leur maison. Dans le secret de son jeune cœur, elle lui en voulait passionnément du mal que lui, si fort et si beau, faisait à la fragile créature qu'était sa mère, et avec une sévérité inconsciente, elle le jugeait dans sa pensée d'enfant...

D'ailleurs, elle ne reconnaissait plus en lui le père que, toute petite, elle demeurait des heures à regarder peindre dans son grand atelier où la lumière baignait les tapisseries gothiques, les meubles bizarres, la profusion de bibelots précieux dont il s'entourait princièrement.

Non qu'il eût changé au physique; il avait toujours la même aisance hautaine et séduisante, mais l'expression de ses traits fins était devenue autre, comme son regard; et Thérèse ne voyait jamais plus luire le sourire de jadis entre les fils souples

de la longue barbe brune à reflets de cuivre. Quand elle était toute petite, elle aimait à cacher avec des éclats de rire, sa figure de bébé dans cette soie tiède qui frôlait, pareille à une caresse, ses joues fraîches, ses paupières closes dont les cils avaient alors des frémissements d'ailes. Ce joyeux temps-là était bien passé, et Thérèse fuyait presque son père dans les rares instants où il reparaisait encore chez lui, nerveux, irritable, violent...

Puis un jour était arrivé, où il n'était plus revenu.

Déjà, une à une, les richesses enfermées dans l'atelier déserté avaient été enlevées et vendues... Puis c'avait été l'hôtel... Puis étaient venues toutes les amertumes d'un procès; et, le divorce prononcé, dans le petit appartement où s'étaient réfugiées la mère et l'enfant abandonnées, la terrible maladie de Mme Erlennes, dont Thérèse l'avait sauvée, semblait-il, à force de l'aimer et de vouloir qu'elle vécût.

Et elle avait, en effet, recommencé à vivre, mais comme un pauvre être dont l'existence est minée dans son essence même, les lèvres désormais closes au nom de son mari, qu'elle ne portait plus, impuissante à se reprendre à un avenir nouveau, dont son enfant serait l'âme; parce que, chez elle, l'épouse avait toujours dominé la mère! Sans désir, sans volonté, atteinte irréparablement, au physique comme au moral, elle s'abandonna, passive, à la jeune volonté de sa fille.

Et elle avait raison. Des dernières épreuves traversées, de la maladie de sa mère, cette enfant de quatorze ans était sortie avec une âme et une pensée de femme. Elle avait entendu, pendant des nuits entières, les paroles de désespoir, les plaintes, les révélations décevantes échappées à Mme Erlennes dans son délire; et, si elle ne les avait pas toutes comprises, les unes et les autres avaient pourtant suffi pour jeter une clarté soudaine sur bien des faits du drame intime qui s'était déroulé entre son père et sa mère et dont une femme, à elle restée inconnue, avait été l'âme malfaisante. De cette cruelle histoire qui avait assombri son enfance, et qui pesait encore sur sa jeunesse, elle avait gardé le mépris et la secrète terreur de l'amour des hommes; les enveloppant tous, avec la rigueur des êtres jeunes, dans la muet jugement qu'elle portait involontairement sur celui qui avait dévasté ainsi l'existence de sa mère.

Et ses années de Conservatoire et d'atelier, ses débuts dans la carrière artistique, ne furent point pour modifier cette inspection instinctive. En cette période de sa vie, elle put apprécier, de façon inoubliable, la nature des hommages qu'est en droit d'attendre de la plupart des hommes une femme très séduisante, pauvre et artiste, qui ne ressemble point à la foule des autres; car, en effet, déjà, elle avait, à vingt ans, une personnalité. Mais, enfermée dans une réserve fière, elle garda pour elle ses froissements, ses révoltes, les difficultés de toute sorte auxquelles elle se heurtait dans un existence résolument acceptée; parce qu'elle était de la race de ceux qui font jusqu'au bout ce qu'ils jugent devoir faire, sans se plaindre jamais.

Tout entière, elle se donna à cette mère ardemment plainte et aimée, qu'aujourd'hui elle venait d'amener en Auvergne avec l'espoir de ranimer les forces, c'était aussi la pensée qui semblait de-

venir lointaine, comme usée enfin par l'épreuve trop longue. Maintenant, repliée sur elle-même, Mme Erlennes paraissait indifférente même à sa fille, dont la présence semblait parfois lui être importune; l'arrachant à quelque mystérieux rêve de malade qui l'absorbait toute. Et cette indifférence était lourdement cruelle à Thérèse...

Les dix coups de l'heure vibraient dans la nuit paisible, quand elle atteignit l'hôtel dont les fenêtres éclairées trouaient l'ombre de la façade. Le jardin était désert; mais, sur le perron un peu élevé, se découpait, sombre sur le fond clair du vestibule, le groupe formé par un homme et une jeune femme. Ce devaient être de nouveaux arrivés dans l'hôtel, car les yeux observateurs de Thérèse ne connaissaient pas encore cette silhouette de femme, dessinée d'une ligne harmonieuse par la longue casaque de voyage, ni ce profil souple sous l'enveloppement des ailes de la toque. Au moment où Thérèse approchait, l'inconnue disait à son compagnon se détournant à demi pour rentrer :

—Puisque vous sortez, bonsoir. Je suis très lasse du voyage et je vais dormir.

Il répéta :

—Bonsoir.

Sa voix, d'une sonorité chaude, s'élevait comme celle de la jeune femme, avec un accent d'indifférence profonde. Pourquoi donc, en l'entendant, Thérèse s'arrêta-t-elle sans en avoir même conscience, les nerfs tendus par un frémissement? Mais ce ne fut qu'une impression fugitive. Secouant la tête comme pour mieux chasser l'idée soudaine, elle murmura :

—Je me trompe... C'est impossible!

L'inconnue avait disparu dans l'hôtel. Son compagnon demeura une seconde immobile sur le perron, que dominait sa silhouette hautaine, la tête un peu rejetée en arrière comme pour mieux contempler l'incomparable décor des montagnes sous une clarté de lune; puis, d'un geste brusque, secouant la cendre de son cigare, il descendit les marches. Thérèse les montait lentement. Il s'effaça pour la laisser passer, se découvrant au moment où elle le croisait. Elle artacha son regard une seconde sur la tête impérieuse de cet étranger, où les yeux luisaient, avec un éclat de flamme, dans le visage énergique et tourmenté. Puis elle passa avec un léger salut. Mais ses lèvres murmurèrent très bas :

—Est-ce vraiment lui? Comme ce serait étrange!

Et sur sa bouche passa l'indéfinissable sourire où se fondaient tant d'amertume, d'ironie et de scepticisme triste.

Dans le vestibule, le groom somnolait sur une banquette. Au bruit de son pas, il releva une tête paresseuse pour l'avertir qu'il y avait des lettres pour elle et se mit en devoir d'aller les lui chercher. Tandis qu'elle les attendait debout, elle considérait machinalement la liste des habitants de l'hôtel, rédigée en tableau. De nouveaux noms venaient d'y être ajoutés,—ceux des voyageurs arrivés par le train du soir, et, les derniers de tous, elle lut : « M. et Mme Philippe de Gardannes et leur fille ».

Alors, dans les plus obscures profondeurs de son être, elle éprouva un choc sourd qui la bouleversa d'une impression d'angoisse. Puis le même

étrange sourire effleura sa bouche, qui avait pâli un peu :

—Allons, je l'avais bien reconnu... C'est lui... Il a vieilli!

Elle respira longuement, ainsi qu'une personne opprimée soupire après un souffle d'air. Mais elle continuait à considérer le nom si tôt jeté par le hasard sous ses yeux.

—Ce monsieur et cette dame sont arrivés tout à l'heure. Ils avaient retenu, il y a deux jours, leur appartement, crut devoir expliquer le chasseur, qui revenait avec les lettres et voyait son air attentif. Ils ont avec eux leur petite demoiselle.

Il ne continua pas; elle s'était retournée avec cette expression sur les traits qui la mettait très loin de ceux qui l'entouraient; et prenant les lettres :

—C'est bien, je vous remercie, fit-elle.

Et, sans un mot de plus, elle s'engagea dans l'escalier qui conduisait à l'appartement qu'elle et Mme Erlennes occupaient. Aucune émotion ne la troublait plus; seulement, tout à coup, sa pensée lui échappait invinciblement, allant vers des eures mortes de son passé, que, depuis des années, elle laissait ensevelies dans le silence d'un oubli volontaire; et un impérieux désir de solitude s'abattait sur elle, si aigu qu'elle monta très vite les marches, dans une hâte de retrouver l'intimité paisible de sa chambre.

La pièce était presque obscure. Une seule lampe y brûlait sous le voile de l'abat-jour, jetant aux murs l'ombre incertaine des meubles. Mais, dans le cadre de la fenêtre ouverte, rayonnait la nuit lumineuse, dont la sérénité parlait de paix et d'oubli...

Et Thérèse, d'instinct, se rapprocha de la fenêtre pour mieux sentir l'apaisement de cet infini calme.

De la pièce voisine, dont la porte était entr'ouverte, une voix faible appela, élevée par un effort :

—Thérèse, est-ce toi?

Il était si rare que sa mère la demandât ainsi que, tout de suite oublieuse d'elle-même, elle passa dans la chambre. Sur la blancherie des oreillers, dans la pénombre du lit, le visage émacié de Mme Erlennes avait des tons de cire pâle, toute la vie concentrée dans les yeux, qui s'attachèrent sur Thérèse, avec une expression d'anxiété, et aussi de tendresse inaccoutumée.

—Qu'y a-t-il, ma chérie? Tu désirais quelque chose? demanda Thérèse doucement.

—Non, rien, rien!

Mais elle avait dit ces mots d'un accent si singulier que Thérèse, inquiète, insista, devinant qu'une émotion violente venait de l'ébranler.

—Pourtant, tu m'as appelée?..

Les doigts frères de Mme Erlennes s'attachèrent à la main de Thérèse, en une sorte de caresse. Puis sa voix s'éleva, basse et entrecoupée :

—Tu as été trop longtemps sortie ce soir; j'étais inquiète tout à l'heure; j'ai sonné pour demander si tu n'étais pas rentrée. J'avais entendu du bruit... Mais, c'étaient de nouveaux venus qui s'installaient...

Mme Erlennes s'interrompit. Thérèse, d'un geste instinctif, avait retiré sa main; et elle fit un léger mouvement en arrière qui la rejeta hors du

cercle lumineux de la lampe. Mais elle ne prononça pas un mot. Et ce fut encore Mme Erlennes qui reprit du même ton, assourdi et frémissant :

— Ils ont un enfant... j'ai entendu sa petite voix... c'est ce qui m'a fait remarquer leur présence et m'informer. La femme de chambre, par hasard, m'a dit leur nom...

Thérèse avait compris. Elle vit le tremblement des pauvres lèvres qui voulaient articuler le nom, et, tout de suite, elle interrompit, sans que sa voix, à elle, tremblât :

— Je sais, mère, qui tu veux dire ! J'ai lu les noms écrits en bas sur la liste des étrangers et j'ai croisé M. de Gardannes comme je rentrais...

— Et... il t'a vue ?

— Nous avons passé l'un près de l'autre et nous nous sommes salués, comme se saluent deux étrangers...

La belle voix grave de Thérèse avait pris des notes presque dures ; et quand elle se tut, il y eut, entre elle et sa mère, un silence. Puis, après un instant, elle interrogea sur la même note basse qui ouvre les âmes, retrouvant sa tendresse d'accent :

— Pourquoi t'occupes-tu de cette arrivée ? ma chérie. Est-ce parce qu'il te serait trop pénible de vivre quelques jours si près de... lui ? Est-ce que tu voudrais... partir ?

L'ombre d'un sourire amer effleura le visage de Mme Erlennes.

— Rien ne peut plus m'être pénible maintenant de ce qui me touche seule... Je l'ai compris, tout à l'heure, quand j'ai entendu tout à coup... ce nom. Rien ne peut plus m'émouvoir de ce qui m'a tant torturé !... Non, rien !... Mon cœur est une pierre... C'est à toi, Thérèse, que j'ai pensé... à toi seule... J'ai eu peur...

— Peur de quoi, mère ? fit Thérèse, toute droite.

Mme Erlennes hésitait. Puis, dominée par la muette volonté de Thérèse, elle murmura, fermant les yeux :

— Peur que tu aies peut-être... le regret de... de ce qui aurait pu être... quand tu le reverras... que tu souffres...

Cette fois, Thérèse tressaillit. Quel soudain réveil se faisait donc dans l'âme de sa mère, où, depuis tant de jours, dormait la tendresse maternelle ; qui semblait devenue si étrangère à toutes les émotions dont peuvent être ébranlées les pauvres créatures humaines ?...

C'était la première fois, depuis bien des années, qu'elle faisait allusion à la crise suprême qui avait brisé la vie de sa fille et dont Thérèse ne voulait plus se souvenir... Aussi, avec une autorité suppliante, la jeune femme implora :

— Mère, je t'en prie, ne parle pas ainsi. Ne pense pas au passé. Fais comme moi, pour qui il n'existe plus. Je ne regrette rien de ce qui a été, rien, rien !

Mme Erlennes ne répondit pas ; ses yeux mi-clos ne distinguaient pas l'expression, tout ensemble douloureuse et volontaire, des traits de Thérèse. Et, de nouveau, un silence s'abattit sur la pièce, si profond que le murmure lointain de la Dordogne résonna très fort à l'oreille de la jeune femme. Debout au pied du lit, elle demeurait immobile, le regard absent, tourné vers l'invisible monde des jours enfuies, où sa pensée s'aventurait

avec la même curiosité aiguë et poignante qui l'avait un instant étreinte, après sa rencontre avec Philippe de Gardannes.

— Thérèse ! fit la voix foible de Mme Erlennes.

Elle abaissa la tête vers le cher visage ravagé ; sur les joues de cire, les cils battaient faiblement, et une pitié ardente lui pénétra l'âme avec la certitude qu'une grande secousse morale venait d'émouvoir sa mère.

— Maman ? interrogea-t-elle, d'un ton de tendresse infinie, retrouvant l'appellation de sa petite enfance.

Alors elle s'aperçut que, sous les paupières fanées, des larmes glissaient.

— Maman, ma chérie, qu'as-tu ? supplia-t-elle, étreinte par une intolérable angoisse.

Mme Erlennes ouvrit les yeux. D'un geste à peine esquissé, elle attira Thérèse vers elle ; et tout bas, d'un accent de prière, elle demanda :

— Thérèse, tu n'es pas trop malheureuse ?

— Malheureuse, moi ? Quelle idée folle de penser à rien de pareil ! Certes non, je ne suis pas malheureuse, ma chérie !

Toujours bas, Mme Erlennes continuait, avec la même simplicité poignante, tandis que Thérèse se détournait un peu, fuyant le regard, avide qui l'interrogeait :

— Quelquefois, Thérèse, plus souvent que tu ne pourrais le croire ! j'ai pensé que j'avais peut-être été bien cruelle envers toi... Ce n'est pas parce qu'on a souffert qu'on a le droit d'imposer la souffrance aux autres... Ce soir, quand j'ai brusquement appris qu'il était là, j'ai resongé au mal que peut-être je t'avais fait... Je me suis rappelé... Maintenant il est trop tard pour réparer ce mal... Je ne peux plus que te demander de me pardonner...

Incapable de répondre, Thérèse mit ses lèvres sur les mains diaphanes, envahies par un étrange désir de se serrer contre cette mère qui avait été sa vie même, comme font les petits dans leurs minutes de trouble. Mais elle se raidit, et, la voix apaisante, elle répéta :

— Mère, ne te tourmente pas pour moi ; je ne suis pas malheureuse, je te l'assure... Crois-moi, ma chérie... J'ai mon art, que j'aime et qui, à lui seul, me tiendrait lieu de tous les autres bonheurs. Oh ! non, je ne suis pas malheureuse...

Doucement, avec des mots bienfaisants, sans un retour sur elle-même, elle continuait à bercer cette angoisse qui frémissait près d'elle... Et, peu à peu, se détendait l'expression douloureuse des traits de sa mère, qui n'essayait pas de douter de sa sincérité.

L'excitation qui avait un instant soutenu la faiblesse de Mme Erlennes tombait maintenant et la torpeur qui suit les émotions trop fortes l'envahissait, endormait sa pensée, y effaçant le souvenir, l'important insensiblement vers ce néant du sommeil qui apporte l'oubli.

— Mère, veux-tu que je reste près de toi cette nuit ? murmura Thérèse.

Mais elle ne répondit pas. Elle s'était endormie.

V

Thérèse avait regagné sa chambre, si calme avec un charme d'intimité sous la discrète lumière de la lampe... Mais elle n'était plus à l'unisson avec cette paix autour d'elle.

Oh! pourquoi Mme Erlennes lui avait-elle parlé ainsi, de cet accent dont elle était déshabituée, où elle avait soudain retrouvé un écho de sa sollicitude qui l'entourait au temps bienheureux de son enfance?... Elle était entrée chez sa mère maîtresse de l'émotion éprouvée un instant; et maintenant, voici que la tempête des mauvais jours s'élevait dans les profondeurs de son être moral, et, l'ébranlant toute, réveillait en elle, obscurément, la vieille souffrance, étouffée à force de volonté, la vision amère de ce qui aurait pu être et n'avait pas été la faute des autres...

Elle eut conscience de sa faiblesse; et, la bouche ironique et sombre, elle murmura:

—Et moi qui me croyais si bien morte à ce passé! Je ne *veux* plus y penser. Il n'existe plus pour moi...

Mais des lèvres seulement elle disait ces mots. Sa volonté semblait devenue incertaine et molle devant l'âpre désir, qui s'avivait en elle, de regarder un moment vers les heures si brusquement évoquées par le hasard d'une rencontre.

Et cependant pourquoi, après tant d'années, en effleurer même le souvenir, sinon pour troubler le calme—un calme de mort—qu'au prix de si rudes efforts elle était parvenue à imposer à son âme tourmentée? Une minute, elle pensa cela. Mais l'impénétrable voile qui, depuis des années, ensevelissait le souvenir même de ces jours enfuis semblait s'être tout à coup déchiré sous un mystérieux attouchement; et voici qu'un à un ils se dressaient dans leur mélancolie poignante d'ombres vaines.

Lassée, autant qu'après une marche épuisante, Thérèse s'assit sur une chaise basse restée devant sa fenêtre ouverte; et elle demeura immobile, enveloppée par le silence de cette nuit d'août, dont la sérénité était impuissante à engourdir la fièvre qui s'insinuait en elle. Insensiblement, elle ne lutait plus pour se dérober à l'obscur résurrection; même plus, une sorte de curiosité douloureuse l'avait saisie de revivre le drame intime de sa vie pour le juger, d'un esprit détaché, comme elle eût jugé l'histoire d'une autre femme...

Pour la distraire, aucun bruit n'arrivait jusqu'à elle, autre que le murmure des eaux sur leur lit caillouteux et les notes lointaines d'un violon, venues, sans doute, du casino, qu'elle ne voyait pas de sa fenêtre. Sous le ciel immense, où montait un pâle croissant de lune, la cime des montagnes avait des ondulations molles, à travers la transparence d'une brume laiteuse.

Thérèse les contemplait fixement; mais elle ne les voyait plus. Avec les yeux de l'âme, elle regardait, non plus ces montagnes sombres, mais de hautes falaises crayeuses au pied desquelles haleyait l'infini des vagues... Le murmure bavard de la Dordogne s'était perdu, pour son oreille, dans le bruit sourd et large des eaux de la mer s'abattant sur les galets d'une plage qu'elle avait aimée; surtout aux heures où la foule bariolée des baigneurs élégants l'abandonnait enfin. Et redevenue la Thérèse d'autrefois, elle n'était plus en Auvergne; elle se retrouvait neuf ans plus tôt à Etretat, où elle était venue attirée par des amies cubaines qui souhaitaient la faire entendre dans leur colonie étrangère; s'étant enthousiasmées d'elle, comme femme et comme artiste, après l'avoir entendue dans un concert.

Par raison, elle avait répondu à leur désir, parce qu'il le fallait, dans l'intérêt de sa carrière d'artiste. Elle était partie sans nul pressentiment qui l'avertit que, sur cette riante petite plage normande, sa destinée se décidait. Au contraire même, sachant sa mère installée selon ses goûts, dans une maison amie en Touraine, elle éprouvait une sorte de plaisir devant la perspective de quelques semaines d'une vie dépouillée des responsabilités, des soucis quotidiens, dans l'atmosphère de chaude sympathie dont l'entouraient ces étrangers...

Avec quelle netteté, tout à coup, elle les revoyait, ces brillantes Cubaines, reparties dans leur pays et dont elle ne savait plus rien depuis longtemps; la jeune femme, Mme d'Yriartès, grande et superbe de forme; sa soeur Lola, au contraire, presque trop svelte, toutes deux avec des visages pâles de créoles où brulaient leurs larges prunelles sombres et veloutées, toutes deux prime-sautières avec un esprit léger d'oiseau, ardentes au plaisir, très enthousiastes, affectueuses, et foncièrement bonnes.

Et c'était par elles qu'allaient venir à Thérèse les suprêmes joies et les pires douleurs dont elle gardait l'empreinte. Qu'elle n'eût pas été entendue par Manuela d'Yriartès, qu'elle n'eût pas accepté son invitation pour un séjour à Etretat, et peut-être tout son avenir eût été autre. L'idée lui en déchira l'esprit en cette minute où le passé la ressaisissait. Mais, secouant la tête elle murmura d'une voix de rêve:

—De quoi me plaindrais-je? Est-ce que je n'ai pas connu des minutes où je ne désirais plus rien?

Oh! ces minutes, comment avait-elle cru que sa volonté suffirait à lui en enlever à jamais le souvenir?... Non, elle n'avait rien oublié de ce temps-là; même de menus détails des choses extérieures. Est-ce que, tout à coup, elle ne se retrouvait pas vraiment dans la grande chambre claire où Lola l'avait introduite, le jour de son arrivée à Etretat? Elle en revoyait la tenture, de grandes fleurs japonaises dressées bizarrement sur un fond pâle, les meubles de citronnier; sur une table, devant la baie large ouverte, toute une floraison de chèvrefeuille épanouie dans un vase de vieille faïence. Et la vision se précisait si nette qu'elle apercevait même la lueur de flamme allumée alors par le soleil couchant sur le cristal de Venise d'une aiguière.

Elle retrouvait le geste gracieux de Lola se rapprochant d'elle pour l'embrasser et la remercier d'être venue; comme aussi l'élan qui l'avait attirée, une fois seule, dans le cadre de la fenêtre, vers cet immense horizon de la mer dont la beauté la pénétrait, tandis qu'elle le contemplait sous le grand souffle pur qui montait du large. Oh! la jouissance de cette contemplation, de cette caresse d'air vif qui frôlait ses lèvres, éveillait dans son être un désir d'oublier quelques jours le fardeau des responsabilités, appesanti sur elle depuis des années, pour goûter un instant l'ivresse de se sentir jeune...

Comment pouvait-il donc se faire que, si longtemps après, quelque chose tressaillit encore en elle, de l'émotion éprouvée en cette fin de jour; et aussi de son regret d'en être brusquement distraite par un bruit de voix, sous sa fenêtre? De la terrasse, Lola parlait, penchée sur la balustra-

de feuillue, à un cavalier dont l'altière stature s'enlevait avec un singulier relief sur ce ciel de fin de jour. Hardiment ferme sur son cheval, dont il caressait tout en causant la tête impatiente, il avait ainsi une allure dominatrice, dont la beauté mâle avait frappé son goût d'artiste; tellement qu'elle n'avait pas pris garde au caquetage de Lola. Celle-ci pourtant devait parler d'elle, car le cavalier avait relevé la tête vers la fenêtre où elle était, et ses yeux, à elle, avaient rencontré un regard d'homme dont l'éclair illuminait un visage brun, énergique et impérieux, auquel le sourire donnait une indéfinissable séduction.

Oh! cette première vision... Des années et des années pouvaient passer sans la lui faire oublier!

Puis Lola était revenue, toute scuriente. Et voici qu'en cette minute Thérèse la revoyait vraiment debout devant elle, un brin de chèvrefeuille dans les doigts, lui parlant, avec son accent guttural d'Espagnole, de Philippe de Gardannes, un ami de son beau-frère, dont l'humeur volontaire et pourtant séduisante, la courtoisie délicate, la piètre réputation de vertu masculine, semblaient, tout ensemble, l'effarer et la charmer.

Avec des sous-entendus d'une hardiesse naïve, elle le laissait voir, donnant des détails que Thérèse écoutait indifférente, non seulement sur Philippe de Gardannes lui-même, mais encore sur sa mère, une femme très belle, veuve depuis de longues années, et qui allait arriver à Etretat. Puis, s'interrompant dans l'enthousiaste portrait de Mme de Gardannes, elle en revenait à son fils, racontant qu'il était un musicien passionné, très désireux d'être présenté à Thérèse... Surtout, ajoutait-elle, une flambée de malice dans ses prunelles noires, depuis qu'il venait de l'apercevoir! Cela, une idée à elle, jaillie de sa vive imagination!

Et, le lendemain même, avait lieu cette présentation; Mme d'Yriartès ayant prié Thérèse de se faire entendre devant quelques-uns de ses intimes qui étaient de fervents dilettanti. Elle avait joué comme elle le faisait dans les milieux qui lui plaisaient, avec cette passion contenue, ces emportements et ces audaces d'exécution, fondus tout à coup en notes profondes, caressantes ou graves, qui donnaient à son jeu tant de chaude saveur d'imprévu...

—Thérèse, laissez-moi vous présenter un de mes amis, ou pour mieux dire, un de vos admirateurs.

Manuela d'Yriartès était là, lui amenant le cavalier de la veille; et, comme la veille aussi, Thérèse avait senti passer sur elle la flamme de ses yeux, qui baignaient de lumière la tête altière.

Lui, ne s'était pas répandu comme les autres en félicitations d'une inévitable banalité. Mais, tout de suite, il s'était mis à lui parler de la page qu'elle venait de jouer, de la façon dont elle l'avait comprise, dont il la sentait lui-même; la remerciant du plaisir intense qu'elle lui avait ainsi procuré; tout cela exprimé dans une langue rapide, colorée, avec des mots qui révélaient en lui, avec l'amour des choses de l'art, une indépendance, une sûreté, une originalité de jugement dont elle avait été frappée, habituée qu'elle était à l'élégante nullité de la plupart des hommes du monde.

Et sans en avoir conscience, attirée par la personnalité puissante de cet inconnu, elle était sortie pour lui de la réserve un peu hautaine dans laquelle, toujours, elle s'enfermait avec les hom-

mes. Elle s'était abandonnée au plaisir très vif de sentir sa pensée en contact avec une autre qu'elle devinait supérieure; et, pendant un instant, ils avaient causé, aussi oublieux l'un que l'autre du cercle qui les entourait.

Puis que de causeries avaient suivi celle-là! Et chez Manuela... Et durant les promenades qui les rapprochaient presque journellement... Et dans les salons où elle se faisait entendre... De ces causeries qui nouent des liens imperceptibles et forts entre des êtres créés pour se trouver en communion de sentiment et de pensée.

Philippe de Gardannes était un intime chez les Yriartès, dont la maison lui était toujours ouverte; et Lola, avec sa perspicacité féminine, affirmait qu'il n'avait jamais paru trouver tant de charmes à la villa que depuis le jour où Thérèse y était entrée.

Et Lola voyait juste.

Thérèse, elle, était trop habituée à exciter l'attention des hommes, à la fois par sa grâce de femme et par sa séduction d'artiste, pour n'avoir pas remarqué tout de suite l'impression qu'elle faisait sur celui-ci, pour n'en pas sentir la profondeur à ce soin, voilà mais constant, qu'il apportait très vite à se trouver avec elle, à profiter des plus petites occasions de rapprochement que lui offrait la liberté de la vie de plage.

Pourtant il ne lui faisait pas la cour; il la traitait avec le même respect délicat que si elle eût été, non une artiste habituée, en cette qualité, à beaucoup entendre, mais une fille du monde qui aurait toujours vécu soigneusement enveloppée de la protection maternelle. Et de cet hommage, pour elle, très rare, elle lui savait un gré si profond, qu'elle ne s'offensait pas de voir cette pensée et cette âme d'homme chercher constamment son âme et sa pensée.

Elle n'essayait pas de se dérober à l'intérêt qu'il éveillait en elle par la vivacité originale et puissante de son esprit, par l'intensité du sens artistique, qui, allié chez lui à une aventureuse humeur, lui faisait goûter le charme des voyages avec une sensibilité aiguë, comme il goûtait la musique, la nature, la beauté sous toutes ses formes.

Moralement, il était bien l'homme qu'il annonçait physiquement; celui qu'elle avait aperçu pour la première fois maîtrisant d'un geste dominateur la fougue de son cheval; un de ces passionnés, d'âme et d'intelligence toutes vibrantes d'indomptable volonté, capables de briser n'importe quelle loi dressée en travers de cette volonté, sans plus d'hésitation qu'un enfant brise, en jouant, un fil ténu... un de ces hommes dont les circonstances font aussi bien des héros que des révoltés; mais qui, dans leurs pires folies, gardent le mépris hautain des plus légers mensonges; chez lesquels, aussi, ne renaît jamais la confiance perdue, même en un être cher, parce que les impressions sont chez eux trop fortes pour ne pas y demeurer ineffaçables et rendre vain tout raisonnement. Ceux-là pardonnent tout, sauf une trahison.

Et peu à peu, une chose inattendue arrivait; au contact de cette nature noblement altière et loyale, l'âpre dédain de Thérèse pour les hommes s'émoussait, se fondait; tout au moins, à l'égard de celui-ci, qu'elle s'étonnait de devoir mettre en dehors de la foule des autres. Insensiblement, elle en venait à trouver un palais inconnu et subtil à sen-

tir ce désir ardent qu'il avait de connaître ses goûts, de pénétrer ses idées, de constater qu'ils avaient compris, jugé, aimé de même, non seulement des oeuvres d'art, des oeuvres littéraires, mais encore des horizons, certains paysages, certaines villes qu'ils avaient vus l'un et l'autre. Elle éprouvait un charme, contre lequel elle ne se défendait pas, à subir cette espèce de résolution, à la fois impérieuse et suppliante, qu'il apportait à lui faire partager ses admirations et ses enthousiasmes, quand ils étaient en désaccord. Et cela, parce que, impuissant à modifier ses propres impressions, il ne pouvait se résigner à n'être pas à l'unisson avec elle.

Une mystérieuse allégresse s'emparait d'elle, lui faisant l'âme légère comme elle ne l'avait jamais eue. Était-ce qu'après tant d'années sombres de lutte, l'irrésistible besoin la dominait tout à coup de goûter un instant, à pleines lèvres, la saveur fugitive de ses vingt ans; de vivre, la pensée joyeuse, comme ces jeunes femmes qui l'entouraient, pour quelques jours, oubliant les difficultés qui broient les pauvres existences?... Comme si elle avait le pressentiment que ces heures lumineuses de sa vie n'auraient pas de lendemain.

Une sorte d'épanouissement se faisait en tout son être, avivant l'éclat pourpre de sa bouche, dorant sa blancheur mate. Soudain, quelque chose ressuscitait en elle de la petite fille impétueuse et gaie qu'elle avait été, et très souvent, elle avait maintenant aux lèvres un rire de jeune créature heureuse qui contrastait délicieusement avec sa pensée hardie de femme et son autorité d'artiste.

Oui, ainsi que dans un rêve très doux, sans se demander pourquoi, elle était heureuse. Avec une joie inéprouvée, elle entendait à toute heure la muette prière d'un cœur d'homme qui, avec une obstination jalouse, appelait le sien, son pauvre cœur, obscurément conquis déjà, et sans retour. A n'en pouvoir douter, elle savait qu'elle était, à cette heure, la seule femme au monde qui existât pour lui. Elle le devinait soumis à elle tout entier, prêt, lui si jaloux de son indépendance, à accepter d'elle tous les jougs, parce qu'il n'avait plus qu'elle dans tout son être.

Et cependant pas une fois l'idée ne l'effleura — qui fût venue aux autres jeunes filles — que, lui appartenant ainsi, il lui demanderait de devenir sa femme. Son scepticisme demeurerait vivant; et la conviction lui restait très nette qu'aucun lien ne pouvait exister entre elle et cet homme, — trop riche, d'ailleurs, — auquel il lui était divinement bon de donner sa vie; dût-elle payer ensuite des pires souffrances l'ivresse de s'être confiée à son amour et abandonnée, avec une joie d'enfant protégée, à sa volonté, qu'elle devinait devoir être si douce pour l'aimée. Mais il lui était désormais impossible d'espérer de la vie plus que de courts instants de bonheur dont elle ne pouvait jouir qu'à la condition d'en oublier la brièveté fatale.

Et c'est pourquoi, résolument, elle refusait de se demander ce qu'il en adviendrait de cette passion qui montait vers elle, pareille à une flamme attirante.

Oui, ils avaient été infiniment bons, ces jours dont l'évocation soudaine la meurtrissait encore après neuf années et dont, pourtant, elle cherchait à ressusciter les plus futiles incidents, comme pour les revivre plus pleinement...

Et voici que des phrases, des mots qu'il lui avait dits lui revenaient. Elle entendait encore l'accent de sa voix chaude, un peu métallique, devenue presque caressante, quand, après l'avoir pressée très vivement pour qu'elle partageât une idée à lui, il s'excusait, disant: "Pardonnez-moi, mais je ne puis accepter que nous soyons en désaccord!..."

Elle revoyait aussi son regard un soir qu'elle venait de jouer et que d'autres hommes l'entouraient; un regard rempli d'angoisse, de jalousie, de passion suppliante, qui l'avait fait frissonner toute du bonheur des aimées.

De nouveau, elle marchait dans les sentiers de falaise où, ensemble, ils s'étaient arrêtés à contempler la grande mer glauque, striée d'écume. Elle se retrouvait sur la plage à l'heure bruyante du bain où, dans la cohue élégante qui bariolait de teintes claires les galets, elle avait, pour la première fois, rencontré Mme de Gardannes, toute nouvellement arrivée. Lola l'avait arrêtée au passage; et, dans le groupe qui entourait Mme d'Yriartès, elle s'était soudain trouvée en présence de la femme qui allait briser toute sa vie, la faisant pour jamais seule dans l'avenir.

Jusqu'au jour de cette rencontre, tout ce qu'elle savait de Mme de Gardannes, elle l'avait appris par les Yriartès, qui étaient avec elle en relations mondaines. Par son fils, rien. Jamais il ne parlait d'elle. Une fois seulement, comme pour excuser le côté volontaire de sa nature, il avait eu une allusion à son enfance solitaire, que personne n'avait dirigée ni dominée; et Mme d'Yriartès lui avait raconté que Philippe, ayant perdu son père tout enfant, avait, en effet, grandi dans une indépendance absolue, car sa mère ne s'occupait guère de lui, absorbée toute par sa vie de mondaine très recherchée et très en vue. Et dès que Thérèse l'aperçut, sous l'auréole de son grand chapeau de paille, dans l'élégance de sa forme demeurée superbe, elle comprit certains propos échappés à Ramon d'Yriartès sur la "belle Mme de Gardannes". Dans sa maturité, elle avait gardé sa séduction troublante, elle restait de celles qui peuvent rendre les hommes capables de toutes les lâchetés, rien qu'en les affolant de leur sourire.

Mais sa puissance charmeuse, dont avait hérité son fils, avait échoué complètement sur Thérèse. Même plus, une antipathie bizarre, presque une répulsion était née spontanément en elle, dès cette première rencontre, jaillie peut-être du singulier regard, curieux et insistant, dont l'avait longuement enveloppée Mme de Gardannes, sans qu'elle pût en démêler le sens...

Plus tard seulement, elle avait compris...

Et puis, enfin, il était venu, le jour où elle allait connaître un instant l'infini du bonheur humain. Oh! ce jour-là! elle n'avait pas besoin d'en rechercher les détails! De nouveau, elle montait l'étroit sentier qui escaladait la falaise dans l'herbe roussie qu'écrasait, sur la terre, le furieux effort d'un vent de tempête. Devant elle, se dressait, sur le fond du ciel tourmenté, la silhouette souple de Lola. D'autres jeunes filles, des jeunes femmes, des hommes suivaient aussi le sentier. Elle entendait, à travers le bruit formidable des vagues abattues en torrent sur les galets, le son de leurs rires, de leurs exclamations. Et elle aussi avançait, l'âme divinement légère, donnée toute à

deux êtres qui semblaient empiéter sa vie: sa mère, depuis la veille auprès d'elle, et *lui*, qui devait déjà l'attendre pour lui montrer l'espèce de gorge dans la falaise où la mer s'engouffrait superbe, aux jours de la tempête.

Elle arrivait. Il était déjà là, ainsi qu'elle l'avait prévu, et la saluait d'une exclamation, où palpitait l'ivresse d'une joie.

—Enfin, vous voilà! Que vous avez donc été lente à venir!...

Dieu! avec quelle vivacité joyeuse elle avait descendu l'abrupt escalier, taillé à pic dans la falaise, contre laquelle venaient se heurter les torrents d'une eau sombre que marbraient le soleil, apparu dans la déchirure des nuées lourdes! Devant, comme derrière elle, des promeneurs descendaient. Pourtant elle avait l'impression d'être seule avec *lui*, protégée par *lui*, qui surveillait avidement sa descente; encore qu'elle eût refusé de se laisser soutenir par son bras...

Tout à coup, l'escalier finissait brusquement devant une couée noire, creusée dans la falaise, où déjà ses amies s'étaient engagées. Elle entendait leurs appels, et elle hésitait à les suivre, presque effrayée du bonheur qu'elle trouvait à se laisser ainsi guider par lui, qui voulait l'emmener elle ne savait où, dans cette ombre.

Il avait répété avec une douceur impérieuse:

—Qu'attendez-vous? Venez.

Lola, sa voix étouffée par la voûte basse, lui criait aussi:

—Venez!

Elle avait obéi. Ils étaient arrivés à l'extrémité de la sombre galerie qu'empissait la voix formidable de la mer... Et un cri d'admiration avait jailli de ses lèvres quand elle avait atteint la petite plate-forme que battait le flot. Poussées par d'invisibles courants, par le vent de tempête, les vagues venaient s'engouffrer dans cette étroite échancrure de la côte, avec un élan furieux; montagnes obscures qui s'affaissaient, en jetant, vers le ciel, un poudrolement d'écume, couleur de neige... Et, sans relâche, arrivaient de ces lames irrésistibles, agitées de remous sans fin, car la mer était haute; des lames effrayantes de force aveugle, creusées tout à coup en abîmes, et, dans les rares minutes d'accalmie, venant mordre le sable, qu'elles fuyaient aussitôt d'une ondulation molle.

Haletante, Thérèse avait oublié même que d'autres qu'elle et *lui* étaient là, sur cette plate-forme mouillée d'écume blanche. Parce qu'elle était tout au bord du gouffre, il lui avait saisi la main, sans qu'elle y songeât même, et il demeurait debout, tout près d'elle, envahi, lui aussi, par l'ivresse que distillait cette immensité frémissante.

Et soudain, elle avait entendu la voix chère s'élever très basse, et pourtant dominant pour elle le bruit de tempête.

—Je vous aime, Thérèse; je vous aime, je vous aime! Je veux vous avoir à moi pour ne jamais vous perdre... Ne vous offensez pas... Je vous aime... Dites que vous voulez bien me donner votre vie, que je puisse vous adorer toujours...

Les lèvres muettes, scellées par l'émotion, elle avait levé les yeux vers lui... Dans son regard d'homme, il y avait l'infini de l'amour humain, si fort et si fragile!

Ah! oui, si fragile! Est-ce que l'homme qui lui avait dit en cette minute-là des mots tremblants

de passion, qui la voulait sienne à travers le temps, n'était pas celui-là même qu'elle venait, neuf années plus tard, de croiser comme un étranger, plus séparé d'elle que s'ils ne se fussent jamais rencontrés?... Il était devenu le mari d'une autre femme et l'enfant née de son amour pour cette femme dormait tout près de Thérèse.

Alors c'était donc un pressentiment que ce désir qui lui avait déchiré l'âme autrefois, dans la minute divine, d'être emportée avec *lui*, enveloppée par son étreinte, dans cet océan qui semblait, ainsi que lui, un être de passion et de volonté, dans sa fureur grandiose.

—Une de ces vagues aurait dû nous saisir et broyer nos corps... Nos pauvres âmes ainsi ne l'auraient pas été!

Faiblement, elle murmura ces mots, la gorge serrée par une envie lourde de sangloter; de sangloter éperdument, comme si les sanglots eussent dû la délivrer du poids qui la meurtrissait.

Cette fois, sa fière énergie, son scepticisme, son calme hautain, étaient vaincus par le souvenir des heures aimées; et une plainte lui jaillit des lèvres:

—Oh! ma jeunesse finie et perdue! Comme je donnerais tout ce qu'ils appellent ma beauté, mon talent, tout, pour me retrouver même une seconde, ce que j'ai été ce jour-là! Tout, pour sentir encore le bonheur que j'ai perdu... perdu volontairement... Mais je ne pouvais pas agir autrement. Non, je ne pouvais pas!

Et, d'un geste instinctif de prière, elle serra ses deux mains, comme pour en appeler à la puissance mystérieuse qui l'avait si durement frappée, elle, innocente...

Ironie, cela, comme la vie elle-même, comme la sérénité de cette nuit claire dont la douceur ne pouvait apaiser l'angoisse qui la poignait.

Dans le ciel immense, la lune poursuivant sa course solitaire, baignant de lumière pâle la route qui fuyait en un sillon blanc, à travers la masse obscure des bois.

Mais les yeux de Thérèse étaient clos à la vision du monde des choses. Elle songeait... Elle interrogeait le passé, et, tout bas, elle répétait encore, de la même voix de rêve:

—Non, je ne pouvais pas agir autrement!... Il fallait bien accomplir mon sacrifice...

Puis soudain, brusquement, elle se détourna et prit un petit coffret qu'elle emportait toujours dans ses voyages, y serrant des objets précieux. Alors, d'un geste résolu, elle en tira une sorte de portefeuille fermé, scellé, dont elle brisa les cachets. Et des feuillets jaunis s'éparpillèrent sur ses genoux. Elle les considéra sans même les effleurer du doigt... Ils enfermaient le roman de sa jeunesse morte; ce qu'elle n'avait jamais confié à aucune créature et qu'elle avait jeté à ce papier, dans un besoin éperdu de crier, à un confident aveugle et muet, l'agonie de sa désespérance sans consolation.

Un souffle de vent souleva les feuillets. Elle vit une date, 29 août 189... Neuf ans qu'elle avait écrit ces lignes après qu'elle venait d'entendre l'inoubliable aveu! «Mon bonheur est si immense qu'il me fait peur...»

Elle eut un frisson et rejeta la page. C'étaient les autres qu'elle voulait relire, celles qui s'étaient échappées de son cœur broyé, le soir de ce même

jour, après l'horrible écroulement de son espoir ; celles aussi qu'elle avait écrites ensuite, quand il avait fallu se reprendre à vivre... Elle trouva :

30 août, une heure du matin.

Ainsi, je ne rêve pas... C'est bien vraiment,—non dans un cauchemar!—que je suis rentrée ce soir, après le concert du Casino où j'avais joué pour *lui* seul, sans voir même, dans toute cette foule, d'autre visage que le sien, éclairé par ce regard que je sentirai encore dans ma dernière minute de vie... C'est bien réellement que le premier mot qui m'ait accueillie à mon retour a été celui-ci :

—Vite, mademoiselle, madame est très souffrante. Je ne sais que faire pour la calmer!

Souffrante! Elle que j'avais quittée paisible deux heures plus tôt!

Je me souviens que j'ai eu cette question :

—Que lui est-il donc arrivé?

Et tandis que je montais les marches en courant, j'entendais de vagues explications :

—Madame était revenue de sa promenade très émue. Elle avait lu une lettre, puis...

Je suis entrée, sans en écouter plus, dans la chambre de ma pauvre chérie. Elle était d'une pâleur de cendre, avec des yeux de fièvre, le visage ravagé par l'expression des plus cruels jours. Ah! je n'ai pas eu besoin de la questionner!... A ma vue, elle s'est dressée; et, tout de suite, dans une espèce de cri d'angoisse, d'horreur, de supplication, un cri d'être en détresse! elle m'a jeté ces mots que je donnerais tout! oh! tout! pour n'avoir pas entendus et que, sans relâche, j'écoute ma pensée redire :

—Thérèse, promets-moi, jure-moi que tu n'epousseras pas ce Philippe de Gardannes!

Je crois bien que j'ai dû la regarder comme si elle prononçait des paroles insensées.

Avec la même véhémence éperdue, elle répétait :

—Jure-le-moi, Thérèse... Je te dis que c'est impossible, impossible!

Dans ma stupeur, je me rappelle avoir murmuré inconsciemment :

—Impossible, pourquoi?... qu'y a-t-il?

Et elle m'a répondu, incapable de mesurer ses paroles. Je sais maintenant la vérité, la vérité tourmente qui s'est abattue sur moi, tellement imprévue, inouïe, que ma raison n'y croit pas encore. Pourtant j'ai entendu tous les détails qui la précisaient, et je ne puis plus douter. J'ai beau me débattre devant l'évidence... Il faut bien que j'admette ce qui est... Cette femme que... mon père a adorée, à qui il a tout sacrifié, famille, fortune, talent, tout, tout! cette femme qui est cause qu'il a fini misérablement, l'intelligence morte, parce que, rejeté par elle, qui l'avait affolé pendant des années, il a joué sa raison, sa vie, pour l'oublier, cette femme, c'est Mme de Gardannes!

Et cette chose affreuse est vraie. Et je ne puis croire que je rêve, que je souffre ainsi dans un cauchemar. Devant moi, j'ai le billet de Manuela d'Yriartès, un court billet très affectueux, qu'elle a écrit, je suis sûre, avec la pensée que ma pauvre chérie serait heureuse en le lisant. Elle lui disait son désir de la voir demain pour lui faire part «des sentiments que j'ai inspirés à un ami de son mari, M. de Gardannes, qui vient de la prier

de plaider sa cause». Et puis des éloges sur lui, sur Mme de Gardannes aussi...

Et moi qui sais quelle fragile créature est aujourd'hui ma mère, impuissante à supporter la plus lointaine allusion même au passé, je devine la violence d'émotion qu'a soulevée en elle cette lettre, surtout après que, sur la plage, elle venait d'entrevoir cette femme...

O mère, qui es devenue mon enfant, je ne devrais songer qu'à ton angoisse, moi qui me croyais prête à n'importe quel sacrifice pour toi, et j'ai peur de moi-même; car je suis écrasée, surtout par mon malheur à moi!...

Pendant que, dans sa fièvre, elle réveillait toutes les misères de cet horrible passé dont cette femme est l'âme, quelque chose en moi lui criait de se taire et de me laisser la grâce de douter encore, pour échapper à l'impitoyable conviction que nos deux vies, à *lui* et à moi, vont être séparées pour *jamais*!... Et cependant ma bouche n'a rien dit... j'avais au contraire soif de tout savoir... Mais ses paroles tombaient sur ma blessure comme le feraient des charbons sur une plaie vive. Je revivais ces jours dont elle parlait! Je la revoyais dans sa maison qu'il lui a prise, avec son pauvre visage amaigri, et si triste qu'il me faisait sangloter quand j'étais toute seule...

Est-ce donc parce que maintenant j'aime, moi aussi, que je comprends le supplice de ses heures d'agonie et ses efforts désespérés pour lutter contre le charme de l'autre, qu'un s'était emparée de lui tout entier?... Que m'a-t-elle donc dit qui m'a fait tant de mal?... Ceci, je me souviens... Un jour, affolée de le voir lui échapper, quand elle l'adorait, elle a fait cette chose insensée d'aller supplier cette femme de ne pas le lui prendre... Et l'autre, sans se troubler, a tout nié, se faisant hautaine comme pour repousser une accusation insolente.

Quoi encore?... Ah! je ne me rappelle plus... Je n'ai plus dans l'oreille que sa voix entrecoupée, que l'accent dont elle m'a jeté, me regardant avec des yeux où il y avait de l'épouvante :

—Comprends-tu, Thérèse, qu'il serait monstrueux, qu'il est impossible qu'il existe même jamais l'ombre d'un lien entre le fils de cette femme et toi... que tu ne *peux* être sa fille!

Et je sentais en elle un tel soulèvement d'horreur à cette seule idée que la conviction qui existait en elle d'un obstacle invincible entre lui et moi me pénétrait toute, malgré la révolte de ma volonté!...

Ses pauvres mains se crispaient sur les miennes pendant qu'elle me répétait :

—Jure-moi, Thérèse, que tu ne la reverras plus, ni son fils!

Mais j'ai été lâche, je n'ai pas juré!... La force m'a manqué. Ne plus le revoir, lui! Est-ce que, volontairement, je peux accepter un pareil sacrifice?... J'ai essayé de calmer avec des mots tendres, des promesses vagues, sa douleur exaspérée dont la violence m'effrayait. Enfin, épuisée, elle est tombée dans une sorte de torpeur.

Et je suis demeurée sans pensée, près de son lit... Combien de temps?... Je ne sais pas... La chambre était sombre. Par la fenêtre entr'ouverte, j'apercevais un ciel noir... J'écoutais stupidement le bruit de la mer... Puis, tout à coup, un besoin si aigu m'a étreinte de crier ma torture que

je me suis mise à écrire... Comment même puis-je trouver des mots au milieu d'une pareille tempête morale!

Est-ce hier, ou y a-t-il des siècles que j'étais près de lui, à regarder ces vagues qui auraient dû me prendre, si la pitié existe dans le monde!

Six heures du matin.

Toute la fin de la nuit, elle a divagué dans la fièvre. Mais les mêmes mots lui revenaient toujours, étant le cri de tout son être:

—Promets-moi, Thérèse... Emmène-moi... j'ai peur de la voir. Emmène-moi!

Il y a un moment, elle a ouvert les yeux; et, retrouvant sa pleine conscience, elle m'a murmuré:

—S'ils essayent de te prendre à moi, comme elle me l'a pris, *lui*, j'en mourrai!... Je t'en supplie, emmène-moi!

Le médecin, qui sort d'ici, m'engage, lui aussi, à partir!

Savent-ils tous deux ce qu'ils me demandent?

Partir, c'est renoncer à *lui*! Aurai-je jamais le courage d'accepter cela? Et puis que lui dire, à lui qui ignore? Je ne peux pourtant pas lui avouer que nous sommes perdus l'un pour l'autre parce que sa mère est une misérable créature!... Il est impossible que ce soit par moi, à cause de moi, qu'il reçoive une pareille révélation!... Mais que pensera-t-il quand il saura que je le repousse?...

Oh! la nuit! la nuit en moi! Combien de fois ai-je répété ces mots pendant les dernières heures, pendant que je me débattais toute seule dans ce chaos sombre... Ah! je comprends, maintenant, l'insistance avec laquelle cette femme me regardait souvent! N'y a-t-il pas des instants où je ressemble à mon père tellement que, je l'ai senti plus d'une fois! ma présence même devient alors douloureuse à ma pauvre aimée?...

30 août, deux heures.

Cette interminable journée se traîne, Manuela et Lola sont venues. J'ai saisi un prétexte pour ne pas les recevoir; je les redoutais trop, elles qui auraient pu me parler de *lui*!

Ma pauvre malade est toujours dans le même état de surexcitation qui l'épuise, me répétant sans cesse qu'elle veut partir, me suppliant de l'emmener... Et moi, toujours lâche, j'essaye de gagner du temps... J'attends!... Quoi?... l'impossible... Rien de ce qui est ne peut changer! Alors comment l'espérance irraisonnée me reste-t-elle encore que le sacrifice me sera épargné?

Ah! c'est que j'ai l'égoïsme farouche de mon amour, que je le défends désespérément contre la fatalité aveugle, cruelle, monstrueuse!... Tout mon être se révolte devant la séparation sans retour possible... Je ne l'accepte pas, je ne *peux* pas l'accepter!...

Et pourtant, déjà, j'ai en moi la certitude qu'elle s'accomplira... Je ne puis être sa femme. C'est vrai! Tous ceux qui l'affirmeraient, avec la lucidité froide d'individus désintéressés dans une telle question, ont raison. Je reconnais avec eux qu'il existe entre lui et moi un obstacle moral infranchissable... que je n'ai pas le droit de condamner

ma mère à une torture morale qui la briserait... Je sais que mes révoltes sont vaines!...

Ah! la vie est plus forte que nous... Elle nous broie...

Cinq heures.

—Je viens de le voir, *lui*...

J'étais dans le vestibule, donnant un ordre. Il avait appris que ma mère était très souffrante et venait s'informer. Il m'a aperçue dans l'ombre où j'étais. Quel visage avais-je donc pour que, sur le sien, ait passé aussitôt une telle expression d'anxiété? qu'il m'ait interrogée avec cet accent?...

—Qu'y a-t-il?... Etes-vous à ce point tourmentée?

Je devais le regarder comme on regarde ceux qu'on ne reverra plus... Cela, tandis que je lui répondais avec les mots qu'il fallait, des mots très naturels, sans doute, car il n'en avait pas l'air surpris. Seulement son visage gardait la même expression inquiète, et il m'a dit... Quelle autorité tendre de maître qui aime avait son accent!

—Vous êtes épuisée... Il faut que vous vous reposiez... Est-ce que je ne puis rien pour vous?... Moi, votre ami... n'est-ce pas?

Il a un peu hésité sur ces mots «votre ami».

Clairement, je devinais ce qu'il pensait! Il se souvenait de son aveu d'hier. Par délicatesse, me voyant si bouleversé, il se refusait le droit d'y faire allusion. Et moi, faible créature, qu'allais-je lui répondre, quand toute mon âme me jetait vers lui?...

Mais déjà on m'appelait... Ma pauvre malade était plus agitée et me voulait tout de suite...

C'était la fin, la fin de tout, entre lui et moi... En cette seconde, j'en ai eu la certitude si absolue, que les mots même de la vérité me sont échappés:

—Adieu. Je ne m'appartiens pas... Merci de ce que vous avez été, de ce que vous avez fait pour moi!

Lui, ne pouvait comprendre... Il tenait ma main serrée comme hier. Il l'a portée à ses lèvres, d'un baiser qui m'a brûlée. En moi, grondait le désir fou de lui crier:

—Emportez-moi! Gardez-moi malgré tout... Ne me laissez pas partir, car je ne reviendrai pas!...

Je lui ai simplement répété: «Adieu» et je l'ai quitté...

Seulement, au moment de monter les premières marches, j'ai faibli, je me suis détournée pour l'apercevoir encore, encore, encore!... Il n'avait pas bougé et me regardait; ses traits n'avaient pas leur habituelle expression de volonté presque dure... Une émotion les altérait... Comme la première fois que je l'ai vu, il y avait derrière lui un ciel de couchant. Mais l'autre ressemblait à une gloire et celui-ci était tourmenté, lourd de tempête... Dans les yeux, il avait cette flamme à laquelle je me suis réchauffée et dont je ne peux plus me passer...

Voyant que je m'arrêtais, il a fait un mouvement pour venir vers moi et sa voix m'est arrivée avec une question dite comme une prière:

—Thérèse, qu'y a-t-il?... N'avez-vous rien à me dire?... Pourquoi êtes-vous si froide?

J'ai secoué la tête, et je me suis enfuie...

Neuf heures.

Tout est fini entre lui et moi. Maintenant il me semble que j'étais folle quand j'ai prononcé les mots qui nous séparent... Mais je ne souffre même plus. Tout est mort en moi.

Je me souviens que, ma mère endormie enfin par son désir d'être assez forte pour partir demain, on est venu me dire que Manuela était en bas et me demandait. A cette heure-là ? qu'y avait-il encore ?

Je suis entré dans le salon. Elle était restée debout, et elle aussi m'a jeté sa question, à lui :

—Que se passe-t-il, Thérèse ? Je viens de voir Philippe de Gardannes, qui m'a suppliée de venir vous trouver tout de suite parce qu'il était follement inquiet de vous...

Une joie douloureuse m'a déchirée en entendant cela. J'ai répondu, mais la sensation m'envahissait de me mouvoir dans un cauchemar et mes propres paroles me paraissaient dites par une autre :

—Il n'y a pas à être inquiet pour moi... Je ne suis pas malade, certes... Et M. de Gardannes ne doit pas être préoccupé à mon sujet... De quel droit, d'ailleurs, le serait-il ?

—De quel droit ?... Oh ! Thérèse, pourquoi parlez-vous ainsi ? Est-ce que vous ne savez pas tout ce que vous êtes devenue pour Philippe ? Est-ce que vous ne savez pas qu'il a le seul désir maintenant de faire de vous sa femme ?

Et j'ai répondu par des mots qui me dictait la même force inconnue, par laquelle ma volonté était vaincue :

—Je ne puis pas être sa femme... Dites-le-lui... Moi, je n'ai pas le courage de le faire...

Sans doute mes paroles lui ont semblé absurdes. Elle m'a prit les deux mains et m'a dit très doucement :

—Thérèse, vous êtes trop fatiguée. Vous ne rendez plus compte de ce que vous dites. Je vous répète que Philippe de Gardannes vous aime... passionnément... qu'il nous a priés, mon mari et moi, de parler à votre mère...

Je l'ai interrompue, impuissante à chercher un prétexte :

—Il ne faut pas lui parler... Je vous jure que je ne déraisonne pas... Clairement, sans pouvoir hésiter, je sais que je ne puis être la femme de M. de Gardannes... Je vous le répète. Ne demandez pas pourquoi... Ni lui non plus... Je ne suis pas libre, je ne m'appartiens pas. Je crois bien que je le lui ai dit déjà tout à l'heure pendant cet instant où nous avons été ensemble... Priez-le d'avoir pitié de moi... qu'il ne me demande rien... Je me souviendrai jusqu'à ma dernière minute du bonheur qu'il m'a donné en... m'aimant... Dites-lui que...

Mais non, je ne pouvais pas lui dire que toute mon âme était à lui... Alors, il aurait voulu savoir pourquoi je le repoussais... Et je ne veux pas qu'il sache par ma faute. S'il apprend un jour la vérité, il comprendra...

—Demandez-lui aussi de me pardonner le mal que je vais peut-être lui faire...

—Peut-être ?... Oh ! Thérèse !...

Manuela me considérait avec cette même expression inquiète que j'avais vue sur ses traits, à lui. Machinalement, j'ai tourné les yeux vers la glace pour y apercevoir mon visage. Il était sans

couleur, presque rigide, mon regard avait quelque chose de fixe ; mais, en somme, j'avais l'air très calme... Toute ma fièvre s'était glacée dans une sensation d'irrévocable.

Nous sommes restées silencieuses... Combien de temps ? je ne m'en doute pas. Manuela songeait. Moi, j'étais sans pensée... Tout à coup, elle m'a dit :

—Je n'ose pas forcer votre confiance, Thérèse, mais, je vous en supplie, réfléchissez... Ne prenez pas une décision dont dépend votre avenir entier, dans un moment où vous n'êtes peut-être pas absolument de sang-froid, et pour obéir à une raison dont vous croyez devoir être seule juge... Dites, vous n'avez aucune explication à me donner pour M. de Gardannes ?

—Aucune... Je vous répète que je ne m'appartiens pas, que je ne suis pas libre... Demain, toujours, ce sera comme aujourd'hui !...

Je ne me souviens plus comment nous sommes quittées... Je crois bien qu'elle a encore essayé—ô ironie !—de plaider sa cause. Puis, enfin, elle s'est levée, m'a embrassée. Je ne lui ai pas dit que demain, sans doute, nous serions loin d'ici... Lui, voudrait peut-être me revoir, m'arracher mon secret. Et je dois me taire...

9 septembre, près Marly.

Nous sommes parties. Et je ne l'ai revu, ni lui, ni même Manuela, à qui j'ai griffonné un mot d'adieu le lendemain de notre conversation. A lui aussi, j'ai écrit quelques lignes brèves afin de ne pas disparaître comme une aventurière, lui disant que je me devais toute à ma pauvre mère. Maintenant, nous sommes dans ce village isolé, où personne ne viendra nous chercher. Au printemps, j'y avais amené ma malade. Je l'y ai conduite de nouveau pour obéir à la recommandation péremptoire d'un calme absolu autour d'elle...

Il me semble que c'est un silence de mort qui écrase ce petit pays, le même pourtant où j'ai passé, il y a quelques mois, des heures très bonnes... J'ai soif du bruit de la mer, et ces bois m'étoffent, que j'aperçois enserrant l'horizon. Mais pourquoi m'occuper de moi ? je ne veux penser qu'à elle, ma cruelle aimée, *mon enfant*, qui demeure si faible que je puis mesurer à quel point cette émotion soudaine l'a atteinte, combien elle serait incapable de résister à ce qui, pour moi, devenait la seule raison d'être... Des heures entières, elle demeure immobile sur ses coussins, le regard perdu dans le monde invisible où je ne la suis pas, avec ce visage souffrant que je lui ai vu durant nos dernières journées à Etretat...

Pense-t-elle ? Revit-elle le terrible passé ? Ou entrevoit-elle enfin le mal qu'elle m'a fait et en a-t-elle un peu pitié ? Je ne sais. A peine elle parle. Sur ce qui s'est passé entre nous, pas un mot, ni même une allusion. Jamais elle n'a une question pour me demander si je n'étais pas, moi aussi, attachée par toute mon âme à cet homme qui m'aime... qui m'aimait !...

Et moi ? moi, qui ne suis pas encore arrivée à tuer tout à fait l'espérance folle qu'il me fera cette violence divine de se révolter devant notre séparation sans retour... moi, je peux cependant, comme à l'ordinaire, aller et venir, donner des ordres, soigner ma bien-aimée ; même m'asseoir

devant mon cheval et essayer de peindre ces bois d'automne... Pourtant, j'ai le cœur broyé... Oh! un mot de lui!... Que je sache ce qu'il pense, ce qu'il croit, ce qu'on lui a dit. Cette ignorance de tout ce qui est lui me dévore... Comment ai-je pu prier Manuela de lui dire que je lui défendais de chercher à me voir, comme aussi de m'écrire!... Oh! pourquoi l'a-t-il écoutée?

Je suis lâche, misérablement lâche! Je devrais essayer de me ressaisir, occuper, à des travaux qui me prennent toute, les heures que je passe à marcher devant moi, me donnant ce prétexte que je voudrais, par la fatigue, engourdir ma pensée qui me torture...

Ah! Dieu! Comment oublier dans cette solitude des bois! Au lieu d'oublier, je me prends, comme font ceux qui ont perdu un être très cher, à revivre toutes les heures que nous avons vécu ensemble... Je cherche éperdument ses paroles, son regard, sa voix... Et après? Quand je me suis ainsi rappelé ce qu'il était près de moi, j'en reviens à croire impossible qu'il accepte mon impitoyable refus...

Mon Dieu, je voudrais tant savoir quelque chose de lui!...

16 septembre.

Le besoin de savoir était devenu tellement impérieux, que je suis partie pour Paris ce matin; emportée par la pensée que j'y trouverais peut-être un mot... Et il y en avait un, en effet, de Manuela, qui, elle aussi, ignore le lieu de mon refuge: un mot dont les quelques lignes me hantent. Elle écrit: «Il m'a fallu répéter à qui vous savez les paroles que vous m'avez dites... Chère, je suis certaine que vous pensez agir pour le bien... Mais j'ai peur que vous n'ayez, au contraire, fait bien du mal... Et vous avez fait souffrir, bien plus que vous ne le pensiez sûrement... Je vous en supplie encore, si vous le pouvez, ne persistez plus dans votre incompréhensible refus... Prenez garde de le regretter un jour!...»

30 septembre.

Je ne sais pas si Manuela m'en veut. Elle ne m'a plus adressé un mot. Le silence que j'ai voulu s'est fait entre lui et moi... Peut-être déjà il m'a oubliée. Avant moi, n'avait-il pas aimé bien d'autres femmes qu'il avait oubliées pour moi? Ainsi cette chose est probable: une autre le prendra... Et peut-être il ne lui faudra pas beaucoup de jours pour sourire le premier de sa passion pour une pauvre violoniste, qui, au lieu d'en être touchée, l'a repoussée sans même lui dire pourquoi!... Oh! quel supplice de penser cela! Dans huit jours nous serons à Paris; peut-être alors apprendrai-je...

Paris, 19 octobre.

Ce matin, un billet inattendu de Manuela, daté de Paris. Une mauvaise nouvelle les y a ramenés, la mort subite de son père à Cuba. Pour les affaires de succession, ils sont obligés de s'embarquer par le prochain bateau, dans cinq jours. Elle me demandait de venir lui dire adieu.

Même date, le soir.

Depuis l'inoubliable soir, à Etretat, nous ne nous étions pas revues. Elle, à peine, y a pensé, dans

le bouleversement où la jetaient son chagrin et les embarras d'un départ précipité. J'attendais de cette rencontre... je ne sais quoi, contre toute évidence, et j'avais peur des paroles de Manuela. Mais elle n'était pas seule; quelques amis se trouvaient là, venues, comme moi, pour lui faire leurs adieux. Lola était sortie; son mari, absent. Mais, lui, je préférerais qu'il fût loin. Il me juge mal parce que j'ai refusé son ami sans donner aucun motif sérieux...

Lola m'aurait parlé de lui, sans même, je suis sûre, que je l'eusse questionnée. Manuela restait muette à son sujet, absorbée par ses propres tourments et tout occupée de répondre à ses amies, de donner les ordres qu'on arrivait lui demander. Pourtant, enfin, comme ses visiteuses causaient avec les enfants qu'on venait de leur amener, elle m'a dit tout bas:

—Vous savez qu'il est parti?

J'ai murmuré:

—Où?

—Pour New-York, je crois... Du moins, il me l'a annoncé, environ une quinzaine après votre disparition. Mais je ne sais s'il y est resté. Il n'a pas écrit à mon mari...

—Il est parti... Que pensait-il?...

—Il ne m'a plus parlé de vous depuis le soir où je lui ai tout dit... après votre départ, auquel il ne voulait pas croire...

J'ai vu dans les yeux de Manuela qu'elle hésitait à ajouter quelque chose et j'ai interrogé avec une soif de vérité:

—A quoi pensez-vous, Manuela?

—Je me demande... si je dois vous raconter...

—Quoi?

—Qu'il n'est pas parti seul!... Il... accompagnait une très jolie Américaine, veuve, prétendait-elle, qu'il admirait beaucoup, avant votre arrivée... Quand j'ai appris ce fait, j'ai pensé que vous aviez peut-être été plus sage que nous tous! Et puis, j'ai eu l'occasion de parler de vous à sa mère... Elle avait à peu près deviné ce qu'il en était, quoiqu'il ne lui en eût rien dit! Il n'y a aucune intimité entre eux... Elle m'a paru très ambitieuse à son sujet... De sa part, vous auriez peut-être rencontré bien des ennuis, même après avoir obtenu son consentement!

Ainsi Mme de Gardannes ne me jugeait pas digne d'être sa belle-fille! Et lui était loin, occupé d'une autre femme, n'ayant pas même tenté de me ramener à lui, moi qu'il disait adorer!

En une seconde, ces idées ont traversé mon cerveau... Puis, j'ai eu la sensation de revenir de loin, de très loin... Ainsi doit-on éprouver, j'imagine, quand on a touché le fond d'un abîme!... Heureusement la nuit tombait et Manuela ne pouvait bien voir mon visage... Je lui ai dit, et ma bouche avait même une espèce de sourire:

—Tout est très bien ainsi... Je suis aise que vous le pensiez enfin!

Je lui ai fait mes adieux. Elle pleurait... Comme à Etretat, je ne sentais plus rien, écrasée par cette impression de mort que j'ai appris à connaître! Je faisais effort afin de ne pas paraître indifférente pour cette femme en qui j'ai trouvé une amie, toujours affectueuse, à qui j'ai dû d'avoir possédé un instant l'illusion du bonheur humain... Et de cela, je lui serai éternellement reconnaissant!

Nous nous sommes embrassées et je suis partie, ayant dans l'oreille ses derniers mots pleins de larmes :

—Adieu, Thérèse!

Dehors, c'était la nuit; une nuit pleine de brouillard, lourdement obscure et froide... si froide qu'il me semblait que mon cœur en était glacé. J'ai murmuré, je me rappelle :

—C'est fini!

Oui, fini... J'ai été aussi faible que les autres femmes. J'ai voulu la jouissance divine de me sentir aimée, protégée, soutenue... moi qui, jusqu'alors, avais toujours soutenu les autres!... Je souffre comme toutes celles qui ont mis leur âme entière dans cette illusion... Tant pis pour moi!... Pourquoi ai-je été si folle?... Maintenant il faut se reprendre à vivre! Et je n'ai plus de courage...

Les feuillets retombèrent sur les genoux de Thérèse. A larges coups, son cœur—son pauvre cœur tant meurtri—battait dans sa poitrine au souvenir de son angoisse, aiguë à mourir, tandis qu'elle s'en allait, le soir dont elle venait de réveiller le souvenir, broyée par une sensation de fin suprême. D'autres fois encore, dans son existence tourmentée, elle avait connu des heures d'agonie. Durant aucune, elle n'avait plus souffert que durant celle-là...

Maintenant, elle revoyait les jours, puis les semaines, les mois qui avaient suivi cette soirée-là, pendant lesquels, avec une résolution désespérée, elle usait son énergie à oublier. Mois de labeur incessant, dont les feuillets d'isaient le pourquoi. Elle avait écrit l'été suivant :

«J'en entends qui s'étonnent de me voir travailler avec cette sorte de fougue... Oh! travailler encore plus s'il est possible, pour ne plus penser, ni me souvenir! pour fuir la vision de cet interminable avenir dont je n'attends rien!... Je veux que ma blessure devienne insensible. Bien d'autres êtres ont souffert autant, peut-être même plus que moi... Pourtant ils ont pu recommencer à vivre. Je ferai comme les autres... En occupant ainsi toutes mes minutes, j'arrive peu à peu à fuir les visions d'autrefois qui me hantaient... Dix mois seulement de tout cela!... Que déjà ce passe me paraît loin!... Les faits, eux aussi, m'aident à m'en détacher entièrement, comme je le veux. Depuis longtemps, je n'ai plus de nouvelles de Manuela, qui, désormais, doit habiter Cuba... Rien ne peut plus ressusciter le passé mort... J'ai rêvé. Maintenant, c'est le réveil. Il me faut agir, agir toujours! pour avoir le courage de poursuivre mon chemin.»

Un peu plus tard, elle écrivait encore :

«Un an, à pareille époque je traversais des heures atrocement cruelles... Il me semblait que la force me manquerait pour continuer ma tâche.

«O ironie!... Les mois ont passé, et un jour viendra peut-être où je pourrai, sans même un battement de cœur plus rapide, me rappeler certains moments...

Elle souleva encore plusieurs pages. Sur l'une d'elles, au passage, elle reconnut quelques lignes écrites un soir de *Vernissage* :

«Combien de fois, depuis ce matin, me suis-je entendu dire que mon exposition était un éclatant succès! Plusieurs même, dont l'approbation a de la valeur, ont ajouté : «Un succès dument cons-

taté.» Oh! si cette célébrité, qui me vient si tôt, pouvait m'être enfin une source de joie!... Je voudrais être follement ambitieuse, avoir l'orgueil, l'ivresse de mon talent; ne pas, sans cesse, entendre au fond de ma pensée un décevant : «A quoi bon?...»

«J'adore mon travail; les heures très nombreuses que je lui donne sont les meilleures maintenant de ma vie... Mais combien il m'est indifférent qu'il rende mon nom célèbre!

«H..., le critique tout-puissant de *l'Art*, m'a dit : «Eh bien, vous voilà tout à fait hors de pair !

«Jeune comme vous l'êtes, vous pouvez être fière!»

«Jeune! suis-je jeune? Il me semble si étrange qu'on puisse me juger ainsi! Moralement, je me sens une vieille créature, fanée, usée, un corps sans âme!...

«Tantôt, dans cette cohue, j'ai été prise d'un besoin d'essayer de m'étourdir, moi aussi, dans les vanités de ce monde... J'ai causé! J'ai été brillante. Une envie mauvaise s'était emparée de moi, me sachant en beauté ce jour-là, de m'amuser de ma puissance féminine. J'ai accepté que H... m'accompagnât pour me montrer les toiles qui lui avaient plu... Vraiment, son esprit me distrait. J'étais presque sincèrement gaie; non pas seulement en apparence...

«Tout à coup, en me détournant, tandis que je répondais en riant à l'une de ses réflexions, j'ai aperçu, à quelques pas de moi, Mme de Gardannes qui me regardait avec une curiosité si voisine de l'insolence, qu'une révolte a brisé en moi toute émotion. Moi aussi, je l'ai regardée, et quelque chose dans mes yeux lui a fait tourner la tête. Pour ne pas exciter la curiosité de H..., j'ai continué à causer avec la même animation. Mais de ma fragile gaieté, il ne restait plus rien. Je continuais d'avancer dans les salles, avec le désir inconscient—et la crainte!—de voir apparaître soudain le visage altier dont le souvenir m'a hantée pendant des mois... Je ne l'ai pas vu...»

Enfin les derniers feuillets portaient une date plus vieille de trois années. Ceux-là, elle les prit :

«Peut-être ferais-je mieux de n'écrire pas, de ne pas réveiller ce passé dont un écho m'est arrivé tout à coup! Mais quand une crise morale m'ébranle toute, je ne puis pas résister à la tentation d'en jeter l'aveu à un confident sûr... Et puis, pourquoi ne pas mettre le point final à mon pauvre roman de jeunesse?... Pourquoi? Parce que, dans une minute de clairvoyance impitoyable, j'ai compris qu'obscurément, en dépit de moi-même, j'avais gardé je ne sais quel espoir fou que l'avenir peut-être effacerait autrefois...

«Tantôt je suis allée chercher Florence Mariendal pour aller entendre une audition de musique ancienne. Elle n'était pas encore tout à fait prête. Je suis restée pour l'attendre dans le petit salon; sur la table, près de moi, il y avait des revues étrangères. J'en ai pris une; je l'ai ouverte au hasard, et mes yeux sont tombés sur une chronique mondaine, datée de Cannes. Elle débutait ainsi : «Le 28 mai dernier, a été célébré le mariage de la belle Mlle Nora de Nunez-Aranda avec M. Philippe de Gardannes...»

Je n'ai pas été plus avant. J'ai relu deux fois, trois fois ces lignes... Pareille à un éclair, la vision d'autrefois m'a brûlé l'âme. Ainsi doivent

éprouver ceux chez lesquels un coup inattendu atteint une ancienne blessure, pourtant cicatrisée...

Et puis, j'ai repris la feuille, et, sans passer un mot, j'ai lu tous les détails concernant ce mariage d'une *professional beauty* et de lui; j'ai lu tous ceux qui concernaient la fiancée, puis le fiancé, et même le récit des fêtes données en leur honneur, la description des cadeaux qui ont accompagné ce brillant événement mondain... Et il m'a paru étrange d'entendre tout à coup, près de moi, Florence s'exclamer:

—Que lisez-vous donc d'un air si absorbé?

Je lui ai tendu la brochure, ayant peur de ma voix. Elle a regardé.

—Ah! les splendeurs du mariage de Nora de Nunez. Il paraît, en effet, qu'il a été superbe! Je regrette de n'avoir pu y assister. Quand je suis partie pour Paris, je me doutais bien qu'il se ferait. M. de Gardannes avait l'air ensorcelé.

J'ai demandé:

—Est-elle bien?

—Très belle, un type de créole, une de ces femmes, vous savez, qui emballent les hommes!... Admirablement faite! Lui aussi est un superbe garçon. Elle s'était juré de l'épouser; et comme c'est une *flirt* consommée, elle en est arrivée où elle voulait. C'est une Américaine du Sud, de très vieille famille et colossalement riche!

L'annonce que la voiture était avancée a interrompu Florence. Nous sommes parties pour le concert; mais cette vieille sensation de me mouvoir en rêve m'avait ressaisie. D'instinct seulement, je causais avec Florence, je lui répondais. Dans l'esprit, j'avais cette seule phrase: «Il est marié!»

Oh! trois ans sans savoir rien... Et puis, tout à coup, apprendre ainsi, par un article banal, qu'un être qui a eu toute votre âme, toute votre pensée, qui a possédé le meilleur de votre être, a épousé une autre femme... Il lui a dit les mots qu'il vous avait dits... Il la regarde comme il vous a regardée...

Maintenant la crise est passée... L'apaisement se fait; les larmes ne détendent-elles pas les nerfs? Demain, j'aurai retrouvé, plus absolument encore qu'hier même peut-être, ce suprême détachement de soi-même qui vous donne une paix étrange,—la paix des morts. Pourquoi en serait-il autrement? De l'avenir, je n'espère ni n'attends rien, puisque je ne serai ni épouse ni mère; j'en ai perdu le désir!

Je viens de réunir toutes les feuilles qui ont enfermé mon fragile roman. Lentement je les ai lues, et j'ai eu l'idée de les brûler afin que, cendres, elles aillent s'abîmer en d'autres cendres!... Et puis, je me suis arrêtée... Peut-être, dans des années, quand je serai une vieille femme isolée, je trouverai plaisir à les reprendre pour me prouver que j'ai été jeune et aimée. Jusque-là, sans doute, elles dormiront dans l'enveloppe où je dois les enfermer, car je ne regarderai plus en arrière, vers mon roman fini. Il me faut aller en avant sans larmes, ni révoltes, ni regrets inutiles; en brave. Il me faut accomplir toute ma tâche; remplir, bien remplir, en y dépensant toutes mes forces, mon personnage dans cette mystérieuse aventure de la vie dont le sens m'échappe... Et puis, quand j'aurai bien lutté, mourir...

Six années s'étaient écoulées depuis que Thérèse Erlennes avait écrit ces lignes. Elle s'était tenu parole. C'était pour la première fois qu'elle venait, après tant de jours, de regarder vers le passé.

Comme elle l'avait résolu, elle avait vaillamment rempli la tâche acceptée, dévouée toute à sa mère, qui était demeurée gorgante du sacrifice qu'elle lui avait fait en silence. Désintéressée d'elle-même, elle avait vécu, s'adonnant à sa carrière d'artiste, où elle trouvait, comme dans son incessante curiosité de pensée, les seules jouissances qu'elle parût pouvoir goûter désormais. Mais elle était demeurée étrangement indifférente à cette célébrité qui venait à son nom; et elle s'en était servie uniquement pour créer autour d'elle un milieu très intelligent; voyant ceux qui l'intéressaient, avec un parfait dédain des opinions reçues, et sans rien perdre de ses allures de femme du monde. Elle avait été accueillante et bonne pour ceux qui recouraient à elle, car elle éprouvait une infinie compassion pour toutes les douleurs. Elle avait été amie très sûre, recevant ce qu'on lui donnait d'affection et de sympathie sans jamais en rien réclamer, sans se plaindre jamais, dans les heures mauvaises de découragement, de tristesse désespérée dont elle gardait le fier secret.

Elle avait vécu le cœur fermé, sceptique devant les hommages de toute sorte qui étaient venus à elle pendant ces années. Des hommes lui avaient parlé d'amour... Les uns, parce qu'elle était étrangement attirante et qu'ils la désiraient; les autres, parce qu'ils l'aimaient, non seulement pour sa forme séduisante, mais pour l'âme et l'intelligence qu'enfermait cette forme. Et quelques-uns de ces hommes étaient parmi les très intelligents: ils l'avaient intéressée, amusée, et c'était tout. Avec un dédain tranquille, certaines fois avec une révolte hautaine, elle avait écouté les premiers, et leurs aveux étaient tombés à ses pieds, dans la poussière. Aux seconds, elle avait été reconnaissante, regrettant le mal que leur faisait son indifférence. Mais ni les uns ni les autres n'avaient été capables de l'émouvoir, de ressusciter en elle la Thérèse vibrante et tendre qu'elle avait été un moment. Celle-là n'existait plus... Et c'était son fantôme charmant que pleurerait tout à coup, dans la douceur d'une nuit lumineuse, la Thérèse nouvelle qui était une femme créée par l'épreuve.

VI

Ceux qui, le lendemain matin, rencontrèrent Thérèse Erlennes n'eussent jamais soupçonné que cette jeune femme si sobrement élégante dans la simplicité de sa robe de batiste rosée, venait de passer l'une de ces nuits dont les plus vaillants sortent meurtris. Autant qu'à l'ordinaire, elle était maîtresse d'elle-même; et il eût fallu un regard d'ami bien perspicace pour remarquer qu'une ombre plus profonde cernait les yeux et que les traits expressifs n'avaient jamais eu, plus marqué, leur caractère de volonté.

Thérèse s'était bien ressaisie. Les papiers feuilletés avec tant de fièvre durant la nuit étaient de nouveau enserrés sous des cachets qui ne seraient plus rompus de longtemps. Un de ces apaisements qui suivent les crises s'était fait dans son âme troublée un moment par les souvenirs d'antan;

et tandis qu'elle marchait dans la lumière de cette matinée bleue, se laissait pénétrer toute par la divine indifférence de la nature, elle s'étonnait presque d'avoir pu tant souffrir quelques heures plus tôt.

A peine il lui restait, de l'émotion de la nuit, une impression un peu énervante d'attente. Car elle savait que, fatalement, à un moment ou à un autre, le hasard la mettrait en présence de Philippe de Gardannes.

Et après?... C'était un étranger qu'elle rencontrerait ainsi, l'ombre ironique de celui qui, un jour lointain, au grondement de la mer, lui avait dit ne pouvoir plus aimer au monde d'autre femme qu'elle... Celui-là n'était plus depuis longtemps; et les années s'étaient railleusement chargées de la changer elle-même, transformant la jeune créature de passion et de douleur en une femme capable—suprême mélancolie!—de penser d'un esprit détaché à la cruelle épreuve d'autrefois. Aucun ne se serait imaginé, certes, qu'elle avançait, calme ainsi, sous l'ombre verte des arbres, avec la certitude que bientôt, qu'elle le voulait ou non, elle reverrait le seul homme qui eût possédé son âme entière...

Dans le flot des baigneurs qui montaient vers les Thermes où en sortaient, elle regardait instinctivement, s'attendant à apercevoir tout à coup la hautaine silhouette reconnue la veille. Mais elle ne distinguait toujours que des visages indifférents; des femmes coquettement habillées de couleurs pâles, des hommes vêtus de clair comme ces femmes qui, pour eux, avaient pris soin d'être séduisantes; et, à les voir ainsi les uns et les autres, ils semblaient libres de tout souci, enveloppés, eux aussi, par la sérénité de ce petit pays, qui sentait bon les foins odorants.

Elle croisa ainsi Pierre de Kergoz, qui la salua profondément; puis, plus loin, suivies d'une vieille femme de chambre, Liane et sa soeur Marthe, dont le visage de vingt ans avait une douceur grave; elles avaient leur livre de prières, sortant sans doute de quelque messe matinale; et Thérèse, les sentant croyantes ainsi que leur frère, les envia.

Comme elle allait sortir du parc, sa marche hâtée pour fuir le mouvement plus accentué des baigneurs, car l'heure de la *Buvette* approchait, une voix l'appela gaiement:

—Thérèse, où vous enfuyez-vous si vite?

Elle se détourna. C'était Antoinette Arthuisse qui l'arrêtait ainsi, assise au milieu d'un groupe, panaché d'étrangères, francisées par plusieurs hivers à Paris. Thérèse les avait plus d'une fois rencontrées chez Mme Arthuisse et elles l'avaient amusée par le parfum d'exotisme qu'exhalaient leurs allures et leurs idées. Mais, en ce moment, elle avait, au contraire, le désir très net de les fuir, et elle allait répondre par un refus à l'insistance amicale d'Antoinette, qui voulait la retenir, quand son regard tomba sur l'une de ces jeunes femmes qui lui était inconnue: une étrangère celle-là aussi, dont le visage superbement dessiné avait la chaude pâleur des teints créoles, des lèvres d'un pourpre sombre des yeux très noirs, brillants et froids, sous une chevelure d'ombre soyeuse.

Était-ce une illusion, ou bien Thérèse se trouvait-elle réellement en présence de la voyageuse

aperçue la veille au soir, de la femme de Philippe de Gardannes?

—Thérèse, asseyez-vous un instant, invitait Antoinette.

Distraite, elle répéta:

—Oui, un instant...

Et elle accepta la chaise qu'Hennebert lui avançait. Tout bas, elle songeait: "Scraït-ce vraiment sa femme?"

Alors, comme si elle eût deviné cette muette question, Antoinette lui expliqua avec sa grâce souriante:

—Ne m'en veuillez pas trop, Thérèse, d'avoir égoïstement interrompu votre promenade; mais je suis si fière de vous, que je n'ai pas eu le courage de renoncer au plaisir de vous faire connaître, à l'une de vos admiratrices, Mme de Gardannes.

Ainsi Thérèse ne s'était pas trompée. Cette étrangère, "son admiratrice", comme disait Antoinette Arthuisse, était bien la femme de Philippe de Gardannes, une *professional beauty*, racontait-on, six ans plus tôt, et le qualificatif était juste encore, bien que l'éclat de la peau dorée se fût légèrement fané... C'était bien elle qui disait, appuyant les paroles d'Antoinette Arthuisse, avec une politesse un peu cherchée et une certaine gaucherie d'expressions, peu surprenante chez une étrangère:

—J'avais, mademoiselle, un vif désir de vous connaître autrement que par votre nom, qui m'était familier depuis longtemps. J'ai, en effet, chez moi, une de vos belles oeuvres!...

Les paroles étaient aimables, mais la nonchalance de leur accent en transposait singulièrement le ton; et dans les prunelles noires de la jeune femme, Thérèse lut clairement une curiosité où il n'entrait pas un atome de sympathie. Savait-elle donc quelque chose?...

Thérèse eut dans l'esprit cette interrogation fugitive, tandis qu'elle répondait par quelques mots au compliment banal de Mme de Gardannes. Celle-ci alors ajouta, sur la même note de politesse froidement correcte:

—Je regrette que mon mari ne soit pas à ma place en ce moment... Il saurait mieux que moi profiter de la présence d'une artiste!... J'avoue être, pour mon compte, une vraie profane en matière d'art, et j'ai depuis longtemps renoncé à m'élever dans les hauteurs où se complaît M. de Gardannes. Aussi, quand je dis, mademoiselle, que je possède un de vos tableaux, je m'exprime mal: c'est mon mari qui le possède, installé dans son atelier.

Antoinette interrogea:

—M. de Gardannes s'occupe de peinture?

—Un peu, je crois.

—Comment, vous croyez seulement?

La jeune femme eut un sourire indifférent:

—Chère madame, figurez-vous bien que jamais je ne questionne mon mari sur les distractions auxquelles il lui plaît de se livrer, pas plus que je ne mets les pieds dans son atelier. C'est son domaine, comme à moi, mon boudoir. Et il y a beau temps que nous avons, l'un et l'autre, jugé très sage de vivre chacun sur nos terres, comme bon nous semblait, puisque la nature ne nous a pas pourvus de goûts communs. Mais, pour en revenir à ses occupations dans son atelier, j'ai

une vague idée qu'il sculpte surtout... Il a même exposé, c'est bien ainsi que l'on dit, n'est-ce pas? dans l'un de vos Salons, sous je ne sais plus quel nom d'emprunt. Depuis quelques années, son goût pour la culture tourne à la passion.

Hennebert dit galamment:

—Mais nous comprenons tous, madame, que pouvant avoir un modèle comme vous, M. de Gardannes se soit épris de la sculpture.

Elle eut, au fond des prunelles, l'éclair de plaisir qu'allume, aux yeux de certaines femmes, le plus banal compliment; mais elle répondit du même ton détaché, où vibrat, peut-être, quelque mystérieuse rancune:

—Je ne pose jamais; je n'en aurais ni la patience ni la force, et je ne possède pas assez de santé pour me donner une si inutile fatigue, à ce point dépourvue d'intérêt!

Thérèse, qui l'écoutait avec une attention curieuse, l'enveloppa d'un coup d'oeil. Elle ne paraissait nullement délicate, cette belle créole dont ses yeux connaisseurs d'artiste avaient vite discerné la forme magnifique sous l'étoffe légère de la robe d'été. Mais il suffisait de l'observer, de l'entendre causer un instant pour remarquer qu'elle était de ces femmes qui ont le souci constant de leur propre personne, et y rapportent tout avec une tranquillité parfaite, ne pardonnant point à ceux qui ne prétendent point contribuer à les entourer d'une atmosphère d'adulation.

Ce qui ne la touchait pas directement ne l'intéressait point. Elle ne daignait pas le dissimuler, et, comme les travaux artistiques de son mari étaient dans ce cas, elle cessa d'en parler, le tour de la conversation ayant changé, pour répondre avec un intérêt très marqué, cette fois, à la réflexion d'une des jeunes femmes sur une question de mode. Ce devait être là un sujet qui lui tenait au cœur, au moins autant que celui de sa santé, dont elle paraissait fort occupée; et l'élégance raffinée de sa toilette, qui en faisait une véritable oeuvre d'art, en disait long sur le soin qu'elle devait apporter à mettre en valeur sa beauté. Sans doute, parce qu'elle concevait le haut prix de cette beauté, elle supportait mal qu'en sa présence une autre femme pût attirer l'attention.

La conversation, un instant arrêtée par l'arrivée de Thérèse, avait repris son allure de caquetage, fournie de menus commérages sur le monde des baigneurs dans la petite ville d'eaux, et se relevant d'une forte dose de piment quand eut passé l'héroïne connue d'un scandale récent.

Thérèse, elle, ne s'y mêlait guère que par des mots distraits; d'abord parce qu'elle avait l'horreur des papotages médisants de mondains désœuvrés, puis parce qu'elle se laissait absorber par le travail d'analyse qu'elle poursuivait involontairement sur Nora de Gardannes. Ainsi cette nonchalante créole, qui se révélait si vite frivole et nulle, avait été pour *lui* l'oubli, celle qu'il avait voulu faire éternellement sienne... Comment donc l'avait-elle séduit?... Par quel point de sa complexe nature d'homme? Tout simplement peut-être il s'était épris de son incomparable forme, lui qui avait toujours eu le culte des belles lignes au point de s'être fait sculpteur pour avoir l'ivresse d'en créer... Ou bien il s'était laissé prendre à la coquetterie savante dans laquelle Thérèse, avec sa perspicacité féminine, la devinait très ex-

perte, rien qu'à la façon dont elle causait, en ce moment, avec Hennebert, laissant luire entre ses lèvres de sang de petites dents toutes laiteuses, arrêtant sur lui l'éclair de ses yeux si noirs sous leurs paupières lourdes.

Soudain, Thérèse cessa de songer... Dans la perspective verte de l'allée, une haute silhouette apparaissait. Un sourd frémissement ébranla ses nerfs. Mais elle le domina de toute sa volonté et attendit; même elle se mit à causer avec Hennebert, qui, étonné de son silence, le lui reprochait en badinant. Cependant, le visage voilé par son ombrelle, elle demeurait les yeux attachés sur Philippe de Gardannes, qui approchait. Maintenant qu'il sortait du couvert de l'allée, elle le voyait en pleine lumière...

Elle ne s'était pas trompée la veille, il avait changé; les années avaient accusé le dessin énergique de ses traits altiers, accentuant la ligne volontaire de la bouche, donnant au visage une expression tourmentée qu'il n'avait pas autrefois; mais le regard, toujours attirant, avait gardé son éclat de flamme, son indéfinissable charme, semblant seulement venir de plus loin...

En approchant du groupe où était sa femme, il se découvrit. Vers les tempes, les cheveux noirs se striaient de quelques fils blancs. Peut-être, d'ensemble, il demeurait jeune, car la silhouette était svelte dans sa robustesse nerveuse. Il saluait les femmes, serrait la main des hommes. Mais ses yeux, qui faisaient le tour du cercle, s'arrêtèrent sur Thérèse avec une surprise qui ressemblait à de la stupeur. Ainsi il eût contemplé quelque saisissante apparition...

Sans doute, Nora eut conscience de cette surprise, car elle appela aussitôt.

—Philippe, que je vous présente à Mlle Erlennes!

"Quelle comédie que cette présentation!... Est-ce que, dès la première seconde, il ne l'avait pas reconnue! Est-ce qu'un choc sourd n'avait pas fait tressaillir leurs deux êtres amenés soudain face à face après tant d'années!"

Mais, en apparence aussi maître de lui qu'elle-même, il s'inclinait très bas, comme devant une étrangère; seulement, quand il releva la tête, elle vit qu'il avait pâli. Ni l'un ni l'autre, ils n'eurent un mot qui révélât qu'ils ne se rencontraient pas pour la première fois, et ce silence même tomba lourdement sur le passé, qu'il enfouit plus avant encore dans l'abîme des rêves finis. Correctement, ils échangèrent quelques paroles comme le leur commandaient les convenances mondaines, tandis que lui, comme elle, pensait au dernier soir où ils s'étaient parlé, neuf ans plus tôt...

Hennebert demandait:

—Qu'est-ce donc que vous êtes devenu ce matin, Gardannes? On ne vous a pas vu!

Il dit brièvement:

—Je suis sorti à cheval...

La voix, elle, n'était pas changée. C'était absolument la voix d'autrefois, chaudement timbrée, aux notes un peu impérieuses, que la passion pouvait rendre si caressante et qui, soudain, jeta vivante, dans le souvenir de Thérèse, la vision du grand hall d'Etretat où son amie lui amenait Philippe de Gardannes pour la première fois...

Alors il lui avait parlé. Tandis que maintenant, sans un mot pour elle, il échangeait de distraites

paroles avec les hommes présents. Mais, obscurément, elle sentait peser sur elle son regard, où demeurait encore de la stupeur des rencontres inattendues; et ce regard lui devenait si insupportable, qu'elle se leva, prétextant l'heure avancée...

—Comment? Est-il si tard? interrogea Antoinette, se dressant avec un léger sursaut.

Une cloche sonnait dans l'air chaud. Des divers hôtels, d'autres répondaient; et ce fut, à travers le petit pays, un tintement clair dont l'atmosphère vibrante toute.

—Onze heures! Et mon eau que j'oublie d'aller boire... Je me sauve!

Vive, elle distribuait de rapides serremments de main et des sourires. Les autres femmes aussi s'étaient levées, rappelées dans leur hôtels par le carillon qui annonçait l'heure de la table d'hôte. Toutes debout maintenant, elles se séparaient, ayant des gestes adroits de la main pour redresser les plis froissés des jupes...

Antoinette demanda:

—Thérèse, vous partez avec moi?

—Oui, je rentre.

Elle aussi, en femme du monde accomplie, prenait congé. Mais elle ne tendit pas la main à Nora, qui, non plus, n'eut aucun geste d'adieu vers elle. D'une faible inclination de tête, elle répondit au salut de Philippe. Puis, se détournant, elle rejoignit Antoinette.

C'était une solitaire allée que celle où toutes deux s'engagèrent. Faiblement, y arrivait une lointaine rumeur de vie, bruit étouffé de voix, roulement de voitures sur le sol sec et dur de la route; seul, le bruissement soyeux de leurs robes y résonnait presque fort.

Elles firent quelques pas sans un mot. Mais, très vite, Mme Arthuse s'étonna du mutisme de sa compagne. Elle l'enveloppa d'un coup d'oeil surpris, et, voyant l'expression gravement songeuse du visage de son amie, elle interrogea, haussant un peu son accent habituel:

—Thérèse! Thérèse! où êtes-vous?

La jeune femme tressaillit. Vraiment elle était très loin de cette allée ombragée, de ce pays d'Auvergne, de l'amie qui la questionnait, de tout ce qui était le présent. En cette minute, elle eût voulu être seule et, les paupières closes, dire en elle-même.

Antoinette continuait gaiement:

—Vous ne répondez pas? Ah ça! chérie, est-ce que vous avez fait tout à coup vœu de silence? Car vous ne m'englobez pas, je l'espère, dans la catégorie des gens qui ont le don de vous rendre muette parce qu'ils se complaisent trop absolument dans les douceurs du commérage; de dont vous venez de me donner une nouvelle preuve, il y a un moment... Ne protestez pas! Il me serait trop facile de faire le compte des paroles que vous avez prononcées jusqu'à l'arrivée de M. de Gardannes. Lui présent, il en eût été sûrement autrement, car il vous aurait intéressée... Mais aujourd'hui le temps vous a manqué pour le juger!...

Sans relever ces derniers mots, Thérèse fit, avec une lassitude un peu amère:

—Vous savez bien que je suis une sauvage et que les gens du monde ne sont pas faits pour moi...

—Sauf quand il s'agit de les étudier... Avouez que je vous ai fourni un intéressant sujet en la personne de Mme de Gardannes... Avouez aussi

que vous avez fait à son usage une généreuse dépense d'observation. Elle en vaut la peine au moral comme au physique, et vos yeux, d'ailleurs, doivent me remercier de leur avoir procuré le régal d'une aussi admirable plastique. Cette femme-là est merveilleusement faite... Et je m'imagine que c'est par ce mérite qu'elle a dû conquérir son mari, lui qui professe impertinemment que le seul mérite qu'on puisse réclamer d'une femme est de charmer les yeux masculins!

Une étrange expression avait passé dans les prunelles de Thérèse. Mais elle dit simplement:

—J'ignorais que vous aviez pour amie Mme de Gardannes.

Antoinette se mit à rire.

—Pourquoi supposez-vous qu'elle est au nombre de mes amies? parce que je l'égratigne un peu devant vous?... Elle est pour moi une simple relation mondaine. Je l'ai rencontrée cet hiver à Cannes chez les de Moussy, avec qui elle était très liée. Pendant ce temps, son mari pérégrinait en Italie et s'éternisait à Florence, si je ne me trompe. Mais une chose certaine, c'est qu'ils ne se montraient ni l'un ni l'autre animés d'un vif désir de vivre ensemble. Lui, surtout, à en juger par les apparences!

—Alors, M. de Gardannes est d'humeur inconstante? Il aime un jour, il est lassé le lendemain.

—Entre nous, Thérèse, je lui pardonne aisément de s'être lassé de la belle Nora, qui est une superbe statue sonnant creux dès qu'on s'avise de chercher ce qu'elle renferme! Comme vous avez pu le constater, la question de sa toilette et celle de sa santé sont l'intérêt suprême de son existence! Et il se trouve qu'elle est mariée à un homme qui non seulement lui est très supérieur, mais l'est aussi à la grande généralité des hommes de notre monde.

—Pourquoi la voyez-vous? Antoinette.

Mme Arthuse sourit:

—Parce qu'elle m'amuse comme spécimen rare de femme carrément égoïste. Elle a le culte d'elle-même porté à un point tout à fait curieux; et l'une des formes de ce culte est la crainte que lui cause tout ce qui, de près ou de loin, s'appelle maladie. A Cannes, sa fille, une délicieuse petite créature de quatre à cinq ans, avait attrapé la rougeole. C'est la gouvernante seule qui a soigné l'enfant; Mme de Gardannes nous l'a raconté elle-même avec sa remarquable inconscience, disant qu'elle n'avait pu se résoudre à entrer dans la chambre, tant que le médecin ne lui avait pas certifié que la contagion n'était plus à craindre.

Brièvement, Thérèse demanda:

—Et le père est doué de la même tendresse de cœur?

—Lui? il adore cette petite. Mais il était à Florence alors, et il n'a su la maladie de l'enfant qu'à son retour... Il paraîtrait même que ce silence a soulevé quelques gros orages dans le ciel conjugal de ce ménage moralement si mal assorti. Il est en effet difficile de trouver deux êtres aussi peu faits l'un pour l'autre... Mais...

Et Mme Arthuse s'arrêta, une seconde; puis elle jeta à Thérèse, de son accent vif et gai:

—Mais vous m'avez tout à fait l'air, ma chérie, de mordre fort au papotage, aujourd'hui!

Avec une imperceptible raillerie, Thérèse fit:

—Je m'instruis, et je m'amuse en vous écoutant explorer l'état de Mme de Gardannes!

—Eh bien, le voyage ne vous entraînera pas à des profondeurs bien fatigantes! Ce que possède de mieux la charmante Nora, en dehors de ses traits périssables, c'est son mari!... Un des hommes, vous en jugerez, l'hérèse, les plus intéressants que j'aie jamais rencontrés... Et aussi l'un des plus dangereux!

Antoinette s'arrêta. Elles étaient arrivées devant l'Etablissement thermal, presque désert maintenant, la foule des baigneurs ayant regagné les hôtes.

Mme Arthuse demanda amicalement:

—Thérèse, attendez-moi? J'en ai pour une seconde à prendre mon eau. Nous rentrerons ensemble, puisque notre chemin est le même.

Elles entrèrent. Quelques baigneurs attardés buvaient autour de la fontaine; et l'une des femmes qui, hâtivement, remettaient les verres en place tendit à Antoinette le sien, terni par la buée. Thérèse attendait un peu en arrière. Elle songeait; et une question flottait sur ses lèvres, si prête à en jaillir, qu'elle lui échappa quand, de nouveau, elle se trouva dehors avec son amie.

—Puis-je vous demander, Antoinette, pourquoi vous qualifiez M. de Gardannes de dangereux?

—Chère, vous comprenez bien qu'étant tout à fait hors de danger pour ma part c'est d'une façon très désintéressée que je le juge ainsi. Je le trouve dangereux, tout simplement, parce que cet homme très séduisant, à bien des points de vue, dès qu'il daigne en prendre la peine, est de ceux qu'on devine résolu à faire tout ce qu'il leur plaira de faire... Et la chronique méprisante vous dira, avec preuves à l'appui, que c'est ainsi qu'il en use; sans troubler d'ailleurs l'indolence de la belle Nora, qui tient les émotions comme très pécunieuses, et, par suite, ne prend point cure des faits et gestes de son mari.

De nouveau, Thérèse pensa tout haut:

—Comment a-t-il pu l'épouser?

—Ma chère, j'ai l'idée que, sous son apparence nonchalante, elle veut bien ce qu'elle veut. Quand elle en a la fantaisie, elle pratique à merveille l'art d'ensorceler sa proie. Du jour où, au temps jadis, elle a jugé digne d'elle un beau Français qui revenait goûter de la vie civilisée après avoir vécu de longs mois parmi les *cowboys*, de ce jour-là, elle a dû mettre en œuvre tout son prestige afin de réduire à merci cette espèce de lion toujours frémissant. Seulement, il y a six ans de cela. Et, comme dit la chanson: «Les vents ont changé! berger.»

Sans répondre aux derniers mots d'Antoinette, Thérèse demanda:

—Vous dites que M. de Gardannes a été essayer de la vie des *cowboys*?

—Oui, pendant près d'une année, si je me le rappelle bien. J'ai une vague idée que ce devait être à la suite de quelque rude déception amoureuse, qui lui avait inspiré l'horreur du monde civilisé! Oh! ce n'est pas un personnage banal que Philippe de Gardannes! Je voudrais vous le faire connaître. Il y a en lui un amalgame bien curieux d'artiste, de clubman ayant, sous tous ses aspects, goûté la vie parisienne; d'homme épris d'action, d'une humeur ultra-aventureuse, et qu'attire tout ce qui est imprévu et périlleux. Je

m'attends toujours un beau matin à le voir en rôlé dans la phalange des explorateurs. Il est de l'étoffe dont on les fait! Causez avec lui du temps qu'il a passé dans la *prairie*, et vous verrez quelle saveur a le souvenir qu'il en a gardé, et comme cette pittoresque existence l'avait conquis!... Il paraîtrait que sa mère, jusqu'au moment où il a été emprisonné dans les liens du mariage, craignait toujours qu'il ne retournât parmi ses chers *cowboys*...

—Ah!... M. de Gardannes a encore sa mère...

—Oui, mais il a bien failli la perdre l'automne dernier. Elle a été la malheure héroïne d'un grave accident de voiture dont elle est sortie paralysée des jambes. Les médecins affirment qu'elle pourra, dans la suite des temps recommencer à marcher... Mais jusqu'ici elle est condamnée à une immobilité qu'elle supporte très mal, dit-on... Je ne la connais pas. Son fils est fort peu loquace à son sujet, et sa belle-fille encore moins.

Thérèse ne répondit pas. Elle était arrivée devant son hôtel et quitta Mme Arthuse. Elle franchit la grille. Dans le jardin solitaire, un homme était assis, caressant les cheveux d'une toute petite fille qui appuyait une tête câline sur sa poitrine. Au bruit des pas de Thérèse sur le gravier, il tourna la tête. C'était bien Philippe de Gardannes, et la petite fille était son enfant à lui/et à Nora...

VII

—C'est assez posé pour aujourd'hui, le temps devient trop sombre. Tu peux t'en aller, dit Thérèse à son modèle, une gamine rencontrée sur les flancs de Vendéix, dont la physionomie pittoresquement fruste l'avait tentée.

La petite se leva bien vite. Blasée sur l'orgueil de servir de modèle, les séances lui étaient lourdes, et il fallait vraiment sa cupidité naissante de paysanne pour qu'elle les acceptât.

Thérèse, elle aussi, s'était levée. Indifférente à la toile posée sur le chevalet, elle regardait vers les montagnes obscures sous le ciel d'orage; et sa pensée était très loin, sans doute, car elle tressaillit quand la fillette, avec un gauche adieu, ouvrit la porte du salon transformé en atelier. Alors elle se détourna et eut pour la gamine un sourire distrait:

—A demain, de bonne heure, n'est-ce pas, petite?

L'enfant disparut. Thérèse fit quelques pas pour venir vers son chevalet, mais, au passage, elle aperçut son image et s'arrêta, contemplant, avec une fixité inconsciente, cette jeune femme qui était elle et dont les larges prunelles, ardentes et graves, luisaient, en ce moment, avec une expression méprisante.

—Quelle créature stupidement nerveuse, suis-je donc aujourd'hui? murmura-t-elle. Je ne puis même pas peindre... Et cela, pour quelques misérables paroles...

Oui, pour quelques paroles—elle était trop clairvoyante pour se le dissimuler—qui l'obsédaient sourdement depuis la veille, et que le travail même n'était pas parvenu à lui faire oublier; des paroles prononcées sans intention par Antoinette dans l'abandon d'une causerie intime.

Elles étaient seules toutes les deux; et, tout à

coup, Antoinette lui avait dit, de sa manière hardie et franche :

— Vous savez, Thérèse, ce qui devait arriver est arrivé ! Vous avez fait, j'en suis certaine maintenant, une violente impression sur M. de Gardannes. Hier, à peu près durant toute sa visite, nous avons parlé de vous ; ou, du moins, il a écouté tout ce que je me suis accordé le plaisir de lui raconter, avec une attention où il y avait certes plus que de la curiosité !... où il y avait un je ne sais quoi que je ne m'explique pas.

Oh ! cette phrase dite sur un ton de badinage, et qui n'était, en effet, ne pouvait être qu'un badinage d'Antoinette, ignorante du passé ! Aujourd'hui encore, frémissait en Thérèse l'écho de la révolte, voisine de la colère, qui s'était élevée en elle en entendant ces paroles de son amie. De quel droit Philippe de Gardannes s'occupait-il d'elle ? prétendait-il savoir ce qui la concernait, parlant d'elle non seulement avec Hennebert, — cela aussi, elle le savait ! — mais encore avec son amie, comme pour pénétrer sa personnalité intime ? Car, à travers les réflexions d'Antoinette, elle devinait qu'il avait la veille essayé de savoir d'elle le plus possible, autant que le lui permettaient les convenances ! Et, de nouveau, elle murmura presque durement :

— Je ne veux pas plus exister pour lui qu'il n'existe pour moi ! Comment ne le comprend-il pas ?

Et pourtant, en apparence, il semblait aussi résolu qu'elle-même à respecter l'infranchissable distance qui les séparait. Il n'avait jamais, dans les rencontres forcées qui naissaient de leur vie dans un même hôtel, essayé, même indirectement, de se rapprocher d'elle ; au contraire, il s'était effacé les rares fois où Mme de Gardannes avait échangé quelques paroles de politesse avec elle ; seulement, elle avait parfois rencontré son regard attaché sur elle avec une bizarre expression faite de colère, de curiosité ironique, presque méprisante, qui lui était intolérable. Mais rien dans ses paroles n'avait trahi son sentiment intime.

Étant avec Antoinette, elle l'avait revu, un peu partout, ce qui était inévitable puisqu'ils appartenaient à la même société ; et, comme au jour de leur première rencontre, il lui avait témoigné une courtoisie froide que démentait la flamme qui luisait dans la profondeur du regard. Ensemble, ils avaient causé, comme le font deux étrangers dont les intelligences se sentent de niveau ; elle, avec une sceptique curiosité de savoir ce qu'il était à ce moment de sa vie, si quelque chose demeurerait en lui du Gardannes d'autrefois. Et, sous son masque d'homme du monde, elle avait bientôt retrouvé en lui l'être de volonté et de passion qu'elle avait connu. Elle en avait eu la perception nette, un matin, au parc, où il était venu s'asseoir auprès d'Antoinette et d'elle-même.

Alors aussi, en l'écoutant, elle avait senti qu'il n'était pas du nombre des heureux. Pourquoi ? Parce qu'il était trop intelligent pour ne pas sentir cruellement le vide d'une existence sans but ? Parce qu'il regrettait la folie de son mariage avec une femme épousée dans une heure de caprice, pour sa seule beauté ; avec laquelle il n'avait rien de commun ; ni sympathie, même lointaine, de goûts, ni idées, ni espoirs, rien ! Thérèse

n'en pouvait douter maintenant qu'elle avait appris à connaître Nora de Gardannes, son égoïsme féroce, ses vanités d'enfant gâtée, ses colères puériles dont les murs très minces de l'hôtel laissaient passer le secret.

Mais, que ce fût pour une raison ou pour une autre, même pour plusieurs, Philippe de Gardannes n'appartenait pas au nombre de ceux qui sont satisfaits de leur destinée. Dans ses paroles, dans ses yeux, dans sa voix, il avait, par instants, des sursauts de défi, de révolte altière contre les lois de toute sorte imposées à la liberté humaine, qui déchiraient le tissu léger de la causerie... Cela, tout en demeurant très maître de lui-même, et sans quitter jamais le seul ton qui soit de mise entre gens du monde, réunis pour causer, dans une jolie allée ombreuse, au hasard des idées.

Une seule fois, pendant cette conversation, elle avait vu son visage tourmenté s'éclaircir d'une étrange douceur, lorsque Antoinette lui avait parlé de sa fille, de cette toute petite créature qu'il enlevait dans ses bras, d'un geste si enveloppant et si tendre de possesseur, quand il la retrouvait au retour d'une promenade. Cette enfant devait être, à l'heure présente, la seule lumière de son âme orgueilleuse et fragile.

De cette dernière rencontre avec Philippe de Gardannes, elle avait rapporté une pénétrante sensation de mélancolie qui semblait s'être infiltrée au plus intime d'elle-même et la dominait de nouveau, tandis qu'elle demeurerait là, pensive, dans son atelier, se demandant si elle irait voir Antoinette, qui, éprouvée par le traitement des eaux, était condamnée au repos, et réclamait la charité de ses visites quotidiennes. Allait-elle, pour quelques propos sans consistance, lui refuser la distraction de sa présence ? Quel emploi meilleur eût-elle fait d'ailleurs de son temps, puisque sa mère, à qui elle aurait trouvé si bon de pouvoir se dévouer toute, jusqu'à l'oubli de tout le reste du monde, ne réclamait jamais sa présence ; même plus, semblait la supporter impatiemment ; chaque jour plus repliée sur elle-même, enfermée dans un silence rarement rompu par sa propre volonté, réclamant autour d'elle la solitude, avec une nervosité de malade dont la pensée devient vacillante ?

Depuis le soir où Mme Erlennes avait parlé à Thérèse avec un soudain réveil de tendresse, elle n'avait même plus fait allusion au séjour, dans l'hôtel, des Gardannes. Dans son esprit fatigué, un vide s'était-il creusé, qui lui avait fait oublier leur soudaine arrivée ? Ou bien, comme elle l'avait dit ce soir-là à Thérèse, dans son âme détachée des choses de la terre, rien ne pouvait-il demeurer qui en fut un écho ?

Thérèse souleva la portière qui séparait l'atelier de la chambre de Mme Erlennes, avec un espoir que sa mère désirerait qu'elle lui restât. Assise à sa place accoutumée, dans un large fauteuil, Mme Erlennes tricotait d'un mouvement machinal, avec un regard de rêve. Pourtant, quand Thérèse entra, la ligne mélancolique des lèvres se détendit un peu. Tendrement, la jeune femme interrogeait :

— L'orage ne te fatigue pas trop ? chérie. Comment es-tu tantôt ? Veux-tu que je vienne un peu travailler, près de toi ?

Mme Erlennes secoua la tête.

—Non, il ne faut pas... Je suis une trop triste société... Les vieux doivent être laissés avec eux-mêmes! Ils sont ennuyeux pour les jeunes.

Thérèse était accoutumée à de pareilles réponses. Pourquoi ce jour-là éprouva-t-elle une espèce de souffrance à sentir cette morne indifférence d'une créature qu'elle avait si absolument adorée? D'un mouvement spontané, elle s'agenouilla près du fauteuil de Mme Erlennes dans un besoin de se refaire enfant pour qu'un peu de tendresse maternelle mit un apaisement en elle.

—Mère, dit-elle plus bas, et ses doigts caressaient d'un effleurement les mains diaphanes, les jeunes ont quelquefois besoin de se sentir aimés! Veux-tu me garder près de toi, que nous passions quelques bonnes heures ensemble? Veux-tu, chérie?

Sa voix, inconsciemment, s'était faite presque suppliante. Mais elle vit une contraction sur le visage de sa mère; elle comprit que sa prière était demeurée sans écho, et un découragement l'étreignit tandis qu'elle se relevait sans plus rien demander. Alors, reprenant son habituel accent de douceur, elle acheva simplement:

—Il me semble, mère, que tu préférerais te reposer... N'est-ce pas? Je vais te laisser et aller jusque chez Antoinette Arthuse, qui ne peut sortir.

—Oui, c'est cela... Va chez ton amie. Ce sera mieux ainsi!...

Elle s'arrêta un peu; puis, d'un ton d'excuse où frémissait une infinie lassitude:

—Je suis torp fatiguée, vois-tu, Thérèse, pour supporter quelqu'un auprès de moi! Même toi!

Thérèse revint dans sa chambre. Une buée humide ternissait son regard. Elle l'essuya d'un geste impatient, et, résolument, pour fuir sa pensée, elle commença de s'habiller pour sortir, avec ce soin instinctif qui naissait chez elle d'un sens artistique très délicat. Mais, en même temps, elle songeait. Allait-elle trouver Antoinette seule? Sûrement, elle ne rencontrerait chez elle aucun visiteur étranger, la jeune femme ne recevant que des intimes. Nora de Gardannes était confinée dans son appartement pour cause de migraine, et son mari était parti à cheval en excursion. Les Kergoz peut-être seraient là? Cette délicieuse petite Liane si séduisante avec ce mélange de candeur, de curiosité jeune, de coquetterie naïve qui était en elle... Ou bien seulement son frère Pierre. A ce nom qui traversait son esprit, Thérèse eut ce léger sourire qui donnait un charme de toute jeunesse à son visage pensif. Elle était trop femme pour n'avoir pas remarqué l'impression qu'elle produisait sur cet homme austère; et, très fine, elle avait aussi vite démêlé que, tout à la fois, elle l'attirait et le dérouait, heurtant souvent, sans le vouloir, les opinions très arrêtées qu'il avait en toute chose.

Mais le sourire s'effaça vite; et, avec un haussement d'épaules, elle murmura:

—Que me font-ils tous? Mon Dieu!... Ah! que je voudrais être une chose inerte pour ne plus rien sentir ni penser!...

VIII

Quand elle entra dans le petit salon d'Antoinette Arthuse, la jeune femme y était seule avec

Liane, et une exclamation d'affectueux reproche salua son arrivée:

—Comme vous venez tard, chérie! Je commençais à croire vraiment que vous m'aviez oubliée, et j'avais presque du regret d'avoir retenu Liane, —que son frère va venir reprendre,—avec l'espoir de votre visite! Enfin nous vous pardonnons de vous être tant fait désirer, puisque vous voilà! N'est-ce pas, Liane?

En guise de réponse, la jeune fille embrassa Thérèse dans un de ces élans spontanés qui avaient chez elle tant de charme juvénile; et ses yeux ravis, mieux que toutes les paroles, dirent à la jeune femme quel plaisir faisait sa présence à sa nouvelle petite amie. Antoinette, qui les regardait, intervint gaiement:

—Vous savez, Liane, que Thérèse n'est pas pour vous toute seule... Je réclame un peu de ma part de sa visite, d'autant que j'ai la très grande tentation d'user de sa complaisance. Thérèse, voyez sur le piano; j'ai reçu ce matin de Paris de très jolies mélodies, *les Chansons grises*. Si vous voulez être tout à fait bonne, vous m'en chanteriez quelques-unes pendant que nous sommes entre nous!

—Oui... Et alors Mlle Liane, en sa qualité de petite personne enthousiaste, me sacrera chanteuse. Sur quoi, le bruit s'en répandant, je verrai, de nouveau, surgir M. le curé de la Bourboulle, qui, pour son Salut de charité, viendra me demander, non plus seulement le concours de mon violon, mais encore celui de ma voix! ma modeste voix d'amateur!

Liane la considéra un peu confuse, ne sachant si elle plaisantait ou non. Et timidement, elle dit:

—Vous me trouvez indiscreète? Je vous demande bien pardon si je l'ai été... Je ne sais pas résister au désir de raconter à tous ceux qui veulent bien m'écouter combien vous méritez d'être admirée!...

—Parce que vous êtes la plus indulgente petite amie qu'on puisse rêver! Non, vous n'avez pas été indiscreète, enfant. Peu ou prou, j'appartiens toujours au public, bien que je m'efforce de l'oublier.

Tout en parlant, elle s'était mise au piano. Liane se glissa près d'elle, tandis qu'Antoinette demeurait assise à l'extrémité du petit salon assombri par les nuées d'orage. Un souffle de brise souleva les rideaux et fit tomber sur le tapis sur le tapis des pétales de roses, détachés d'une grosse gerbe qui se mourait dans un vase...

Thérèse maintenant chantait une étrange mélodie dont sa voix chaude accentuait le caractère de douceur ardente et tourmentée...

—Bravo! Bravo! firent des voix masculines quand elle se tut.

Brusquement, elle tourna la tête. Dans l'écartement des portières, apparaissaient Pierre de Kergoz, puis Hennebert, Henri d'Oriolet et, les dominant tous de sa haute taille, Philippe de Gardannes. Encore lui!... Droite, maîtrisant un frisson d'impatience, elle se leva du piano, la main tendue d'un geste distraité à d'Oriolet et à Hennebert, saluant les deux autres d'un signe de tête.

Henri expliquait, avec une joyeuse animation:

—Antoinette, ne crois pas que ce soit la crainte de l'orage qui nous amène tous ainsi chez toi. Nous venions te voir, Kergoz, Hennebert et moi, quand nous avons rencontré M. de Gardannes que

nous avons très aisément décidé à nous accompagner.

Mme Arthuisse répondit par quelques mots d'aimable bienvenue dont Thérèse entendit seulement le son. Pourtant, elle ne songeait guère non plus à ce qu'elle répondait à Pierre de Kergoz; et elle eut un imperceptible tressaillement de femme ramenée de loin, quand Hennebert, toujours insatiable de musique, se rapprocha, lui disant:

—Quelle chose exquise vous chantiez quand nous sommes arrivés, de façon malencontreuse, pour vous interrompre! Ne nous privez pas de vous entendre, continuez..

Elle eut un léger haussement d'épaules et sourit:

—Je ne serais pas agréable du tout à écouter!... Je suis incapable de chanter à peu près convenablement quand je ne me sens pas dans l'intimité la plus rigoureuse! Nous sommes maintenant trop nombreux pour mon mince talent de cantatrice!

—Eh bien, alors, intervint Antoinette, qui avait entendu, puisque vous ne voulez pas chanter et que, pourtant, en parfaits égoïstes nous souhaitons jouir encore de votre talent, nous allons, chérie, vous demander de vous servir de votre violon pour notre plus grand plaisir... Voulez-vous que nous rejoignons le concerto de Grieg que je vous ai accompagné hier?

Thérèse eut une hésitation. Fallait-il donc que, de nouveau, elle jouât devant Gardannes, ainsi qu'elle l'avait fait si souvent à Etretat? Et était-ce parce qu'il devinait cette pensée en elle qu'il n'insistait pas, comme les autres? Elle le craignit, et tout de suite, alors, elle dit:

—Je jouerai ce que vous désirez, Antoinette. Puisque mon violon est resté ici, je suis toute à votre disposition.

Elle ne regardait pas Philippe de Gardannes. Pourtant, quand elle consentit, elle vit se contracter un peu les lignes tourmentées de son visage. Mais il n'eut pas un mot et se rapprocha seulement du piano devant lequel Antoinette, déjà assise, préludait, cherchant le mouvement d'un passage. A l'autre bout de la pièce, montait la voix fraîche de Liane, qui racontait quelque chose à Henri d'Orioles, écoutée par son frère et par Hennebert, qu'amusaient sa vivacité.

Mais, tout à coup, l'archet de Thérèse vibra lentement, et le silence se fit aussitôt dans le salon, si absolu qu'un sourd grognement de la foudre retentit longuement dans la pièce obscurcie où la flamme des bougies du piano allumait des lueurs palpitantes.

Thérèse jouait. Mais pour la première fois, depuis bien longtemps, la musique semblait avoir perdu, pour elle, sa puissance d'apaisement. La voix mystérieuse des sons lui parlait du temps d'autrefois, évoquant les souvenirs volontairement rejetés. Ainsi, à Etretat, elle jouait... Ainsi, une jeune femme était assise près d'elle, au piano, attentive à la suivre, levant de temps à autre la tête vers elle, de ce même mouvement. Ainsi, un homme—le même—l'écoutait, se livrant tout entier au sortilège délicieux des harmonies. Et, pour lui seul, alors, elle jouait, dans l'ignorance bénie de l'avenir. Elle était heureuse, divinement heureuse, comme jamais depuis elle ne l'avait été, ni ne le serait plus. Jamais... Jamais...

Ce mot tintait obscurément dans sa pensée, et le violon en pleurait l'amertume, en des notes qui

s'élevaient lourdes de sanglots et d'appels vains, de plaintes suppliantes, des regrets de la jeunesse perdue, de la désespérance devant l'avenir solitaire qui ne pouvait rendre le bonheur perdu...

Antoinette frappa le dernier accord et se retourna toute frémissante:

—C'est merveilleux de jouer ainsi! Dites, monsieur de Gardannes, n'avais-je pas raison quand je vous disais qu'il fallait avoir entendu Thérèse pour savoir quelle artiste elle est?

Il dut répondre quelques mots d'éloge qui se perdirent dans le bruit des exclamations générales; mais Thérèse entendit seulement la sourde âpreté de son accent, tandis que, d'instinct, elle cherchait vers la fenêtre un peu de la fraîcheur apportée par une grosse averse qui venait de s'écraser sur le sol. Un éclair courut dans l'ombre du salon et illumina, une seconde, près d'elle, les traits altérés de Gardannes, qui le regardait avec cette étrange expression qu'elle avait surprise déjà, faite de colère, de souffrance, de reproche; où il y avait aussi quelque chose qui ressemblait presque à du mépris... Clairement alors, elle comprit que, lui aussi, s'était souvenu tandis qu'elle jouait, mais non pas avec le même détachement triste. Pendant des années et encore des années, il avait pu oublier; maintenant, il se rappelait, et cette résurrection était sombre et mauvaise dans sa pensée... Était-il possible vraiment qu'il ignorât encore la vérité qu'elle lui avait, à quel prix! dérobée autrefois?... Alors, plus fermement encore, elle devait maintenir l'inflexible distance entre eux...

Il avait fait un mouvement vers elle, mais elle ne parut pas s'en apercevoir et se rapprocha du groupe formé par Hennebert et Kergoz. Un domestique venait d'apporter le thé, et Liane, à la demande d'Antoinette, se mettait à en faire les honneurs avec cette grâce d'allures qui était un charme pour les yeux. Et elle était si jolie à voir ainsi, que Thérèse ne s'étonna pas d'entendre d'Orioles lui dire à demi-voix, lui montrant la jeune fille:

—Ne vous moquez pas de moi... Je vous préviens que je vais faire une phrase de mirliton! Mais ne trouvez-vous pas que cette jeunesse est exquise à respirer comme un parfum de fleur?

Elle inclina la tête. Puis, souriant un peu, elle murmura d'un ton de badinage amical:

—C'est un parfum qui grise les plus forts... Prenez garde à vous!

Il sourit, lui aussi:

—Je ne crois pas être en péril. Mais s'il en était autrement, je ne m'en plaindrais pas!

—Et je ne vous plaindrais pas, conclut-elle, doucement.

Il ne répondit pas, mais profita pour revenir vers Liane de l'arrivée de nouveaux visiteurs, deux jeunes Américaines et leur frère, tous joueurs fanatiques de tennis, qui eurent bientôt fait d'organiser une partie dans le jardin, assurant que l'orage était passé.

Thérèse, elle, n'avait pas bougé. Volontairement étrangère à la causerie d'Antoinette et de Gardannes, qui appréciaient, en musiciens consommateurs, l'adagio qu'elle avait joué, elle s'était mise à parler avec Pierre de Kergoz de la Bretagne qu'elle connaissait et aimait d'un amour d'artiste; et elle le faisait avec un sentiment si pro-

fond de la poésie du pays breton, qu'Hennebert s'écria :

—Je ne vous savais pas une si fervente admiratrice de la vieille Armorique! Voilà la troisième passion... géographique que je vous connais!

—Vraiment? Et les deux autres sont?...

—Vous osez le demander? Est-ce que vous seriez inconstante? Est-ce que vous avez oublié Florence et Bruges?

Elle releva le dernier nom seulement, et souriant un peu, mi-railleuse, mi-caressante, elle répéta :

—Bruges! oh! Bruges!... Bruges la mélancolique, mais Bruges l'exquise, l'incomparable! Connaissiez-vous Bruges? monsieur de Kergoz.

—J'y suis allé autrefois.

—Et elle ne vous a pas conquise... Ne dites pas non! S'il en était autrement, vous ne me répondriez pas ainsi froidement que vous y êtes allé. Alors, vous ne devez pas comprendre que j'aie pour elle une passion, comme dit votre ami Hennebert; ce en quoi il a raison! Une vraie passion, qui est née en moi le premier jour où je l'ai connue... Tout de suite, elle m'a prise, cette adorable Bruges, et si fort, me laissant un souvenir d'une telle saveur, que je n'ose plus y retourner, dans la peur que ma seconde impression n'affaiblisse le charme de la première!... Mais c'est, aussi, que je l'ai si bien vue, sous un ciel un peu voilé qui l'enveloppait d'une lumière discrète, justement la lumière qu'il fallait à ses maisons gothiques, à ses canaux silencieux où trempait une toute jeune verdure, à ses vieux monuments, adorablement ouvragés, et aussi à ses habitantes, austères dans leur cape noire de nonne.

Elle parlait avec un enthousiasme contenu qui avivait l'éclat de ses prunelles, sa voix un peu grave timbrée de sonorités, chaudes.

—Heureuse Bruges! fit Hennebert. De quel accent vous parlez d'elle! Et vous osez quelquefois prétendre que vous êtes une créature insensible et froide!

Elle se mit à rire, de ce petit rire finement moqueur qui la faisait si féminine.

—Je suis froide quand il s'agit des hommes, voire même des femmes, mais non quand il s'agit des choses! A elles, on peut s'attacher. Elles ne nous apportent pas de désillusions, puisque ce sont nos propres goûts que nous aimons en elles...

—Parfaitement exact et très justement vu...

—Quoi donc? interrogea Antoinette, qui avait saisi le mot au vol et rapprochait son fauteuil, rendant ainsi la liberté à Gardannes, comme si elle eût pénétré son muet désir.

—Une docte réflexion de M^{lle} Erlennes, qui...

Mais Thérèse l'arrêta, amusée :

—Si vous vouliez bien ne pas vous moquer de moi?... Heureusement, je vois du secours qui m'arrive du camp des joueurs. Voici Gladys qui vient réclamer votre compétence, sans doute pour un coup douteux.

—Que le diable l'emporte! marmotta Hennebert, sans cérémonie. Nous étions si tranquilles ici à disserter. Peut-être n'est-ce pas à moi qu'elle en veut!

Mais c'était bien lui que miss Gladys venait chercher; et, bon gré, mal gré, il dut s'en aller jouer le rôle d'arbitre, tandis qu'Antoinette questionnait.

—Qu'est-ce que vous racontiez donc de si intéressant, Thérèse, pour qu'Hennebert manquât, à ce point, d'enthousiasme pour suivre Gladys?

—Je célébrais Bruges la morte.

—Avec une âme à la Rodenbach ou une âme du seizième siècle?

—Pensez-vous, madame, que ce soient des âmes très différentes?

C'était Gardannes qui intervenait.

—Hum! la question me paraît de nature à four nir des réponses discutables et contradictoires!

—Eh bien, madame, je vous offre la mienne pour en faire ce que bon vous semblera... Mais je m'imagine, moi, que les hommes d'autrefois n'étaient pas fort différents de ceux d'aujourd'hui, aux apparences près. En leur généralité, d'aspect plus rude, soit! avec une fougue d'êtres vigoureux, de race encore jeune; ayant dans les moeurs une brutalité puissante qui s'étalait superbement au grand jour; alors qu'aujourd'hui, cette même brutalité—toujours latente en nous!—s'est raffinée et voilée. Mais, en somme... est-ce que notre vieux Villon n'aurait pu figurer sur les planches de quelque *Chat noir*? Et y a-t-il rien qui soit plus nôtre que le scepticisme de Montaigne? On pourrait de même arriver à démontrer que les hommes d'antan étaient encore plus compliqués que nous ne le sommes. Voyez les subtilités de Dante... Et après tout, est-ce qu'ils n'éprouvaient pas les mêmes joies, les mêmes douleurs que nous? est-ce qu'ils ne connaissaient pas les mêmes recherches de sentiment, alors qu'ils les exprimaient sous une autre forme? Nous ne faisons rien d'autre que de répéter ce que des milliers d'êtres ont fait, dit, senti, pensé avant nous... Et ce que d'autres, à leur tour, répéteront après nous.

—Oui, dit Thérèse, mais toutes ces vieilles choses, nous les rajeunissons, et nous leur donnons, pour nous, du moins, une physiologie neuve en les éprouvant pour la première fois!

—Nous en avons l'illusion. Le monde des âmes et des idées est à peine un peu moins petit que le monde extérieur où nous sommes emprisonnés... Voyez comme, même dans les arts, rien n'est nouveau. Où trouvez-vous plus de réalisme que chez certains artistes flamands, même en laissant de côté le bon Breughel? Regardez, d'autre part, quelle intellectualité dans les personnages de Ghirlandajo et de Botticelli, qui peignait moins des êtres réels que la personnalité idéale de ces êtres!

Gardannes avait parlé avec cette vivacité attirante que lui donnait sa conviction; et Thérèse, en l'écoutant, retrouvait en lui le remueur d'idées à qui, autrefois, elle avait dû la jouissance d'avoir la pensée toujours en éveil. Ah! s'il eût été un étranger pour elle, comme elle se fût abandonnée au plaisir de causer avec lui, de lui répondre, de suivre, de combattre ou de partager les opinions dont il était riche! Mais elle savait trop bien le charme exercé sur elle par les intelligences supérieures pour n'y pas résister; et comme il parlait, en phrases colorées, des vieux maîtres flamands qu'il avait aimés dans le silence recueilli de Bruges, leur sanctuaire, elle laissa Antoinette riposter :

—Oh! moi, les musées de Bruges, je les ai visités en profane! Je vous avoue même que j'y ai abandonné Thérèse à ses admirations et à ses

études sur les écoles flamandes, qui exerçaient sur elle une attraction plus puissante encore, je crois, que celle opérée par le Béguinage!

—Antoinette, je vous en prie, ne dévoilez pas ainsi toutes mes préférences!

Hennebert, qui, sur le seuil du salon, s'était amusé à suivre le choc des idées, interrogea :

—Le Béguinage vous aurait-il donc à ce point séduite? Je parie qu'il vous avait induite en tentation de vous retirer du monde?...

Sur les lèvres de Thérèse courut l'énigmatique sourire.

—Très bien deviné... Oui, j'ai eu la tentation de m'abandonner toute à la paix de ce petit univers silencieux, formé par quelques maisonnettes groupées autour d'une chapelle et d'une pelouse verte où des arbres très hauts jetaient des ombres fuyantes, autant que nos désirs mêmes!... Et, de tout coeur, j'ai regretté d'être une personne trop compliquée, trop attachée encore aux vanités et aux curiosités de la terre, pour me résoudre sagement à m'enfouir toute vivante dans ce silence, si bien fait pour endormir le souvenir. J'imagine que ce doit être exquis de ne plus rien sentir, ni désirer, ni regretter!...

—Thérèse, pourquoi ne souhaitez-vous pas tout de suite être morte?

Elle se mit à rire.

—D'abord, parce que je ne serais pas sûre du tout d'avoir ce que je rêve... Et puis, parce que la vie n'a pas perdu tout intérêt pour moi, étant donné que je suis très curieuse...

—Oui, approuva Hennebert. Mais, enfin, de tout cela, il ressort que si vous n'étiez pas assez femme pour être curieuse, vous seriez volontiers devenue béguine!

Elle secoua la tête et répliqua, toujours souriante, en fuyant le regard de Gardannes, attaché sur elle :

—Erreur complète! Mon cher ami, je ne suis pas capable d'autre chose que d'envier celles qui ont le goût de l'être. Pour mon compte, j'aurais peur, en embrassant leur vie, d'y avoir trop de loisirs pour réfléchir!

Kergoz l'enveloppa d'un rapide coup d'oeil, cherchant à pénétrer le sens caché de ses paroles. Tout à coup, il se rappelait cette phrase d'Hennebert, le premier jour où, ensemble, ils avaient parlé de Thérèse Erlennes: «Elle travaille avec la passion de ceux qui veulent oublier!» Qu'avait-elle donc à oublier, elle qui, en ce moment, dans sa robe d'été, d'un mauve rosé d'hortensia, avait un air de jeune fille, encore que le travail de la vie eût mis, dans son regard, une profondeur troublante?...

Et incertain, la pensée indécise, il dit, répétant les mots mêmes par lesquels il avait alors répondu à Hennebert :

—Est-il donc si dur de réfléchir?

—Oui, très dur quelquefois, et très décourageant aussi... Ne vous en êtes-vous jamais aperçu? Et c'est justement alors qu'il est le plus difficile de s'en empêcher!

—Pourtant, mademoiselle, vous devez pouvoir tout ce que vous voulez...

C'était Gardannes qui, cette fois, lui adressait directement la parole. Elle le regarda, sérieuse, tandis qu'il continuait :

—Je ne crois pas me tromper en supposant que ce que vous avez résolu, vous le faites.

Et, après un sourire qui ne dissimula pas pour elle l'apreté de ses paroles, il acheva plus bas :

—Tant pis pour ceux qui ont eu à souffrir!

De nouveau, elle le regarda bien en face. Au fond de ses grandes prunelles sombres, un éclair avait passé, et, lentement, elle fit :

—Je ne me rappelle pas avoir fait souffrir quelqu'un par ma seule volonté! Parfois, il est vrai, une volonté humaine est bien peu, quand elle a contre elle la force des choses!... Mais je ne suis pas tout à fait la créature insensible et impitoyable que vous faites de moi, je ne sais de quel droit...

Etaient-ce les notes naturellement graves de sa voix qui donnaient à ses paroles une force qui ne comportait pas une causerie de salon? Antoinette sentit le changement de ton, et, d'instinct, le jugeant trop sérieux, elle jeta en plaisantant :

—Thérèse, j'imagine que si M. de Gardannes se livre à de pareilles suppositions sur votre compte, c'est qu'il a entendu raconter par l'un de vos admirateurs, à quel point vous vous montrez déesse, inaccessible et incrédule sur la sincérité du culte de vos fidèles. Je n'ai jamais vu de femme plus sceptique sur le chapitre de l'amour que celle-ci!... Moi, auprès d'elle, je suis une fervente! Et Dieu sait que j'ai eu toute sorte de raisons pour conserver peu de foi!

—Mais il est fort probable, madame, dit Kergoz, que vous êtes la première récompensée de votre confiance. Ceux qui croient, en toute simplicité d'âme, sont les plus heureux!

Thérèse se redressa un peu; sa main tourmentait le noeud d'un coussin :

—Malheureusement, c'est un bonheur qui n'est pas à la portée de tout le monde. Je suis de votre avis, il est délicieux d'avoir foi en l'amour... seulement quel est cet amour auquel on peut se fier absolument? Je vous avouerai que je pense un peu comme cet homme sage qui enseignait que les mots sont des boîtes vides dans lesquelles chacun enferme ce qui lui plaît. Or l'amour me paraît... pardon de l'irrégularité très grande! l'une des boîtes dont le contenu est le plus variable...

—Et vous pensez que ce... contenu, pour employer votre expression, n'est jamais le coeur même d'un homme?

Encore une fois, Gardannes s'adressait à elle, et d'un accent où semblait gronder un sourd écho de passion. Une seconde, leurs yeux se croisèrent. Dans les siens, à lui, flambait une lueur; mais dans le regard de Thérèse, il y avait seulement un scepticisme amer et grave. Elle détourna la tête et, les yeux perdus vers le jardin, où elle apercevait la jolie silhouette de Liane, debout auprès d'Henri d'Orioles, elle répondit d'une voix un peu lente :

—Je pense que tout arrive... que, par exception! un homme peut vraiment aimer une femme, dans le sens le plus élevé du mot, c'est-à-dire voyant en elle mieux qu'un caprice à satisfaire! Je crois que cela peut se présenter ailleurs que dans les romans... Mais c'est rare, très rare... tellement que...

—Que vous ne l'avez jamais vu, acheva Pierre de Kergoz, qui l'écoutait très attentif.

Elle inclina légèrement la tête. Et ce fut Gardannes qui reprit, avec la même ironie âpre :

—Ainsi vous parlez avec votre expérience personnelle; ainsi vous ne croyez pas qu'un homme puisse éprouver pour une femme un amour tel qu'il souffre, non pas un moment! mais sa vie, toute sa vie! du mal que cette femme lui a fait, sans qu'il l'eût en rien mérité?

Eile eut un imperceptible mouvement d'épaules, et d'un accent où vibrât son profond détachement:

—Ne vous ai-je pas dit que j'admettais que tout arrive, même les choses les plus invraisemblables? Mais, en conscience, je ne pense pas que la généralité des hommes ait l'amour ni la souffrance aussi constants... Au contraire, j'ai la parfaite conviction qu'une femme leur en fait oublier une autre...

—Sur ce point, mademoiselle, vous ne pouvez plus parler en connaissance de cause, n'étant pas de celles qu'il est possible d'oublier!...

C'était Kergoz qui parlait. Elle le regarda, surprise par l'inattendu de cette espèce d'hommage; mais, simplement, elle dit, un peu railleuse:

—Pourquoi aurais-je l'honneur d'être une exception? Je suis une femme telle que les autres, susceptible d'avoir le sort des autres...

—C'est-à-dire d'être aimée, puis oubliée? n'est-ce pas là votre pensée? jeta Gardannes presque durement.

—Oui... Et veuillez remarquer que je ne m'en étonne point... Pas plus que je ne trouve, grâce à l'expérience que je dois aux années, qu'il y ait là une raison de se révolter, ni de mépriser les hommes parce qu'ils sont fragiles... Est-ce que les jours qui passent ne se chargent pas de nous prouver que nous pouvons nous consoler de tout? C'est une question de temps...

Et, tout en parlant, elle se levait pour partir, comme si ses dernières paroles eussent mis le point final à la discussion.

IX

Dans l'ombre du crépuscule, Thérèse suivait le sentier qui menait au sommet du mont de la Bourboule. Les derniers jours écoulés avaient été très remplis pour elle, car à ses multiples occupations quotidiennes, à ses longues courses dans la montagne, étaient venues s'adjoindre quelques répétitions pour le fameux *Salut* de charité auquel, comme Antoinette le lui avait bien prédit, elle avait été incapable de refuser son concours, instantanément sollicité.

Et ce soir même, le *Salut* allait avoir lieu. Mais il devait être précédé d'un sermon prononcé par un missionnaire de passage; avant l'instant où elle jouerait, Thérèse avait encore une grande heure à elle; et c'est pourquoi elle n'avait pas résisté à la tentation de monter, comme chaque soir, sur la petite colline rocheuse d'où elle aimait à voir mourir la flamme du couchant sur l'horizon large dont les lointains embrumés prenaient alors une beauté d'océan. A cette heure-là, toujours la colline était déserte; et elle était si accoutumée à cette solitude, qu'un geste d'ennui lui échappa quand, arrivée à l'extrémité du sentier qui serpentait à travers le hérissément des petites roches, elle aperçut une forme immobile à la place où, chaque soir, elle s'arrêtait parce que l'échancrure des montagnes semblait s'y ouvrir sur l'infini même.

Sans doute, elle avait eu une inconsciente exclamation d'impatience que la brise jeta au promeneur solitaire, car il tourna la tête vers elle et se leva aussitôt. Elle s'était arrêtée, indécise; mais, vite, une tension de sa volonté la poussa en avant. Pourtant, l'homme qui se découvrait devant elle était celui-là même dont elle eût le plus souhaité éviter la présence... Quel ironique hasard amenait là Philippe de Gardannes? Ils se regardèrent une seconde.

Comme s'il eût pénétré son désir, il dit, sa tête orgueilleuse toujours découverte:

—Sachant que vous jouiez ce soir à l'église, je ne pensais pas que vous monteriez jusqu'ici, sans quoi je ne me serais pas permis d'y venir moi-même. Voulez-vous me dire, en toute sincérité, si vous préférez que je vous y laisse seule?

Oui, qu'il la laissât, ou qu'elle-même s'éloignât! C'était là le vœu de toute son âme. Mais elle n'était pas de caractère à prononcer une parole qui pût faire penser à Gardannes qu'elle redoutait sa présence. Et, avec une politesse un peu froide, elle dit simplement:

—J'aurais bien mauvaise grâce à me considérer ici comme sur mes propres terres, et à vous priver de la vue dont on y jouit. N'en partez pas à cause de moi. Je n'y suis, d'ailleurs, que pour un instant.

Il s'inclina sans un mot et resta debout, tandis qu'elle s'asseyait sur une roche. Le seul murmure de la Dordogne, qui coulait bruyamment à leurs pieds, dans la profondeur noire du ravin, animait le silence, mêlé à la rumeur confuse des bois que la nuit enveloppait lentement. Pourtant un bruit de paroles monta dans l'air tiède; des promeneurs passaient sur la route longeant la colline; un éclat de rire vibra, puis ce fut le timbre d'une voix d'homme à laquelle une autre, masculine aussi, répondit.

Un pli avait creusé le front de Gardannes; il tourna la tête vers Thérèse. Avait-elle entendu? Immobile, elle semblait regarder loin devant elle, les mains abandonnées sur les genoux.

Il dit:

—Vous aimez, je crois, beaucoup la franchise? Alors, il faut que je vous avoue quelque chose...

Elle eut un imperceptible signe d'interrogation, sans cesser pourtant de contempler les lointains assombris.

—Tout à l'heure, je vous ai demandé la permission de demeurer ici... Mais j'aime mieux, pour garder au moins le mérite de la sincérité, vous avouer que si vous m'aviez prié de redescendre, il est fort probable que je ne vous aurais pas obéi...

—Parce que? fit-elle, presque hautaine.

—Parce que je me permets... oh! très respectueusement!! de trouver une imprudence parfaite les promenades que vous faites ici à cette heure. C'est de la pure folie! Et je regrette profondément de n'avoir pas qualité pour vous les interdire!

Cette fois, elle leva vers lui son visage tout blanc dans l'ombre, surprise de l'accent dont il venait de parler, non plus avec la courtoisie froide dans laquelle il s'était, jusqu'alors, enfoncé avec elle, mais avec quelque chose de la sollicitude un peu impérieuse qu'il lui montrait en d'autres temps. Aujourd'hui, il n'avait plus le droit

d'employer ce ton, et avec la même nuance de hauteur, elle dit :

— Si vous en jugez ainsi, je suis très aise que vous n'ayez, en effet, nulle autorité pour intervenir dans mes promenades; car je n'y cours jamais aucun danger, même quand je les dirige ici. J'ai pu m'en rendre compte, puisque j'y monte presque chaque soir...

— Je le sais...

Elle retint une involontaire exclamation : « Comment le savez-vous ? » et répliqua seulement :

— Alors, si vous êtes à ce point renseigné, vous devez être convaincu que je n'ai aucun motif pour renoncer à jouir de tout cela, qui est bon à contempler...

Et, d'un geste à peine esquissé, elle indiquait le large horizon que la nuit bleuissait. Sa voix avait pris ses notes un peu après, retrouvant leur gravité chaude. Une soif l'envahissait d'oublier la présence troublante, de ne plus penser, de se laisser pénétrer toute par la douceur berceuse de cette nuit paisible. Mais elle ne pouvait fermer son oreille à la voix d'homme qui montait jusqu'à elle. Sans la regarder, il disait, comme si c'eût été la chose la plus naturelle qu'il causât ainsi avec elle dans cette solitude, rejetant de côté tout le convenu mensonger des conversations mondaines :

— Ainsi, vous trouvez bon le spectacle de nuits comme celle-ci ? Je vous envie... A moi, leur impitoyable sérénité est intolérable ! Elles semblent promettre la paix et l'oubli... Elles mentent. La paix et l'oubli ! ce sont deux bienfaits que depuis des années je ne me rappelle pas avoir connus !

Une telle intensité d'amertume imprégnait ses paroles qu'elle tressaillit. Et une question lui échappa :

— Pas même pendant les mois que vous avez passés dans la prairie ?

— Pendant ces mois-là, c'est vrai, j'ai connu l'oubli, au moins. Littéralement, j'étais parvenu à écraser en moi la faculté de penser, de me souvenir et, par suite, de souffrir, sous une vie d'activité effrénée, une vie brutale et saine, bien apaisante, je vous le jure, pour les nerfs surexcités, et dont je suis sorti retrempe physiquement de façon à pouvoir résister désormais à n'importe quelle épreuve morale. J'avais voulu n'être plus qu'un être de chair et de sang, une espèce d'aventurier, en somme, comme ceux parmi lesquels je vivais... Et j'avais réussi... pour un moment !

Il s'arrêta... Elle ne songeait plus à partir, ni ne s'étonnait même du tour étrange pris par cette conversation imprévue. Son âme seule écoutait cette parole qui résonnait avec une force irrésistible de torrent dont les digues se sont soudain brisées. Seulement, elle demanda :

— Pourquoi alors avez-vous renoncé à cette existence qui vous paraissait bienfaisante ?

— Pourquoi ? Il est évident que si j'avais eu un atome de sagesse, je l'aurais continuée jusqu'à l'usure de mes forces... Mais, un beau jour, l'animal civilisé que je croyais bien mort en moi a ressuscité tout à coup, grâce à une espérance, parfaitement insensée d'ailleurs, ainsi que les circonstances me l'ont prouvé. Et comme j'ai toujours eu la louable habitude d'obéir à tous mes désirs, fussent-ils absurdes, je suis venu stupide-

ment me rejeter dans le monde de mes semblables, qui m'a repris et gardé... Pour mon malheur !

Sans penser, elle répéta :

— Pour votre malheur !...

— Oui. Parce que j'étais incapable de m'y trouver autre chose qu'une espèce d'épave désemparée. Croyez-vous donc que je ne sente pas tout le premier la misère et l'ineptie de mon existence sans but, incohérente et d'une inutilité dont l'incessante constatation me fait trouver absolument méritées les insultes que pourraient me lancer au visage les pauvres diables qui peinent sans relâche pour arriver tout juste à ne pas mourir de faim ? Aucun d'eux ne me méprisera jamais plus que je ne le fais, d'avoir gaspillé à tous les vents, sous prétexte de chercher l'oubli, les forces vives qui étaient ma part... J'aurais pu être *quelqu'un*, et je ne suis rien parce que je n'en ai pas eu la volonté ! Rien qu'un de ces êtres de luxe à qui, je vous le répète, le premier misérable venu est en droit de reprocher la place qu'il occupe au soleil. Et, c'est à cette inutilité lamentable que je ne me résigne pas non plus !

Il avait parlé avec la même rudesse passionnée, sans tourner la tête vers elle, qui écoutait, meurtrie par son émotion, cette étrange et soudaine confession. Et, une douceur dans la voix, elle dit :

— Vous n'êtes pas inutile, puisque vous avez charge d'âme !

— Charge d'âme ?

— Oui, vous avez votre enfant...

— Mon enfant... C'est vrai, je l'ai, à moi, bien à moi ! Elle est ma seule raison d'exister. Sans elle, il est fort probable que je ne me supporterais plus longtemps !

Il s'arrêta court.

Autour d'eux, c'était toujours ce silence recueilli qui ouvre les âmes et les fait plus proches. La nuit — une nuit harmonieusement étoilée — voilait d'ombre toutes les choses extérieures, effaçant pour elle, comme pour lui, le souvenir du monde des hommes dont les lois, les convictions, les préjugés se dressaient en eux. Comme neuf ans plus tôt, il se reprenait spontanément à la laisser lire en lui ; elle qui, un instant, avait su si bien le comprendre...

Avec un geste impatient, comme irrité de son silence, il recommençait, railleur :

— Pourquoi ne me faites-vous plus la charité de paroles encourageantes ? Pourtant vous êtes trop femme pour n'avoir pas déjà, depuis que le hasard s'est mêlé de nous réunir sous un même toit, fait le compte de la part de joie dont il m'est donné de jouir... Vous pensez peut-être qu'en somme j'ai moi-même choisi cette part ?... Je vous assure que je l'ai choisie dans une mesure bien plus faible que vous ne pourriez jamais le supposer. Et je vous jure que c'est un des pires supplices d'avoir, dès qu'on regarde en soi, le sentiment qu'on a manqué sa vie, alors que passionnément on l'avait, en vain, souhaitée autre... Il y a vraiment des minutes où je comprends les croyants qui disent que le plus terrible supplice des damnés sera la vision et le sentiment du bonheur perdu !

Ce supplice-là, qui l'avait mieux connu qu'elle-même ? Et, instinctivement, elle serra ses lèvres pour empêcher l'irrésistible cri d'en jaillir. Il ne devait rien soupçonner du drame qui s'était au-

trefois déroulé en elle et dont il avait été le héros. Mais si elle avait eu un pardon à lui accorder, elle le lui eût donné de toute son âme, en cette minute où elle venait de sonder sa misère morale. Depuis longtemps déjà elle ne s'étonnait pas qu'il se fût si vite détaché d'elle, parce qu'elle avait appris que les hommes sont des êtres de chair et de passion, en qui l'oubli naît aussi vite que l'herbe drue sur les ruines. Mais à celui-ci qui avait un instant pour elle résumé le monde entier, elle devait d'avoir connu l'ardente douceur d'aimer et de sentir qu'on est l'être adoré par excellence! Et de ce don sans prix, elle lui était reconnaissante.

Aussi, parce qu'elle entrevoyait en lui un infini de désespérance, elle reprit, dans un désir profond de lui faire un peu de bien:

— Ne vous trompez-vous pas, en pensant qu'il est trop tard pour mettre un intérêt dans votre vie?

— Un intérêt? Lequel? A quoi voulez-vous que je me prenne? Pour les hommes qui arrivent à mon âge et ont usé et mésusé de leur jeunesse, il y a l'ambition. Mais je ne crois pas plus à l'ambition qu'à aucune autre divinité et ne cherche plus que la réalisation de mon bon plaisir! Vous voyez que je ne m'illusionne pas sur ma triste personnalité. M'intéresser à quoi? A la politique? C'est une écoeurante duperie... A l'art?... C'est ce que j'ai tenté de faire... Mais comment oublier que je ne serai jamais un véritable artiste, tout au plus un amateur ayant quelque goût et aussi quelque habileté?... Quoi, alors?... Pour tout, il est trop tard. Réellement, ce n'est pas une phrase d'affirmer qu'il y a des événements décisifs dans les existences humaines. Je me suis un jour heurté à l'un de ces événements devant lesquels vient se briser brutalement tout ce qui constitue, pour certains hommes, la seule raison d'exister. Tant pis pour moi! Il faut que j'en supporte les conséquences, quoique je ne puisse les accepter en résigné, que je ne les accepte pas!

Elle ne répondit pas, atteinte par l'âme tume sombre qui était en lui, étreinte par la pensée que, peut-être pour lui, elle avait été la source d'une souffrance bien plus profonde, bien plus longtemps ressentie qu'elle ne l'avait cru. Et cette idée soudaine éveillait en elle une angoisse où se mêlait une espèce de joie qui la révoltait, comme le calme de cette nuit d'été.

Oh! Dieu! pourquoi quelque chose de cette sérénité ne pouvait-il pénétrer dans leurs pauvres âmes tourmentées?... Et voici encore qu'il lui parlait, qu'il l'interrogeait avec cet accent d'autorité et de prière si pareil à celui d'autrefois:

— Pourquoi vous enfermez-vous encore dans ce silence de mort? Vous ai-je offensée? Alors, je vous en demande humblement pardon. Ou bien craignez-vous de me laisser deviner à quel point vous trouvez ridicules mes récriminations et mes regrets, aussi vains que ceux d'un enfant en révolte?... Vous êtes, en effet, la dernière personne à qui j'eusse dû les faire entendre...

— Pourquoi? Parce que je vous plains de toute mon âme et que je voudrais alléger votre peine?

— Vous voudriez?... Vous!... Comment pouvez-vous supposer, même une seconde, que j'accepterais l'aumône de vous?

Il la regardait; au fond de ses prunelles, il y avait cette flamme étrange qu'elle y avait surprise déjà et dont le mystère lui était insupportable. Puis, rejetant en arrière la tête, d'un mouvement altier, il fit, avec une ironie dure:

— Vous êtes infiniment bonne; seulement, je suis aujourd'hui un malade inguérissable, votre bonté vient trop tard... Mais quelle femme êtes-vous donc? Une énigme vivante que je ne puis parvenir à déchiffrer, alors que je donnerais pourtant les jours qui peuvent me rester à vivre pour savoir ce qu'enferment votre âme et votre pensée insaisissables! Il y a, en vous, à la fois tant de volonté, de douceur, de scepticisme, de cruauté souriante. Vos paroles sont vraies et...

Elle l'interrompit, presque impérieuse:

— Ne parlez pas de moi, je ne le veux pas! Je ne le veux pas... Comme peintre, comme violoniste, j'appartiens au public, soit; mais ma personnalité de femme est à moi seule, et je ne permets à personne de fouiller dans mon intimité morale!

Un mouvement de colère impatiente lui échappa.

— Et croyez-vous donc que votre pinceau, que votre jeu, ne vous trahissent pas, plus encore que vos yeux, vos paroles, même votre sourire? Ah! votre jeu! Il est tellement *vous* que les yeux clos, ignorant même votre présence, je le reconnais! Il ne ressemble à celui de personne d'autre. Si j'avais pitié de moi-même, je n'irais jamais plus l'entendre, moi qui en connais la puissance évocatrice! L'autre jour, chez Mme Arthuse, tandis que vous jouiez, j'ai vécu quelques-unes des minutes les plus douloureuses que j'aie traversées depuis longtemps... La musique me ravage comme au temps de ma jeunesse, et, de plus, aujourd'hui, elle remue en moi tout le limon des années perdues, avec leurs espérances folles, leurs rêves morts; que sais-je? tout ce dont on ne peut accepter la perte irréparable!... Moi, du moins, qui ne serai jamais un résigné!

Presque bas, elle dit:

— A quoi bon se révolter devant l'inévitable? C'est du temps perdu!...

— Du temps perdu?... Ah! que vous êtes donc heureuse de pouvoir ainsi juger froidement de ce qui est sage ou ne l'est pas!

A quoi bon lui répondre? Elle détourna la tête, cessant de regarder l'horizon baigné de clarté de lune. Alors, à ses pieds, elle aperçut la ville minuscule étoilée des feux de ses centaines d'hôtels, parmi lesquels s'élevait la masse du Casino, nettement dessinée par un cordon de lumière... Puis, plus loin, comme jaillie d'une profondeur d'ombre, la silhouette de l'église dressée dans la transparence de la nuit claire. L'église! l'église où elle était attendue!... Combien y avait-il de minutes qu'elle était là, laissant fuir le temps, sans en avoir conscience, toute la pensée prise par cet homme, qui, sans nul droit, venait la troubler par la brusque révélation de sa misère?

Vivement, elle se leva.

— J'ai peur qu'il ne soit bien tard. Il faut que je parte.

Elle hésita une seconde; puis, avec un simple: "Adieu!" elle lui tendit la main.

Mais il ne prit pas cette main qui venait à lui dans un geste d'amie. Les yeux arrêtés sur elle,

avec l'expression qu'elle redoutait, il répondit presque violemment :

— Pardonnez-moi... Mais je ne peux pas accepter votre main !

Très bas, il s'inclinait devant elle. Alors elle se détourna, muette, et s'engagea dans le sentier qui descendait.

X

L'heure était moins avancée qu'elle ne l'avait craint, et, quand elle entra dans l'église, le sermon n'était pas encore achevé. Mais déjà pourtant le jeune vicair qui, pour la circonstance, tenait lieu de maître de chapelle s'agitait, très inquiet de son absence ; et, en l'apercevant, il eut un soupir d'al-lègement :

— Ah ! mademoiselle ! Quel tourment vous m'avez donné ! Je commençais à croire que vous nous aviez oubliés !

Elle lui répondit d'instinct quelques mots, absorbée dans sa hautaine résolution de se ressaisir.

Ce prêtre ne soupçonnait point combien il venait de dire vrai en supposant qu'elle avait pu oublier son rôle d'artiste ce soir-là ! Ah ! oui, depuis une heure, elle avait bien oublié, et la petite église, et les pauvres pour qui elle allait jouer, et ce monde des baigneurs, — croyants, sceptiques, indifférents, — qui emplissait la nef, curieux de l'entendre tout à l'heure et dont elle apercevait la foule sombre, sous la lueur des lampes.

Autour d'elle, dans le petit espace réservé, derrière l'autel, aux chanteurs, une agitation régnait. Les artistes-amateurs s'affairaient, répétant leurs dernières recommandations à l'organiste ; la principale cantatrice, — une femme déjà mûre qui portait un nom très aristocratique, — hachant ses phrases d'un incessant : « Vous comprenez, n'est-ce pas ?... » Le baryton, emprunté à la troupe du Casino, tourmentait d'un geste distrait les cahiers jetés sur l'harmonium, tandis que le vicair lui-même distribuait les feuillets de musique à la phalange des jeunes filles exercées par lui pour former le chœur, et qui chuchotaient dans la pénombre où leurs silhouettes se confondaient.

Mais ni aux uns ni aux autres, Thérèse ne prenait garde. Pas plus, elle n'entendait la voix lointaine du prédicateur, qui était un vieux missionnaire, parlant avec tout son cœur de simple à cette foule des âmes dont si peu étaient en communion avec la sienne. Assise un peu à l'écart, elle songeait, ne pouvant, si forte que fût sa volonté, écarter tout souvenir des paroles de Gardannes.

Oh ! l'étrange conversation, si imprévue qu'elle en gardait l'impression de sortir d'un rêve... Et pourtant, c'était réellement, bien réellement, qu'elle venait de causer avec lui dans l'intimité du sommeil des choses... Bien réellement qu'elle l'avait vu debout devant elle, les traits ravagés par une expression de révolte altière qui accentuait l'amertume de sa voix... Bien réellement qu'il avait prononcé les mots dont l'absolue désespérance la hantait...

Pourquoi donc, tout à coup, avait-il brisé son masque de froideur, lui laissant pénétrer sa détresse d'âme avec tant d'orgueilleuse franchise ? Il avait parlé d'un événement décisif dans son existence. Était-ce donc qu'une circonstance lui avait,

un jour, appris la vérité cachée par elle autrefois ? Ou bien, faisait-il allusion à l'incompréhensible refus qui jadis les avait violemment séparés, sans retour possible ?

Mais à cette idée, elle eut un sceptique haussement d'épaules. Non, elle ne pouvait croire à la profondeur de l'amour dont, un jour, il lui avait fait l'ardent aveu. Qu'un instant il eût souffert par elle, beaucoup, même, cela était possible... Mais les faits étaient là, pour lui prouver, si elle eût été tentée d'en douter, qu'à bien d'autres il avait demandé de panser le mal fait par elle et bientôt oublié...

Quelques mots murmurés à son oreille la sortirent brusquement de sa songerie. Le vicair venait lui demander quelle place elle désirait occuper pour jouer car le sermon allait finir. Elle répondit ; puis, incapable d'écouter sans impatience la chanteuse qui exhalait son émotion en petites phrases naïves, elle se rapprocha de l'autel devant lequel le sacristain s'agitait, allumant les cierges dressés autour de l'ostensoir.

Oui, le sermon s'achevait. La voix du missionnaire, jusqu'alors d'une sonorité voilée, s'élevait tout à coup, en paroles vibrantes, que son amour des âmes lui jetait aux lèvres. Et Thérèse, attentive, écouta. Lui aussi, ce vieux prêtre, songeait à la misère des pauvres êtres qui souhaitent inutilement le repos ; et, dans la simplicité de sa foi, il leur rappelait les promesses de la Nativité, la paix aux hommes de bonne volonté, à ceux-là qui cherchent seulement la vérité et la justice, à ceux qui pratiquent la charité et se sont renoncés à eux-mêmes...

Thérèse secoua la tête. Tous ces sublimes enseignements, elle ne s'en était jamais écartée de par sa volonté. Et l'apaisement promis, où était-il ? Pour en attendre et en goûter la douceur, il fallait des âmes mortes aux agitations humaines et aussi des âmes de croyants dont les espérances n'étaient pas de ce monde...

Et pourtant ces paroles, qu'il évoquaient un idéal qu'elle jugeait irréalisable, lui semblaient bienfaisantes à entendre. Pourtant, elle se prenait à souhaiter que l'homme autrefois aimé, dont elle connaissait maintenant la secrète blessure, se laissât un moment, comme elle, mieux qu'elle, bercer par la beauté de leur illusion...

Où était-il ? Entré lui aussi dans cette petite église que la nuit revêtait d'une majesté recueillie, mais où il venait, en profane, pour entendre de la musique, y apportant la meurtrissure de ses inutiles révoltes contre la vie qui l'avait vaincu sans l'abattre. Instinctivement, elle chercha parmi la foule qui emplissait la nef étroite, une foule élégante que barolaient de clair les toilettes d'été, les grands chapeaux fleuris sous lesquels Thérèse distinguait des figures connues, tournées maintenant vers l'autel. Le sermon était achevé et l'organiste commençait les chants du *Salut*. Dans un même groupe, placé au premier rang, elle aperçut le visage recueilli de Marthe de Kargoz, qui priait, les paupières baissées ; puis la petite tête blonde de Liane, sérieuse dans son expression de foi naïve, et, à côté de Liane, Pierre, debout, les bras croisés, les traits durcis par la pénombre. Le regard de Thérèse glissa indifférent sur lui et tomba sur les traits fatigués de Mme Arthuse, assise, son livre de prières sur les genoux, entre

son frère et Max Hennebert, dont les yeux de sceptique demeuraient attachés sur Nora de Gardannes, placée un peu devant lui, sa beauté prenant un charme de mystère sous l'ombre du grand chapeau noir.

Tous, ils étaient là, réunis, sauf lui... Et elle ne s'en étonna pas. Comment, même une seconde, avait-elle pu supposer qu'il écouterait de la musique dans ce cercle de profanes? S'il était venu, il avait dû se réfugier dans quelque coin obscur, où il pourrait oublier le monde des hommes pour n'entendre plus que la voix des sons, faite pour l'âme seule...

Quelqu'un murmura à son oreille:

—Mademoiselle, c'est à vous maintenant, si vous voulez bien...

Elle se leva, ôta ses gants d'un geste machinal et alla prendre son violon.

—Vous serez bien ici? demanda le vicaire, qui était un mélomane fanatique.

—Oui, très bien, merci.

Alors, ils s'assit, les yeux clos, les mains croisées, dans l'attente du régal artistique qui allait lui être offert, tandis que le baryton se baissait vivement pour ramasser les gants de Thérèse qui avaient glissé à terre. Elle ne le remarqua même pas, les nerfs tendus, redevenue tout artiste, recueillie en elle-même comme à l'approche d'un mystère sacré. Puis, lentement, l'archet fit jaillir des cordes une note profonde, d'une sonorité si puissante et si grave, que tout bruit, aussitôt, cessa dans l'église. Sous les voûtes assombries, s'épandait la voix merveilleuse que Thérèse Erlennes savait donner à son violon, émouvante, autant qu'une voix humaine qui supplie avec des sanglots.

Une âme palpitait dans cette voix où semblait pleurer l'éternelle souffrance humaine... Une âme qui disait sa plainte dans la langue immatérielle des harmonies, appelant à elle toutes les autres âmes blessées, les entraînant dans l'élan de sa prière éperdue, dans son aspiration vers la paix, bien haut hors du monde des agitations vaines, vers les sphères bénies où les douleurs sont consolées.

Et le violon disait cela... Son chant, d'abord plaintif et suppliant, s'éclairait maintenant de sérénité. Un souffle d'espoir y frémissait. Les notes, dans leur limpidité grave, versaient l'apaisement... Puis il devint plus large encore, d'une beauté toute pure; il montait puissant comme un vol d'aigle, emportant les âmes qui s'abandonnaient à son charme divin vers un infini de lumière où elles entraient avec un cri de délivrance et d'amour, dont l'archet chanta l'hosanna triomphant...

L'écho s'en perdit dans le lointain de l'église; et un murmure courut dans cette foule où les plus simples eux-mêmes venaient de sentir passer le souffle de l'art. Hennebert, enthousiasmé, disait tout bas à Mme Arthuisse:

—Quelle artiste est cette femme! C'est un crime qu'elle commet en enfouissant un pareil talent!

Elle, Thérèse, très pâle, avait baissé son violon. Alors seulement elle s'aperçut qu'elle pleurait.

Autour d'elle, montait un chuchotement d'hommes. Le vicaire, qui s'essuyait les yeux, lui serra les mains dans un élan d'admiration. Mais un besoin presque douloureux de solitude l'étreignait.

Profitant de ce que les chanteuses se préparaient à commencer le chœur, elle se glissa dans les bas côtés obscurs, parmi les humbles, et s'agenouilla comme eux, voilant son visage de ses mains...

XI

—Vous viendrez, n'est-ce pas?... Promettez-moi que vous viendrez! et en toute sincérité! très sérieusement!

C'était Liane qui parlait ainsi à Thérèse pour qu'elle prit part à une promenade organisée par Mme Arthuisse, afin d'occuper le désœuvrement de son mari, venu, par convenance, passer quelques jours près d'elle à la Bourboule.

Et elle insistait avec une grâce câline, ravie de se trouver seule, toute seule avec Thérèse, qui l'avait enlevée ce matin-là pour faire d'elle un rapide croquis. L'esquisse était finie, l'album maintenant fermé sur les genoux de Thérèse; et, attendant Pierre de Kergoz, l'artiste et son petit modèle causaient avec une affectueuse intimité dans le jardin de l'hôtel; vraiment gaies toutes les deux, l'enfant parce qu'elle était jeune, Thérèse parce qu'elle le redevenait à son contact, dans un de ces réveils, imprévus et charmants, de sa riieuse humeur de fillette.

—Il est impossible que vous ne veniez pas, poursuivait Liane. Songez que nous allons aux *Roches*! et l'autre matin encore, vous disiez qu'il n'y avait pas, dans les environs de la Bourboule, une promenade que vous préféreriez à celle-là!

—Quelle tentatrice vous faites! Liane, dit Thérèse, tout ensemble amusée et touchée de cette insistance. Je voudrais bien pouvoir me laisser séduire, comme j'en ai si grande envie! Mais vous savez, chérie, je ne m'appartiens pas... Et puis, il me faut finir plusieurs études commen-

cées... —Eh bien, vous les finirez, quand nous serons partis; puisque voilà le terme de notre saison qui approche... Et si vite! trop vite!

—Vous en avez beaucoup de regret! Liane? interrogea Thérèse, caressant les cheveux légers de la jeune fille, assise à ses côtés, sur un pliant bas.

—Oui, beaucoup! beaucoup! Ne me croyez pas ingrate envers ma Bretagne, mais je ne me rappelle pas y avoir été jamais aussi heureuse que je l'ai été ici... Tout le monde est tellement bon pour moi!

Elle s'arrêta. Et Thérèse devina que, dans sa jeune pensée, se dressait l'image de cet Henri d'Orioies qui se montrait si délicatement attentif auprès d'elle. Mais ni l'une ni l'autre n'eurent un mot d'allusion à lui; et Liane reprit d'un air réfléchi, amusant sur sa piquante figure:

—Pierre sera plus content que moi de retrouver Kergoz, qu'il déteste quitter!...—Et encore, je n'en suis pas très sûre...

Thérèse, pensive, questionna:

—Alors vous croyez que votre frère, en son for intérieur, a pris un peu goût à l'Auvergne?

—C'est une idée que je me fais!... Et je me trompe peut-être... Car, enfin, en apparence, au contraire, il est bien plus soucieux qu'en arrivant. On dirait qu'il est préoccupé! Marthe, qui le remarquait aussi, l'a interrogé; mais il a simplement répondu que son oisiveté à la Bourboule lui pesait. C'est qu'il a une vie si remplie à Kergoz, où

il est vraiment le père qui veille sur tout le monde; à qui tout le monde recourt parce qu'on sait bien qu'il ne refusera d'écouter personne!

Thérèse ne répondit pas. La cloche d'entrée venait de résonner, et elle s'attendait à voir entrer Kergoz. Liane aussi avait tourné la tête, avec une crainte que ce fût son frère venant la chercher. Un soupir d'allègement lui échappa:

—Ah! ce n'est que Suzette de Gardannes qui rentre avec son Anglaise!

Et elle appela:

—Suzette!

La petite fille montra son adorable visage de bébé, qui semblait la miniature de celui de son père, dont elle avait les yeux de flamme, les traits volentaires et aussi l'indéfinissable séduction.

—Suzette, venez un peu me voir!

Et son sourire était sans doute bien attirant, car Suzette bondit impétueusement vers elle et grimpa sur ses genoux avec cette confiance des petits très aimés. Thérèse les regardait occupées l'une de l'autre, l'enfant emplissant les mains de Liane des fleurs qu'elle rapportait... Puis, tout à coup, emportée par un brusque élan, elle demanda:

—Et moi, Suzette, voulez-vous m'embrasser?

L'enfant arrêta sur elle ses yeux sombres, si pareils à ceux de son père. Puis, avançant ses lèvres caressantes:

—Je veux bien, madame.

Et, autour du cou de Thérèse, s'enroulèrent les petits bras souples. Alors, Thérèse, elle aussi, mit sa bouche sur la peau fraîche autant qu'un beau fruit; et une seconde ferma les yeux, goûtant l'amère douceur de ce double baiser. Une pensée lui traversa l'âme: sans la faute commise par d'autres, cette enfant eût pu être sienne. En une brève vision, elle apercevait la vie un instant rêvée, cette petite créature entre eux... Et la vision lui fut si douloureuse qu'elle se redressa, écartant la petite fille, sans toutefois la remettre à terre. Mais Suzette, en même temps, avait une exclamation:

—Papa! voici papa!

Et, déjà échappée à Thérèse, elle courait vers lui, qui sur le seuil du jardin, s'était arrêté: sûrement, il avait vu sa fille dans les bras de Thérèse.

Derrière lui, arrivait Pierre de Kergoz. Mais il le laissa seul aller vers Thérèse, qui, d'ailleurs, ne paraissait pas remarquer sa présence. Avec un salut, il passa la main de Suzette enfermée dans la sienne...

Kergoz avait rejoint Thérèse et s'excusait d'avoir tant tardé à venir reprendre sa jeune soeur.

Elle secoua la tête:

—Avez-vous tant tardé? Je ne m'en suis pas aperçue. Le temps ne m'a pas paru long du tout. Nous avons causé comme si nous étions de vieilles amies... Nous avons parlé de vous et de la Bretagne, monsieur... Puis de l'excursion des Roches...

—Et...

Il eut une imperceptible hésitation.

—Et Liane a-t-elle gagné son procès? Viendrez-vous avec nous?

—Si je puis. Qui prend part à cette promenade?

—Mais... Mme Arthuisse et son mari, ma famille, et c'est tout. Mme de Gardannes craint la fatigue et ne veut pas être de l'excursion. Quant

à son mari, il dit être d'humeur trop capricieuse pour se permettre d'accepter aucun engagement. Il avait d'ailleurs projeté pour mardi une visite à la Tour d'Auvergne.

Kergoz avait prononcé ces derniers mots d'un ton bref, presque agressif. Thérèse, surprise, ne les releva pourtant pas, et comme Liane, en lui disant adieu, tentait encore de lui arracher une promesse, elle dit, affectueusement:

—Si je puis, j'irai, Liane,

Et Thérèse était venue.

Maintenant, assise dans la voiture auprès de la marquise de Kergoz, ayant devant elle le doux visage de Marthe et la figure ravie de Liane qui lui souriait, elle se demandait, les yeux charmés par le pittoresque décor de la route, pourquoi elle avait tant hésité à faire cette promenade dans un pays qu'elle aimait.

Pourquoi? parce qu'elle prévoyait ce qui était arrivé, que Philippe de Gardannes y prendrait part aussi, qu'il l'eût ou non refusé à l'avance... Parce qu'elle s'irritait de ne pouvoir plus considérer en lui un étranger et se souvenir, d'un esprit détaché et calme, de ses étranges paroles, un soir... Parce qu'elle s'effrayait de sentir que ces paroles, dites avec confiance, écoutées avec une pitié émue, avaient renoué entre eux une sorte de liens qui lui était insupportable?

Et après?... Peu importait, en somme, qu'elle éprouvât tous ces sentiments, démêlés par sa clairvoyance d'analyste. Encore une semaine à peu près, et la vie se chargerait de les séparer, sans que les ombres qui enveloppaient leur commun passé eussent été dissipées. Tous deux devaient le laisser dans le silence. Elle n'avait pas le droit de chercher à savoir enfin ce qu'il avait pensé d'elle, ce qu'il avait cru, ce qu'il croyait encore; car le mystère qui les éloignait était de ceux qu'une femme comme elle respecte toujours...

Aussi, de toute la force de sa volonté, elle s'interdisait de se demander comment il la jugeait, s'enfermant avec lui dans son personnage de femme du monde, fuyant toute conversation qui pût prendre, de nouveau, un caractère d'intimité, toute occasion même de rapprochement. C'est pourquoi elle se fût résolument dérobée aux instances de ses amies, si elle eût su qu'il viendrait aux Roches.

Mais seulement à la minute du départ, elle avait appris qu'il était au nombre des promeneurs, ainsi que Nora, entraînée par un subit caprice. Et avec Pierre de Kergoz, d'Orioles et Hennebert, il accompagnait à cheval les deux landaus. Elle apercevait devant elle la silhouette altière, tantôt précédant les voitures, tantôt s'en rapprochant. Par moments, retenant son cheval, il venait causer avec elle de sa manière vivante, pittoresque, évocatrice d'idées autant que de sensations; et sa conversation avait une aisance tranquille, toujours un peu ironique, que démentait l'ardente flamme du regard. Puis, bientôt, comme s'il eût trouvé à charge la contrainte mise dans sa causerie par la présence de Mme de Kergoz et des deux jeunes filles, il lançait de nouveau son cheval en avant, sans s'arrêter auprès de l'autre, où Antoinette Arthuisse avait dû prendre place, sans enthousiasme et par pure politesse, auprès de

Nora, envers qui son mari se montrait fort empressé!

Alors c'était Kergoz qui se rapprochait; point causeur, lui; laissant Thérèse bercée par sa songerie, mais tout de suite attentif, une lueur inaccoutumée dans son regard, quand, avec une grâce déférente, elle se reprenait à parler à Mme -de Kergoz; trouvant, sans effort apparent, des sujets de conversation capables d'intéresser la vieille dame. Elle ne soupçonnait guère combien il lui était reconnaissant de cette délicatesse; ni quelle espèce de joie contenue il éprouvait à la voir ainsi auprès de sa mère et de ses jeunes soeurs; si gaie avec Liane, simple comme eût pu l'être une modeste petite pensionnaire; et cela, sans rien perdre de son charme troublant de femme, du mystère de ses yeux pensifs, qui semblaient une eau lumineuse et profonde sous le reflet blond du grand chapeau de paille.

Et tout bas, il se prenait, lui, l'austère Kergoz, à désirer que longtemps encore la route serpentât ainsi, en courbes capricieuses, tantôt adossée à la gigantesque muraille rocheuse que dominaient bizarrement de grêles bouquets d'arbres, tantôt fuyant en corniche sur le bord des ravins tourmentés que veloutait la verdure vivace...

Mais, au contraire, le cocher annonçait:

—Nous arrivons. Voici le lac de Guéry.

Et, en effet, sous une intense clarté de soleil, le petit lac épandait sa nappe éblouissante, d'abord lointaine, puis plus proche de minute en minute. Les landaus alors s'arrêtèrent. On était arrivé. D'autres voitures stationnaient déjà là; et dans la prairie herbeue qui longeait l'eau dormante, des touristes buvaient du lait que leur vendait une vieille Auvergnate.

Toutes descendirent. Les hommes avaient laissé leurs chevaux. Nora, de sa démarche nonchalante de créole, avançait sur la pelouse, frileusement enveloppée, malgré le soleil, de sa grande mante à bouquets, qui lui donnait un air charmant de femme du temps passé. Et déjà Paul Arthuisse s'affairait auprès de l'Auvergnate pour lui trouver une chaise, qu'elle accepta, d'ailleurs, sans aucune cérémonie, à l'égard de la vieille marquise à qui Philippe s'efforçait de découvrir un siège. Antoinette, Thérèse et les deux jeunes filles restaient debout, elles, éprouvant une jouissance à marcher sur cette herbe souple après l'immobilité de la longue course en voiture, le visage délicieusement rafraîchi par l'air vif qui excitait l'impatience de Nora, toujours craintive pour sa santé et son teint. Un des cochers expliquait à Liane qui le questionnait:

—La chaîne des pays?... Dame, si vous voulez bien la voir dans son entier, faut avancer, un peu plus loin, sur la route, à un petit quart d'heure d'ici...

—Eh bien, Liane, fit Antoinette, si le spectacle vous tente, allez le voir avec ces messieurs... Votre mère, Mme de Gardannes et moi, nous vous attendrons patiemment... Thérèse et votre soeur vous chaperonneront.

Mais Thérèse fit un signe négatif; ses traits semblaient tout à coup s'être assombris.

—Ne parlez pas pour moi, Antoinette; je vais, moi aussi, rester à me reposer.

Liane eut un cri de regret.

—Comment, vous ne venez pas?... Pour vous reposer?... Vous qui n'êtes jamais fatiguée!... C'est impossible...

—Si, c'est possible, Liane. Je suis déjà allée jusqu'aux Roches et je préfère n'y pas retourner.

Il y avait quelque chose de si résolu dans la voix de Thérèse que Liane cessa d'insister; et, sans un mot de plus, malgré sa déception, elle se résigna à partir avec son frère, Hennebert, Gardannes et Henri d'Orioles. Seul, Paul Arthuisse restait, beaucoup plus sensible à la beauté de Nora qu'à celle du paysage.

Thérèse revint s'asseoir dans la prairie, regardant les promeneurs qui s'éloignaient, mordue par un bizarre regret d'avoir eu cette instinctive sagesse de rester, parce qu'elle avait cru lire une prière dans les yeux de Gardannes. Lui, comme Kergoz, comme Liane, avait été déçu qu'elle ne les accompagnât pas; elle le savait bien... Ah! pourquoi tout était-il si compliqué? Pourquoi avait-elle cru devoir renoncer à la douce impression de marcher un instant auprès de lui, dans ce pays dont la beauté large la pénétrait toute; causant avec lui, mon Dieu! seulement comme causent deux étrangers, la pensée soigneusement fermée, à l'ironique et triste souvenir de leurs promenades d'autrefois?

Et l'esprit distrait, elle entendit Antoinette échanger de rares paroles avec Mme de Kergoz, toutes deux fatiguées de la promenade, et Paul Arthuisse causer avec Nora, qui, en idole superbe, à laquelle tout encens était dû, recueillait avec un plaisir gourmand celui qu'il lui offrait galamment.

—Thérèse, comme vous êtes grave! remarqua soudain Mme Arthuisse. Avouez que vous regrettez d'être restée dans le clan des mères de famille, au lieu de suivre la jeunesse! Sauvez-vous, ma chérie? allez retrouver les promeneurs. Ils ont dû grimper sur une petite colline qui est là-bas et d'où l'on a la vue de toute la chaîne des pays... Vous les attendrez au pied si l'ascension ne vous dit rien. Le panorama est très beau de ce point de la route!

Thérèse hésita malgré le désir obscur qui palpitait en elle, comme un pauvre oiseau fou... Pourtant c'eût été pour elle une jouissance, d'aller revoir une fois encore ce paysage dont elle aimait la grâce sauvage!... Comme le disait Antoinette, ou les promeneurs étaient déjà sur la colline, ou bien ils se mettaient en route pour revenir... Mais, de toute façon, il lui serait facile d'éviter une conversation avec Gardannes... Brusquement elle se décida, refusant l'escorte de Paul Arthuisse, qui, par courtoisie, s'offrait à l'accompagner.

Ah! elle aimait bien mieux marcher seule sur cette route pittoresque dont le silence lui était bienfaisant... Car toujours la nature avait eu, sur elle, cette puissance d'apaisement.

A chaque pas, l'horizon se découvrait plus large, noyé de brumes bleuâtres qui éveillaient la vision d'un océan; et, à chaque pas aussi, se découpaient plus hardiment les deux roches géantes, isolées, qui, jaillies du sol tourmenté, se dressaient parmi le chaos sombre des pins, du fond de la vallée, bien haut par-dessus la route en corniche, vers le plein ciel, que semblaient chercher leurs cimes gigantesques.

Puis, à leur pied, brusquement, c'était la plaine, la terre bariolée de culture, le filet sinueux d'un

ruisseau qui fuyait vers les lointains où la ligne des puys ondulait avec une souplesse de vagues.

Thérèse allait, les yeux perdus dans l'immensité de cet horizon bleu, ne pensant plus, dans un désir de se laisser envahir par la paix de cette solitude superbe, bercée par la caresse de l'air qu'imprégnait la senteur des pins. Mais la route tourna une fois encore. Cette fois, elle était en face même des formidables roches, au pied du coteau dont avait parlé Antoinette. Un bruit de voix apporté par le vent lui fit relever la tête. Ceux qu'elle venait retrouver montaient justement la petite colline. Ils étaient presque arrivés et la robe blanche de Liane ne semblait plus, sur l'herbe rousse, qu'une petite tache de fleur. Les silhouettes des hommes aussi paraissaient toutes menues. Thérèse les regarda une seconde, cherchant à les distinguer les unes des autres, étonnée de ne pas reconnaître l'une d'elles, d'allure si hautaine.

Puis, quittant la route, elle avança sur la plate-forme herbue qui dominait le ravin. Un homme y était assis. Il tourna la tête quand l'ombre de la jeune femme s'allongea sur le sol. Alors elle reconnut Philippe de Gardannes.

Elle s'attendait si peu à le trouver là, qu'elle demeura une seconde à le regarder, se refusant à l'évidence.

Il s'était levé. Une lueur brûlait dans ses yeux, mais il gardait son masque d'altière impassibilité.

Le voix incertaine, elle dit :

—Comment êtes-vous ici?... Je croyais que vous deviez monter avec les autres?

—Pourquoi serais-je monté ? D'ici la vue est suffisamment belle.

Elle reprit machinalement : « Oui, très belle ! » et fit quelques pas en avant... Pour mieux voir?... Pour le fuir ? Elle n'eût pu le dire. Puis elle s'arrêta, les lèvres entr'ouvertes au souffle vif, comme un souffle d'océan, qui lui nimbait le visage de petits cheveux légers ; son regard s'attachant à l'horizon, où la terre et le ciel se fondaient en un lointain fuyant qui dégageait une telle sensation d'infini qu'inconsciemment elle murmura :

—On dirait la mer !

Mais aussitôt, à ses côtés, s'éleva la voix de Philippe, impérieuse et suppliante :

—Ne parlez pas de la mer... Je ne peux pas vous en entendre parler, pas plus que je ne pourrais vous revoir sur ses bords !

Elle eut un geste faible qui l'arrêta brusquement ; et il y eut entre eux un silence. Dans les aiguilles des pins, le vent bruissait avec un murmure de flot berceur... Il reprit d'un ton plus bas :

—Je vous demande pardon ; mais, comme je crois vous l'avoir avoué déjà, les années ne m'ont pas corrigé... Je ne sais pas plus me maîtriser qu'au temps de ma jeunesse. Vous avez, d'ailleurs, pu vous en apercevoir... Pourquoi ne me répondez-vous pas?... Vous ai-je donc à ce point offensée !

Elle répéta lentement, presque d'un accent de rêve :

—Non, vous ne m'avez pas offensée. Il m'a semblé seulement un peu étrange de vous entendre ainsi me parler...

—Vous avez raison ; ce n'est, en effet, pas ainsi qu'un homme doit se permettre de parler à une femme qui lui est étrangère... Car nous sommes maintenant des étrangers l'un pour l'autre, n'est-il

pas vrai ? C'est même parce que j'en suis convaincu, aussi bien que vous, que je voulais vous adresser des excuses...

—Des excuses ?

—Oui, pour vous avoir si ridiculement entretenue de moi, le soir où j'ai eu l'honneur de vous rencontrer dans la montagne. C'était pour vous les adresser plus librement que je n'ai pas suivi vos amis.

Et il indiquait le groupe arrêté sur le sommet de la colline.

—Avais-je donc dit que je viendrais ici ?

—Non, mais je savais bien que vous ne résisteriez pas à la tentation de revoir cet horizon... quand vous vous croiriez à peu près assurée de ne rencontrer ici que la solitude. Il n'est pas facile de vous approcher, j'en ai la preuve ; si je ne vous ai pas plus tôt exprimé mes très humbles regrets, c'est que, tous ces derniers jours, vous avez daigné prendre la peine de me tenir à distance... Sans doute pour me faire comprendre à quel point j'avais péché contre toute convenance !

Il avait repris son accent d'ironie où semblait gronder une menace d'orage.

Elle dit, sans le regarder, contemplant toujours les lointains exquis :

—Vous n'avez aucune excuse à me faire. Même je vous remercie d'avoir eu confiance en moi et je regrette...

—De ne pouvoir me faire l'aumône de votre sympathie ? Oui, vous avez bien voulu me dire cela. Vous avez été divinement indulgente et bonne le soir dont nous parlons ; indulgente comme on doit l'être à l'égard des gens qui ne sont pas précisément heureux,—pour une raison ou pour une autre ! Soyez tranquille, je ne veux pas recommencer le cours de mes récriminations ; d'autant moins que je ne veux pas ajouter l'ennui de les entendre à vos propres tristesses...

Elle releva la tête d'un mouvement vif.

—Mes tristesses ? Qu'entendez-vous par là ?... Où avez-vous pris que j'étais triste ?

—J'avoue que c'est une pure supposition de ma part. Mais ne vous ai-je pas dit que votre jeu vous trahissait ? Il est parfois si douloureux ! Est-ce qu'une femme heureuse pourrait jouer comme vous l'avez fait l'autre soir, par exemple, dans cette église ?

Elle croisa ses deux mains d'un geste inconscient de lassitude.

—J'ai, comme tout le monde, des soucis, des inquiétudes, des tourments... Mais je ne suis pas triste ! Mes amis vous diront même que je suis parfois très gaie. Seulement, quoique je ne sois pas bien vieille, j'ai déjà beaucoup vécu ; et ce n'est pas en vivant qu'on se fait une âme souriante !

Il ne parut pas l'avoir entendue. Comme s'il eût seulement pensé tout haut, il poursuivait, avec une apreté qui contrastait bizarrement avec ses paroles :

—Je m'étais imaginé que ce serait pour moi une douceur de vous voir éprouver, sous une forme ou sous une autre, quelque chose de la douleur qui m'est venue un jour par vous... Et maintenant, la seule supposition que vous n'êtes pas heureuse m'est insupportable ! Il me faut bien le reconnaître, je me suis trompé quand j'ai pensé que la vengeance était le plaisir des dieux...

L'une contre l'autre, elle serra ses lèvres pour retenir toute parole imprudente qui pût aviver cette résolution de revenir sur le passé qu'elle sentait grandir en lui... Il continuait, ironique et rude :

— Ainsi vous ne daignez même pas me remercier de cette générosité dont j'avoue que je ne me croyais guère capable?... Me ferez-vous la grâce, au moins, de répondre à une question qui me brûle les lèvres depuis... bien des jours?... Oh! je n'ignore pas qu'il est fort indiscret de questionner. Mais je sais bien aussi que voici sans doute une des dernières fois où nous nous trouvons seule à seule, et je ne puis résister à la tentation d'en profiter... D'ailleurs, si vous ne jugez pas à propos de me répondre, c'est bien inutilement que je vous supplierai de le faire!

— Vous avez raison, fit-elle gravement; je ne dis jamais que ce que je veux...

— Ecoutez ceci: que pensez-vous d'une femme qui, aimée aussi absolument qu'elle ait pu souhaiter l'être par un homme, se dérobe à lui, sans lui faire même la charité banale d'un mot d'explication?

Ainsi, il y venait, avec cette invincible puissance de volonté qu'elle lui avait toujours connue, qui brisait les obstacles comme des joncs fragiles...

Et cette chose presque invraisemblable s'était produite, il ignorait encore pourquoi elle s'était arrachée à lui autrefois!...

— Dites, que pensez-vous de cette femme?

— Je pense que si elle peut agir ainsi, c'est qu'elle y est sans doute contrainte par des raisons très graves... et qu'il faut beaucoup pardonner, quand on ne sait pas les secrets motifs des actes des autres...

— Mais vous comprenez, n'est-ce pas, que l'homme garde le désir torturant de savoir pourquoi le mal lui a été fait; que l'idée le hante d'en demander la raison à qui peut la lui dire, quand, pour lui, l'occasion s'en présente?...

Elle fit, sourdement, tandis que, soudain lasse, elle s'asseyait sur une roche:

— A quoi bon revenir sur ce qui a été quand le mal est, sans doute, irréparable!...

— Soit, c'est inutile! c'est insensé! C'est... tout ce que voudra votre impeccable sagesse! Mais cette sagesse, je ne l'ai pas, moi, et je ne puis accepter l'idée que, de nouveau, nous allons être emportés loin l'un de l'autre sans que j'aie su de vous...

Mais elle l'arrêta, impérieuse, devenue très pâle.

— Ne touchez pas au passé! C'est un mort... Il faut laisser dormir les morts en paix.

— On parle des morts!

— Quand on en a le droit. Vous ne l'avez pas! Ni moi!...

— Je ne l'ai pas? Pourquoi?

Elle le regarda bien en face; ses yeux étincelants semblaient immenses dans son visage sans couleur.

— Vous vous êtes demandé plus d'une fois quelle femme j'étais?... Quoi que vous ayez jamais pu supposer, ou supposiez encore, j'espère que vous avez bien voulu me faire l'honneur de ne pas me ranger dans la catégorie de celles qui acceptent, ou qui prennent jamais le bien des autres; pour qui même il existe! Aujourd'hui, votre vie appartient à Mme de Gardannes, et je vous jure bien que je serais incapable de l'oublier!

Il eut une exclamation de colère et son talon broya le sol dans un mouvement de révolte orgueilleuse. Leurs regards se croisèrent, également pleins de flammes:

— Alors c'est à cause de Mme de Gardannes que vous vous dérobez aujourd'hui? Ne vous êtes-vous donc pas encore aperçue que nous nous étions accordé mutuellement, elle et moi, l'entière liberté de nos actes? Soyez sûre que nos existences sont trop parfaitement séparées pour que je lui fasse le moindre tort en vous parlant de... ce qui me tient au cœur... Chose qui ne m'arrivera pas plus avec elle que d'aller lui dire que vous avez été pour moi la femme unique dans une vie d'homme... La femme qu'on n'arrive jamais, vous entendez, *jamais!* à oublier! surtout quand on a toutes les raisons de la haïr!...

Un pli ironique souleva les lèvres frémissantes de Thérèse. Une «femme unique» qu'il avait remplacée en quelques jours. Il parlait de la blessure des curiosités inassouplies... Est-ce qu'elle aussi n'en souffrait pas, obsédée tant de fois par la soif de savoir pourquoi il était si aisément résigné à la perdre sans même un dernier mot d'appel vers elle, *l'unique*, comme il l'appelait?... Pourtant elle se taisait! alors que lui poursuivait, avec le même emportement passionné:

— Je vous le répète, je n'ignore pas plus que vous que c'est folie, surtout en cette circonstance, de regarder en arrière! Mais je n'ai pas, en ce moment, de plus ardent désir que de tenter de le faire encore une fois; et j'en suis arrivé depuis longtemps déjà à ne plus reconnaître d'autre loi que ma volonté et mon bon plaisir. Ne me jugez pas trop impitoyablement, si j'en suis tombé là, car, je vous le jure, vous en êtes plus responsable que sûrement vous ne l'imaginez... Ah! enfin vous me regardez!... Même sévères, j'ai besoin de voir vos yeux, qui sont incapables de tromper... Peut-être me diront-ils enfin pourquoi vous m'avez fait tant de mal autrefois!

Elle tressaillit, atteinte dans l'âme même, et un cri lui échappa:

— Est-il possible que vous ayez vraiment souffert ainsi par moi?

— Vous en doutez?... Alors c'est que jamais vous n'avez compris ce que vous étiez pour moi, ni ce que j'avais mis en vous! Dans aucune femme, je n'avais eu pareille foi... Mais par aucune, d'ailleurs, je n'ai été aussi atrocement déçu!

Tout bas, elle murmura en une supplication inconsciente:

— Mon Dieu! Mon Dieu!

Et, d'instinct, elle tourna la tête pour voir si les promeneurs ne redescendaient pas enfin et n'allaient pas la délivrer de ce tête-à-tête qui était pour elle une lutte épuisante. Encore quelques minutes à peine et ils seraient là...

Alors, arrêtant ses yeux sur ceux qui l'implorait, elle dit, avec une douceur suppliante:

— Il faut me pardonner le mal que je vous ai fait, je l'ai payé si durement!... Mais ne parlons plus de ce temps-là, de ce qui n'existe plus... Aujourd'hui, nous sommes aussi séparés que ces roches qui ne se rapprocheront jamais...

Et elle indiquait les formidables jets de pierre aux assises immuables...

— Je vous en prie, ne me tourmentez plus à me questionner sur ce qui a été... Ayez un peu pitié

de moi, car je vous jure que les jours ont été très lourds pour moi... Autrefois, nous avions fait ensemble un rêve... Nous en sommes depuis longtemps réveillés... Et je ne veux plus me rappeler que j'ai rêvé un instant... Je ne *veux* plus... Faites comme moi, ayez le courage de renoncer même au souvenir. Pensez au passé seulement comme l'on pense à des morts qui ont été chers... Et vous aurez au moins la paix!

—Cette paix des âmes glacées que vous enviez aux bégüines de Bruges... Ne m'en parlez pas, j'en ai l'horreur... Et vous aussi, vous le savez bien!...

Il se tut brusquement. La voix de Liane s'élevait tout près de lui:

—Comment, mademoiselle Thérèse, vous êtes ici! Et après avoir refusé de nous accompagner! C'est bien mal!

Thérèse ne se détourna pas, faible soudain devant la nécessité de se montrer maîtresse d'elle-même; et, d'un geste instinctif, elle passa les mains sur son visage, comme pour en effacer l'altération. Alors seulement, tandis que les paroles de tous se croisaient et détournaient d'elle l'attention, elle put faire l'effort de se tourner vers Liane. Même, elle parvint à trouver un sourire pour lui répondre...

Puis, elle se rapprocha de Marthe, qui l'attendait pour partir, car il était l'heure de regagner les voitures.

Philippe était près de la jeune fille. Elle ne parut pas le voir. Une seconde, elle s'arrêta pour envelopper du regard, une fois encore, ce paysage d'Auvergne que, jamais plus, elle n'oublierait... Puis, elle reprit sa marche...

Dans la prairie, les chevaux étaient déjà attelés, Nora se plaignant de la fraîcheur, car le soleil commençait à se voiler de brumes. Un lunch débout fut rapidement servi aux promeneurs. Puis tous remontèrent en voiture. Cette fois, le hasard ironique avait réuni dans le même landau, Thérèse et Nora de Gardannes, entre qui, heureusement, vinrent se placer Liane et Paul Arthuisse. Mais, seule, pendant le retour, Liane fut animée, joyeuse de causer avec Henri d'Orioies, qui escortait la voiture. Nora, très préoccupée du froid et de la poussière, se contentait de recevoir, avec une bienveillance de déesse les soins empressés de Paul Arthuisse; et Thérèse essayait en vain de soutenir une ombre de conversation, hantée par le souvenir des moments passés aux Roches, l'âme douloureuse et troublée comme aux mauvais jours.

Pas une fois, Gardannes ne se rapprocha, comme au départ du landau où elle était. Le visage dur, il allait solitairement.

Seulement, quand, la promenade finie, ils pénétrèrent ensemble dans le jardin de l'hôtel, au moment où ils allaient atteindre le perron que Nora avait gravi déjà, il lui dit, soudain, rude et suppliant:

—Alors, c'est chose certaine, jamais vous ne répondrez à ma question?

—Je n'ai rien à y répondre, fit-elle avec une amertume dont il ne pouvait mesurer la profondeur.

Et elle passa, tandis qu'il s'effaçait et la suivait lentement. Nora les regardait, une lueur mauvaise dans ses prunelles noires. Elle tenait une lettre.

—Philippe, votre courrier vous attend. Mais j'ai, de mon côté, un mot de votre mère qui réclame fort votre présence, le plus tôt possible, ainsi qu'elle vous l'écrit, sans doute, aussi. Il lui est arrivé une chose fort ennuyeuse. Sa lampe a mis le feu aux rideaux de sa chambre, dont la tenture et le mobilier ont été presque détruits. Elle n'a eu aucun mal; mais il paraît que votre présence lui serait utile, ces jours-ci, au sujet de je ne sais quelles constatations ou réparations à faire, par suite de cet accident... Irez-vous?... Croyez-vous pouvoir quitter la Bourboule?

Son accent, d'ordinaire nonchalant, avait pris soudain quelque chose de provocant... Philippe le sentit tout de suite.

—Et pourquoi n'irais-je pas?

—Mais... pour toute sorte de raisons... Parce que vous m'avez l'air de découvrir à la Bourboule un charme irrésistible... et nouveau!...

Il devina l'allusion. Alors, très maître de lui-même, il répondit, railleur:

—Je vous assure, Nora, que vous faites trop d'honneur à la Bourboule! beaucoup plus qu'elle n'en mérite...

XII

La destinée s'était si longtemps montrée bienveillante pour Mme de Gardannes, devenue la douairière de Gardannes, que c'avait été une stupeur pour elle quand, après sa chute de voiture, elle avait eu conscience qu'elle venait d'être frappée comme la plus humble des mortelles. Puis, lorsque les médecins lui eurent laissé entrevoir qu'il faudrait bien des mois pour qu'elle pût marcher,—si tant était que ce moment dût jamais arriver,—elle eut une crise de désespoir farouche qui fut suivie de bien d'autres; car elle non plus n'était pas de la race des résignés. Toutefois, peu à peu, la violence de ce désespoir s'était usée par son intensité même; et son fils la trouva plus calme qu'il ne l'avait vue depuis un certain temps quand il arriva à l'Hersandrie.

Même, l'émotion que lui avait donnée l'incendie de sa chambre semblait avoir eu le résultat de la distraire de son continuél tourment. Philippe en fit la remarque quand il l'entendit, dès son arrivée, le lui raconter avec une animation qu'elle avait perdue depuis son accident, quand il ne s'agissait pas de parler de cet accident même.

—Tu verras ma chambre tout à l'heure... Presque tous les meubles ont été atteints. Mon petit bureau, auquel je tenais tant, a surtout souffert! Tu me ferais plaisir en examinant s'il n'y aurait pas moyen d'y faire pratiquer de savantes réparations qui me le conserveraient...

Philippe promit. Mais ce fut elle encore qui alimenta la conversation. Il l'écoutait en silence, remarquant l'éclat conservé par sa beauté de femme, que n'avaient pu lui enlever ni les années ni la maladie. Avec le temps, cette beauté s'était comme spiritualisée, ayant perdu sa séduction troublante. Les cheveux étaient maintenant couleur de neige, avivant ainsi l'éclair de l'iris très noir; la peau était demeurée ferme et blanche, les dents superbes sous les belles lèvres souples, impérieuses, comme le trait hardi de sourcil. La main très soignée apparaissait de forme toujours impeccable dans le frissonnement des précieuses vieilles

dentelles qui ourlaient la manche, car elle gardait, même dans sa solitude d'été, son besoin d'élégance raffinée.

Près d'elle, sur une petite table, où les revues et les livres s'empilaient, au milieu des menus bibelots qui lui étaient familiers, quelques roses d'une espèce très rare et très odorante s'épanouissaient, et leur parfum imprégnait la grande pièce; encore que toutes les fenêtres fussent ouvertes sur le parc.

Oh! ce parc désert! de quel charme il se revêtait sous la mourante clarté rose de cette fin de jour qui enveloppait doucement d'ombre les allées profondes, sous le dôme des branches rapprochées! Et quelle impression de calme, quelle fraîcheur distillait la sombre masse des arbres qui se déchirait, par endroits, sur l'horizon des plaines!

Était-ce donc pour cela que Philippe en contemplait maintenant si obstinément les profondeurs vertes, tandis qu'il écoutait sa mère, la pensée tellement absente, qu'elle s'en aperçut enfin, et, après l'avoir considéré une seconde, lui demanda brusquement:

—Qu'as-tu donc? Philippe. Tu n'étais certaine-ment pas ici.

Il eut un faible tressaillement; et, d'un geste distrait, prenant une des revues, il en tourmenta les pages.

—Je vous demande pardon, ma mère, d'être un si piètre causeur. Excusez-moi et prenez-vous-en à la beauté de votre parc, si paisible qu'il invite au silence!

—Tant mieux! si c'est là ta raison. Je craignais que la Bourboule ne te manquât déjà...

Une lueur fugitive s'alluma dans les yeux de Philippe, mais elle n'en vit rien, car il ne regardait pas vers elle.

—La Bourboule me manquer? Non, sincèrement, ma mère, je crois qu'il m'est au contraire fort salutaire d'en être loin, et que je me serais bien trouvé de n'y avoir jamais mis les pieds...

—Vraiment? fit-elle surprise de l'ironie de son accent.

Mais elle ne l'interrogea pas davantage, sachant par expérience, que, comme elle, il supportait mal les questions. Et, sans insister, elle demanda négligemment:

—Y a-t-il beaucoup de monde à la Bourboule? Nora s'y plaît-elle?

—Nora y est surtout occupée à soigner sa santé et sa beauté!... Et, l'air de la Bourboule lui réussissant en particulier à ce dernier point de vue, elle regrette fort de n'oser y demander son portrait à Mlle Erlennes, le peintre, qui s'y trouve en ce moment...

Le nom lui était jailli des lèvres; comme si, privé de la présence de Thérèse, il lui fallait au moins parler d'elle. Mais il eut le regret intense de sa faiblesse, quand il sentit peser sur lui les yeux de Mme de Gardannes. D'un rapide mouvement, elle avait relevé sa tête, appuyée sur les coussins:

—Thérèse Erlennes, le peintre, est à la Bourboule?

—Oui; à notre hôtel même.

Elle fit: «Ah!» d'un accent si bizarre que Philippe, étonné à son tour, la regarda, attendant un mot d'explication. Mais, après un imperceptible

silence, elle dit en souriant, la voix un peu assourdie:

—Quelle singulière coïncidence! Est-ce que cette Thérèse Erlennes est celle que j'ai vue autrefois à Etretat? qui jouait du violon au Casino?... Une jolie fille que protégeait la colonie étrangère...

Les paroles étaient dédaigneuses. Il ne les releva pas.

—C'est elle... Seulement la jeune fille est devenue femme.

—Ah! elle a changé? Elle a vieilli?... Beaucoup?

—Vieilli?

Et Philippe eut un étrange sourire. Dans son souvenir, passait le visage de Thérèse, souple et fine, dans son éclat de belle fleur vivante, avec ses yeux profonds, couleur de violette, et ses lèvres fraîches autant que des lèvres d'enfant, qui gardaient si jalousement les secrets.

—Quelle phrase ai-je donc faite qui puisse vous amener à supposer pareille chose? J'ai voulu dire simplement qu'elle était aujourd'hui dans tout son éclat de femme et la possession de son talent d'artiste.

Un pli creusa le front de Mme de Gardannes.

—J'imagine que Nora n'est pas en relations avec elle?

—Vous imaginez? Pourquoi? Vous pensez donc que Nora, étant donnés ses goûts artistiques, ne méritait pas de se lier avec Mlle Erlennes, qu'elle a rencontrée plusieurs fois chez Mme Arthuse?

—Ah ça! Philippe, c'est un jeu, n'est-ce pas? Je le trouve, permets-moi de te le dire, d'un goût discutable, j'imagine, en effet, que tu avais toute sorte de raisons pour ne pas laisser ta femme admettre cette personne dans sa société...

Il se leva, jetant au hasard la revue qu'il avait gardée.

Elle répéta:

—Cette personne, qui n'est, en définitive, pas de notre monde.

—De notre monde? En effet, elle est de beaucoup supérieure à la foule des femmes qui composent «notre monde», pour employer vos propres expressions.

Tout obstacle éveillait en elle, comme en lui, l'instinct de la lutte; et, vivement, elle jeta, avec une raillerie mordante:

—Supérieure en quoi? En honorabilité, peut-être?

Leurs yeux se rencontrèrent avec l'éclair soudain de deux armes qui se choquent. Et, à son tour, il répliqua, ironique:

—Supérieure en honorabilité, je le crois sans peine. La chose est facile, et je souhaiterais que toutes les femmes que Nora appelle ses amies fussent aussi inattaquables que Mlle Erlennes.

—Inattaquable, la chose serait à vérifier! Mais inattaqués, les preuves sont faites. Tu as mauvaise mémoire, Philippe; cherche dans ton souvenir, remonte vers ce séjour à Etretat dont nous parlions tout à l'heure, et rappelle-toi ce qu'on disait alors...

—Quoi?... Des infamies bonnes à laisser tomber dans la boue d'où elles étaient sorties! Et dites par qui!...

—Tu les as crues pourtant, autrefois...

Il l'interrompit, presque violent:

—Ma mère, ne parlez pas d'autrefois; si j'ai cru ces calomnies...

—C'est parce que tu étais fou de cette femme, qui s'était jouée de toi... Et j'ajouterais que tu me parais en chemin pour le redevenir. Ce qui ne doit pas être!

Il s'adossa à la cheminée, sa tête orgueilleuse rejetée en arrière; un pli d'amertume crispait sa bouche.

—Ma mère, que vous êtes donc prévoyante! Et quel souci vous avez de ma fidélité conjugale! Tranquillisez-vous... C'est par pure chevalerie que je viens de m'improviser le champion de Mlle Erlennes, parce que les jugements injustes me font partir en guerre! et rien de ce que vous redoutez n'arrivera sans doute. Ah! quand bien même je me sentirais induit en tentation, parce que je suis un homme de piètre vertu, Mlle Erlennes saurait bien m'obliger à en rester à ladite tentation. Si vous avez cru—comme moi, c'est entendu—les misérables propos tenus sur son compte, par envie ou par vengeance, vous avez été aussi aveugle que moi-même! Vous pouvez vous en rapporter, sur ce point, à mon expérience très chèrement acquise; cette femme-là n'est pas de celles qu'on achète, ni de celles qui se laissent prendre.

—Conclusion, elle est de celles qui se donnent! Ce qui, au point de vue où nous nous plaçons, est absolument la même chose.

Il réprima un geste de colère.

—Décidément, ma mère, vous en voulez fort à Mlle Erlennes. Et vous devez avoir pour ce à de bien graves raisons; car, enfin, il serait assez naturel que vous lui montriez, au contraire, quelque bienveillance, puisqu'elle est la fille d'un homme que j'ai vu reçu chez vous, en ami, autrefois!...

Les prunelles noires de Mme de Gardannes semblaient tout à coup s'agrandir:

—Quoi? Que veux-tu dire?

—Ne savez-vous donc pas que le vrai nom de Mlle Erlennes est Thérèse Rigal?

Elle ne répondit pas tout de suite. Quand elle parla, sa voix avait pris quelque chose de lointain.

—Qu'est-ce que cette nouveauté? C'est à la Bourboulle qu'elle a surg?

—C'est une nouveauté que nous étions, vous et moi, fort ignorants de ne pas connaître... si, toutefois, vous n'étiez pas mieux renseignée que moi! Tout le monde en paraît très au fait; et Hennebert, dès qu'il m'a parlé du talent de Mlle Erlennes, m'a tout de suite fait remarquer qu'il avait certaines qualités dont elle a hérité de son père. Par la même occasion, il m'a servi sur le compte de ce dernier une série de petites histoires, vraisemblablement authentiques, qui tendent toutes, plus ou moins, à prouver qu'il se montra un parfait drôle en plusieurs circonstances de sa vie privée, à l'égard de sa femme et de sa fille. Mais c'était un drôle doublé d'un admirable artiste, il est vrai. Le *Condottiere* que vous avez de lui, pour lequel il s'est pris comme modèle, est un pur chef-d'œuvre, comme aussi le portrait qu'il a fait de vous.

Elle ne répondit pas, et Philippe fut étonné de l'expression de fatigue qu'avaient prise soudain ses traits, comme de la fixité inaccoutumée de son regard. Mais, à l'observation qu'il lui en fit, elle redevint elle-même; les yeux encore un peu voilés pourtant.

—Ce que j'ai? Un léger étourdissement... J'y suis sujette maintenant. Ce n'est rien.

Et comme si son malaise lui eût fait oublier le sujet de conversation qui venait de l'agiter, elle n'y revint pas. Changeant de ton, elle pria son fils de sonner sa demoiselle de compagnie pour un ordre à lui donner et s'affaira longuement avec elle. Si bien que Philippe n'eut plus avec sa mère un instant de solitude jusqu'au dîner, qui fut annoncé peu après.

Elle lui en fit les honneurs avec le même souci de se montrer séduisante hôtesse que s'il eût été un étranger, n'ayant aucune allusion à Thérèse, dont elle semblait s'être désintéressée, autant que des sentiments de son fils pour la jeune femme. Elle parla peu de Nora, mais beaucoup de l'enfant, qu'elle se plaignait de ne pas voir assez souvent; et son nom, jeté tout à coup entre eux, les rapprocha un instant dans une commune affection. Puis, le dîner fini, se disant un peu fatiguée, elle lui rendit la liberté et déclara qu'elle allait se faire remonter dans son appartement.

Alors, resté seul, Philippe s'en alla fumer dans une allée qui fuyait toute feuillue. Mais son corps seul y errait. Sa pensée lui avait échappé, enfuie vers le petit pays d'Auvergne où était la femme qui demeurerait pour lui une indéchiffrable énigme.

Pendant des années, affolé de jalousie par son départ subit et inexplicable, il avait pu croire vraies les accusations insistantes portées sur elle par des lettres anonymes, même les insinuations perfides de sa mère, parce que les faits, comme son silence persistant, semblaient y avoir donné raison. Mais maintenant qu'il l'avait revue, toutes ces accusations étaient tombées, ainsi qu'une vaine poussière. Lui, si sceptique sur la vertu féminine, il avait aujourd'hui l'invincible conviction que Thérèse était et avait toujours été impeccable. Le mystère de sa conduite autrefois, sa volonté de se dérober à toute explication, excitaient en lui une curiosité douloureuse et irritante dont la morsure le meurtrissait incessamment, avivant en lui le désir insensé de lui arracher son secret, au nom de cet amour dont il l'avait si passionnément enveloppée... Pourtant il se maîtrisait, bien que ce fût, pour sa nature fougueuse, un supplice de toutes les minutes, que cette obligation, devant laquelle il devait se courber en galant homme, de respecter la réserve où elle s'enfermait...

Et les jours passaient; une semaine peut-être encore, et ils seraient séparés; elle partirait sans lui laisser, il en était certain, aucun espoir de la retrouver, d'ors qu'en lui se réveillait au contraire, dominateur, comme autrefois, le besoin de la voir, de l'entendre, d'être mêlé à sa vie, de pénétrer dans son âme fermée pour y chercher l'ancienne Thérèse, ardente et jeune; la Thérèse d'Etretat, dont le seul rire lui était un charme, aux heures délicieuses, où il l'aimait.

Ah! il l'avait bien aimée! et avec le meilleur de lui-même! Jamais aucune femme ne lui avait inspiré ce mélange d'admiration et de respect, nulle autre n'avait eu sur son impérieuse volonté, sur son âme passionnée, indépendante et altière, la toute-puissance de celle-ci, qui eût pu faire de lui un homme tout autre... Mais elle n'avait pas voulu...

De nouveau, comme il l'avait fait pendant de longues heures de son voyage jusqu'à l'Hersandrie, il revêcut tous les jours qu'il venait de passer auprès d'elle. Déjà plus de trois semaines, depuis leur rencontre inattendue au Parc, où elle lui était soudainement apparue, résurrection poignante d'un rêve fini.

Où était-elle à cette heure ? Se promenait-elle solitairement, comme elle l'aimait ? Était-elle montée sur cette plate-forme rocheuse où, un soir, il avait laissé échapper devant elle le cri de sa misère ? Ou bien, se trouvait-elle chez Mme Arthuse, y rencontrant ce Kergoz que, jalousement, il devinait tout occupé d'elle ?

Et la seule idée que, peut-être, ils étaient ensemble lui fut si intolérable qu'il jeta son cigare et revint vers le château pour fuir cette ombre silencieuse qui le livrait trop à lui-même. Une lampe brûlait dans le salon, où personne n'avait désiré son retour. La seule créature pour qui sa présence était une joie, sa toute petite Suzette, était loin... Sa mère?... Ah ! que leurs âmes étaient étrangères l'une à l'autre ! aussi étrangères que l'avaient été leurs deux vies, au temps de son enfance, puis de sa jeunesse.

Avec quelle âpreté elle avait attaqué Thérèse ! Pourquoi?... Il songea, invinciblement ramené vers l'absente, Avec une obstination douloureuse, il se prenait à ressusciter le passé, essayant de lui arracher le secret de Thérèse, la fille d'Olivier Rigal.

Ressemblait-elle à son père, comme le prétendait Hennebert ? Dans son impuissance à se distraire d'elle, il prit brusquement la lampe pour aller voir le portrait, resté dans l'appartement de sa mère, dans la chambre où le feu s'était déclaré. Il entra et posa la lampe sur le petit bureau à demi brûlé, dépouillé de tous les papiers qu'il avait enfermés et que Mme de Gardannes avait recueillis. Les flammes avaient dévoré les rideaux et marbré les tentures de taches rousses ; mais elles n'avaient pas touché le portrait de Rigal, qui, violemment éclairé par la lumière crue de la lampe, dévoilée de son abat-jour, s'animait d'un éclat de vie. Et Philippe eut la brusque sensation de voir tout à coup surgir du passé ce beau grand garçon qui avait, un soir de bal travesti chez Mme de Gardannes, porté ce costume de *condottiere* avec une si haute mine, qu'elle avait voulu son image ainsi.

Philippe regarda avidement le portrait, secoué d'une crainte obscure que Thérèse ne ressemblât à cet homme qui lui avait toujours inspiré une antipathie étrange. Elle avait le même dessin de bouche, volontaire et caressant, la même ligne ferme de sourcils, la même allure fière, pourtant d'une grâce extrême... Mais c'était tout ; et l'expression des yeux, comme des lèvres, était si différente qu'elle effaçait toute ressemblance entre eux.

Philippe alors se détourna et revint vers le petit bureau pour prendre la lampe qui en éclairait brutalement l'ouverture béante. La tablette supérieure n'existait plus, laissant à découvert les tiroirs éventrés, où demeuraient abandonnés des débris de papiers roussis par la flamme. D'un doigt machinal, il les écarta pour mieux examiner l'état du petit meuble qu'il savait être cher à sa mère, que ce même Rigal avait choisi pour elle...

Il se le rappelait tout à coup, et ce souvenir lui fut désagréable, comme tout ce qui concernait cet homme.

D'un geste brusque, il retira le tiroir secret, dont la serrure avait sauté, déchirant le bois. Il était vide comme les autres ; mais quelques chiffons de papier, à demi brûlés, avoient glissé derrière. Philippe les écarta ; ils tombèrent en poussière ; un seul feuillet resta, moins atteint que les autres. Il le prit et ses yeux rencontrèrent la ligne tracée en haut, d'une grande écriture féminine :

"Etretat, 1er septembre 189..."

Etretat... Et cette date...

Un choc l'ébranla tout entier. Qui avait écrit ces mots ? Non pas sa mère. Ce n'était pas là son écriture capricieuse. Celle-là était faite de caractères fermes et pourtant fiévreux. Il regarda les lignes tracées un peu plus bas :

"Mon ami, je sens que je vais vous faire bien du mal. Pourtant il faut que je vous dise moi-même ce qui est si cruel... L'apprenant par une autre, même par Manuela, je sais que vous ne croiriez pas ! Et pourtant... Mon ami, nous avons fait l'un et l'autre un rêve divinement bon, mais seulement un rêve, en espérant que nous pourrions vivre ensemble... Ecoutez-moi, avec toute votre âme, comme je vous parle avec la mienne... Je ne suis pas libre de vous donner ma..."

Mais ici la flamme avait passé, dévorant le bas de la page. Philippe eut une exclamation sourde. Ces lignes datées du jour où, pour la dernière fois, il avait vu Thérèse à Etretat, elle seule avait pu les écrire ! Elle seule...

Et maintenant voici qu'il n'en pouvait plus douter. Sur le second feuillet, il demeurait, échappées au feu, quelques lettres d'une signature : Thér...

Ainsi, elle lui avait écrit !... une lettre, un mot qui n'était pas arrivé jusqu'à lui et qui, peut-être, avait décidé de leurs vies à tous deux... Qui avait supprimé cette lettre, sinon sa mère qui *voulait* les séparer, comme elle savait vouloir ?... Mais pourquoi le voulait-elle ? A cause de lui seul, pour qui elle était ambitieuse ? Ou bien à cause d'elle, l'aimée... ?

Et la soif de la vérité, qui le torturait depuis tant de jours déjà, le domina soudain si absolument que, d'une main brutale, il arracha les tiroirs du meuble, dans l'espoir fou d'y trouver quelque autre reste de cette lettre qui lui livrerait enfin le secret tant cherché... Un cri bas lui échappa... Parmi les cendres, il distinguait encore un chiffon de papier ; et il lut, sans réfléchir, sans hésiter, sans s'apercevoir même que l'écriture n'était plus celle de Thérèse :

Et il trouva dans cette lettre l'explication de la conduite de sa mère, pourquoi elle l'avait éloigné de Thérèse.

Mais en lui ne s'éleva point cette révolte terrible et désespérée du fils atteint, dans son culte filial. L'heure était lointaine maintenant, où ce culte avait été irréparablement brisé, et elle restait l'une des plus atrocement cruelles que Philippe de Gardannes eût jamais traversées ; l'une de celles vers lesquelles sa pensée ne retournerait jamais. Mais ce fut comme un torrent d'amertume qui passait sur lui, l'ébranlant d'un frisson d'angoisse et de dégoût, lui laissant dans le cerveau une seule idée très nette : cette vérité qu'il découvrait tout à coup par hasard, après tant d'an-

nées, Thérèse, elle, la connaissait... C'était là l'explication de son refus, de son départ, de ce soin obstiné qu'elle apportait à fuir toute question, tout retour sur le passé...

Et cela lui parut tout à coup d'une évidence telle qu'un mépris le cingla pour son long aveuglement.

Au hasard, il fit quelques pas dans la chambre, puis s'arrêta court devant le portrait, et son regard, dur et fixe, se posa sur le beau garçon, si hardiment séduisant, dans son costume d'aventurier italien... Il sondait la nuit d'autrefois, forçant, par une tension aiguë de sa mémoire, les dates, les faits à venir contrôler sa première impression instinctive.

Que ce fût cette vérité ou tout autre motif qui avait fait agir sa mère, lui, il s'était laissé jouer comme un enfant qu'on leurre avec des mots. Il avait été ridiculement, stupidement aveugle, jusqu'à l'invraisemblable, puisque le jour où Hennebert lui révélait le vrai nom de Thérèse et lui racontait l'histoire de Rigal, il n'avait rien senti de ce qui lui paraissait aujourd'hui d'une évidence monstrueuse.

Mais sûrement Thérèse savait... Elle devait savoir, non pas peut-être pendant les premières semaines bénies de leur commun séjour à Etretat, mais plus tard, quand elle s'était dérobée, acceptant l'injure des soupçons éveillés par son brusque départ... L'acceptant pourquoi? Pour lui éviter, à lui, une révélation atrocement cruelle? ou bien parce qu'elle avait le dégoût de l'abîme moral creusé entre eux?...

Quoi enfin? Toujours des questions sans réponse... Et il eut tout à coup si intense le besoin de voir se dissiper, même au prix de nouvelles douleurs, toutes ces ombres entre elle et lui, d'être enfin délivré de la torture de l'incertitude, que si l'impossibilité matérielle ne l'en eût empêché, il fût parti en cette minute pour aller à elle et l'interroger une dernière fois.

Instinctivement, il se rapprocha de la fenêtre, fuyant maintenant le portrait redoutable et le petit bureau où gisaient les deux feuillets, parmi les cendres, l'âme ravagée par une tempête qui y soulevait tout le limon des mauvais jours. Elle y ravivait la conscience de sa vie gâchée, dont le vide le suppliciait à ce point que, dans toutes ses folies, il y avait eu l'invincible soif d'en étouffer le sentiment, autant que d'oublier la blessure inguérissable dont il n'avait jamais permis à personne de mesurer la profondeur.

Au dehors, c'était une nuit bleue, claire comme celle-là même où il avait parlé à Thérèse dans la montagne. Il y songea... Et alors, refulant en arrière toute autre impression, le regret dévorant cria en lui d'avoir perdu l'aimée, de l'avoir perdue sans retour... Après ce qu'il avait lu, il n'en pouvait plus douter!

Pourtant, en cette minute, il eût donné tout ce que l'existence pouvoit encore lui réserver de douleur, tout, tout! pour la sentir d'âme, au moins, bien à lui... seulement pour rencontrer dans ses yeux l'expression d'autrefois, celle qu'il y avait vue une minute, au bord du gouffre de la falaise, alors que ni lui ni elle ne savaient...

XIII

C'était le lendemain matin. Un éclatant soleil trouait les rideaux.

—Madame fait demander si monsieur veut bien passer chez elle.

Il eut une hésitation. Puis il répondit:

—C'est bien. J'y vais.

Après tout, il fallait bien qu'il revît sa mère avant de partir, comme il fallait aussi qu'elle ignorât les découvertes que le hasard lui avait fait faire.

—Madame est dans le salon bleu.

Il entra dans la grande pièce où elle était installée depuis que sa chambre était devenue inhabitable. Comme la veille, elle était sur sa chaise longue, habillée avec le même raffinement délicat. Sur sa petite table, était demeurée la même revue qu'il avait feuilletée, et, comme la veille encore, en le voyant, la demoiselle de compagnie disparut avec une légèreté d'ombre. La mère et le fils demeurèrent seuls dans la pièce, où la lumière entraît tamisée par le store, que la brise agita d'un battement d'aile... Pourtant, quand Mme de Gardannes leva les yeux vers son fils, une exclamation lui vint:

—Qu'as-tu donc? Philippe.

—Ce que j'ai?...

—Une mine affreuse. Regarde-toi.

D'un mouvement machinal, il tourna la tête vers la grande psyché. Oui, les épreuves de la nuit avaient laissé une rude empreinte sur ses traits. Il dit:

—J'ai passé une mauvaise nuit...

—Pourquoi?

—Je ne pouvais dormir.

—Vraiment?...

Mais elle n'insista pas, sentant qu'il n'était point disposé à donner d'explications. Et elle continua:

—Je voulais te demander... Ah! d'abord autre chose, pendant que j'y pense. C'est toi qui es sorti hier soir vers onze heures? J'ai entendu un bruit de porte ouverte sur le parc, qui m'avait inquiétée, quand je me suis souvenue que tu avais un goût excessif pour les promenades dans la nuit.

—J'ai, en effet, conservé le grand amour des courses nocturnes, et j'ai longuement marché hier soir. Je regrette de vous avoir effrayé.

—Oh! pas bien longtemps. Je me suis vite rendormie, et j'ai eu, moi, une nuit excellente.

Et ce devait être vrai, car le visage avait un éclat reposé. Tandis qu'il passait des heures torturantes, elle dormait en paix, sans soupçonner quelle course son fils faisait, poussé par un besoin exaspéré de fuir la maison, où lui était plus intolérable encore le tumulte de ses pensées. Elle ne savait pas qu'il avait marché, inconscient du temps; à la fin, avide seulement d'engourdir, au moins un instant, le souvenir en lui; qu'il n'était rentrée que vers l'aube, s'était jeté sur son lit pour y tomber dans un lourd sommeil sans rêve, où pourtant lui demeurait la conscience d'une douleur.

Brutalement, il pensa à quel point les créatures sont loin les unes des autres, enfermées chacune dans la prison de ce qui les touche. Ainsi, elle avait dormi en paix, tandis que son fils découvrait le roman fini de sa jeunesse de femme, que

peut-être, après tout, elle avait oublié..... Elle ne regrettait rien de ce qui avait été, n'ayant point de gênants préjugés, estimant la vie une assez sombre aventure pour qu'il fût sage d'en savourer les fugitives douceurs. Elle avait été heureuse, et pouvait l'être, sans que son égoïste quiétude fût troublée par le souvenir du mal que sa propre jouissance avait fait à d'autres, par la plainte mystérieuse de deux existences qu'elle avait brisées. Si elle regrettait quelque chose, c'était sa jeune beauté, dont la vision lui demeurait vivante dans le portrait toujours suspendu sous ses yeux...

Philippe eut l'intuition de tout cela, tandis que ses yeux devenus durs contemplaient le visage apaisé de sa mère. Certes, elle ne soupçonnait rien de la tourmente qui le bouleversait. Mais elle sentit une espèce de gêne de l'acuité de son regard, et, souriant un peu, elle dit :

—Ne m'examine pas ainsi, Philippe; je ne suis plus bonne à voir. C'est fini ce temps-là! Pour me convaincre que je n'ai pas toujours été vieille femme impotente, il me faut regarder en arrière...

Et, d'un geste léger, elle indiquait le portrait. Un frémissement le crispa. Mais, changeant de ton, elle poursuivait déjà :

—Pourrais-tu me dire, Philippe, d'où sort cette nouvelle qui m'a été apportée tout à l'heure, que tu devrais partir aujourd'hui même?

—C'est la vérité. Je compte reprendre le train tantôt. Je vais donner ce matin les ordres pour la réparation de votre chambre et...

Mme de Gardannes l'interrompit. Jamais elle n'avait admis que personne, même son fils, pût la quitter. C'était elle qui, seule, pouvait quitter les autres...

—Ainsi, c'est tout ce que tu daignes m'accorder? Quelques heures à peine! Je croyais pourtant que Nora et toi, vous étiez des époux très capables de supporter sans déchirement une séparation?

Nora! Le nom de sa femme sonna bizarrement à son oreille. Ils étaient devenus si étrangers l'un à l'autre qu'il n'avait pas une fois songé à elle, durant toute la nuit.

—Avouez, ma mère, qu'il n'est guère généreux de me rappeler si souvent mon peu de bonheur conjugal. Ce n'est, en effet, pas Nora qui doit désirer promptement mon retour à la Bourboule, mais vous oubliez que j'y ai ma fille.

—Ah! Alors c'est pour ta fille que tu es si pressé de repartir? pour ta fille, que tu restes des semaines et même des mois sans voir, quand la passion des voyages te reprend; et tu voudrais me faire admettre que c'est elle qui te rappelle si précipitamment en Auvergne?... Allons donc! Tu me crois trop naïve, Philippe. La simple vérité est que tu es attendu!

Il sentit l'allusion, mais, impassible, il fit :

—Vous vous trompez. Je ne suis pas attendu.

—Pas même par une belle artiste que tu places sur un piédestal de femme supérieure et irréprochable?

L'ironie cinglante de sa voix donnait à ses paroles un tel caractère d'insolence à l'égard de Thérèse qu'un vent de colère enveloppa Philippe. Pourtant, il se contint encore. Mais sa voix sonnait très rude, quand il jeta, debout :

—Ma mère, je croyais vous avoir dit hier que je considérais comme mensongère et méprisable

toute insinuation contre Mlle Erlennes? Ce matin, je pense comme hier.

Un éclair courut dans les yeux noirs de Mme de Gardannes :

—Je ne m'en étonne pas... Quoique tu t'en défendes, te voilà de nouveau ensorcelé!... A ce point que toute ton expérience, qui doit être grande pourtant! t'empêche de voir dans le jeu de cette fille...

Elle n'acheva pas. Sur le visage de son fils, il y avait une telle expressoin qu'elle n'acheva pas... Ce fut lui qui parla, incapable de se maîtriser davantage; et, plus forts que sa volonté, les mots irréparables lui échappèrent :

—Ma mère, pourquoi haïssez-vous ainsi Mlle Erlennes et essayez-vous de me la faire mépriser, de m'éloigner d'elle? Craignez-vous donc qu'elle ne me dise ce qu'elle m'écrivait autrefois?...

—Autrefois?

—Oui, autrefois, le jour où elle a quitté Etre-tat... Ce qu'elle m'écrivait dans une lettre qui ne m'a pas été remise!

Il y eut une seconde de silence très lourd, où vibrat, par la fenêtre ouverte, la lointaine rumeur des champs.

Une stupeur avait contracté les traits de Mme de Gardannes, mais elle se ressaisit tout de suite :

—C'est Thérèse Erlennes qui t'a raconté cette histoire de lettre?

—Elle? Jamais, vous m'entendez, jamais elle ne m'a permis de faire une allusion même... au passé.

—Alors, comment imagines-tu?...

—Je n'imagine rien, je *sais*... J'ai vu la lettre...

—Tu as vu?...

Elle était devenue blanche autant que la dentelle qui nimbait ses cheveux. Mais son regard était impérieux :

—Et où as-tu vu?...

—Ici même...

—Ici? Quand cela?...

—Hier soir...

Elle le regarda, soulevée sur ses coussins avec un visage de cire, où flambaient des yeux ardents qui interrogeaient, tandis qu'il poursuivait en paroles martelées, dominé de nouveau par cette soif de vérité qui emportait toutes ses résolutions de silence :

—Dans le petit bureau que vous m'avez demandé d'examiner et que j'ai regardé hier soir : il était resté des chiffons de papier presque en cendres. Je les ai pris, par hasard, pour les jeter. Sur l'un d'eux, il y avait ceci d'écrit...

Il prit le portefeuille où était enfermé le fragment de la lettre de Thérèse. L'autre billet n'était plus que poussière, et il en avait rejeté le souvenir derrière lui, comme on laisse tomber des cendres mortes.

—Il y avait ceci d'écrit...

Et, la voix sourde, il lut lentement les quelques lignes. Mme de Gardannes n'avait pas eu un mouvement. Ses traits semblaient figés dans la même expression de volonté qui durcissait ceux de son fils. Jamais plus qu'à cette heure ils ne s'étaient rassemblés. Seulement, quand il s'arrêta, elle demanda, sans le regarder, les yeux arrêtés sur les cimes vertes du parc :

—Et alors?...

—Alors, vous comprenez que je veux savoir quelle était la raison donnée par Thérèse Erlennes

pour me faire tant de mal quand elle n'ignorait plus que je l'adorais... Ne soupçonnez-vous pas ce qu'elle disait dans cette lettre?

Presque violemment, Mme de Gardannes jeta :

—Comment le saurais-je? Je n'étais pas la confidente de cette personne!

—Non... Seulement j'ai la conviction que vous avez eu connaissance de cette lettre, qui ne m'est jamais arrivée parce que vous...

Elle l'interrompit, la tête orgueilleusement redressée :

—Tais-toi... Eh bien, oui, c'est vrai. Je l'ai gardée, cette lettre qu'un hasard te jette aujourd'hui entre les mains. Je l'ai gardée parce que je ne voulais pas te voir gâcher ton avenir par un mariage insensé dont cette fille elle-même sentait si bien l'impossibilité qu'elle s'est dérobée au moment où tu avais la folie de le lui offrir!

Si sa mère n'eût pas été, à cette heure, une pauvre créature immobilisée par la paralysie, il n'eût peut-être pas été le maître d'arrêter les mots qui jaillissaient de sa pensée. Mais elle était à sa merci, et les lèvres blanches, serrées, il dit seulement :

—Vous ne vouliez pas me voir gâcher mon avenir! Dites-moi donc ce qu'il a été, grâce à vos soins, paraît-il. Savez-vous bien que pour avoir perdu Thérèse Erlennes, je suis aujourd'hui un homme qui a le mépris de lui-même et l'horreur de son existence manquée, si aiguë que je me demande si je résisterai encore longtemps à cet écroulement de tout ce que j'ai souhaité et espéré une fois seulement, mais de façon à ne pouvoir l'oublier jamais! Ah! vous pouvez être satisfaite de votre oeuvre! Elle a été complète, car si j'ai commis cette irréparable sottise d'épouser une femme qui n'était qu'un caprice à satisfaire, comme je n'étais pour elle qu'un nom à prendre, c'est que vous étiez enfin parvenue à m'enlever tout espoir d'être heureux par la seule femme que j'aie aimée! Ah! si sincèrement vous avez cru préparer mon bonheur, je vous jure que vous vous êtes bien trompée!

Il s'arrêta une seconde. Impassible, les yeux à demi clos, elle demeurait immobile autant que si elle n'eût pas entendu les paroles de son fils. Mais elle eut un léger tressaillement quand il finit, de ce même accent douloureux et violent qui, sur ses lèvres impérieuses, résonnait étrangement, pareil à une plainte :

—Comprenez-vous, maintenant, qu'il faut que je parte? que, pour le moment, il m'est impossible d'oublier que vous...

—Quoi?... Si vous aviez lu cette lettre...

Elle ne le tutoyait plus.

—Si vous aviez lu cette lettre, qu'en aurait-il été de plus? puisque Thérèse Erlennes refusait de devenir votre femme sous prétexte—si toutefois je me souviens bien encore!—qu'elle ne s'appartenait pas, sa mère ne pouvant se passer de ses soins...

Toujours ce même motif donné... Mais Philippe maintenant était impuissant à croire que ce fût le vrai... Il eut la pensée déchirée par le souvenir de l'autre obstacle, inarticulé celui-là, dressé entre eux, immuable, qui les avait séparés bien plus sûrement que toutes les paroles et les intrigues de Mme de Gardannes.

Mais sur cette raison-là, ses lèvres étaient scellées, et il répéta seulement :

—Si j'avais connu la réponse de Mme Erlennes, je n'aurais pas cru qu'elle était la misérable coquette, l'espèce d'aventurière que vous étiez arrivée à me faire voir en elle, parce que j'étais stupidement jaloux! Je me serais peut-être incliné devant la raison qu'elle m'aurait donnée, mais, du moins, je n'aurais pas vécu presque toute ma jeunesse d'homme avec le mépris de la femme, en qui je ne pouvais plus voir qu'un objet de plaisir misérable!

Elle ne répondit pas. Peut-être pour la première fois, elle venait de mesurer la profondeur du mal qu'elle avait fait à son fils et éprouvait l'acuité d'un remords. Mais elle était trop orgueilleuse pour rien trahir de son impression intime. Seulement, jamais elle n'avait éprouvé un sentiment plus voisin de la haine pour cette Thérèse Erlennes qu'elle avait voulu, à Etretat, séparer de son fils, par ambition maternelle, d'abord... Plus tard, apprenant le vrai nom de la jeune fille, elle avait moins encore hésité à tout tenter pour les éloigner l'un de l'autre...

Il était allé vers la fenêtre, comme pour y chercher un peu d'apaisement dans le calme qu'épandait le grand parc ombreux et, par delà les arbres, le large infini des champs, des prairies herbues... Ah! qu'il eût été bon d'être impassible comme les choses, de ne plus rien sentir de la misère des pauvres vies humaines!... Pourquoi ne pouvait-il aller à elle, l'aimée d'autrefois, et oublier tout ce qui n'était pas ses yeux profonds, son âme close, sa forme charmante?... Pourquoi sa volonté à lui, invincible et audacieuse, était-elle, cette fois, aussi impuissante qu'une volonté d'enfant?... Et une révolte l'ébranla. Il se détourna :

—Vous comprenez, n'est-ce pas, ma mère, qu'il est mieux que je parte?

Elle fit : «Oui,» se sentant vaincue par la force mystérieuse qui déjoue les calculs les plus certains... Mais, quand il sortit de la pièce, elle, autant que lui, savait que, pour la dernière fois, ils avaient ensemble effleuré le passé.

XIV

Tout le petit cercle que le hasard avait un moment groupé autour de Thérèse Erlennes allait être dispersé.

La saison avançait à la Bourboule et le mouvement des départs s'accroissait avant la fin d'août. Antoinette Arthuse, la première, venait de quitter le petit pays, reconduite par son frère. Puis c'était maintenant le tour des Kergoz, que Thérèse devait suivre le lendemain. Pour elle aussi, ce séjour qu'elle n'oublierait pas était fini.

Elle le rappelait encore à Liane, qu'elle était venue embrasser une dernière fois ce matin de leur départ et qui, le regard humide, lui répétait tendrement :

—Comme c'est triste de vous laisser derrière nous, de penser qu'il va maintenant falloir rester des semaines et des semaines sans vous voir!... Et dire que nous aurions pu ne partir que demain, en même temps que vous, si Pierre n'était attendu à Kergoz!... Tu es bien sûr, Pierre, que tu ne pouvais pas retarder ton retour?...

—Très sûr, Liane, sinon je serais resté bien volontiers.

Sa voix avait son habituelle fermeté; mais une sorte de regret y frémissait, et Thérèse le regarda, étonnée. Comme à l'ordinaire, il était froidement maître de lui-même. Alors, revenant à Liane, elle lui dit, caressant les petites mains glissées dans les siennes:

—Ne regrettez pas, chérie, à cause de moi, de partir aujourd'hui. Nous n'aurions guère pu jouir l'une de l'autre; tantôt, j'appartiendrai toute à mes bagages. A peine aurai-je un petit moment pour aller faire mes adieux à la Bourboule.

—Vous la regrettez aussi?

Thérèse resta silencieuse une seconde.

—J'y ai passé de très bonnes heures, et je ne me souviens plus que de celles-là... Vous savez, ma petite Liane, quand on se sépare de ses amis, il ne faut plus se rappeler que ce qui nous les a fait aimer...

Liane n'eut pas le loisir de répondre. De la fenêtre, Marthe appelait:

—Liane, veux-tu monter un instant? Maman a besoin de toi.

Elle cria:

—Je viens.

Puis, se tournant vers Thérèse, elle implora:

—Attendez-moi, je redescends. D'ailleurs, vous m'avez promis que vous resteriez jusqu'au moment où la voiture nous emportera!

Elle s'échappa. Pierre restait debout, silencieux, regardant vers les promeneurs qui passaient devant la grille du petit jardin, où il était à peu près seul avec Thérèse. Ce fut elle qui reprit:

—Quelle délicieuse petite soeur vous avez!... J'ai à vous remercier beaucoup de m'avoir fait souvent le plaisir de me la confier...

Il eut un mouvement pour l'arrêter.

—Je vous en prie, ne me remerciez pas. Je suis très heureux, trop heureux! si j'ai pu ainsi vous être agréable, puisque c'était la seule manière dont je pouvais y réussir.

—Parce que? fit-elle, surprise.

—Parce que je n'avais rien de ce qu'il fallait pour que ma société pût être du moindre intérêt pour une femme comme vous!

—Une femme comme moi?... Monsieur de Kergoz, quelle étrange idée vous êtes-vous donc faite de ma pauvre personne!

Il dit simplement:

—Une idée telle que vous me demeurerez inoubliable. J'ai appris et compris bien des choses, depuis que je vis près de vous. L'expérience m'a quelquefois paru pénible à acquérir. Mais il y a des leçons qu'on n'achète pas trop cher... Non, je ne regrette rien de mon séjour à la Bourboule!

Elle l'écoutait, cherchant à démêler le sens caché de ses paroles; il continua:

—Vous m'avez donné une très grande leçon d'humilité en me faisant mesurer ce qu'il y a de sottise et de ridicule à se croire toujours absolument en possession de la vérité et à juger les autres au nom de cette vérité. Parce que je m'efforce en toute circonstance de faire ce qui me semble devoir l'être, j'en étais venu, sans m'en apercevoir, à m'accorder le droit de condamner ceux qui agissent autrement... Maintenant, je me rends compte de tout ce qui me manque à moi-même. Et je vous prie de m'excuser pour toutes les fois où je vous ai choquée par l'étroitesse de mes opinions et de mes idées...

Il avait toujours sa même apparence de froideur sérieuse. Mais sa voix avait des vibrations inaccoutumées, qui donnaient à ses paroles quelque chose de sourdement ému.

—Je crois, fit Thérèse avec sa grâce attirante, que si les femmes n'étaient dispensées de faire des excuses aux hommes, je pourrais, moi, vous retourner vos paroles; car, bien que vous ayez eu la courtoisie de n'en vouloir jamais convenir, j'ai été, sans le vouloir, souvent à l'encontre, par ma trop grande indépendance de pensée, d'idées qui vous étaient chères, que je respectais même en ne les partageant pas, et dont j'emporte l'estime... Ah! ne regrettez pas d'avoir des convictions très fermes! Elles n'empêchent pas l'indulgence; et il est si bon et si rare de savoir où s'attacher sûrement!

Il ne répondit pas, bien qu'il eût senti l'obscur angoisse de son exclamation. Mais, tout de suite, elle s'était reprise, et, changeant de ton, elle achevait avec un sourire:

—La morale de ceci est que, si l'avenir nous réunit de nouveau, nous devrons faire de mutuelles concessions à nos différentes manières de juger les choses. Vous verrons-nous cet hiver à Paris?

—C'est peu probable. Moins que jamais, je suis maintenant disposé à quitter ma solitude bretonne, où je me trouve à ma vraie place.

—Ne soyez pas misanthrope, fit-elle doucement. Vous quitterez votre Bretagne pour nous amener Liane à Paris...

—Pensez-vous que je le doive? que ce soit utile pour elle?

De nouveau, elle s'étonna. Comment lui, toujours si entier dans ses décisions, lui demandait-il son avis?

Elle sourit.

—Je ne suis pas très bon juge de la question, car je n'en connais pas toutes les faces. Aussi je n'oserais prendre la responsabilité de vous donner un conseil. Mais je souhaite très vivement que, les circonstances aidant, vous m'ameniez ma petite Liane... Si toutefois, à Paris, ma qualité d'artiste ne vous fait pas peur!

Sous une brusque impulsion, elle avait laissé échapper ces derniers mots, craignant d'avoir, dans sa sympathie pour Liane, adressé une invitation que Mme de Kergoz n'accepterait peut-être pas. Elle regretta ses paroles, voyant se contracter les traits de Kergoz.

—Vous êtes dure, mademoiselle, fit-il avec une amertume qu'elle ne lui connaissait pas. Je vous en prie, ne me laissez pas partir sur cette impression... Voyez, notre voiture arrive. Il faut que je vous adresse mes adieux.

Et il montrait le landau qui venait de s'arrêter devant la grille.

Elle arrêta sur lui les yeux qu'il savait bien ne plus pouvoir oublier...

—Je regrette, si je vous ai blessé. Je désire, moi aussi, que nous nous séparions en amis... Quand on a vécu ainsi les uns près des autres, il est impossible, n'est-ce pas, de se considérer comme des étrangers? Aussi ce n'est pas adieu, mais au revoir, que je vous demande de me dire...

—Je vous en remercie profondément, et je vous prie, mademoiselle, de me faire l'honneur de me

compter toujours parmi ceux qui vous sont absolument dévoués.

Il s'inclina très bas sur la main qu'elle lui avait tendue. Liane accourait, dépitée d'avoir été retenue par de menus arrangements de la dernière minute. Puis Mme de Kergoz apparut avec Marthe, reconduite par la directrice de l'hôtel, très empressée. Avec sa politesse cérémonieuse, un peu compassée, elle prit congé de Thérèse. Moins encore que son fils, elle était arrivée à comprendre cette jeune femme dont la position d'artiste choquait secrètement ses idées aristocratiques. Mais Marthe et Liane, celle-ci surtout, l'embrassèrent en amies; même, des larmes luisaient dans les yeux clairs de Liane. Pierre, à dessein ou non, lui dit adieu le dernier. Encore une fois, il reçut dans la sienne sa main élégante qu'il effleura des lèvres. Puis il monta en voiture; le cocher enleva ses chevaux.

Et Thérèse resta seule sur le seuil, regardant fuir le landau. Un moment encore, elle distingua la lumière des cheveux de Liane, la robuste silhouette de Kergoz. Mais la voiture tourna, et elle ne vit plus rien...

Alors une bizarre sensation d'isolement lui traversa l'âme. Devant elle, autour d'elle, il n'y avait plus que des étrangers indifférents. C'était fini, la douceur de se sentir enveloppée d'affection. Elle restait seule en présence, pour un jour unique, heureusement! de celui qui, en dépit d'elle-même, était de nouveau entré dans sa vie.

Il était revenu de son voyage de quelques jours, plus sombre encore, plus nerveux, ayant au fond des prunelles comme une lueur d'orage... Mais ce qu'il avait, elle n'en saurait rien. Ce soir, elle lui dirait adieu, banalement, dans le salon de l'hôtel, après avoir fait une correcte visite à Nora, qui, sans doute, ne la recevrait pas, se disant souffrante depuis plusieurs jours. Et puis, ce serait fini, bien fini entre eux... Il ne saurait jamais quelle pitié émue et chaude elle éprouvait pour lui, ni quel immense désir de lui faire un peu de bien, en souvenir de leur amour d'autrefois. Elle devrait s'en aller les lèvres toujours muettes, enfermée dans la réserve farouche contre laquelle il s'était de nouveau brisé. Tout bas, elle murmura :

— Mon pauvre ami, que je vous aurai donc fait souffrir!

Mais à quoi bon songer à cette fatalité qui pesait sur leurs deux pauvres existences et dont ni lui ni elle ne triompheraient jamais!... Elle eut un haussement d'épaules et se prit à marcher vite pour regagner l'hôtel...

...Toute la journée, comme elle l'avait dit à Liane, elle fut occupée par d'ennuyeuses courses, par le souci des bagages, par les soins, aussi, à donner à sa mère, que l'idée du départ agitaient et qui, par un subit changement d'humeur, réclamait sans cesse sa présence. Au crépuscule seulement, Mme Erlennes finit par s'assoupir. Alors, laissant la femme de chambre près d'elle, Thérèse put enfin s'accorder la mélancolique douceur d'aller revoir encore une fois les horizons qui lui avaient été chers, dans ce pays qu'elle n'oublierait jamais.

Une dernière fois, elle suivit le sentier qui gravissait le nom de la Bourboule. La plate-forme où Gardannes lui avait parlé était déserte. Elle s'assit à la même place que l'inoubliable soir. Un

crépuscule gris voilait les lointains d'une ombre morne... morne comme l'avenir qui l'attendait. Qu'allait-elle faire, en effet, pendant les mois qui se succéderaient, sans doute, pour elle, sinon travailler, pour ne plus penser, se réfugier toute dans la tendresse de la pauvre créature dont l'âme lui échappait, user de nouveau toutes ses forces à l'oublier *lui*! Si cela pouvait jamais être possible maintenant...

Sans s'apercevoir même des larmes qui ruisselaient soudain sur son visage, elle murmura :

— Ah! Dieu! pourquoi l'ai-je revu?...

Une détresse affreuse s'abattait sur elle, dans cette solitude dont le calme immense laissait enfin parler tout haut la révolte de son pauvre cœur de femme devant la séparation inévitable! Comment donc avait-elle pu avoir pu ce courage insensé de le fuir résolument tout le jour, même de choisir, pour aller chez Nora, l'heure où il était absent?... Alors que ces heures étaient les dernières où il leur était donné de vivre l'un près de l'autre...

— Thérèse, fit une voix près d'elle, très basse.

Elle tourna la tête, et ses yeux rencontrèrent ceux de Gardannes, qui la regardait. Elle se redressa avec un frémissement :

— Que venez-vous faire ici? Pourquoi m'avez-vous suivie?

— Je ne vous ai pas suivie. Je vous croyais absorbée par vos préparatifs de départ; que sais-je?... Je suis monté ici, comme on vient en pèlerinage aux lieux où l'on a laissé des lambeaux de son cœur... Mais je ne veux pourtant pas vous tromper. Contre toute vraisemblance, j'espérais que vous auriez voulu venir revoir une dernière fois cet endroit que vous avez aimé... Car vous partez demain, n'est-ce pas?...

— Oui, demain matin...

— Et telle que je vous connais, c'est un véritable adieu que vous allez axiger de moi. Quand vous serez loin d'ici, à Paris, je suis bien certain de n'avoir jamais la permission de vous approcher, parce que vous avez résolu de m'éloigner de vous pour obéir à quelque raison dont vous gardez le secret.

Elle dit, très grave, mais une douleur lui étreignait l'âme :

— Vous avez raison de me juger ainsi. Je pense qu'il est inutile, qu'il vaut mieux que nous ne nous revoyions pas.

— Parce que?...

— Parce que nous n'avons plus rien de commun. Ce qui a été autrefois, nous l'avons oublié l'un et l'autre.

— Vous savez bien que je n'ai pas oublié, moi!...

Elle tressaillit devant la violence de son accent :

— Pourtant vous le devez comme moi... Le... roman auquel vous faites allusion est fini. Ni vous ni moi, nous ne sommes plus les êtres que nous étions alors. Ces jours du passé auxquels vous pensez, je ne veux pas les évoquer... Je ne le veux pas!

Et sa voix s'éleva, avec une sorte de résolution passionnée.

— Je vous l'ai dit déjà, il faut laisser les morts dormir en paix. A ce prix-là seulement, les vivants peuvent accomplir leur tâche jusqu'au bout.

Il la regarda. Ses traits avaient pris une expression d'indomptable volonté

—Demain, soit, il en sera fait ainsi. Je laisserai, à votre exemple, tomber dans le silence ce passé dont le souvenir me hante, moi, si vous l'avez rejeté comme on rejette un chiffon hors d'usage!... Peut-être jamais plus nous ne nous rencontrerons ainsi complètement seul à seule, comme ce soir, du moins par votre volonté! Eh bien...

Et soudain sa voix devint presque suppliante:

—Eh bien, puisque le hasard m'a été bienfaisant, puis je vous ai retrouvée ici comme j'avais rêvé, soyez bonne... A cette place même, il y a quelques semaines, vous m'avez dit que vous me plaîniez. Avant de nous séparer, laissez-moi vous demander une grâce...

Elle eut un mouvement pour l'arrêter, mais il lui semblait que si elle parlait sa voix se briserait dans un sanglot. Il se méprit sur sa pensée, et, amèrement, il jeta:

—Soyez sans crainte, je ne prétends pas vous importuner encore en essayant de vous arracher un secret que vous croyez devoir garder. Je veux vous demander une seule chose...

—Laquelle? murmura-t-elle faiblement.

—Dites-moi seulement ceci: est-il vrai que vous m'avez écrit autrefois avant de quitter Etretat?

—Ne le savez-vous pas? Pourquoi cette question?

Dans l'ombre, elle ne pouvait distinguer son visage. Mais elle entendit le frémissement de sa voix devenue dure.

—Je ne le sais que depuis quelques jours.

Elle eut une exclamation sourde, oubliée toute, dans sa stupeur, de l'inflexible loi du silence qu'elle s'était imposée.

—Depuis quelques jours!

—Oui... Votre lettre était tombée entre des mains autres que les miennes. Je l'ai retrouvée par hasard... Du moins, j'en ai retrouvé les débris. Répétez-moi, je vous en supplie, si vous vous en souvenez encore, la raison que vous me donniez pour me repousser, car maintenant il faut que la lumière se fasse!

Jamais encore il ne lui avait parlé avec autorité dans laquelle vibrait une résolution exaspérée de connaître la vérité enfin... Elle rassembla toutes ses forces, puisqu'elle devait lutter encore, toujours! alors que la soif la torturait de laisser dissiper toute ombre entre eux, et de lui donner, pendant ces derniers instants passés ensemble, la joie de savoir combien elle avait été à lui. Mais c'était impossible. Elle devait se taire... Pour lui!

Alors, elle fit lentement, avec effort:

—Je vous disais que je ne m'appartenais pas... Ma mère ne pouvait supporter l'idée de mon mariage.

—De votre mariage avec moi, ou avec n'importe quel autre?

—Que sais-je? J'imagine que, faible et nerveuse comme elle l'était, tout mariage pour moi lui eût été pénible.

—Oh! si je pouvais vous croire!... Mais je ne le puis pas... Écoutez-moi... Le doute m'est un supplice que je suis incapable de supporter plus longtemps. Nous allons nous séparer... Eh bien, avant, faites-moi la charité d'un dernier mot que vous me répondrez en me regardant de vos yeux qui, pas plus que vos lèvres, ne savent mentir... J'en suis certain maintenant! Quand vous m'avez fui... n'était-ce pas...

Il s'arrêta, et elle répéta machinalement:

—N'était-ce pas?

—Par pitié pour moi... que vous refusiez de me donner la raison vraie de votre brusque départ?...

Ses lèvres restèrent muettes. Mais il s'était penché sur elle, cherchant désespérément les yeux "qui ne savaient pas mentir".

—Thérèse, répondez-moi...

Vaincue, elle leva la tête vers lui, devinant qu'il savait enfin!...

Tout bas, il dit, le regard perdu dans les prunelles attachées sur les siennes:

—Ainsi, c'est bien vrai! C'est seulement pour m'éviter une révélation... cruelle, que vous êtes partie en silence, sans craindre de vous exposer à de misérables suppositions?...

Elle inclina lentement la tête, les lèvres toujours closes. Alors, se courbant, il prit les deux mains tremblantes et y appuya son visage, les brûlant de ses lèvres qui murmuraient:

—Oh! chère, chère et vaillante! que j'ai perdue par la faute des autres; la seule adorée, l'unique...

Jamais il ne l'avait plus aimée, ni mise plus haut dans sa pensée, même au temps de leur jeune amour dont l'écho grondait en eux... Mais, en lui, cet écho soulevait une tempête; en elle, seulement une joie poignante, l'ivresse d'une délivrance, parce qu'enfin il ne pouvait plus douter d'elle!...

A son tour, elle murmura:

—Qui vous a dit?... Quand?...

—J'ai appris par hasard aussi, il y a quelques jours, en trouvant une vieille lettre avec la vôtre...

Du même ton assourdi, il interrogea encore:

—Saviez-vous, le matin où je vous ai demandé devant la mer... quand vous n'avez voulu me promettre rien...

—Non... Si je ne vous ai pas répondu, c'est que je pensais que j'étais pauvre, moi, tandis que vous...

—Quand avez-vous appris?...

Elle eut un frisson comme si elle eût senti encore l'angoisse affreuse de ce jour lointain...

—Manuela avait écrit à ma mère pour lui parler de vous... Alors j'ai su la vérité, et j'ai compris que nous étions perdus l'un pour l'autre...

—Et tout de suite vous avez accepté qu'il en fût ainsi! Vous vous y êtes résignée sans hésiter, sans songer que...

Elle l'interrompit, et d'un geste de souffrance:

—Sans songer!... Ah! Dieu, à quoi n'ai-je pas songé pendant l'horrible nuit qui a suivi cet écroulement de toute ma vie et pendant le jour qui est venu ensuite, jusqu'à cette minute où je vous ai dit adieu!... Vraiment mon cœur devait être déjà mort à ce moment pour que j'aie pu avoir la force de ne vous rien laisser deviner, comme il le fallait... Puisqu'en parlant, comme en me taisant, je ne pouvais que vous faire du mal, j'ai essayé de vous éviter l'épreuve la plus cruelle...

—La plus cruelle!... Ah! qu'en savez-vous?

Mais elle continuait avec la même douceur douloureuse:

—J'ai choisi l'épreuve inévitable... Même, si vous n'aviez pas su la vérité, nous devions nous séparer. Nous n'avions pas le droit de vivre l'un pour l'autre...

Il rejeta en arrière sa tête volontaire, d'un mouvement de révolte:

—Pas le droit... En êtes-vous sûre? Est-ce que toutes les créatures n'ont pas le droit d'être heureuses? Est-ce que nous étions obligés, nous, d'accepter les conséquences d'actes qui ne nous regardaient point?...

—Qui ne nous regardaient point! Mon pauvre ami, tout ce que vous pouvez dire, penser, souffrir à cette heure, je l'ai connu, moi, il y a neuf ans! Moi aussi, je me suis révoltée contre la monstrueuse injustice qui veut que les innocents subissent le contre-coup des erreurs des autres... Et maintenant je comprends que c'était une pure folie, parce que je me débattais devant l'inévitable, devant cette fatalité impitoyable qui fait porter aux enfants la responsabilité des actes des pères... C'est odieux, c'est révoltant... Mais à quoi bon dire tout cela, puisque c'est ainsi!...

—Et parce que le fait brutal existe, vous voulez que je l'accepte?... Je suis incapable, moi, de cette philosophie résignée, parce que vous m'aviez pris tout entier... Tellement que je n'ai jamais pu parvenir à vous oublier, bien que j'aie cherché à y arriver à n'importe quel prix: même en me lançant dans la lugubre comédie de mon mariage, pour me prouver à moi-même qu'entre vous et moi tout était bien fini!

Elle l'écoutait, le visage caché dans ses mains. Les mots qu'il disait avec cet emportement amer lui étaient ensemble une torture et une joie.

Mais, le ton changé soudain, voici qu'il l'implorait, d'une voix suppliante:

—Laissez-moi voir votre visage... Laissez-moi... Et maintenant, dites que vous me pardonnez le mal que j'ai cru de vous, parce que j'étais fou de jalousie, parce que je vous aimais comme je n'ai aimé aucune femme... Thérèse!

Sourdement, elle fit:

—Ne m'appellez pas ainsi... Nous ne sommes plus aujourd'hui que des étrangers l'un pour l'autre...

—O mon amie, croyez-vous que ce soit possible? que je puisse jamais accepter de vous perdre encore? que...

Elle l'arrêta avec une autorité passionnée:

—Il le faut pourtant puisque rien ne peut nous réunir... Vous n'êtes plus même libre comme autrefois? Quoi que vous ayez pu penser de moi...

—Thérèse!...

—Quoi que vous ayez pu penser de moi, dans vos heures mauvaises, vous savez bien maintenant que je suis incapable d'oublier tous les obstacles qui nous séparent; et celui de votre mariage est pour moi tout aussi grave que les autres... plus infranchissable encore... Jamais...

Et la voix de Thérèse tomba dans le silence, avec une solennité de serment.

—Jamais, volontairement, je ne ferai une chose dont puissent un jour souffrir des innocents. J'ai trop cruellement appris ce qu'il en coûte... Je ne veux pas que d'autres, par ma faute, puissent jamais connaître le supplice que j'ai connu... Et c'est pour cela...

Elle hésita... Sa volonté était ferme, mais son pauvre cœur de femme aimée se révoltait devant l'impitoyable loi...

—Et c'est pour cela qu'il faut que nous nous disions adieu... Mais, même en ne nous voyant pas, nous aurons maintenant cette joie, n'est-ce pas, de savoir que nous pouvons absolument compter l'un sur l'autre... que cet horrible silence qui

nous a tant torturés tous les deux est enfin expliqué!... De toute mon âme, je souhaite que vous soyez heureux dans l'avenir... Suzette vous apportera le bonheur que je n'ai pu vous donner... Et puis je souhaite encore que, comme moi, vous appreniez à accepter... En s'occupant sans cesse, en travaillant surtout, on endort son mal, je vous assure...

Elle voulait dire encore: «Je souhaite que vous m'oubliez...» mais le courage lui manqua pour articuler ce mensonge... Eh bien, non, elle ne désirait pas qu'il l'oublât... Maintenant ce serait son viatique aux heures de désespérance; que cette pensée qu'il l'avait aimée ainsi, que si elle l'eût voulu, il eût été de nouveau tout à elle...

La vision affolante de la vie auprès de lui, dont l'amour l'envelopperait, passa en elle comme un torrent, l'ébranlant toute d'une sensation de vertige si intense qu'elle eut peur. Et, raidissant son énergie défaillante, elle se dressa...

Il comprit, et dans un cri de révolte, il supplia:

—Thérèse, ne partez pas encore!

—Si... Il le faut!

Le mot tomba lourdement, comme le sceau même de leur destinée.

Dans l'ombre qui les enveloppait, il la vit blanche, les traits durcis dans une expression de résolution inflexible. Il se rappela; elle était ainsi le dernier soir où il l'avait vue, neuf ans plus tôt; et une souffrance contracta son visage.

—Alors, c'est bien vrai? Vous voulez vous en aller?... Je vous ai retrouvée... Je sais que vous étiez à moi... Et pourtant rien, rien ne peut nous rapprocher...

Elle répéta:

—Non, rien...

—Il faut que j'admette l'idée qu'un jour arrivera où vous serez à un autre...

—Oh! cela, jamais!

—Pourquoi?...

Elle hésita encore. Puis un étrange sourire passa sur ses lèvres pâlies:

—Parce que je n'ai plus de cœur... Mon cœur est mort autrefois, il y a neuf ans. Aujourd'hui, je ne suis qu'un cerveau... Je ne peux plus aimer d'amour... Je vous l'ai dit déjà, la Thérèse d'autrefois n'existe plus. C'était votre Thérèse. Celle de maintenant est une femme vieillie avant le temps, sceptique, qui n'espère plus rien...

—Thérèse, Thérèse, par pitié, taisez-vous...

Elle n'insista pas, brisée par l'infini de désespérance qui lui emplissait le cœur; et elle ne soupçonna pas qu'en lui grondait le désir de la saisir comme une proie adorée, pour aller goûter avec elle, reconquise à force d'amour, l'avenir rêvé autrefois... Mais il ne fit pas un mouvement vers elle, certain que ce serait la perdre à jamais, sans espoir de la retrouver...

Et ce fut elle qui lui tendit la main:

—Vous voulez bien la recevoir, maintenant qu'il n'y a plus d'ombres entre nous? Dites-moi adieu, mon ami...

—Adieu!... Non pas adieu... Comment pouvez-vous croire que j'accepterai de ne pas vous revoir? Il faut que vous me promettiez que je saurai tout ce qui vous touche, que jamais nous ne serons, comme vous en avez eu l'idée cruelle, des étrangers l'un pour l'autre, mais... des amis...

Elle ne répondit pas.

—Thérèse, vous ne me refuserez pas cette misérable joie!

La voix lente, elle dit:

—Croyez-vous réellement que nous puissions être des amis, de *vrais* amis, après ce que nous avons été l'un pour l'autre?...

Il savait, aussi bien qu'elle, qu'il était un fragile devant la passion. Mais elle lui apparaissait tellement différente des autres, que, vraiment, il ne lui semblait pas impossible qu'elle demeurât pour lui l'idéale aimée, très haute, très pure, l'amie sacrée, seulement l'amie!...

Et elle savait quel bien elle pouvait lui faire, si elle était capable d'être forte, pour lui et pour elle! Assez forte pour ne pas lui permettre jamais d'oublier, ni oublier elle-même, l'infranchissable abîme... Cette force, en la sincérité de son âme généreuse, avec sa vaillance de femme trempée par l'épreuve et son mépris hautain des lâchetés, elle sentait qu'elle la possédait... A cette heure, du moins!

Grave, il lui répondait:

—Je crois possible, moi, ce dont vous paraissez douter, Thérèse. Pourtant, voulez-vous ma parole que, le jour où je sentirai que j'avais trop présumé de moi, je vous en ferai l'aveu?... Et vous déciderez...

Elle le regarda une seconde, dans l'âme même. Puis, du même accent dont il venait de parler, elle dit simplement, acceptant sa promesse:

—Au revoir, mon ami.

XV

C'était l'hiver maintenant, l'hiver en pays breton. Une brise mordante cinglait les rameaux dénudés, soulevant au loin l'écume frissonnante des vagues, heurtant les vitraux de la petite église où les vèpres s'achevaient. Et Liane, qui finissait sa prière, eut un frileux mouvement d'épaules quand elle se leva pour suivre son frère, qui l'appela du geste, car le prêtre, la bénédiction donnée, descendait de l'autel.

Pierre de Kergoz, en effet, se dispensait rarement des offices religieux du dimanche, non seulement parce que ses convictions l'y amenaient, mais plus encore parce qu'il accomplissait ainsi ce devoir d'exemple auquel il se soumettait inflexiblement. Comme de coutume, il sortit le premier du banc familial, puis s'effaça pour laisser passer sa mère et ses jeunes soeurs, qui, après une génuflexion profonde devant l'autel, se dirigèrent vers la porte large ouverte d'où s'échappait le flot des fidèles. Très respectueusement, tous s'écartaient pour leur laisser passage; et tandis qu'elles descendaient les marches du porche, les hommes soulevaient leur feutre aux longs rubans flottants, les femmes inclinaient la tête dans un salut qui faisait palpiter les ailes blanches de leurs coiffes.

Pierre accompagna sa mère jusqu'à la voiture qui l'attendait comme toujours à quelques pas de l'église. Marthe y monta auprès d'elle. Mais comme Liane s'apprêtait à la suivre, Pierre demanda: —Veux-tu rentrer à pied avec moi en nous promenant, Liane?

Elle eut une exclamation ravie.

—Oh! oui. Ce sera délicieux! Mère, vous consentez, n'est-ce pas?

Et l'autorisation accordée, elle s'en alla joyeuse auprès de lui, sur la route, durcie par la gelée, qui

filait à travers les champs déserts. Au loin, jusqu'à l'horizon, c'était l'infini de la mer grise, sous un ciel terne et bas où le vent emportait de lourdes nuées errantes. Pourtant Liane, tout à coup, se souvint:

—Oh! Pierre, te rappelles-tu cette matinée où, nous promenant tous les deux, nous avons rencontré Mlle Erlennes, dont nous ne savions pas encore le nom? Elle était en blanc avec des roses jaunes dans sa ceinture, et tu te moquais de moi parce que je la trouvais exquise!... Te souviens-tu?... Oh! Pierre, quel temps charmant que celui de la Bourboulé!

Presque machinalement, il fit

—Tu t'y es plu?

—Oui, beaucoup! Quand j'y repense, j'ai l'impression d'avoir fait alors un rêve très lumineux, très bon, un de ces rêves qu'on voudrait recommencer...

Elle dit cela d'un ton contenu, vibrant de tant de choses inavouées, qu'en un autre moment Pierre en eût été frappé. Mais, comme le matin auquel il venait de faire allusion, il l'écoutait à peine, soudain songeur. Elle lui demandait s'il se rappelait!... Ah! il ne se rappelait que trop bien... Quel être faible était-il donc pour ne pas mieux parvenir à arracher complètement de sa pensée certains des souvenirs de son séjour en Auvergne!

Combien de fois déjà il s'était surpris, l'esprit distrait de ses occupations, songeant à cette étrange Thérèse Erlennes, qui avait gardé pour lui un charme irritant d'énigme! Elle n'avait rien de ses idées, de ses goûts, même de ses croyances peut-être; elle ne répondait en rien au seul type de femme qu'il pût apprécier. Même plus, elle en était l'inverse et allait à l'encontre de tous ses préjugés... Et pourtant, sans qu'elle eût rien fait pour cela, elle avait exercé sur lui une séduction si forte, qu'il n'arrivait pas à l'oublier; qu'à certaines minutes de défaillance dans sa rigoureuse sagesse, il succombait à la tentation de la retrouver dans son souvenir telle qu'il l'avait connue quelques semaines, de rechercher encore quelle femme elle était...

Est-ce parce qu'il n'avait pas su le démêler, que le sourd désir lui restait d'apprendre quelque chose d'elle?... A quoi bon, pourtant?... Retournée maintenant dans son Paris, occupée de sa peinture, de sa musique, entourée, recherchée, elle ne songeait certes pas au gauche provincial dont les idées étroites l'avaient plus d'une fois choquée, qui vivait hors de l'atmosphère intelligente et artistique qu'elle goûtait si naturellement...

De nouveau, cette conviction lui déchira l'esprit, et il tressaillit, arraché à l'inconsciente rêverie où l'avait jeté la réflexion de Liane. L'enfant, elle aussi, s'était tue. Elle marchait, songeuse. Il la regarda une seconde sans qu'elle s'en aperçût. Mais comme il allait l'interroger, un galop de cheval sur la route lui fit tourner la tête. Deux cavaliers encore éloignés avançaient, et l'air vif apportait le bruit des sabots de leurs chevaux. Liane s'était arrêtée, regardant...

Une exclamation lui échappa.

—Oh! on dirait...

Elle ne conta pas. Mais une flamme fugitive avait couru dans ses prunelles; et ce fut Pierre qui finit:

—Non seulement on dirait, mais il est certain que le premier des promeneurs est Henri d'Orioles, et son compagnon m'a tout l'air d'être Hennebert...

Les cavaliers n'étaient plus qu'à quelques pas. Ils se découvrirent, puis, l'un d'eux, arrêtant net son cheval, sauta à terre.

—Alors, nous ne nous trompions pas!... C'est bien vous, d'Orioles! Comment diable êtes-vous ici?

—Moi-même, mon cher ami, et non pas mon ombre! Quelle excellente surprise de vous rencontrer!

Il en paraissait, en effet, sincèrement charmé, tandis qu'il recevait dans la sienne la petite main de Liane. Mais, très correct, il la laissa aussitôt retomber et poursuivit avec une vivacité joyeuse:

—Comment nous sommes en Bretagne?... Parce que l'amour de la chasse fait faire des prodiges aux fanatiques. J'ai arraché Hennebert à son Paris pour qu'il vienne avec moi occire le plus de gibier possible dans les environs de Kerdanec. Mais aujourd'hui, pour notre dimanche, nous nous sommes accordé le plaisir de venir présenter nos hommages à Mme de Kergoz...

Était-ce vraiment en l'honneur de la douairière de Kergoz qu'il venait de franchir allégrement la respectable distance qui séparait Kerdanec de Kergoz? Ni Pierre, ni le sceptique Hennebert, ni même Liane, ne crurent grand'chose à cette assurance courtoise. Hennebert, à son tour, était descendu de cheval, et, en bon ami, il se mit à causer avec Pierre, laissant d'Orioles reprendre tout de suite auprès de Liane la place qui était toujours la sienne, dans les promenades en Auvergne. Sans le savoir, il réalisait ainsi le plan secret arrêté par d'Orioles, qui ne l'avait guère amené ce jour-là à Kergoz que pour servir d'interlocuteur à Pierre.

Mais c'était un interlocuteur qui n'arrivait pas, si charmant causeur qu'il sût être, à absorber l'entière attention de Kergoz. En effet, tout en répondant, Pierre, malgré lui, considérait sa petite Liane, qui marchait quelques pas en avant, d'Orioles près d'elle... Quel air heureux elle avait et comme elle était déjà femme dans sa façon d'agir avec lui, où il entrait de la grâce—une grâce rieuse et jeune,—et aussi une dignité innée, mêlée à cette jolie coquetterie naïve qu'éveille chez les plus pures le sentiment, soudain révélé, de leur puissance!...

Et combien *lui* aussi paraissait jouir de cette réunion fugitive! avec quelle attention il l'écoutait, et quel plaisir il semblait trouver à lui répondre!... Le vent jetait aux oreilles de Pierre quelques-unes de leurs paroles. Ce qu'ils disaient, le monde entier eût pu l'entendre; mais pour eux seuls était la mystérieuse harmonie qui chantait tout bas dans leurs deux coeurs et dont le murmure les berçait délicieusement.

Sans en avoir conscience, ils avaient un peu pressé le pas, dans un instinctif désir de solitude ensemble. Pierre alors appela, avec une impatience irraisonnée:

—Pas si vite, Liane.

Elle tourna la tête vers lui, surprise de son accent; et devant ce regard candide, il eut honte de son mouvement de jalousie. Alors il expliqua avec un sourire, sur un ton de plaisanterie:

—Vous êtes trop jeunes pour moi... Je ne puis plus vous suivre!... Vous courez!...

Elle ralentit le pas docilement, et, tous ensemble, ils atteignirent le village, que dominait la haute silhouette de Kergoz, entrevue dans l'éclaircie des cimes dépouillées par l'hiver. Comme une jeune reine, Liane répondait, avec un joli sourire, aux saluts incessants qui accompagnaient son passage, s'arrêtant pour embrasser des petits qui couraient à elles, lui marmottant un bonjour confus dans leur langue bretonne.

—Vous avez l'air d'une souveraine dans son royaume! fit doucement d'Orioles.

Il ne l'avait jamais trouvée plus exquise que dans l'humble décor de cette rue de village, remplissant avec tant de grâce et de bonté vraie son rôle de jeune châtelaine. Et si charmante dans l'élégance de sa petite personne svelte, emprisonnée dans la veste d'astrakan, avec ses yeux si bleus et si limpides, sous la mousse blonde de ses cheveux; avec l'éclatante fraîcheur de sa peau fine, que le grand jour pouvait impunément éclairer!...

Il songea, saisi d'une espèce de joie:

—Et penser que l'âme est aussi fraîche que le visage!

Car il était bien de sa génération, Henri d'Orioles. Il avait à son actif une respectable somme d'aventures sentimentales et autres; mais, justement pour cela, il trouvait délicieux le charme pur de cette enfant, s'étant juré, comme bien d'autres, qu'il ne ferait jamais sienne qu'une *vraie* jeune fille dont il serait vraiment le premier maître...

Et maintenant qu'il avait revu la petite Liane, il s'étonnait d'avoir pu si longtemps se priver du plaisir de venir respirer le parfum de sa jeunesse en fleur. C'est qu'il avait un peu peur de se laisser tout à fait griser par ce parfum au point d'en arriver au mariage. Or, si la vie de garçon perdait de plus en plus tout agrément à ses yeux, le bonheur conjugal n'était toutefois pas encore pour lui un fruit assez mûr pour devenir tentateur. Mais en lui-même, tandis qu'il suivait, guidé par elle, l'allée amenant au château, il pensait que, par ce jour froid d'hiver, ledit fruit était en train de faire un grand pas vers sa maturité...

Pierre fit prévenir sa mère, tout en introduisant les deux hommes dans un des salons du rez-de-chaussée. Liane avait disparu pour enlever ses vêtements de sortie. Mais la chose fut faite si prestement que, derrière Mme de Kergoz, elle entra dans le salon, en même temps que sa soeur. Et aussitôt Henri d'Orioles cessa de trouver mortellement austère l'aspect de cette grande pièce, que la flambée d'un beau feu de bois n'arrivait pas à rendre chaude. Seulement, avec impatience, il pensa qu'il allait pouvoir bien peu causer avec *elle*, pour qui il était là. Oh! les convenances maudites que lui interdisaient sans pitié de laisser de côté tous ces indifférents, pour s'occuper d'elle seule, d'entendre pour lui seul sa jolie voix claire et son rire d'enfant!

Mais un hasard bienveillant lui venait en aide. Sur un signe de sa mère, elle venait de se lever pour faire les honneurs du goûter, qu'un domestique apportait; et vite, sous un prétexte habile, il se rapprocha d'elle, laissant Hennebert employer toutes les ressources de son esprit à entretenir

une conversation avec Mme de Kergoz, silencieuse par nature et avec laquelle il avait si peu de points de contact, intellectuellement. D'ailleurs, Pierre et Marthe étaient là pour lui donner la réplique.

Mais il se trompait quant à Pierre, qui, au contraire, paraissait se désintéresser de la causerie. Une phrase de Liane à d'Orioles venait de lui arriver.

—Y a-t-il longtemps que vous avez vu Mlle Erlennes? Donnez-moi de ses nouvelles... Et parlez-moi d'elle le plus que vous pourrez!

Malicieusement, il lui répondait:

—Alors, la passion dure toujours?

—Mais oui, toujours!... Je ne suis pas aussi inconstante que vous daignez le croire!

—Eh bien, alors, je vous dirai que j'ai fort peu aperçu votre belle amie depuis l'automne, car elle s'est laissée absorber tout à fait, d'abord par sa mère, qui était fort souffrante et ne voulait plus se passer d'elle; puis, d'autre part, par sa peinture, qui a achevé de la rendre invisible!... Heureusement, maintenant la vieille dame est mieux, et j'ai eu le plaisir de dîner tout dernièrement avec Mlle Erlennes chez ma soeur, dans une demi-intimité. Elle était dans un de ses jours brillants et a eu un succès à rendre jalouses jusque dans les moelles toutes les femmes présentes!... Il y avait pourtant ce soir-là chez Antoinette une collection de jolies créatures! Eh bien, aucune, même la belle Mme de Gardannes, n'a été capable d'éclipser Mlle Erlennes, qui était exquise à voir et à entendre... Elle s'habille comme elle joue, en artiste!

Liane jeta un coup d'oeil rapide vers son frère. Il était impassible; mais il ne causait plus avec Hennebert. Alors elle questionna encore:

—Mlle Thérèse vous a fait de la musique?

—Demandez cela à Hennebert, qui est encore sous le charme...

—Le charme de quoi? jeta-t-il, entendant son nom.

—De la musique qu'il nous a été donné d'écouter l'autre soir, grâce à Mlle Erlennes, chez Antoinette...

—Ah! certes oui, je suis encore sous le charme... Vous n'imaginez pas comme Mlle Thérèse a joué! de façon à me faire rêver des folies tandis qu'elle donnait à son violon cette voix humaine qui vous prend tout entier... moi, du moins... Mais pourtant je n'étais pas seul à être pareillement empoigné. Gardannes, pour sa part, était à mon diapason, quoiqu'il manifestât moins, lui qui est un passionné de musique! Elle l'a accompagné quand Mme Arthuisse, qui a découvert sa superbe voix, a pu obtenir qu'il nous en fit jouir... Ah! quels artistes ils se sont montrés tous les deux... Et, ma foi, quel beau couple ils faisaient!... C'est une femme comme elle qu'il aurait fallu à Gardannes!... Elle l'aurait empêché de gaspiller à tous les vents des dons merveilleux... Chose que ne fait et même ne daigne pas faire Mme de Gardannes, probablement parce que, d'instinct, elle s'en sait incapable...

Hennebert s'arrêta court, ne voulant pas s'aventurer à Kergoz sur aucun terrain délicat, et Henri d'Orioles vint à son secours en reprenant:

—Toujours est-il que Mme de Gardannes est pénétrée du talent de peintre de Mlle Erlennes;

si bien qu'elle s'est mis en tête de lui demander son portrait et celui de la petite Suzette. Ma soeur avait été chargée des négociations; mais toute son adresse diplomatique a échoué, quant au portrait de Mme de Gardannes que Mlle Thérèse a nettement esquivé, sous prétexte de manque de temps... Hum!... Enfin, passons! Et Antoinette a même difficilement obtenu le pastel de la petite Suzette, qui, d'ailleurs, est un pur chef-d'oeuvre.

Liane et Marthe firent quelques questions sur le portrait, demandant en quoi il était particulièrement remarquable. Puis, sur une réflexion de Mme de Kergoz, que les arts n'intéressaient pas, la conversation dévia, se faisant un peu monotone.

Le jour baissait. Un domestique apporta les lampes. Henri d'Orioles alors tressaillit. Il avait laissé les minutes couler très douces! Mais, subitement, il avait conscience que sa visite était aussi longue que la discrétion le lui permettait... Et il se leva.

—Hennebert, nous oublions le temps, et... nous ne sommes pas à Kerdanec!

Ils s'en trouvaient, en effet, à une distance suffisante pour que personne ne pût insister pour les retenir, si hospitaliers que fussent les châtelains de Kergoz.

Liane pourtant demanda:

—Est-il donc si tard?

—Hélas! oui, fit Henri d'un accent si sincère de regret qu'une bouffée de joie monta au coeur de l'enfant.

Il continuait, plus bas:

—Mais, avant de partir, laissez-moi emporter de vous la permission de revenir dès que je le pourrai et aussi souvent qu'il me sera possible. Vous me rendrez très heureux!

—Alors. Soyez heureux, fit-elle avec son délicieux mélange de dignité et de coquetterie inconsciente... Vous serez toujours ici le bienvenu!

Il eût voulu la remercier avec des mots qui eussent été pour elle seule. Mais tous les entouraient.

—Liane, fit affectueusement Pierre, si tu n'as pas peur d'avoir froid, viens avec Marthe et moi reconduire ces messieurs jusqu'à la grille.

tandis que les hommes présentaient leurs adieux à Mme de Kergoz, elle s'enveloppa dans une mante saisie au passage dont le capuchon faisait paraître plus blonde encore et plus fraîche sa petite figure menue. Mais alors, contre son ordinaire, elle ne glissa pas son bras sous celui de son frère, se contentant de marcher entre lui et d'Orioles.

Les chevaux attendaient devant la grille... Il fallait enfin qu'Henri d'Orioles prit congé, si peu d'envie qu'il en eût. Il serra la main de Kergoz, salua Marthe avec une courtoisie respectueuse, et, se courbant, il baisa les petits doigts de Liane qu'elle lui avait tendus... Puis il jeta gaiement:

—Kergoz, je vous prévient que ce n'est pas adieu que je vous dis, mais seulement "au revoir". J'ai la ferme résolution de venir vous rappeler que ma soeur réclame votre visite à Paris, solennellement.

Elle ne se fit pas répéter la proposition, et vite, nettement promise cet été...

—Promesse!... C'est beaucoup trop dire... Nous sommes des campagnards... Paris nous fait peur!

—Pas à moi! protesta Liane si spontanément que tous se mirent à rire.

—Vous entendez, Kergoz... Maintenant, sous peine d'être un frère barbare, il ne vous est plus permis de refuser à Mlle Liane le séjour de notre Paris, qui la tente...

—C'est à voir!... Nous en reparlerons!

Hennebert, qui n'était pas amoureux et sentait la morsure du froid, appelait son compagnon, qui dut s'exécuter; il eut un dernier salut, un dernier regard sur la blonde figure encapuchonnée de noir; puis il lança son cheval à la suite de celui d'Hennebert, déjà en route. Et quand leurs silhouettes se perdirent dans la nuit, Pierre et les deux jeunes filles revinrent vers le château. Liane marchait en avant, fredonnant une chanson si joyeuse que Pierre et Marthe échangeaient un regard, une même idée dans l'esprit. Mais ils ne dirent rien et laissèrent l'enfant monter, d'un pas qui effleurait les marches, auprès de Mme de Kergoz, déjà revenue dans son appartement.

Seulement, quand ils furent seuls dans le grand salon, presque obscur malgré la lampe qui y brûlait, Marthe dit avec sa douceur sérieuse:

—Pierre, si tu juges qu'il n'est pas bon que Liane s'attache à M. d'Orioles, il faut lui éviter l'occasion de le revoir.

Il inclina la tête, mordu par le même sourd regret en constatant que les autres pensaient, comme lui, que sa petite Liane était presque une femme.

—C'est vrai... Elle nous échappe... Mme Arthuse la désire beaucoup pour son frère, qui, lui aussi, recherche évidemment notre petite... L'enfant, elle, est déjà conquise... Comme je n'ai vraiment, contre un tel mariage, aucune sérieuse objection à présenter, il est probable que le jour où d'Orioles nous la demandera, elle sera perdue pour nous... C'est fatal, c'est dans l'ordre, mais c'est dur!

—En cette circonstance, Pierre, nous ne devons penser qu'à Liane...

—Bien entendu... Mais qui sait, en somme, pourquoi il est ainsi entré dans sa vie?... Peut-être seulement parce qu'il est le premier qui s'occupe d'elle... Avant qu'elle se décide, il faudrait qu'elle fût un peu sortie de notre solitude, qu'elle eût rencontré d'autres hommes pour pouvoir au moins comparer...

Marthe attacha sur lui un regard profond.

—Que veux-tu dire?

—Qu'il me semblerait sage de conduire, quelques mois, Liane à Paris, de la mener dans le monde...

Il s'arrêta. Marthe le considérait avec la même expression sérieuse où il entraînait maintenant une intense surprise. Était-ce bien lui, dont elle connaissait l'horreur pour Paris, qui parlait d'aller s'y installer, aussi simplement que si c'eût été, chez lui, l'expression d'une résolution depuis longtemps prise? Et, très attentive, elle l'écouta reprendre:

—Il n'est pas bon de demeurer ainsi en dehors de tout frottement avec la foule de ses semblables. Je le sais... Et je ne veux pas que Liane ait jamais à souffrir d'une situation dont je connais maintenant les amertumes.

—Maintenant?...

—Oui... depuis cet été... Tant que je restais enfermé à Kergoz, je pouvais m'illusionner sur mon compte, n'ayant guère de points de compa-

raison. Mais, en Auvergne, je me suis trouvé en contact avec d'autres hommes, et j'ai dû mesurer mon piètre mérite. Je ne suis qu'un provincial, un campagnard, et tout ce qui me reste à faire, c'est d'en prendre mon parti...

Il y avait dans la rudesse de son accent quelque chose d'obscurément douloureux que le cœur de Marthe sentit tout de suite.

—Pierre, tu te calomnies à plaisir... Ce n'est point un piètre mérite de remplir son devoir, même dans les plus petites choses, avec le soin que tu y apportes.

Il l'interrompit avec une ironie amère dont il n'était pas coutumier:

—C'est en tout cas un genre de mérite si austère qu'il peut tout au plus attirer l'estime des gens scrupuleux et n'empêche pas son homme d'être intellectuellement une quantité négligeable... Un mérite!... Pour nous, peut-être, qui avons de la vie une conception rigoureusement sévère et ne la considérons que comme un ensemble d'obligations... Mais il y a des minutes où j'en arrive à me demander si elle n'est pas autre chose encore... s'ils se trompent, ceux qui s'efforcent, de plus et sans cesse, de la faire harmonieuse, intelligente, pour l'aliment de leur âme et de leur pensée.

Jamais Marthe n'avait entendu son frère énoncer de pareilles idées, et sur un ton qui semblait prouver qu'elles lui étaient familières... Aussi, un instant, elle resta silencieuse, ne le comprenant pas bien. Puis, hésitante, elle dit, avec toute la foi de son idéal très élevé:

—Ne crois-tu pas, Pierre, que nous devons surtout être préoccupés de la faire telle que l'exige notre devoir? Quand nous l'accomplissons de notre mieux, tout est bien pour nous...

—Oui, je devrais m'enfermer dans cette pensée et ne pas désirer d'autre bonheur que celui qu'elle peut donner... Mais je ne suis pas comme toi, Marthe, je ne suis pas capable de mettre toutes mes espérances hors de cette terre... Et vraiment, par moments, je me sens si lâche devant la conscience du seul avenir qui m'attend, que j'ai honte de moi-même!

—Et cet avenir, ne peux-tu le faire ce que tu aurais souhaité?...

—Non, c'est impossible!... Et c'est la certitude même de cette impossibilité qui me rend si faible à certaines heures...

Après tant de semaines de luttes avec lui-même, pour échapper à la hantise du souvenir, il éprouvait un tel allègement à se sentir écouté par une âme de femme, tendrement compatissante, qu'il reprit encore, comme s'il eût pensé tout haut, et sa voix avait la même âpreté triste:

—Ce qui m'arrive est ma faute. J'ai péché par orgueil. J'ai cru que je serais toujours capable de me suffire à moi-même... J'ai cru que mon affection pour vous comblerait tous les vides pour moi, que je n'avais pas besoin de mener l'existence normale qui est celle des autres hommes, d'avoir enfin un foyer! Tant pis pour moi! Maintenant il est trop tard...

—Pourquoi?

Brusquement, dans l'esprit de Marthe, venait de s'élever le souvenir d'une réflexion de Liane, à la Bourboule, au sujet de son frère et de Thérèse Erlennes. Fallait-il y chercher le secret de l'étrange découragement de Pierre, qu'elle avait tou-

jours connu si ferme et résolu? de cette amertume aussi qui trahissaient parfois ses paroles, depuis leur voyage en Auvergne?...

Et un peu hésitante, dans sa crainte de toucher à quelque secrète blessure, elle répéta très doucement:

—Est-il vraiment trop tard?... Tu es encore d'âge, il me semble, Pierre, si tu rencontrais une femme qui puisse te rendre heureux, à...

Mais il l'interrompit.

—Marthe, aie pitié de moi, ne me donne même pas la vision d'espoirs irréalisables!...

Son regard rencontra les yeux de sa soeur, fixés sur lui avec une affection grave; et il comprit que, dans sa tendresse, elle venait d'avoir l'intuition de la vérité. Mais, détournant la tête, il finit:

—Ne rêve rien pour moi; je ne connais aucune femme à qui je puisse offrir de venir partager notre solitude; et je n'aurai pas l'égoïsme de souhaiter en rencontrer une...

Son accent était si absolu que Marthe n'essaya pas de lui répondre. Dans la pièce voisine, le piano de Liane se faisait soudain entendre et les notes s'élevaient avec une sonorité joyeuse. Pierre tressaillit, et, se rapprochant de Marthe, il prit sa main et la baisa dans un muet remerciement. Puis, la gardant dans la sienne, après un léger silence, il reprit avec un sourire mélancolique:

—J'ai été fou de te laisser voir ainsi ma faiblesse. Ne t'en inquiète pas, ma fidèle amie. Avec l'aide de Dieu...

Et ces mots, chez lui, n'étaient pas une phrase vaine.

—Avec l'aide de Dieu, j'arriverai bien à en triompher. Maintenant, il ne faut plus songer qu'à notre Liane, à ce voyage à Paris, qui serait peut-être précieux pour elle, et à l'avance nous préparer à la perdre.

Marthe lui répondit par un regard d'affection émue; et tous deux demeurèrent silencieux, écoutant la chanson d'allégresse que disaient les doigts de l'heureuse petite Liane.

XVI

—Chère madame, vous ne pouvez me refuser!... Puisque vous êtes devenue Parisienne, il faut l'être courageusement jusqu'au bout et amener Liane à mon bal... Je tiens absolument à l'avoir...

C'était Antoinette Arthuisse qui, avec sa séduisante amabilité, insistait auprès de Mme de Kergoz, tout récemment arrivée de Bretagne, juste au moment où s'ouvrait l'ère des réceptions du carnaval. Et, dépaycée à Paris, où elle venait sur le désir de son fils, elle eût voulu au moins se dérober à cette invitation de Mme Arthuisse qui l'effrayait fort; elle, depuis tant d'années retirée du monde.

Ce lui avait déjà été une grosse épreuve de s'aventurer ainsi au "jour" d'Antoinette, où elle savait devoir rencontrer bon nombre de visiteurs.

De fait, bien que cet après-midi-là fût réservé aux intimes, le salon, grand comme un hall, était rempli de groupes causeurs, réunis en vertu d'affinités diverses, avec cette liberté qui donnait un charme très particulier aux réceptions de Mme Arthuisse.

Elle avait fait asseoir Mme de Kergoz un peu à l'écart, la devinant effarouchée dans son austé-

rité par l'élégance de leurs manières avec les hommes, par l'allure générale de la conversation, alerte, qui touchait à tous les sujets avec une hardiesse spirituelle.

Mais ce n'étaient pas seulement ces brillantes Parisiennes, ni l'écho de leurs propos non moins parisiens, qui choquaient Mme de Kergoz: c'était aussi le luxe raffiné du hall tendu de soieries anciennes d'un rose mourant, c'était la profusion de bibelots précieux, harmonieusement dispersés sur les tables, dans les vitrines, sur les socles drapés, pêle-mêle avec les fleurs et les plantes vertes dont les palmes abritaient dans un coin du salon la table du lunch, où luisait l'éclair d'argent du samovar...

Et l'idée d'introduire Liane dans un semblable milieu, si différent du simple et majestueux Kergoz, blessait ses sentiments intimes de mère étroitement chrétienne, qui, en sa conscience, considérait le bal comme une source de tentations.

Aussi se défendait-elle de son mieux contre l'insistance aimable d'Antoinette, n'osant pourtant articuler un refus péremptoire, car elle savait que Pierre, le chef de famille, n'était point contraire au très vif désir de Mme Arthuisse, de marier Liane à son frère. Et en désespoir de cause elle usa d'un dernier argument, qui n'était, d'ailleurs, pas un prétexte créé pour la circonstance:

—C'est que Liane n'a pas de robe de bal... Et vraiment je me connais si peu à toutes ces questions de toilette, que je crois plus prudent de renoncer à conduire ma fille parmi toutes vos jeunes amies...

Elle se trompait fort, si elle croyait vraiment ainsi échapper à Antoinette, qui, étant donné son but, ne demandait pas mieux que d'enlever à l'inexpérience de la vieille dame le soin de la toilette de Liane, ce dont, très gracieuse, elle fit aussitôt la proposition, au grand embarras de Mme de Kergoz.

—Vous êtes mille fois bonne, chère madame... Mais accepter serait d'une telle indiscrétion... Pierre, tu entends?...

Non, Pierre n'entendait pas, bien qu'il fût en ce moment silencieux. Il regardait vers l'autre extrémité du salon, où était assise Thérèse Erlennes, causant avec Hennebert et un grand garçon aux allures de clubman, qui était un critique très spirituel. Tous trois avaient l'air de trouver un vif plaisir à leur conversation; une conversation d'esprits déliés, souples, habitués à remuer les idées avec une sceptique indépendance de pensée. Pierre, retenu auprès de sa mère et d'Antoinette Arthuisse, ne pouvait entendre que des fragments de leurs paroles; mais il voyait que la causerie amusait Thérèse, qui ripostait alertement aux opinions paradoxales du critique les disséquant avec une finesse de femme très intelligente que toute idée neuve attire.

Et il éprouvait une sorte d'irritation impatiente à la voir ainsi, libre d'esprit, souriante et animée, si souverainement élégante; d'une élégance à elle, qui la faisait différente des autres femmes présentes, sans qu'il pût en démêler le pourquoi, car elle était habillée de couleur sombre; et il était trop peu connaisseur pour discerner le mérite de la jupe de drap noir unie, moulant les hanches; de la blouse de velours, ourlée au cou et au poignet d'un vieux point de Venise; de la petite to-

que de velours aussi, piquée de roses blanches et d'une aigrette de houx... Mais en la voyant ainsi, en l'écoutant, il éprouvait de nouveau l'impression aiguë et décevante, sentie déjà plus d'une fois à la Bourboule, qu'elle était très loin de lui, insaisissable et trop complexe pour sa simplicité; en même temps, si attirante qu'elle éveillait en lui, plus vif après chaque rencontre, le besoin de la revoir encore et encore, alors que toute sa raison lui criait de la fuir.

Par hasard, il l'avait rencontrée, le lendemain même de son arrivée à Paris. C'était un dimanche, il traversait la place du Châtelet au moment où le flot des dilettanti entraînait à Colonne pour y entendre la *Damnation de Faust*. Elle descendait de voiture avec Antoinette Arthuisse, et c'était elle qui l'avait aperçu, l'appelant par son exclamation de surprise:

—Comment! Monsieur de Kergoz ici?

Tout de suite, il l'avait reconnue, bien qu'elle lui semblait une autre Thérèse dans l'élégance sobre de sa toilette d'hiver, qui la faisait paraître vraiment une femme, non plus une jeune fille comme dans ses robes claires d'été; mais non moins séduisante, hélas! arrêtant sur lui la double étoile de son regard inoublié, et si fraîche de visage, sous la froide caresse du vent qui rosait la peau mate!...

Ils avaient échangé quelques brèves paroles, entrecoupées par le mouvement des arrivants, parmi lesquels Antoinette et elle retrouvaient des visages connus et saluaient. Puis, prête à prendre congé, elle lui avait demandé, avec un sourire d'adieu:

—Vous n'entrez pas avec nous? Berlioz ne vous tente pas?

Berlioz, non... Mais elle!... Et cependant pourquoi l'eût-il suivie?... Pour être loin d'elle, sûrement, perdu dans cette foule, avec la conviction amère qu'elle ne songeait nullement à sa présence... Et il l'avait quittée, enfermé dans sa courtoisie sérieuse, un peu froide, bien qu'un imperceptible frémissement l'eût secoué tandis qu'il serait une seconde dans la sienne la main qu'elle lui avait tendue. Alors il l'avait vue s'éloigner, disparaître parmi ces hommes et ces femmes avec qui elle pouvait se trouver en communion d'idées, de goûts, de curiosités, tous se mouvant dans une atmosphère qui n'était pas la sienne, à lui... Et tout le reste de l'après-midi, il avait été absorbé par le sentiment de l'inutile folie de ce séjour à Paris, où il était pour elle autant que pour Liane.

Puis il avait, un peu plus tard, dîné avec elle chez Antoinette, qui les avait placés l'un près de l'autre, et enfin il avait retrouvé la Thérèse de la Bourboule, celle-là même qui se montrait si effective pour sa petite Liane et causait si simplement avec Mme de Kergoz. Il avait alors eu quelques moments très bons... mais trop courts!... Le dîner fini, tout le reste de la soirée, elle lui avait échappé, recherchée dans ce petit cercle d'artistes, de gens d'esprit, qu'Antoinette avait réunis ce soir-là chez elle.

Il l'avait vue vive, intéressée, curieuse d'idées, telle enfin qu'elle ne se montrait guère quand elle causait avec lui. Quoi d'étonnant?... Ne l'avait-il pas entendue prétendre en riant un jour qu'elle était ce que la faisaient ses interlocuteurs?...

Pourtant, par instants, il avait l'impression de quelque chose de factice, comme un besoin de s'étonner, dans son animation; d'une sorte de fièvre dans l'éclat de ses yeux et de son sourire.

Et de nouveau, ce jour-là, tandis qu'il la regardait causer sous la lumière d'une haute lampe, il était ressaisi de l'idée que sa gaieté n'était pas sincère. Même plus, tout à coup, elle paraissait étrangère à ce que disaient les deux hommes près d'elle...

Quelqu'un demandait:

—Que devient donc Philippe de Gardannes, cet hiver?

Hennebert se mit à rire:

—Il devient vertueux. Il ne fait plus de folies... On ne lui connaît aucune passion avouée, autre que celle de la sculpture, à laquelle il se livre, d'ailleurs, en apparence du moins, corps et âme. Ce qui moralement ne paraît pas lui être très favorable, car jamais il n'a été plus sombre ni plus nerveux!... Mais cette fièvre de travail aura eu, au moins, pour résultat de lui faire faire des progrès prodigieux!... S'il s'était toujours donné à la sculpture comme cet hiver, il serait bien plus qu'un amateur étonnant... Il s'occupe en ce moment d'une statue de femme qui est remarquable...

—Est-ce la belle Mme de Gardannes qui la lui a inspirée?...

—Elle? Mais le talent de son mari n'existe pas même à ses yeux!... L'autre jour, elle m'a très sérieusement exprimé le regret de lui voir dépenser tant d'heures à un métier de pauvre diable. C'est joli, n'est-ce pas, comme manifestation de sens artistique!...

Des visiteuses sortaient... La conversation dévia. Une chaise se trouvait soudain libre près de Thérèse... Devina-t-elle le silencieux désir de Kergoz?... Il vit qu'elle lui faisait signe de s'approcher pour l'occuper, et il obéit, envahi par une joie irraisonnée.

—Monsieur de Kergoz, venez donc me parler un peu de ma petite amie Liane. Elle est maintenant installée à Paris, n'est-ce pas? Et vous? qu'y devenez-vous? Pas grand-chose d'agréable, si j'en juge à vous voir! Vous broyez du noir!

—En ai-je donc l'air?

—Oui, un peu...

—Dites plutôt que je me sens dépaycé. Et puis la vie oisive que je mène m'est à charge, et presque me donne des remords. Je me produis l'effet d'un homme qui se serait déchargé sans motif sérieux du soin de veiller sur les autres, sur ceux qui lui étaient confiés. Ma vraie place est en Bretagne!

Elle le regarda avec une sympathie d'amie, devinant sa secrète amertume; et, comme à la Bourboule, l'enveloppant de la lumière de son sourire, elle dit:

—Il ne faut pas être misanthrope... Ce qui serait tout à fait sage... puis-je vous le déclarer sans paraître me mêler de ce qui ne me regarde pas?

—Vous seriez, au contraire, infiniment bonne en me faisant l'honneur de vous intéresser à mon très humble personnage!

—Eh bien, alors, je m'aventure... Donc, la vraie sagesse serait, au lieu de regarder derrière vous, vers votre Bretagne, de prendre, dans notre vie parisienne, tout ce que vous y trouvez de bon, de

meilleur; ce, qui en fait un régal délicieux pour l'esprit et lui donne cette saveur qu'on n'oublie pas quand on l'a une fois goûtée.

Mais il secoua la tête.

—Je suis trop vieux pour me civiliser ainsi. Je ne connais rien aux choses de l'art; l'esprit de la plupart des pièces qu'on joue, des conférences qu'on fait, des romans qu'on écrit, me déplaît radicalement et blesse des opinions et des croyances auxquelles je suis très attaché, que je ne saurais modifier, car elles sont pour moi la vérité même.

—Mais ce n'est pas une raison pour ne pas vous intéresser aux façons de voir et de penser différentes de la vôtre!

—Je ne puis pas... Je le voudrais, mais mon esprit manque de souplesse... Je suis un peu comme ces vieux arbres qui ont poussé d'un seul jet, sans entraves, et que l'on n'arriverait pas à faire dévier de leur direction naturelle.

Elle savait qu'il jugeait juste et comprenait qu'il souffrait de n'être pas à l'unisson avec le milieu où il se trouvait jeté, et auquel, à bien des égards, il était moralement supérieur. Parce qu'elle l'estimait vraiment, elle reprit, très sincère:

—Vous vous calomniez... Essayez plutôt de suivre mon conseil d'amie... Goûtez un peu... rien que pour le connaître, au dilettantisme qui vous apprendra à tout comprendre, à vous intéresser à tout librement... Ce qui est une des plus exquises jouissances données à nos humbles intelligences... Oh! je sais bien que c'est vous demander là d'adorer ce que vous avez brûlé! Je sais bien que vous condamnez le dilettantisme comme démoralisateur, malsain, coupable, etc. Je vous ai entendu en parler à la Bourboule... Je reconnais qu'il est peut-être un peu tout cela. Mais je crois aussi qu'il n'est pas fort dangereux pour les esprits solidement trempés; et il a ce mérite incomparable, d'offrir à ses fidèles un horizon très large où la pensée peut pleinement ouvrir ses ailes!

—Si large peut-être qu'elle en est éblouie et ne voit plus toujours bien clairement le vrai chemin.

—Ah! le vrai chemin!... Qui le trouve sans hésiter, même parmi ceux qui ne sont pas des dilettanti? J'envie les gens qui n'hésitent jamais sur ce qu'ils doivent faire. Tout me semble si compliqué, à moi! Même en ne cherchant que le bien, on arrive parfois à se tromper si cruellement... Il est difficile de vivre...

Elle avait un léger sourire sur les lèvres; mais quelque chose d'obscurément douloureux dans son exclamation en faisait presque un cri d'angoisse... Il n'eut pas le temps de lui répondre. Sa mère, d'un signe, l'avertissait qu'elle l'attendait. Elle s'était levée, voulant profiter, pour se retirer, de ce que le salon s'était désempli. Cérémonieuse, elle prit congé de Thérèse prête aussi à partir, car l'heure avançait, mais ce que retenaient pourtant les protestations d'Antoinette:

—Oh! chère, ne vous sauvez pas encore! Vous vous faites toujours si rare que je veux jouir de vous, pour une fois que je vous tiens! D'ailleurs, avant de vous laisser fuir, je veux vous arracher la promesse de venir à mon bal... Liane, parmi beaucoup d'autres, ne me pardonnerait pas de ne pas vous avoir ce soir-là!

Ce qui était vrai pour Liane l'était peut-être tout autant pour Pierre. Avec sa courtoisie d'un

autre temps, il effleurait des lèvres la main de Thérèse; et ses traits sévères s'éclairaient un peu parce qu'elle lui disait amicalement:

—Venez me voir quand vous aurez un instant à perdre, puisque mon atelier ne vous fait pas peur... Je veux absolument essayer de vous réconcilier avec le Paris intellectuel et artiste...

Il dut écouter son remerciement pour suivre sa mère, qu'Antoinette reconduisait.

Quand Mme Arthuisse rentra dans le salon, redevenu désert, une lueur de malicieuse gaieté pointait dans ses yeux, qui se dirigèrent vers la place où elle avait laissé Thérèse. Mais la jeune femme était debout devant la cheminée, présentant d'un mouvement machinal, son pied à la flamme. Tout à coup, comme elle eût laissé tomber un masque fatigant, elle avait perdu son air d'animation souriante. Sur le visage, flottait une expression de lassitude presque douloureuse. Mme Arthuisse la considéra une seconde, puis appela:

—Thérèse! Thérèse!... Où êtes-vous?... Partie à la suite de votre adorateur?

Elle eut un tressaillement et regarda la jeune femme, surprise.

—Antoinette, est-ce à moi que vous parlez? Que racontez-vous là?

—Chère, je ne raconte rien du tout, je constate... Voyons, ne restez pas ainsi debout... Puisque nous avons une minute de solitude, laissez-moi en profiter; je ne vous ai pas encore eue aujourd'hui. Tandis que, par amour fraternel, je me faisais la proie de cette bonne Mme de Kergoz, vous ravissiez d'aise le grave Pierre, en causant avec lui... Et c'était vraiment de toute justice... Vous lui deviez bien cela, car s'il est à se morfondre à Paris, c'est à cause de vous!

Thérèse eut un léger haussement d'épaules. Pierre de Kergoz comptait si peu dans sa vie qu'elle avait oublié l'impression, éprouvée un instant à la Bourboule, de n'être plus une indifférente pour lui.

—M. de Kergoz est ici pour Liane.

—Officiellement, oui, et dans une certaine mesure peut-être, en effet. Mais dans la sincérité de sa scrupuleuse conscience, il n'oserait dire qu'il a abandonné sa Bretagne avec la seule pensée de l'avenir de Liane... Et, si vous vouliez vous donner la peine de l'encourager un brin seulement, l'été prochain, vous seriez châtelaine de Kergoz, ma belle amie.

—Antoinette, quelle imagination! et comme vous vous doutez peu du triste cadeau que vous feriez, en ma personne, à ce pauvre Pierre de Kergoz!... Que dirait sa mère, si elle vous entendait lui souhaiter une belle-fille aussi peu digne de sa noble famille? Une artiste! Les seigneurs, de Kergoz frémissaient dans leurs tombes devant une telle mésalliance!

—Une mésalliance! C'est vous, Thérèse, une femme si bien de son temps, qui osez parler comme dans un roman de Sandeau? Croyez-en ma clairvoyance, les ombres des seigneurs pourraient frémir à leur aise, mais Kergoz n'en aurait cure si fallait, à ce prix, vous conquérir! Voyons, chérie, vous qui êtes pour le moins aussi sincère que lui, vous savez bien que vous lui avez fait une forte impression?

—Soit... j'admets l'impression, sinon le qualifi-

catif dont vous l'accompagnez... Et après ?... Quand il en serait ainsi ?

— Est-ce que Kergoz vous déplaît ?

— Certes non ; j'ai même beaucoup d'estime pour lui, bien que son esprit manque d'air et de lumière... Mais ce n'est pas encore lui, probablement, qui m'inspirera le goût de faire don de ma précieuse personne !

— Et ce goût... Thérèse, ne me fermez pas si farouchement votre porte ; vous savez bien que ce n'est pas la curiosité qui me fait parler... Ce goût, vous ne l'avez pas ?

— Non, fit-elle brièvement, les yeux attachés sur les braises mourantes du foyer.

— Bien ; mais vous l'aurez...

— Je ne crois pas.

Elle s'arrêta ; puis, avec cet accent d'ironie qui laissait toujours douter si elle raillait ou non, elle acheva :

— Au temps de ma jeunesse, l'amour était pour moi le fruit défendu... J'ai été assez sage pour ne pas y mordre, et, en récompense de ma sagesse, j'ai perdu le désir d'en connaître la saveur, et pour toujours ! C'est pourquoi ceux qui disent que la vertu est toujours récompensée ont parfaitement raison.

Thérèse, vous parlez comme un docte moraliste, qui serait cependant aussi ignorant de la vie qu'un enfant... Et vous le savez bien... Est-ce qu'une femme comme vous, vivant dans une atmosphère comme celle où nous nous mouvons, vous et moi, peut demeurer dans sa tour d'ivoire, éternellement enfermée dans une insensibilité de nonne ? Prenez garde, si vous traitez dédaigneusement le dieu Amour, il se vengera, et vous vous éprendrez de quelque mauvais diable que vous adorerez !

Thérèse eut un geste indifférent, tandis que l'éénigmatique sourire courait de nouveau sur sa bouche.

— Peut-être ! Mais c'est peu probable... Vous m'avez reproché bien des fois d'être d'un scepticisme navrant. Or, les moralistes, au nombre desquels vous me faites l'honneur de me placer, enseignent que le scepticisme tue l'amour... Selon toute vraisemblance, Antoinette, ma destinée sera de continuer mon chemin toute seule, comme je l'ai commencé. Je vous assure que je me sens la force de le faire... Et puis, somme toute, c'est si vite fini, la vie ! et si peu de chose quand on la regarde bien en face, qu'on la juge ainsi avec détachement... La difficulté est seulement, non pas d'arriver à cet état de détachement, mais de s'y maintenir.

— Thérèse, voici maintenant que vous vous exprimez comme *l'Imitation* elle-même.

— A moins que ce ne soit comme Schopenhauer. Ma chère, je m'explique tout simplement avec une expérience de « vieille femme », comme dit Liane, qui est, en effet, très grande... Les années se chargent de nous rendre sages, bon gré, mal gré... Entre autres bienfaits, elles nous font voir la vanité de notre soif d'aimer et d'être aimés !

— Est-ce un bienfait, Thérèse ?

Elle ne répondit pas tout de suite ; mais, avec son même sourire, elle dit :

— Les gens raisonnables ou désabusés déclarent que oui, et j'imagine que je dois penser comme eux...

Antoinette laissa échapper une exclamation impatiente :

— Oh ! Thérèse ! Thérèse ! ne soyez donc pas ainsi insaisissable et ne raillez pas ce que vous ne connaissez pas !

Si Mme Arthuse eût regardé son amie, elle eût vu passer un éclair dans le mystère de ses yeux...

— Ce que je ne connais pas ? répéta la voix chaude de Thérèse. Mais je vous assure que je sens aussi bien que la femme la plus éprise ce que c'est d'avoir un seul être dans sa pensée, dans son âme, dans sa vie, dans tout soi... Je comprends que ce peut être une torture de toutes les minutes d'être séparée de lui, de ne pouvoir rien quand on se sent appelée par lui et que chaque battement de votre propre cœur vous jette vers lui, quand on a soif de son amour comme il a soif du vôtre...

Elle s'arrêta court, mordant ses lèvres, coupables de laisser échapper de telles paroles ; et soudain, railleuse, elle acheva :

— Pour savoir tout cela, j'ai assez pratiqué les romanciers contemporains et regardé autour de moi...

Antoinette la contempla une seconde, une réponse sur les lèvres. Mais tout à coup il lui vint l'intuition que l'âme close de son amie renfermait le secret de quelque poignante épreuve qui ne voulait pas être pénétrée, et, très délicate, sans insister, elle dit, d'un ton de badinage :

— Décidément, Thérèse, vous êtes très renseignée, malgré votre détachement des faiblesses sentimentales ! N'importe, il est assez bizarre que ce soit moi, dont l'aventure conjugale a si mal tourné, qui vous chapître sur ce sujet !... Enfin ! je vous préviens que je vais continuer à faire des vœux pour que vous découvriez à Kergoz un charme inconnu et ne le renvoyiez pas tristement sur ses terres tout seul, si, comme je l'espère, il finit par vous offrir de vous y emmener, sa dame et maîtresse... Mon Dieu, il est évident que j'aurais mieux aimé avoir à plaider la cause d'un prétendant plus fait pour vous charmer, tel que Philippe de Gardannes, par exemple... Ah ! si lui n'était pas empêtré de Nora, comme je deviendrais son alliée contre vous, pour peu qu'il l'eût souhaité !

Thérèse rattachait sa veste de fourrure, se disposant à partir, et Mme Arthuse n'aperçut pas la flamme triste qui s'allumait de nouveau dans l'ombre de son regard ; elle s'étonna seulement de l'accent dont la jeune femme répondait :

— Antoinette, n'ayez pas de regret... vos peines seraient perdues, même si vous m'ameniez M. de Gardannes libre de tout lien conjugal, n'ayant même pas été le mari de la belle Nora.

— Lui aussi, alors, est englobé dans la réprobation ? Après tout, je ne sais pourquoi je m'en étonne. Vous n'avez, en effet, pas l'air de le priser autrement... Ce à quoi je ne m'attendais pas, étant donnée sa valeur intellectuelle... Je ne dis pas morale ! Somme toute, de la famille, il n'y a que Suzette qui vous ait conquise. Il est vrai qu'elle vous a bien conquise !...

— Oui, c'est une délicieuse petite créature, faite pour éveiller l'envie des solitaires comme moi...

Thérèse ne dit pas combien souvent il lui arrivait de traverser les Champs-Élysées à l'heure où y jouait Suzette, pour recevoir, au passage, le

baiser caressant de l'enfant; et elle laissa Mme Arthuisse poursuivre:

—Donc, vous fuyez Nora, ce que je comprends, la connaissant... Quant à son mari, vous le tenez de même fermement à distance, refusant même de le recevoir...

Thérèse fit un léger mouvement. Antoinette s'interrompit, une idée nouvelle éclosa dans son esprit. Elle hésita une seconde, puis, toujours spontanée, elle avoua:

—Ecoutez, Thérèse, je ne veux pas être indiscret, mais pour toute sorte de raisons que vous devinez, sachant mon affection pour vous, laissez-moi vous adresser une question... Est-ce que vous avez eu à vous plaindre de Philippe de Gardannes?

—Me plaindre de lui? Oh! non... Seulement, Antoinette, comme je vous l'ai dit tout à l'heure, je suis très raisonnable et je pense qu'il est mieux que je ne reçoive pas M. de Gardannes.

—Vous avez raison; vous êtes sage, infiniment sage, bien plus encore que je ne m'en serais jamais doutée. J'avoue, en toute humilité, que je ne suis pas à la hauteur et que j'aurais été charmée de voir, cet après-midi, apparaître M. de Gardannes, ce qui m'aurait procuré quelques instants de très agréable causerie!... Maintenant, il ne viendra plus, il est trop tard... Pourtant, on sonne. Entendez-vous?...

Sans doute parce qu'elle était enveloppée de sa fourrure, une tache rose était montée aux joues de Thérèse. Mais elle ne répondit pas aux paroles de son amie. D'ailleurs, déjà un bruit d'étoffe soyeuse s'entendait dans la pièce voisine; une nouvelle visiteuse entraînait, une pure mondaine, brillante et banale. Alors Thérèse, déjà debout, prit congé sans qu'Antoinette essayât de la retenir, voulant lui épargner le bavardage de perruche de la jeune femme, qui s'installait frileusement près du feu.

La lueur rose de son visage était tombée. Lentement, elle descendait l'escalier de son pas souple, si calme d'apparence, que personne, la rencontrant ainsi, n'eût soupçonné qu'un regret lui brûlait l'âme, de ce qu'il n'était pas venu...

Car c'était ainsi seulement qu'il lui était donné de le voir, dans les rencontres amenées par les hasards de cette vie mondaine à laquelle elle se donnait si peu, puisqu'elle ne prononçait jamais devant lui un mot qui pût ressembler à un rendez-vous ni ne consentait à ce qu'il vînt chez elle, connaissant toute l'étendue du danger qui les menaçait de jour en jour plus étroitement.

puis leur commun séjour en Auvergne, n'avait. De chacune de leurs rencontres, une dizaine d'elle pas emporté, plus aiguë chaque fois, la conscience que c'était une illusion insensée d'avoir espéré qu'elle pourrait être réellement une simple amie pour lui? Et si elle avait un pauvre cœur de femme qui étouffait dans l'impitoyable prison où elle l'enfermait, elle était incapable aussi de s'exposer volontairement à un péril auquel jamais elle ne se fût pardonné d'avoir succombé.

XVII

La destinée, ce jour-là, était pour elle. Comme elle allait atteindre la porte du vestibule, un homme l'ouvrait en entrant, Gardannes lui-même.

Dans la pénombre, elle s'arrêta, un sursaut au cœur.

Lui aussi, au premier regard, l'avait reconnue. Pourtant, il murmura:

—C'est bien vous, n'est-ce pas?... Je ne rêve pas que je vous vois?... Ainsi, quelques minutes encore, et je vous manquais...

Il avait gardé sa main. Elle se dégagea et dit doucement:

—Vous venez si tard! Antoinette n'espérait plus vous voir... moi non plus...

—Parce que je savais que vous ne vous aventuriez d'ordinaire chez votre amie qu'aux heures où la cohue est finie dans son salon, et je ne voulais pas perdre cette faible chance de vous apercevoir un moment...

Il s'arrêta, puis, suppliant, il demanda:

—Puisque ce pauvre bonheur m'échappe, soyez bonne; laissez-moi vous accompagner un peu, si vous rentrez à pied... Il y a si longtemps que je ne vous ai vue sans étrangers entre nous! mon amie...

Elle hésita, craintive devant le désir fou qui palpitait en elle de lui donner cette joie de marcher un instant auprès d'elle.

—Est-ce sage? murmura-t-elle.

Tout de suite, le mot le fit cabrer.

—Sage!... Ah! Dieu, laissez la sagesse! Forcément nous ne pouvons ni l'un ni l'autre l'oublier... Soyez-moi indulgente!... Comment voulez-vous que j'aie le courage que vous me demandez, si vous me refusez la charité de puiser un peu de force auprès de vous! A un pauvre qui meurt de soif, vous ne refuseriez pas quelques gouttes d'eau!

Elle fit un léger mouvement pour l'interrompre et dit d'un ton de prière:

—Ne parlez pas ainsi, si vous voulez que nous puissions avoir quelques instants ensemble... Venez, accompagnez-moi un peu...

Ils sortirent. L'avenue Kléber était presque déserte. De rares passants y mettaient des silhouettes noires qui se mouvaient, rapides, sur l'asphalte glacé. Et le ciel d'hiver aussi était froid, malgré la flambée d'étoiles qui constellaient son immensité sombre. Dans la chaussée, des voitures montaient et descendaient, pointillant la nuit des feux de leurs lanternes colorées...

Ils firent quelques pas sans un mot. L'âme de tous deux était pleine de pensées qu'ils ne voulaient ni ne pouvaient se dire. Lui, sentait contre son bras le frôlement de la manche de loutre, et ce léger contact, qui lui prouvait la présence chère, éveillait en tout son être une jouissance aiguë, mais aussi le désir inutile et fou de retenir à jamais près de lui, sans souci de rien ni de personne, cette femme qu'il aimait désespérément...

Ce fut elle qui demanda, avec cette douceur pénétrante d'accent qu'elle avait pour lui seul:

—A quoi pensez-vous?... Pourquoi ne me parlez-vous pas?

—Parce qu'il me semble que je rêve, et j'ai peur, en parlant, de dissiper mon rêve... Enfin je vous vois *seule*! Depuis cet été, voici la seconde fois seulement que cette joie m'est donnée... La première, c'était cet après-midi où je vous ai rencontrée dans l'avenue du Bois... Vous vouliez revenir à pied et laisser Mme Arthuisse rentrer en voiture... Vous m'avez permis, comme aujour-

d'hui, de marcher un instant près de vous... Il y a de cela près de deux mois maintenant... Vous en souvenez-vous?

Elle répéta:

—Oui, je m'en souviens...

Mais il ne devait pas savoir que, comme lui, elle enfermait un infini de joie dans ces fugitifs rapprochements dont le hasard leur faisait l'aumône. Et, avec effort, elle poursuivit:

—Depuis ce jour-là, nous avons eu quelques bons moments de causerie.

—Oui... dans le monde! sous des regards curieux, parmi des gens à qui votre présence était précieuse et qui vous entouraient, vous absorbaient, faisaient moins nombreux encore les rares moments où, sans que votre volonté, y fût pour rien, nous étions rapprochés... Et voici plus de cinq semaines que je n'ai pas même cette ombre de bonheur... Vous n'êtes pas une vraie amie... Vous vous faites trop rare... Et j'ai tant besoin de vous!

Elle dit un peu amèrement:

—Nous ne sommes pas des amis comme les autres! Il faut presque toujours que nous nous contentions de nous savoir de loin tout dévoués l'un à l'autre.

—Ah! Dieu, je ne l'ignore pas!... Ma Suzette est plus heureuse que moi. Il lui est donné de vous voir! Je vous en prie, allez souvent la surprendre dans sa promenade. Quand elle me dit le soir vous avoir rencontrée, quand je sais que vos lèvres ont touché son petit visage, je vous sens moins lointaine, mon amie.

«Mon amie!» Dits par lui, avec cet accent de sourde passion, les deux mots avaient la caresse frémissante d'un mot d'amour. Oh! ce fantôme d'amitié, qu'elle essayait de maintenir désespérément dressé entre eux! Comme il était vain, mensonger! et comme tous deux en avaient conscience.

Mais elle devait être forte pour elle et lui; et parce qu'elle avait peur, tout à coup, de la complicité troublante de cette obscure solitude autour d'eux, elle tenta de lui parler de sujets indifférents auxquels ils étaient étrangers.

Il l'arrêta tout de suite.

—Laissez toutes ces choses que vous me diriez devant le premier venu! Ne gaspillez pas ainsi à plaisir nos misérables instants de réunion. Rejetons de côté les apparences menteuses et, pendant ces quelques minutes, soyez pour moi la vraie Thérèse...

Et, si bas qu'elle dev'na plus qu'elle n'entendit, il acheva:

—La Thérèse qui est la mienne. Ah! vous ne pouvez savoir combien, en ce moment, je voudrais immobiliser le temps! Comme c'est peu, une volonté!

Elle murmura, découragée:

—A quoi bon souhaiter l'impossible?

Et, de nouveau, ils firent quelques pas en silence. Ce fut lui, cette fois, qui reprit:

—Parlez-moi, que j'entende votre voix... Dites-moi de votre vie le plus que vous pourrez... Je sais déjà...

Et il lui énumérait de menus faits trahissant en lui un tel souci d'elle, qu'une joie poignante l'étreignit toute. Mais de cette joie aussi, elle ne devait rien dire. Et seulement de sa voix chaude, dont il adorait la caresse, elle lui répondait, le

questionnait aussi avec une délicatesse de femme aimante, qui, indifférente à sa propre épreuve, ne songe qu'à l'être cher... Un instant, du moins, elle voulait lui enlever la conscience de son mal, qu'il supportait en révolte... Et sachant quelle âme vibrante d'artiste il avait, elle dit:

—Parlez-moi de votre travail et de votre oeuvre... Je serais si heureuse qu'elle vous intéressât assez pour vous arracher à vous-même!

—Alors, mon amie, soyez heureuse; elle me donne vraiment quelques heures d'oubli... Seulement, après ces heures apaisantes, quand je reprends conscience de la réalité, elle me paraît plus rude encore!... Et puis, lorsque je ne suis plus dominé par la fièvre du travail, que je juge ce travail de sang-froid, il me paraît d'une telle monstrueuse inutilité! A quoi servira, en somme, que j'aie tant et tant donné de minutes à cette oeuvre? Que j'aie jeté vraiment dans ce marbre quelque chose de moi-même?

Ce qu'il disait là, elle aussi l'avait pensé déjà, après avoir passé des jours et encore des jours, ignorante de tout ce qui n'était pas sa toile, dans une fougue de création où frémissait toute la passion latente en elle... Et elle savait le danger de ce pessimisme sombre dont elle avait peur pour lui, toute prête déjà à la combattre.

Il continuait, et dans la nuit montait son accent tourmenté:

—Il y a des minutes où je me prends à envier ceux qui, en se dépensant, se sentent utiles et usent leurs forces avec la conscience bienfaisante que leur action n'est pas vaine... Si je n'étais lâche, au lieu d'essayer de m'arracher à moi-même par des occupations de dilettante, je me lancerais, par exemple, à corps perdu dans la phalange de ceux qui s'inquiètent, non seulement en paroles, mais en actes, de la situation faite par notre société à de pauvres diables comme ce, ui-ci...

Et il désignait un homme déguenillé qui approchait, leur marmottant une demande d'aumône.

—Ainsi, ma vie gâchée, quant à mon propre bonheur, serait peut-être utile à quelques-uns... Du moins, je pourrais en avoir l'illusion, m'efforçant d'oublier que les faits sont là pour me prouver que les meilleures intentions du monde arrivent très souvent à déplacer seulement le mal existant... ou même à en créer un nouveau...

—Non, pas très souvent... Quelquefois, oui, parce que le bon et le mauvais se frôlent sans cesse... mais il y a toujours un peu de bien qui ressort de nos efforts. Et c'est à ce bien, fût-il même insignifiant, qu'il faut penser... Je sais, comme vous, que la plupart de nos oeuvres sont vaines... Oui, l'idéal serait de ne jamais vivre pour soi... Mais nous sommes de pauvres créatures si faibles!... Nous n'avons pas le droit d'être trop ambitieux et nous devons nous contenter de chercher autour de nous, surtout à ne faire souffrir personne par notre faute!... Oh! ne pas faire souffrir surtout!

—Oui... mais combien de nous sont capables d'avoir un tel *credo*! Il faut une âme comme la vôtre, mon amie, pour s'y réfugier. A moi, il ne suffit pas!... Il est trop élevé pour ma faiblesse...

Ils atteignaient le rond-point de l'Arc-de-Triomphe, dont la monumentale silhouette était noyée d'ombre. Ils le traversèrent en silence, meurtris tous deux par la conscience de leurs vies manquées. Instinctivement, il avait eu peur qu'elle ne

voulût maintenant poursuivre sa route seule. Mais elle ne semblait pas y songer. Elle marchait près de lui, si près, que par instants il sentait contre son bras le frôlement de la veste de fourrure; seulement, il ne rencontrait plus son regard, qui se perdait dans la nuit... La tête un peu baissée, elle songeait. Soudain, elle demanda :

— Vous ne voyagez pas, cet hiver ?

— Non !... Pourquoi ?...

Lentement, elle fit :

— Parce que ce serait peut-être le meilleur...

— Pour qui ?... Pour vous ?...

Elle eut un mouvement d'épaules.

— Oh ! non, pas pour moi... Ne parlons jamais de moi !

Il murmura :

— Chère ! chère ! ma bien chère ! et dévouée, et vaillante !

Puis plus haut, retrouvant son âpreté amère, il reprit :

— Le seul voyage, à cette heure, qui pourrait m'être salutaire, ce serait une rude, une périlleuse, une téméraire équipée d'explorateur dans une région vraiment dangereuse... Alors, il en arriverait comme autrefois, pendant mon séjour dans la prairie... Les difficultés matérielles m'enlèveraient de force à moi-même. Oui, ce serait peut-être sage, comme vous dites, d'agir de la sorte, mais c'est une sagesse que je suis incapable d'avoir... Je ne peux, je ne *veux* pas partir... Me le proposer en ce moment, c'est comme si l'on me proposait de m'amputer le cœur même. Et vous le savez bien, *vous, vous* !

La même joie désespérée la fit frissonner, de se sentir ainsi aimée. Mais en même temps la conscience l'étreignait, du mal involontaire qu'elle lui faisait, et, ardemment, elle dit :

— Mon pauvre ami, combien vous seriez plus heureux si vous pouviez m'oublier !

— Vous oublier !... Est-ce que cela me paraît possible ? Le jour où je vous oublierai, c'est qu'il n'y aura plus un atome de vie en moi ! Si lointaine, si insaisissable, si perdue pour moi que vous soyez, vous êtes mienne, que vous le vouliez ou non !... Et je ne fais tort ainsi à personne. Ce que je vous offre, je ne puis le donner qu'à vous... C'est votre bien !

Elle ne répondit pas. Elle savait bien qu'il disait vrai. Elle ne prenait à personne ce qu'il lui donnait, le meilleur de lui-même. Tout lien, même de vague sympathie, était si absolument rompu entre Nora et lui, ils avaient si entièrement repris leur indépendance l'un et l'autre, que lui se considérait, en toute sincérité, comme absolument libre de disposer de lui-même, dans son orgueilleux édain de toute loi. Mais s'il n'en reconnaissait pas d'autre à cette heure que la volonté de l'aimée, elle ne pouvait obtenir le lien, même illusoire, qui l'attachait en dépit de lui-même à Nora : pas plus qu'elle n'oubliait tout ce qui, dans le passé, les avait séparés, les séparerait éternellement...

Il avait descendu l'avenue Friedland, obscure entre sa double rangée d'hôtels ; maintenant, ils allaient entrer dans une zone plus éclairée, où ils marcheraient à travers le couloir proche des passants.

Elle s'arrêta. Il comprit qu'elle allait le quitter. C'était fini, la douceur de l'avoir ainsi à lui dans

cette ombre qui semblait les isoler du reste du monde. Il allait falloir recommencer à vivre des jours sans la voir, tenter encore des folies pour essayer de l'apercevoir seulement ! Cela avec la conscience que, quoi qu'il fit, elle était aussi perdue pour lui que si elle eût été morte... Ainsi qu'elle le lui avait dit un jour en Auvergne, rien ne les rapprocherait, et il savait qu'éternellement il en serait ainsi... Peut-être lui eût-elle été moins désespérément chère, s'il ne l'eût jugée incapable d'oublier tout ce qui se dressait entre eux, alors même que d'âme elle était toute sienne... Mais quelle soit il avait d'elle, de sa présence de toutes les minutes, une soit qu'exaspérait chaque jour vécu loin d'elle !...

Il pria :

— Laissez-moi vous ramener jusque chez vous...

— Non... Il vaut mieux que nous nous séparions ici pour n'être pas rencontrés ensemble.

Il n'osa insister et demanda seulement :

— Quand vous reverrai-je ?

Un geste de lassitude découragée lui échappa :

— Je ne sais pas...

Une seconde, elle laissa les yeux de Philippe plonger dans les siens avec une avidité douloureuse. Puis ils se quittèrent sans même s'être serré la main, tant ce geste banal leur apparaissait vain, après leur muette communion d'âmes.

Lui, resta à la regarder s'éloigner dans la nuit, de son allure ferme et souple, sans se retourner. Il ne savait pas que, sous sa voilette, protégée par la nuit, elle avait les yeux pleins de larmes.

XVIII

Liane, debout devant la glace, regardait, très attentive, la femme de chambre qui, sous la direction de Marthe, finissait d'attacher le corsage décolleté qu'elle allait porter pour la première fois... Un vrai corsage virginal, tout ennuagé de tulle blanc comme la robe même, qui tombait soyeusement souple, dessinant d'une ligne discrète la forme jeune et fine de Liane... Ainsi l'avait choisie Mme Arthuse avec un soin tout-maternel.

Et vraiment, il semblait à Liane que jamais elle ne s'était vue charmante comme ce soir-là... Presque jolie ! pensait-elle, sans oser trop s'abandonner à cette séduisante idée qu'elle jugeait trop frivole, dans sa conscience de petite fille pieuse. Puis aussi, elle avait peur d'une désillusion tout à l'heure, quand elle entrerait dans ce bal où allaient être de brillantes Parisiennes. Et, un peu anxieuse, elle examinait encore la blanche petite personne que la glace reflétait, se demandant tout bas, avec un battement de cœur qui envoyait une ondée rose à ses joues, comme il allait la trouver, lui pour qui, seul, elle désirait être jolie. Dans un besoin naïf d'être tranquillisée, elle demanda, se tournant vers Marthe, qui avait mis toute son attention au service de sa petite sœur :

— Crois-tu que je sois bien ainsi ?... Il me semble qu'hier l'essayeuse n'avait pas arrangé de cette façon les plis du corsage dans la ceinture ? Je crois que c'était mieux...

Marthe sourit. Elle, qui se refusait au monde, trouvait cependant tout naturel que ce fût chose grave que de se soumettre pour la première fois à son jugement.

— Tout me paraît pourtant bien en place, Liane. Du reste, Mlle Thérèse va nous le dire, puisque tu as eu la hardiesse de lui demander qu'elle vienne te donner son approbation avant le bal !

— Est-ce que tu penses que j'ai eu tort ? fit Liane, inquiète. Elle m'aura peut-être trouvée très indiscreète ?

Le doux visage de Marthe s'éclaira encore.

— J'espère que non. Elle te gâte toujours !... Je pense qu'elle ne tardera pas à arriver. Voici qu'il est près de dix heures et demie. Prends tes gants et va voir Pierre. Il est plus mondain que nous tous et nous dira si, dans notre inexpérience, nous n'avons pas commis de faute contre la mode !

Liane prit les gants et l'éventail que lui présentait la femme de chambre. Marthe avait passé dans l'appartement de sa mère, qui finissait de s'habiller avec un soin résigné. C'était un véritable devoir qu'elle allait remplir ce soir-là. Alors Liane, toute seule, contempla une dernière fois son image avec des yeux curieux, depuis la pointe de son soulier de satin, qu'elle avait un peu avancé pour mieux voir son ensemble, jusqu'à la mousse blonde de ses cheveux. La lumière crue de la lampe, dépouillée de son abat-jour, ruisselait sur la peau fraîche autant qu'un pétale de fleur, sur les épaules rondes dans leur finesse juvénile, sur les bras joliment menus... Et, soudain rassurée, elle pensa, souriant à cette vision blanche :

— Décidément, je crois que je ne suis pas trop mal ! Pourvu que Mlle Thérèse le trouve ainsi !

Et elle entra dans le salon, au moment même où le timbre d'arrivée résonnait. Pierre feuilletait une revue qu'il jeta de côté à l'apparition de Liane, avec un affectueux :

— Voyons, mademoiselle, allez-vous faire honneur à la famille de Kergoz ?

— Jugez-en, Pierre... Et s'il y a quelque chose qui ne te paraît pas bien, dis-le...

Pierre enveloppa d'un regard de tendresse la petite créature qui l'interrogeait de ses prunelles limpides... Mais il n'eut pas le temps de donner son opinion. La porte s'ouvrait et le domestique annonçait :

— Mademoiselle Erlennes.

Elle entra, souriante, enveloppée de sa longue pelisse soyeuse, demandant à Liane, accourue à sa rencontre :

— Je ne suis pas en retard ?... Je ne vous ai pas fait attendre ?

— Oh ! non ; maman n'est même pas encore prête entièrement, parce que c'est moi qui, jusqu'ici, ai absorbé les soins de toute la maison !

Elle s'arrêta ; puis, se campant toute droite devant Thérèse, elle pria, de sa jolie manière d'enfant :

— Maintenant, regardez-moi très sévèrement ! Et ne me laissez pas partir si je ne suis pas comme je dois être...

— Je vous regarde très sévèrement, Liane, et il me semble que nous ne pourrions désirer vous voir autrement... Ne trouvez-vous pas, monsieur de Kergoz ?

Liane se rapprocha et plus bas demanda, hésitante, les joues toutes roses :

— Et vous croyez que, même les plus difficiles...

— Je parle des messieurs !... — pourront me trouver un peu... gentille ?...

Thérèse devina à qui pensait l'enfant, et le parfum de ce jeune amour monta vers elle comme une senteur de fleur fraîche. Affectueusement, elle dit :

— Je crois que les plus difficiles penseront de vous, eux aussi, des choses dont votre modestie s'accommoderait mal... Un peu trop bien coiffée, tout au plus... Je puis toucher ?

Et, vite, elle rejetait sa pelisse, sans prendre garde à l'exclamation admirative qu'elle arrachait ainsi à Liane.

— Oh ! que vous êtes belle ! Plus encore, si c'est possible, que les autres jours... Laissez-moi vous regarder !...

Elle portait une robe d'un jaune très doux qui l'habillait d'or pâle, dont le reflet semblait baigner le visage d'une lumière blonde, avivait l'éclat de la peau, des larges prunelles, au fond desquelles flambait toujours, maintenant, une espèce de fièvre. Le front entièrement dégagé, seules, les tempes étaient un peu voilées d'une ombre inattendue par la caresse des cheveux qui dégageaient l'élégance fière de la nuque, du col un peu long, qu'une ligne souple rattachait aux épaules, superbes et fines dans leur pâleur laiteuse...

Et elle avait ainsi une telle séduction de femme que Pierre tressaillit d'une obscure colère où il entraînait une sorte de révolte, parce qu'elle était trop désirable et belle, plus redoutable en sa simplicité qu'elle ne l'eût été par une coquetterie savante...

Debout devant Liane, qu'elle dominait de toute la tête, elle rendait leur grâce capricieuse aux cheveux blonds, arrangeant d'un effleurement du doigt les fameux plis du corsage, avec un souci affectueux de grande soeur ; et il ressentit presque un soulagement quand sa mère entra, prête à partir, l'arrachant à sa contemplation aiguë...

La voiture, d'ailleurs, était annoncée. Mais Mme de Kergoz, poliment, demandait à Thérèse, qui l'embarrassait toujours un peu :

— Ne voulez-vous pas, mademoiselle, nous faire le plaisir d'accepter une place dans notre voiture ?

— Merci infiniment, madame. La mienne m'attend.

— Eh bien, renvoyez-la, pria Liane. Ce sera bien plus gai d'arriver ensemble !

Mme de Kergoz insistait avec son amabilité cérémonieuse, quoique Thérèse, qu'elle voyait pour la première fois décolletée, l'effarouchât presque autant qu'elle troublait son fils. Et la jeune femme consentit.

— Très volontiers, si vraiment je ne vous dérange pas... Monsieur de Kergoz, je vous demanderais de vouloir bien me remettre ma pelisse.

Il prit la longue mante imprégnée du parfum de violette que la jeune femme portait toujours et la posa sur ses épaules, les nerfs secoués d'un obscur frémissement.

Quelques minutes plus tard, il lui était donné de la voir comme en Auvergne, assise auprès de sa mère, devant sa petite soeur. Dans l'ombre de la voiture, il ne distinguait pas ses traits, mais seulement la ligne élégante de la tête, la tache blanche du visage et l'éclair des yeux, les doigts gantés sortant de la pelisse entr'ouverte, dont il sentait le frôlement soyeux. Il entendait sa voix

grave répondre au bavardage de Liane, aux rares paroles de Mme de Kergoz, absorbée par l'ennui de cette soirée dans le monde... Et, en lui, l'austère travailleur, montait une ivresse inconnue.

Un désir bouleversa tout son être: être aimé de cette femme! posséder non seulement son âme si fièrement gardée, mais aussi sa forme charmante... Et l'adorer toujours, infiniment, sans que personne pût la lui ravir!

Mais aussitôt il se raidit dans une conviction brutale:

— Je ne suis rien pour elle... Si je lui demandais de devenir ma femme, elle me trouverait d'une audace stupide! Et elle aurait raison! Nous ne sommes pas faits l'un pour l'autre, tout nous sépare...

Oui, tout, c'était vrai, les goûts, le genre de vie, les idées, le milieu social... C'était là un rêve insensé qu'il faisait au déclin de sa maturité... Et pourtant, une seconde, il s'y abandonna dans l'obscurité tentatrice de la nuit. Il l'aperçut, elle, en de fugitives images, à Kergoz, dans les grandes pièces majestueuses, sur la terrasse dominant les horizons de sa terre bretonne, amenée par lui, qui se fût trouvé heureux qu'elle lui permit seulement de l'aimer...

La voiture s'arrêta dans la nappe de clarté que versaient les lampadaires et, suivant la file des équipages, pénétra dans la cour de l'hôtel Arthuisse... Pierre, brusquement, fut rejeté dans la réalité des choses. Pourtant il n'avait pas tout rêvé. Thérèse était vraiment près de lui. Il la voyait lentement monter, à ses côtés, l'escalier bordé d'une profusion d'arbustes, leurs pas rythmés par les accents sonores de l'orchestre tzigane. Mais ils entraient...

Une rumeur de fête, une odeur chaude de fleurs, les enveloppèrent... Pierre eut dans les yeux une vision de foule parée, d'épaules nues, de diamants scintillants sur les étoffes claires, d'innombrables habits noirs. Puis, devant lui, il aperçut Hennebert, qui, arrêté comme eux dans le vestiaire encombré, enlevait à Thérèse sa mante, et, avec une adresse d'homme habitué à servir les femmes, soulevait la dentelle un peu froissée d'une épaulette, finalement, lui offrait son bras pour pénétrer parmi les couples qui tournoyaient... Mais elle refusa et entra seule avec son aisance de femme habituée à ne compter que sur elle, dans la lumière de sa robe d'or pâle, indifférente à tous ces regards qui s'attachaient à elle, sans que personne pût soupçonner qu'elle cherchait obscurément celui-là seul pour la joie de qui elle était venue. Et Pierre, qui la suivait, ne vit pas non plus la flamme qui, une seconde, illumina la tête altière de Gardannes, quand ses yeux tombèrent sur elle... D'ailleurs il ne s'appartenait pas; il devait conduire sa mère, à travers le flot des danseurs, que Liane contemplait avec des yeux éblouis, jusqu'à Antoinette Arthuisse, qui recevait à l'entrée du hall, habillée avec ce goût original et hardi dont elle avait le secret.

A leur vue, elle laissa échapper une exclamation de plaisir et, d'un coup d'oeil, effleura tout l'ensemble de la jeune fille; puis, se penchant pour un baiser, elle murmura, satisfaite:

— Très bien, chérie, tout à fait bien! Maintenant, nous allons vous présenter des danseurs!

Pas avant que j'aie obtenu ma part de richesses, une part très large! fit Henri d'Orioles, qui s'inclinait avec un sourire charmé devant cette petite fille toute blanche dont les yeux purs lui souhaitaient la bienvenue.

Prenant le carnet, il y griffonnait son nom; puis, comme l'orchestre reprenait, il enlaja la taille menue, sollicitant l'honneur de la première danse de Liane. Mme Arthuisse conduisait Mme de Kergoz vers un groupe où elle devait se trouver agréablement. Pierre, abandonné à lui-même, alla se confondre dans la foule des habits noirs massés à l'entrée des salons. Et l'heure qui alors commença pour lui fut une des plus pénibles qu'il eût connues depuis son arrivée à Paris.

Isolé parmi ces étrangers, il entendait répéter que le bal était superbe, et, si peu mondain qu'il fût, il voyait bien que l'éloge était mérité. Il comprenait aisément que ce fût, pour la plupart, un régal des yeux que le spectacle de tant de jolies femmes, savamment parées, dont les hommes, d'ailleurs, détaillaient la beauté avec une hardiesse de regards et de mots qui le stupéfiait, parfois même le révoltait.—lui, resté chevaleresque!

Mais la splendeur de ce décor de fête, cette musique capiteuse dont la fougue, tour à tour endiablée et caressante, jetait une griserie dans l'air saturé d'odeurs de fleurs, tous ces couples qui le frôlaient, dont les visages souriaient, dont les propos lui arrivaient au passage, tout éveillait en lui le désir nostalgique de son tranquille Kergoz et des grands souffles purs du large... De son Kergoz, qu'il regrettait, en cet instant, aussi ardemment que le faisait sa mère, perdue comme lui dans ce monde d'étrangers où ils étaient sans attache...

Si encore il avait pu être près d'elle, Thérèse! Mais, comme toujours, elle lui échappait dès qu'ils n'étaient plus seul à seul, trop entourée et recherchée. De loin, il apercevait la clarté de sa robe d'or pâle dont le rayonnement vraiment l'enveloppait. Il la voyait causer, très sobre de gestes, sourire de cet étrange sourire, si charmeur dans son ironie mélancolique; répondre, sans un atome de coquetterie, sans rien livrer de son intimité morale, aux paroles, aux hommages, aux saluts de tous ces hommes qui subissaient son indéfinissable séduction de femme n'étant, et ne voulant être à personne... Et Pierre devinait que, comme lui, ce soir-là, ils la trouvaient mieux que belle, désespérément attirante et insaisissable dans son charme d'exquise fleur humaine, dans le mystère de son âme close, avec ses yeux de vie ardente...

Mais il n'était pas le seul que torturait secrètement ce trop grand succès de la jeune femme. Secoué d'impatience jalouse, Philippe de Gardannes, lui aussi, attendait la minute où il pourrait enfin l'enlever à ces indifférents et l'avoir à lui seul. Il était arrivé les nerfs tendus, tout vibrant encore d'une ridicule scène faite par Nora. Au moment de partir, mécontente de sa toilette et ne se jugeant pas en beauté, elle avait été prise, constatant un défaut dans sa robe, d'une de ces pueriles colères d'enfant gâtée dont elle était coutumière et qui se traduisaient par des larmes, des reproches tombant dru sur la femme de chambre, et, finalement, par une crise nerveuse dont elle sortait remplie d'inquiétudes pour sa santé. Mais ce soir, Philippe, las d'attendre la fin de la scène,

était parti exaspéré, dominé par l'invincible besoin d'aller oublier un instant la chaîne détestée dans la seule vue de l'aimée...

Oui, la vue... Tout juste, il avait pu obtenir la douceur de son regard et quelques paroles depuis qu'il était là, tant elle était entourée. Et la conscience de toutes les minutes qu'il perdait ainsi lui devenait peu à peu si intolérable que, brusquement, incapable de supporter davantage l'attente, il se rapprocha et demanda, usant du prétexte banal :

—Voulez-vous me permettre de vous conduire au buffet?

Tout de suite elle fit "oui" et posa sa main gantée sur le bras de Gardannes, si correct d'attitude, que nul ne pouvait savoir qu'il l'emportait enfin comme une proie adorée. Lentement, mais avec une inflexible volonté, il l'entraînait hors de la cohue des danseurs... Tournant la tête vers elle, il l'enveloppa d'un regard qui la prenait toute et murmura :

—Enfin! enfin!... Vous aviez donc juré de ne pas m'accorder une minute ce soir!

Tout de suite, elle lui avait deviné une âme d'orage, et sûrement, maintenant, elle voyait qu'elle ne s'était pas trompée. Alors elle demanda, avec une douceur apaisante :

—Qu'avez-vous? mon ami.

Il eut un sourire amer :

—L'angoisse de ma solitude, comme la plus faible des créatures. J'avais besoin de vous pour oublier le monde entier. Je ne veux plus savoir qu'une chose, c'est que vous êtes là, loin de tous ces autres qui vous enlevaient à moi et à qui vous prêtez sans pitié pour moi!

—Vous n'allez pas, je suppose, me faire une scène de reproche? dit-elle, essayant de sourire.

—Si vous saviez ce que je donnerais pour avoir le droit de vous en faire une! Mais soyez sans crainte, je n'ignore pas plus que vous que je n'ai pas le droit d'être jaloux de tous ceux qui vous approchent, qui vous parlent, qui vous regardent, que votre robe frôle...

Elle eut un frémissement qu'il sentit dans le bras nu qui reposait sur le sien et il s'arrêta. Presque suppliante, elle murmurait :

—Ne dites pas de ces paroles qui ne servent qu'à nous faire mal à tous deux...

—Est-ce que quelque chose peut encore vous faire mal? dit-il avec un orgueilleux geste d'épaules. Moi, j'ai enduré de telles misères que, désormais, je me sens de force à supporter toutes les douleurs! Et pourtant, voyez comme j'étais fait pour goûter facilement le bonheur; en ce moment, j'oublie tout ce qui m'a torturé, tout ce que je regrette avec des larmes de sang dans le passé et dans l'avenir... J'oublie tout dès que vous voulez bien me le permettre...

Ils étaient arrivés à l'extrémité des pièces qu'Antoinette avait ouvertes à ses invités, et les couples y étaient rares, car l'orchestre n'y arrivait plus que comme une lointaine rumeur. Mais des accords plus éclatants apportèrent jusqu'à eux le rythme caressant d'un tango. Un étrange sourire passa sur les traits de Gardannes.

En lui, la passion montait comme un feu dévorant dont elle sentait peut-être la flamme, car l'expression de son visage avait changé. Sur la peau très blanche, une lueur rose marbrait les

pommettes. Les paupières abaissées, elle avait un air de rêve.

—Thérèse, murmura-t-il, laissez-moi voir vos yeux. Donnez-moi votre regard, j'en ai soif!...

Instinctivement, elle obéit, et les yeux apparurent avec la même expression de rêve qu'avait prise le visage... Leur regard semblait venir de très loin, de ce monde mystérieux où l'âme se dilate dans l'amour, et il s'attacha à celui de Gardannes avec un charme attirant d'abîme.

Tout bas, dans une plainte passionnée, il reprit :
—Je ne peux plus vivre sans vous... Je ne peux plus! Je vous adore, Thérèse!... Il me faut vous, mon unique amour, toujours, à toute heure!...

Elle tressaillit violemment et s'arrêta net, devenue pâle comme une cire. Seules, les lèvres gardaient leur éclat de fleurs de sang.

D'une voix sans timbre, elle pria :

—Taisez-vous... Ne dites pas de folies!

Il obéit... Mais ses yeux répétèrent son aveu.

Elle passa la main sur son visage pour fuir ce regard qui la brûlait. Puis elle resta immobile. D'un geste machinal, elle tourmentait les plumes de son éventail. Elle était si blanche, qu'il s'éfraya... Alors, il dit :

—Prenez mon bras et venez vous asseoir un instant... N'ayez pas peur, je ne vous dirai plus ce que vous ne voulez pas entendre...

Mais elle secoua la tête et fit sourdement :

—A quoi bon, maintenant?... Il est trop tard...

Pourtant, elle posa la main sur son bras et se laissa emmener dans la bibliothèque salulaire, où quelques joueurs de whist s'étaient réfugiés. Elle resta debout, quoiqu'elle se sentit épuisée. Lui, la regardait avec un amour désespéré.

Il interrogea très bas :

—Ce que je vous ai avoué... vous le saviez?

Elle inclina lentement la tête.

—Oui... Mais j'espérais que vous auriez pitié de nous et que vous ne le diriez pas, puisque ce serait la fin...

—La fin... Vous pouvez dire cela ainsi, résolument!... La fin de quoi?... Soit, je suis un homme de faiblesse et de passion... Oui, c'est pour moi une torture de toutes les minutes de vivre sans vous voir, mais je ne vous demande rien... que le droit de vous voir et de vous entendre comme le font les indifférents... Pourtant, je ne veux pas vous tromper... Si les désirs n'étaient que des chimères, tout à l'heure, pendant ce tango, je vous aurais emportée pour vous garder à jamais, réalisant enfin le rêve qui m'a obsédé tant de fois depuis que je vous ai retrouvée...

De nouveau, elle répéta :

—Taisez-vous... Ah! je vous en supplie, taisez-vous!...

Et il y avait dans sa voix une telle autorité qu'elle le domina. Entre eux, un lourd silence s'abattit... Lui comme elle sentaient qu'ils étaient arrivés à l'une de ces heures décisives où les destinées se font...

Elle redit, du même accent d'angoisse sombre :

—Oh! pourquoi avez-vous parlé?...

—Parce qu'il m'était impossible de jouer plus longtemps ce personnage menteur d'ami que vous m'avez imposé... Je sais bien que c'est fou de vous avoir crié mon inutile rêve... Mais je ne pouvais plus résister au désir de vous avouer enfin que vous êtes toujours pour moi l'adorée... J'ai essayé

de travailler comme vous le vouliez pour vous fuir, pour tromper cette soif de votre constante présence qui me dévore, ce regret de toutes les minutes de vous avoir perdue! Et mon énergie s'est usée dans cette lutte incessante. Je ne suis ni un saint ni un héros, pas même un résigné... Je ressemble à ces malheureux qui exhalent leur misère, même sans espoir d'être consolés, seulement parce qu'ils souffrent trop pour garder la force ni l'orgueil de la taire... Je ne sais plus qu'une chose, c'est que je ne peux pas, je ne veux pas vous perdre!

Il parlait d'un ton bas et violent, sans faire pourtant un mouvement vers elle, maîtrisant par un suprême effort le désir, qui grondait en lui, de chercher les belles lèvres vivantes, toujours muettes. Elle demeurait immobile; mais tous les mots dits par la voix chère tombaient dans son cœur même, où il n'y avait plus que le sentiment de cet amour qui criait vers elle et la torturait divinement... Et la tentation l'envahissait toute de s'abandonner au flot de la passion qui passait en torrent sur elle, de s'y perdre pour donner à cet homme un infini de joie où il oublierait le passé cruel.

Un bruit de voix résonna soudain... Des couples avaient découvert la solitude de la bibliothèque et y pénétraient... Thérèse tressaillit, brusquement arrachée au charme mortel. Un lent soupir s'échappa de ses lèvres frémissantes. Elle eut autour d'elle un regard pesant de créature brusquement réveillée... Puis, de la même voix sans inflexion, elle dit avec effort:

— Il doit être tard... Il faut que je parte!

Lui, la contemplait avec la même passion douloureuse et révoltée... Mais la présence étrangère avait dissipé l'ivresse pour lui aussi... Il n'essaya pas un mot pour la retenir et, simplement, lui offrit son bras. De nouveau, elle traversa les salons, appuyée sur lui. Mais leurs lèvres demeurèrent fermées; elle avançait, tout son cœur broyé par la conscience qu'il fallait leur séparation si elle ne voulait arriver à une chute dont elle avait l'horreur. Il l'accompagna jusqu'au vestiaire et l'enveloppa de son manteau. Puis, tout bas, il murmura, réussissant une dernière fois avec son impérieuse volonté, à s'isoler près d'elle:

— Pardonnez-moi de vous avoir laissé voir ma faiblesse...

— Oui, je vous pardonne le mal que vous nous avez fait à tous deux ce soir...

Il ne sut pas qu'elle pensait, avec toute sa faiblesse de femme adorée: «Et de ce mal, je vous remercie!» Il remarqua seulement son étrange accent. Il le lui avait entendu une fois déjà autrefois quand il lui avait dit l'adieu sans retour... Et une terreur de l'avoir perdue le bouleversa.

— Thérèse, jurez-moi que je vous reverrai...

Elle arrêta sur lui ses yeux devenus très graves, où pleurait une angoisse désespérée.

— Nous nous reverrons quand j'aurai la force d'être sage pour vous et pour moi... Il ne faut pas qu'il y ait de honte entre nous... Ce serait plus affreux que tout à supporter!...

Seule, elle descendit, n'ayant pas permis qu'il vint la mettre en voiture.

Les mots d'aveu, redoutables et délicieux, bourdonnaient sans relâche dans sa pensée, la faisant

fémir toute, tandis que la voiture l'emportait, son visage brûlant abandonné au vent glacial d'hiver, avec un espoir d'y calmer sa fièvre...

XIX

Quatre jours plus tard, Thérèse recevait un mot tout vibrant d'allégresse griffonné par Liane, lui annonçant ses fiançailles avec Henri d'Orioles.

«J'aurait voulu aller tout de suite vous les dire, finissait l'enfant, et puis, maman ne peut m'accompagner chez vous aujourd'hui. Mais il me faut seulement de cœur vous murmurer que je suis heureuse, heureuse! heureuse! autant que je pouvais le désirer!... Tout bas, je vous confie une chose exquise, à vous qui avez bien voulu être ma confidente cet été: je crois bien que mon rêve, celui d'être aimée comme dans les histoires... mon rêve va se réaliser... Et c'est tellement bon! bien meilleur encore que je ne l'imaginai!

«Ma grande amie chérie (vous me permettez de vous appeler ainsi, dites?), si je regrette tant de ne pouvoir vous embrasser aujourd'hui même, c'est qu'il me semble que, dans mes baisers, quelque chose de mon bonheur aurait été à vous, qui méritiez plus que personne d'avoir très large votre part de joie. Si par un hasard bienfaisant vous passiez de notre côté, donnez à votre petite Liane, en venant la voir, le plaisir de vous redire tout cela... Ce n'est pas trop indiscret, n'est-ce pas, de vous adresser une pareille demande?...

Thérèse lisait ces lignes près de sa mère, qui, depuis quelque temps, se prenait à vouloir sa présence autant qu'elle réclamait la solitude quelques mois auparavant; comme si, à mesure que le corps s'usait davantage, le cœur retrouvait sa tendresse et la pensée se dégageait des ombres qui l'avaient voilée pendant de longs mois.

Depuis le matin, Thérèse peignait sans relâche, prise d'une espèce de soif de travail absorbant, continu. Mais, maintenant, le jour lui manquait, car c'était encore le temps des rapides crépuscules d'hiver. Et elle avait même dû se rapprocher de la fenêtre pour lire le mot de Liane, qui éveillait en elle une complexe impression. Oui, Liane avait raison de se dire heureuse! Combien la destinée était indulgente et bonne pour certains êtres, alors qu'elle en brisait d'autres si impitoyablement!

— Qu'y a-t-il, Thérèse? interrogea la voix faible de Mme Erlennes.

— Liane de Kergoz m'annonce ses fiançailles. Veux-tu que je te lise son mot? Il est si plein de joie jeune qu'il est bienfaisant à entendre.

Mme Erlennes inclina la tête; sa faiblesse grandissante, dont rien ne pouvait plus triompher, la rendait volontiers silencieuse. Les paupières abaissées, elle écouta les lignes que lisait Thérèse. Quand la jeune femme se tut, elle murmura:

— Cette enfant a raison, Thérèse... Tu mérites bien d'avoir enfin ta part de bonheur, toi qui as été la plus dévouée des filles.

D'un geste léger, elle l'appelait. Thérèse se laissa glisser à genoux auprès de la chaise longue, de ce mouvement qui lui était familier. Oh! quelle ironie de s'entendre souhaiter le bonheur au moment même où elle traversait des jours de tempête, plus redoutables encore qu'aucun de ceux

qu'elle eût connus! Et un tel besoin d'être soutenue l'étreignit une seconde, qu'elle eut aux lèvres l'aveu de sa détresse...

Mais elle ne le laissa pas échapper et pria seulement tout bas:

—Mère, aime-moi, aime-moi beaucoup! et j'aurai tout le bonheur que je puisse désirer!

Mme Erlennes posa avec effort sa main sur les cheveux de Thérèse; ses yeux étaient pleins de tendresse.

—Il n'est pas suffisant pour une jeune femme d'être aimée par sa vieille mère. Et puis, tu ne m'auras pas longtemps!

Une supplication d'enfant jaillit du pauvre cœur tourmenté de Thérèse.

—Oh! mère, ne me quitte pas! j'ai tant besoin de toi!

De nouveau, les doigts de Mme Erlennes frôlèrent d'une caresse les cheveux de la jeune femme; mais elle ne répondit pas. Si lourdement elle sentait la fatigue de la vie! Et Thérèse le savait bien, comme elle savait la possibilité d'une fin soudaine pour cette pauvre créature qu'elle avait si absolument aimée!... Elle répéta encore:

—J'ai besoin de toi, maman. Tu es l'être qui m'est le plus cher au monde, qui m'a toujours fait oublier tous les autres depuis le temps même où j'étais toute petite!...

—Oui, je me souviens... Toujours, tu t'es sacrifiée pour moi! C'est mon remords... J'aurais dû moins songer à mon vieux chagrin et plus à toi... Oh! pardonner! Pourquoi n'en ai-je pas eu toujours la force ni la volonté? Tous, mon Dieu, nous avons besoin de pardon!...

Sa voix était assourdie et lointaine, une voix d'âme, et, dans l'ombre du jour mourant, le visage creusé prenait une majesté étrange.

—Mère, dit faiblement Thérèse, tu ne pouvais pas agir autrement que tu l'as fait... Moi non plus...

—Peut-être... Enfin je l'ai cru! et j'ai besoin de le croire... Mais tu as pris pour toi la part la plus lourde... Et pour cela, je te le dis... parce que je ne sais quand maintenant j'aurai la force de reparler de ces choses... pour cela, Thérèse, je te bénis...

Avec le geste d'autrefois, elle traçait une petite croix sur le front de sa fille devenue femme, comme elle faisait jadis sur le front de Thérèse enfant. Et toutes deux demeurèrent silencieuses, sentant leur mutuelle tendresse. Thérèse était restée agenouillée, le visage caché sur la main amaigrie où elle avait mis ses lèvres; et, de nouveau, se ravivait aiguë en elle la tentation de crier sa misère, comme font les petits; de demander secours contre elle-même, qui se sentait si faible, au seul souvenir de *lui*... Folie! Folie! Elle ne devait pas troubler sa mère par l'aveu de son angoisse... Il fallait supporter seule l'épreuve nouvelle de se sentir adorée. Et, pour fuir le danger de prononcer une parole imprudente, elle se redressa brusquement.

La nuit était presque entièrement venue. Dans la pièce obscure, les meubles n'étaient plus que d'indécises silhouettes sur lesquelles une flamme du foyer jetait des lueurs capricieuses. Elle dit, avec une volonté de rentrer dans la réalité des choses:

—Je vais demander de la lumière. Et j'écrirai quelques lignes à Liane.

Il y eut un silence encore. Thérèse avait sonné, et, immobile, elle songeait. La voix de Mme Erlennes s'éleva dans l'ombre:

—Pourquoi ne vas-tu pas voir cette enfant, comme elle t'en prie?...

—Aller voir Liane?... Non, chérie; tu n'étais pas très bien tantôt, je préfère ne pas te quitter.

—Je vais me reposer, dormir... Va, Thérèse; tu n'es pas sortie aujourd'hui, toi qui dis ne pouvoir te passer d'air et de marche...

—Je voulais travailler...

—Oui, mais maintenant il fait nuit... Va embrasser la petite Liane... Je le désire vraiment...

Elle écoutait, surprise de cette insistance, en cherchant le motif. Mais elle le devina, avec un sursaut d'émotion, quand Mme Erlennes, l'attirant, lui dit tout bas:

—Vas-y... Je suis comme cette enfant. Il me semble qu'en t'embrassant elle te portera bonheur.

—Oh! maman! ma pauvre chère maman!... Ce sont là des illusions. Nous le savons bien!

Mais Mme Erlennes insistait avec sa nervosité de malade, et Thérèse comprit qu'il fallait lui céder... Pourquoi, en somme, n'eût-elle pas donné cette preuve d'affection à Liane, dont l'amitié juvénile et chaude lui était une douceur?... Et puis, s'intéressant à son jeune bonheur, elle arriverait peut-être à s'oublier elle-même...

Alors, décidée tout à coup, et vite prête à sortir, elle laissa sa mère enveloppée de ce silence qui la reposait seul, et partit à pied avec un espoir que l'âpre bise apaiserait un peu la fièvre qui, depuis le soir du bal, faisait tous ses nerfs si douloureux...

Oh! ce bal!... Quelles choses insensées avaient passé dans son cerveau durant la nuit qui l'avait suivi! tandis qu'elle demeurait la tête abandonnée sur l'oreiller, les yeux grands ouverts dans l'ombre, ne pouvant trouver le sommeil, qu'elle appelait pour échapper à la sensation d'être emportée vers un abîme auquel la force lui manquait soudain pour s'arracher... Ainsi que des malheureux se laisse entraîner vers un gouffre, les yeux clos, sans pensée ni résistance, vaincus par la puissance tragique du vertige...

En tout son être, semblait avoir pénétré l'appel passionné de cet homme, le seul qu'elle eût aimé... Et obscurément, les mots inoubliables continuaient à lui murmurer la tentation... Pourquoi s'obstiner dans une lutte torturante, quand c'eût été bon! oh! si bon! après tant d'années mornes, de se réfugier dans cet amour qui l'implorait, et d'en savourer l'ardente douceur — comme les altérés boivent à la source d'eau vive... Pourquoi ne pas lui donner, à *lui*, tout le bonheur qu'elle pouvait lui apporter, l'âme et la pensée fermées à tout ce qui n'était pas leur amour?

Avec le jour, elle s'était ressaisie, retrouvant la fière volonté qui ne lui permettait pas de défaillance et lui dictait impérieusement sa conduite... Il ne fallait plus le voir, *lui*, puisqu'elle était si misérablement faible... Et elle ne le verrait plus, sans pitié, pour la révolte de son pauvre cœur... Mais si elle acceptait l'inflexible devoir, elle ne pouvait cependant étouffer le regret et torturant du bonheur impossible que tout son être appelait...

Et cette lutte de toutes les minutes se poursuivait en elle si meurtrissante, lui enlevant la notion des choses extérieures, qu'elle fut surprise de se trouver tout à coup chez Mme de Kergoz. Enfin elle allait pouvoir un instant se fuir elle-même!

Mais une déception l'attendait. A sa demande, le valet de chambre répondit:

— Ces dames sont sorties. Je crois qu'elles ne peuvent tarder beaucoup à rentrer... Si madame veut attendre un peu.

Elle hésitait; puis, se décidant, elle entra. Le domestique l'introduisit dans le salon désert, qu'éclairait la flambee du foyer, plus que la lampe coiffée d'un abat-jour sombre. Alors il disparut; elle resta seule dans la paix de cette vaste pièce où les bruits du dehors—rars dans ce quartier aristocratique—n'arrivaient que lointains... Et cette paix tomba comme un baume sur sa fièvre. Une telle impression de sérénité et d'ordre émanait de ce décor sévère! Point de bibelots sur la table, une corbeille contenant des ouvrages de charité et une *Vie des saints*. Seul, sur le piano, un petit portrait de Liane souriait. Sur la cheminée, sous le regard même de Thérèse, il y en avait un autre de Marthe, sérieuse et douce, dans la simplicité monacale de sa robe sombre; si ressemblant que la jeune femme eut l'impression de sentir sur elle ce regard pur, où nulle passion humaine ne mettrait jamais sa flamme; et, ardemment, elle envia Marthe de Kergoz!... Pourtant eût-elle accepté de voir écarter d'elle à jamais le mal redoutable et enivrant?...

Le timbre d'entrée résonnait; sans doute, Mme de Kergoz et ses filles qui rentraient. La porte s'ouvrit. Thérèse tourna la tête, se levant. Mais ce fut Pierre de Kergoz qui parut, une lumière inaccoutumée sur ses traits durs:

— J'apprends, mademoiselle, que vous êtes assez aimable pour attendre ma mère. Voulez-vous m'accorder l'honneur de vous recevoir en son absence? Elle ne tardera pas. Elle aura été retenue chez Mme Arthuse avec Liane et Marthe.

— Ce qui est tout naturel en ce moment, fit-elle, se rasseyant avec une sensation de délivrance, parce qu'elle allait être distraite d'elle-même. Je voulais dire tout de suite à Liane combien je suis heureuse pour elle de la nouvelle qu'elle m'a envoyée...

— Je vous en remercie avant qu'elle ait le plaisir de la faire elle-même... Oui, elle est ravie... Nous aussi...

Mais une intense mélancolie dans sa voix contredisait ses dernières paroles!

— Monsieur de Kergoz, à votre accent, on douterait un peu de votre satisfaction!

— Parce que je ne peux pas oublier que ma petite Liane est vraiment perdue pour nous! Il y a quelques mois, je n'aurais pas cru pouvoir être égoïste à ce point... L'air de Paris est décidément mauvais! Il est grand temps que j'aille me retremper dans ma solitude de Kergoz.

— Est-ce que vous allez partir?

— Oui, à la fin de la semaine prochaine, mais seul. Ma mère et mes sœurs resteront à Paris.

Elle eut l'intuition des jours pénibles qu'il passerait là-bas dans son isolement, car elle savait que Liane était sa joie; et une pitié pour lui traversa son âme. Elle demanda instinctivement:

— Pourquoi partez-vous?

— Pourquoi? Pour toute sorte de raisons. D'abord, parce qu'il faut que j'aie m'occuper de tout le petit peuple que j'ai moralement négligé depuis que je suis ici. J'ai trop vécu pour moi à Paris. C'était un mal, et j'en porte, d'ailleurs, la peine.

Elle leva vers lui un regard un peu surpris, bien qu'elle fût habituée au caractère sérieux que révélait aisément ses paroles, et, hésitant un peu, elle dit:

— Est-il indiscret de vous demander ce que vous entendez par là?

— Non, et même il vaut mieux que vous le sachiez pour n'être pas étonnée de me voir demeurer emprisonné dans l'étroit cercle intellectuel qui est le mien. J'ai essayé d'en sortir... soutenu par une espérance insensée. J'ai audacieusement tenté de briser le moule moral qui m'enfermait et qui m'a fait... ce que je suis. La tentative a échoué. Ce monde nouveau où j'ai voulu pénétrer trop tard m'a donné le vertige, n'arrivant qu'à me faire douter de la vérité d'une conception de la vie qui a été mon refuge et ma force, et qui le sera encore dans l'avenir. Je me suis arrêté à temps, sachant que je sacrifiais cela à une chimère et que j'étais coupable de le faire... Alors j'ai résolu de retourner en arrière; mais l'épreuve a été dure et son résultat m'est trop pénible pour que je n'aie pas besoin d'aller me retremper dans l'atmosphère qui a toujours été la mienne. Là je redeviendrai, bon gré, mal gré, l'homme d'autrefois... Vous aviez été trop indulgente d'espérer que je pourrais être ce que je souhaitais...

Elle l'avait écouté avec une sympathie grave, devinant qu'il venait de traverser des heures cruelles, et, pour toute souffrance, elle avait une infinie compassion. Puis aussi, elle sentait bien qu'à cause d'elle surtout il aurait désiré se faire autre. Et, très douce, elle dit:

— J'avais été bien imprudente... Je vous avais, sans le vouloir, donné un mauvais conseil parce que j'avais oublié qu'il faut être familiarisé avec les poisons pour y goûter impunément. A quoi bon, d'ailleurs, y goûter? C'est vous qui étiez dans le vrai en ne voyant dans la vie qu'un austère devoir à remplir... Vous avez eu raison de fuir ce monde, que vous jugiez justement dangereux... Je comprends pourquoi vous vous êtes fait si rare durant ces dernières semaines...

Il se leva et vint vers elle. Une soudaine émotion bouleversait son habituelle froideur:

— Alors vous supposez que si je me suis privé de paraître chez vous, c'est que je craignais d'y retrouver un milieu qui m'était mauvais?... Non... C'est de *vous* que j'avais peur! C'est parce que je redoutais la place que vous preniez dans ma vie! Parce que je savais, mieux que personne, que, pour vous, je ne puis être qu'un indifférent!

— Non pas un indifférent, un ami...

A lui, au moins, elle pouvait donner ce nom sincèrement. Et le souvenir de Gardannes la fit tressaillir toute.

— Un ami, soit... Je vous remercie de me le dire. Je reconnais que vous me faites ainsi un très grand honneur et que je ne puis prétendre à plus... Mais il y a des rêves qui naissent et demeurent en nous, malgré toute notre raison, alors mèn-

me que nous ne les ignorons pas irréalisables... qui s'emparent de nous tout entiers... Le mien était de ceux-là. Comprenez-vous qu'il faut que je retourne à Kergoz, dont je n'aurais jamais dû sortir, après vous avoir rencontrée cet été?...

Presque une supplication tremblait dans sa voix d'ordinaire si ferme... Elle comprit la muette demande qui montait ainsi vers elle et elle eut un frisson. Elle était donc destinée à devenir une source de tristesse pour tous ceux qui l'aimaient? Si elle n'avait pas d'amour pour Pierre de Kergoz, il lui inspirait, du moins, trop d'estime et de sympathie vraie pour ne pas regretter le mal qu'elle allait lui faire...

Grave, il se tenait devant elle. Et comme elle restait silencieuse dans l'émotion des mots à prononcer, il interrogea :

—Pourquoi ne me répondez-vous pas?... Vous ai-je offensée malgré tout mon respect?

—Offensée? Oh! non. Je pensais seulement que vous aviez raison d'aller chercher la paix de votre Kergoz... Il me semble que vous y oublierez mieux...

Il avait compris. Son visage se contracta un peu, devenu très pâle. Une exclamation sourde lui échappa :

—Oublier!... Vous n'êtes pas une femme qu'on oublie!

L'autre aussi lui avait dit cela...

—Non, je ne vous oublierai pas... Même si je le voulais, je ne le pourrais pas!

—Pas tout de suite, peut-être... Mais, peu à peu, du moins, vous vous détacherez de moi... Vous comprendrez que je n'étais pas la femme qui pouvait vous rendre heureux... Nous ne sommes pas faits l'un pour l'autre... Je suis trop... ce que vous b'âmez justement... Vous souffririez par moi!

—Moins que je ne vous ferais souffrir par tout ce qui me manque et que je suis incapable d'acquiescer. Et je le sais si bien, qu'il a fallu la tentation où m'a jeté ce moment de solitude inattendu auprès de vous, pour que je vous laisse lire en moi... Je n'ai ni vos goûts, ni votre intelligence, ni...

—Monsieur de Kergoz...

—Ni aucune des qualités qui font de vous la femme que vous êtes! Rien enfin de ce qui peut vous plaire. L'existence même que j'aurais eu à vous offrir était tout le contraire de celle que vous devez souhaiter... malgré tous mes efforts pour vous la rendre moins insupportable!... Je n'aurais pu abandonner l'humble monde qui a besoin de moi, alors même que je me serais arrangé pour que nous puissions venir à Paris et y séjourner autant qu'il vous aurait plu. Mais madame votre mère ne vous aurait pas quittée...

Il espérait peut-être qu'elle allait répondre. Comme elle demeurait sans un mot, il acheva avec effort :

—Tout cela était irréalisable, je le comprends... Me pardonnez-vous de vous avoir importunée d'un rêve qui était d'une témérité folle? car je n'étais pas digne de vous...

Une brusque impression emporta Thérèse. Elle ne pouvait plus supporter de voir ainsi s'abaisser à cause d'elle cet homme dont elle avait mesuré la valeur morale... Quoi qu'elle lui assurât, il croirait toujours qu'elle l'avait repoussé parce qu'elle le jugeait comme il le faisait lui-même.

—Monsieur de Kergoz, commença-t-elle,—et sa voix tremblait,—j'ai pour vous une estime si profonde que je veux vous dire une chose que je n'ai dite à personne au monde et que je confie à votre loyauté... Ce n'est pas, mon Dieu! tout ce dont vous parlez qui nous sépare... des misères que cela!... Ce n'est pas même la santé de ma pauvre mère, qui ne peut se passer de moi...

Elle eut une hésitation; sa volonté défaillait. Les yeux rivés sur elle, il attendait. Alors, elle reprit :

—Je ne serai jamais votre femme, ni celle de personne parce que... quand j'étais jeune, j'ai aimé comme on aime une seule fois dans sa vie, je crois bien... Les circonstances ont été plus puissantes que notre volonté et nous ont séparés... Mais, maintenant je ne peux plus aimer d'amour... Je ne me marierai pas!

Il eut une sorte de cri sourd.

—Parce que vous espérez encore que ce qui a été impossible autrefois peut cesser de l'être dans l'avenir...

—Non... Je n'espère rien... Je sais que rien ne peut me donner à celui qui a gardé mon cœur en entier. Si vieux que nous vivions l'un et l'autre, nous resterons des étrangers... Nos deux existences sont encore plus séparées qu'autrefois... Mais je n'ai pas pu oublier!...

Elle n'acheva pas... Une angoisse la broyait.

Lui, maintenant, la sentait plus lointaine encore, désormais impossible à atteindre... Et pourtant la perdre à jamais était à ce point au-dessus de ses forces, qu'une supplication lui vint :

—Et si je vous priais de vous laisser seulement aimer, de me permettre d'essayer de vous conquérir un peu?... Car vous ne serez pas toujours enfermée dans votre culte du passé...

Elle l'interrompit, frémissante.

—Ah! ne touchez pas au passé! laissez-moi en vivre puisque je n'ai pas le présent!... Peut-être, en effet, arrivera-t-il un temps où j'y penserai d'un cœur calme... Les années sont plus fortes que nous... Mais je n'en suis pas encore là! C'est pourquoi il ne faut pas songer à moi, qui ne suis plus qu'un corps sans âme!...

—Mais peut-être arriverais-je à réveiller l'âme à force de vous aimer?... Je ne vous demanderais rien... Je me contenterais des miettes d'affection que je pourrais recueillir de vous et je vous bénirais de me les donner. Ce serait encore un bonheur que je n'ava's pas espéré!

Il y avait dans l'accent de cet homme, en général si froid, une telle profondeur de sentiment, quelle tressaillit, troublée dans tout son être. Ce qu'il lui demandait là était insensé! Elle en était sûre... Pourtant où était la sagesse?... Rendre heureux cet homme qu'elle n'aimait pas par le don d'elle-même, et mettre ainsi un suprême obstacle entre elle et Philippe. Puis, quand elle se serait arrachée à son pauvre amour, se laisser emmener par cet autre dans le fond de sa Bretagne, où elle vivrait toujours, morte à elle-même, se donnant toute aux humbles, essayant de devenir, comme lui, simple et ferme dans ses croyances, délivrée de son scepticisme tourmenté...

Violamment, elle secoua la tête pour fuir le mirage; ce suicide moral n'eût servi qu'à faire deux victimes.

—Monsieur de Kergoz, vous demandez l'impossible!

—En êtes-vous certaine?... Ecoutez-moi. Je vais partir pour Kergoz... J'y resterai plusieurs semaines... Dites-moi seulement, à mon retour, votre dernière réponse. Si elle est la même encore, je vous donne ma parole de vous laisser désormais oublier, par mon silence, la folie que j'ai commise de vous parler aujourd'hui! Vous consentez, n'est-ce pas?...

Quelques semaines! Quel inconnu enfermait leur mystère, pour elle qui traversait en ce moment une tempête qui rendait sa volonté si fragile! Et dans l'ombre du salon, une espèce de bizarre sourire passa sur sa bouche.

Lentement, elle dit:

—Sans doute dans quelques semaines, je penserai comme à cette heure... Comment pourrais-je tout à coup être ainsi transformée? Mais, quoi qu'il arrive dans l'avenir, je me souviendrai toujours, pour vous en remercier, que vous avez souhaité faire de moi votre femme! Et c'est pourquoi...

Sa voix devint suppliante.

—Pourquoi je vous demande de me pardonner toutes les tristesses que je vous ai apportées, le regret que je vous cause. Je ne pouvais pas vous l'épargner...

—Je le comprends, et je vous suis reconnaissant, dans toute l'âme, de m'avoir confié la vérité.

Reconnaissant, c'était vrai!... Pourtant une jalousie le meurtrissait à l'idée de l'autre qu'elle aimait...

—Oui, *confié*, répéta-t-elle.

Il comprit.

—Personne autre que moi ne le saura jamais sans votre aveu.

Elle murmura «merci!» et lui tendit la main. Comme à la Bourboule, il y posa ses lèvres. Puis il l'accompagna en silence. Ni elle ni lui ne pouvaient plus rien se dire ce jour-là...

D'un pas lent, elle traversa la cour silencieuse de l'hôtel. Sa pensée était en haut dans ce salon où il demeurait le regard voilé, ayant encore dans l'oreille son mot d'adieu, respirant le léger parfum de violette qui était tout ce qui lui restait d'elle.

Elle rentra à pied, ainsi qu'elle était venue, avide de ce vent glacial qui lui fouettait le visage, car ses veines lui semblaient charrier du feu. La notion du temps lui échappait tant elle avait la sensation de revenir de loin,—oh! de bien loin!

Au passage, elle vit une pendule marquer sept heures moins le quart... Si tard!... Sa mère allait être inquiète... Elle pressa le pas... Mais, aussitôt rentrée, elle fut rassurée:

—Non, madame n'a pas demandé mademoiselle... Elle dort toujours.

Thérèse pénétra dans le petit salon d'un pas léger, tellement léger que Mme Erlennes ne bougea pas. La tête reposait renversée un peu sur les coussins; et Thérèse contempla avidement le visage pâle que l'immobilité faisait presque solennel... Sans remuer les lèvres, elle murmurait:

—O ma chérie... comme votre enfant a besoin de vous! Elle est en péril, et elle se sent si lâche, malgré tout son désir de ne pas faire le mal!

Mais l'écho de cette muette supplication n'arrivait pas jusqu'à cette mère que son enfant avait tant aimée. Elle continuait à dormir de son lourd sommeil, sans un mouvement, la bouche entr'ouverte...

Elle dormait encore quand, un moment plus tard, Thérèse revint, ayant enlevé ses vêtements de sortie. Elle n'avait pas bougé; sa tête était toujours posée de même.

Un frémissement secoua soudain Thérèse. A demi-voix, elle appela:

—Mère!

Un besoin éperdu s'emparait d'elle, de voir enfin se soulever les paupières toujours abaissées.

Elle répéta de nouveau, instinctivement:

—Maman, ma chérie, je t'en supplie, réveille-toi....

Alors, comme sa mère n'entendait pas, elle lui mit doucement ses lèvres sur la main. Et aussitôt elle se rejeta en arrière, avec un cri sourd, car le léger contact avait glacé sa bouche... Brutalement, elle comprenait pourquoi les yeux ne s'ouvriraient plus pour lui répondre...

XX

De la chaise longue où elle était nonchalamment étendue, Nora de Gardannes dirigeait les allées et venues de la femme de chambre qui préparait des malles: et elle eut un geste d'ennui en se voyant troublée par l'entrée de son mari.

Il s'en aperçut et une expression railleuse contracta sa bouche une seconde.

—Tranquillisez-vous, Nora, je ne vous dérangerai pas longtemps. Je viens seulement chercher la *Revue*, qui, paraît-il, a été, par erreur, apportée dans votre chambre.

—Oui, elle m'embarrasse depuis ce matin. Elle doit être encore là, sur ma table, sous les dentelles. Attendez, ne touchez pas, vous allez chiffonner mes affaires. Sophie va vous la donner.

La femme de chambre dégageait la *Revue* du fouillis vapoureux sous lequel elle était enfouie. Philippe, ironique, demanda:

—Est-ce que vous déménagez?... En quel honneur dépouillez-vous ainsi vos armoires de leur contenu?

—Je ne déménage pas, mais je fais faire mes malles.

—Vos malles?

—Oui, je pense qu'il en est temps, puisque je pars demain soir pour Nice. Vous le savez bien!

—Je savais, en effet, que vous comptiez partir pour Nice ces jours-ci, mais j'avais oublié le jour que vous aviez choisi, et, d'ailleurs, je ne m'imaginais pas que vous songiez à vous mettre en route avec Suzette souffrante.

—Où avez-vous pris que Suzette est souffrante?

—Mais il me suffit d'entendre sa grosse toux pour être édifié à ce sujet. Sa gouvernante paraît absolument de son avis, si vous ne l'êtes point.

Elle haussa les épaules.

—Kate s'affole stupidement dès que Suzette lui semble avoir la moindre chose. L'enfant est enrhumée, il n'est pas étonnant qu'elle toussé; et ce n'est pas pour un rhume sans importance que je vais changer tous mes projets! Votre mère et ma famille m'attendent. J'ai beaucoup souffert du

froid sibérien de cet hiver; et il est grand temps que j'aie un peu me soigner, car je suis très fatiguée! Je sais que ma santé vous inquiète fort peu, si celle de Suzette a le don de vous préoccuper. Mais je ne vois pas du tout pourquoi je vous imiterais dans cette indifférence; et je suis d'autant plus pressée de partir qu'il y a en ce moment une véritable épidémie d'influenza. A aucun prix, je ne veux risquer d'être atteinte!

Il la regardait, et au fond de ses yeux il y avait une pitié méprisante, une lueur aussi de la révolte qui frémissait toujours en lui maintenant de s'être follement lié à cette femme.

—Soyez tranquille, Nora; vous prenez trop de précautions pour n'être pas à l'abri de toute attaque d'influenza. Bien entendu, je ne prétends pas vous retenir ici contre votre gré. Mais je vous préviens seulement que si demain Suzette n'est vraiment pas mieux, je ne permettrai pas qu'elle parte...

Les traits de Nora se contractèrent. La femme de chambre était sortie. Elle et lui restaient en présence, pareils à deux adversaires.

—Est-ce que, par hasard, vous croiriez ainsi me retenir à Paris?

—Oh! certes non... Je n'ai pas une aussi naïve illusion! Je me borne à vous avertir d'une chose très simple: c'est que trouvant imprudent de faire faire un long voyage à une enfant... mettons enrhumée,—au point de n'être point sortie depuis une semaine, ce me semble,—je la garderai ici près de moi, à Paris, si vous ne jugez pas à propos de retarder un peu votre départ... J'ajoute que, dans ce cas, vous pourriez vous éloigner sans scrupule, car Kate lui est absolument dévouée et, de plus, est beaucoup plus habituée que vous à la soigner. Fuyez donc l'influenza, si bon vous semble, quoiqu'elle n'existe, surtout à l'état épidémique, que dans votre imagination!

Elle bondit.

—Dans mon imagination! Vous savez aussi bien que moi pourtant que Mme Arthuse en est sérieusement atteinte. C'est vrai qu'elle a été si imprudente! Malgré le mauvais temps, elle a tenu tous les jours à sortir pour aller voir sa chère Thérèse, sous prétexte que Mlle Erlennes ne se remettait pas du tout de la mort subite de sa mère...

Au nom de Thérèse, il avait tressailli mais il n'eut pas un mot, laissant sa femme poursuivre:

—Je crois vraiment que Mme Arthuse, non plus, ne s'en remettait pas? Quand elle est venue me voir, il y a dix jours, elle se répandait en détails sur ce funèbre sujet, si bien que j'ai dû lui rappeler que les émotions me sont très mauvaises. J'ai eu les nerfs malades tout l'après-midi après sa visite; sans compter que cette histoire de mort subite m'avait horriblement inquiétée! J'ai tout de suite fait venir le docteur, qui m'a, heureusement, certifié que je pouvais me rassurer, n'ayant rien au cœur comme la vieille dame! Pourquoi ne considérez-vous ainsi?... A peu près comme si je disais des choses monstrueuses!

Il eut un sourire de cinglante ironie.

—Monstrueuses! Oh! non... Je ne m'étonne même pas de l'effet produit sur vous par le malheur de Mlle Erlennes.

—Est-ce un malheur, après tout? Jeta-t-elle agressive, Mme Erlennes était toujours malade.

Ce devait être fort désagréable et pour elle et pour sa brillante fille, qui se croyait obligée de jouer les Antigones! Ce qui, d'ailleurs, lui réussissait, car vous étiez tous pâmés d'admiration pour elle... Vous, tout le premier. Je m'en suis bien aperçu à la Bourboule... Mais peu m'importait, je ne suis pas jalouse.

—Je vous en remercie...

—Oh! vous n'avez pas à me remercier. C'est pour mon agrément personnel que je ne me donne pas la peine de l'être, parce que j'ai l'horreur des scènes qui s'ensuivent et qui sont trop fatigantes pour moi! Donc, maintenant, admirez autant que l'envie vous en prendra les airs malheureux de cette femme supérieure après avoir admiré ses allures de dévouement. Je n'en aurai cure à Nice, je vous prie de le croire... Et pourtant! Il m'est revenu certaine petite anecdote...

Elle s'interrompit. Une lueur méchante s'allumait dans ses yeux. Lui, les nerfs soudain tendus, l'écoutait, les traits durs... Entendre parler de Thérèse par cette femme lui était odieux!... Il n'eut pas besoin de l'interroger; rageusement, elle finissait:

—On m'a raconté qu'autrefois vous aviez été fortement emballé pour cette belle artiste, au point même de lui offrir votre cœur et votre nom!

Par un suprême effort de volonté, il resta le maître de lui-même.

—Vraiment! On vous a renseignée à ce point? Et peut-on savoir qui?

—Savoir qui? Non, c'est inutile... quelqu'un qui croyait devoir prudemment médifier, ignorant que nous sommes trop étrangers l'un à l'autre pour que je m'agite de pareils racontars et m'inquiète même de ce que vous comptez faire dans l'avenir de votre ancienne passion!

—Nora! gronda-t-il avec un tel sursaut de colère qu'une seconde elle eut peur.

Mais, tout de suite, elle se ressaisit dans la satisfaction d'avoir enfin obligé à sortir de son orgueilleuse impassibilité cet homme qu'elle détestait de toute l'indifférence qu'elle lui inspirait.

—Eh bien, quoi? fit-elle sans paraître comprendre sa pensée, mais ses lèvres étaient frémissantes. Vous vous offensez, que je soupçonne même votre fidélité envers moi? Soyez tranquille, je suis remplie d'indulgence. Il suffit à mon bonheur que vous demeuriez mon prisonnier, en dépit de vos allures indépendantes...

Et elle montrait l'anneau de mariage qui luisait parmi ses bagues.

—Bel et bien, nous sommes attachés l'un à l'autre parce qu'il me plaît qu'il en soit ainsi!... Aussi ne comptez pas sur moi pour vous délivrer... Non que je tienne à vous!... Mais les avantages que me procurent votre nom et votre situation dans le monde parisien me sont assez agréables pour que je n'aie jamais l'idée d'y renoncer,—ceci dit en passant,—si odieuse que me soit, comme à vous, la vie en commun!

Elle espérait qu'il allait lui répondre, lui prouver qu'elle l'avait atteint, lui qui prétendait lui avoir échappé... Mais son espoir fut déçu. Droit devant elle, il l'avait écoutée, dédaignant même de l'interrompre. Quand elle s'arrêta, il y eut un silence... Puis, comme elle se taisait encore, hâletante dans sa colère, il interrogea, avec une rudesse ironique:

—Vous avez fini, n'est-il pas vrai? Alors, je me retire. Je vous présente tous mes hommages.

Avant que, revenue de sa surprise, elle eût pu chercher contre lui une arme nouvelle, il était sorti, la laissant bouleversée d'une exaspération folle devant son impuissance...

Ah! si elle avait su quelle tempête grondait en lui!... Elle avait été bien imprudente de le braver comme elle venait de le faire, car il en était arrivé à l'un de ces instants de crise morale où se prennent les résolutions sans retour pour les hommes comme lui. Depuis qu'il savait Thérèse rendue toute à elle-même par la mort de sa mère, la tentation le hantait de briser le lien détesté qui l'unissait à Nora. N'avait-il pas le divorce? Nora était à ce point éloignée de lui, qu'il n'y aurait nulle cruauté à la quitter. Elle était protestante, il ne blesserait donc en elle aucune conviction religieuse... Alors pourquoi hésiter?... Il se laisserait condamner et il serait libre!

Tout à l'heure, tandis qu'il l'écoutait parler, presque haineuse, il lui avait tout à coup paru monstrueux que leurs deux vies fussent enchaînées, pussent le rester, alors qu'il était si simple de dénouer la chaîne exécrée. Oh! être libre! libre! libre d'aller à elle, Thérèse, qui, à travers le temps, était demeuré pour lui la fiancée! qu'il eût voulu sienne, non pas dans le mystère avilissant des bonheurs volés, mais comme l'épouse, qu'aucune honte ne devait effleurir, qui porterait son nom, devenue sa femme... Ce qu'il voulait, c'était le droit, acquis hautement devant tous, de la vie entièrement passée près d'elle; l'ivresse, qui lui pouvait venir d'elle seule, des âmes confondus dans la communion des joies, des pensées, des travaux, des chagrins aussi...

Oh! être libre!

Soudain l'atmosphère même de cette maison où était Nora lui devenait intolérable. Il sortit, tressaillant au passage d'entendre la grosse toux rauque de Suzette, qui jouait pourtant auprès de son Anglaise, mais sans gaieté.

Dehors, c'était la tristesse d'une journée grise sous les rafales capricieuses d'une aigre brise de mars, un mouvement rapide de passants frileux, de voitures qui se croisaient. Il s'était pris à monter les Champs-Élysées, droit devant lui, dans un besoin instinctif de maîtriser sa fièvre. Mais le cerveau continuait en lui son travail, et la résolution, flottante dans sa pensée, s'y affirmait peu à peu si résolue qu'il s'efforçait maintenant de ne pas l'avoir prise plus tôt.

Cette dernière scène avec Nora venait d'être l'éternelle goutte d'eau qui fait déborder le vase. Libre! il voulait l'être, comme il savait vouloir. Les difficultés, les obstacles, les préjugés à vaincre, le scandale même, il s'en souciait comme d'un jeu d'enfant. L'audace et l'énergie indomptable que toute résistance faisait naître en lui se développaient inflexibles en son être. Puis, quand il serait libre, il arriverait bien à la conquérir, elle, pour qui il eût marché sur des charbons ardents, s'il eût espéré pouvoir la mériter ainsi!

Oh! ce supplice d'être retenu loin d'elle quand il savait qu'elle souffrait... A cette heure, ce qu'il éprouvait pour elle, c'était le meilleur de l'amour, la soif d'écarter tout le mal de l'aimée, de se dévouer à elle, tout entier, dans la seule pensée de lui faire les heures infiniment douces... Et ce rôle

d'ami, qui lui semblait impossible quelques semaines plus tôt, lui apparaissait tout à coup simplement facile, tant le sentiment de sa douleur, à elle, avait élevé l'élan qui le jetait vers elle...

Tout juste, il l'avait entrevue le jour de l'enterrement, sous le crêpe de son voile. Puis, il lui avait fallu rester des jours sans rien savoir de ce qui la touchait, car Antoinette Arthuse, souffrante, ne recevait pas... Aujourd'hui, le peu qu'il avait appris, c'était Liane, rencontrée par hasard le matin, qui le lui avait dit innocemment. Et les paroles de l'enfant avaient mis en lui la vision poignante d'une Thérèse écrasée par l'épreuve nouvelle qu'elle devait porter solitairement, sous laquelle elle succombait, comme si ce dernier coup eût enfin brisé sa fière vaillance... D'instinct, ses pas l'avaient conduit devant la maison où elle ne lui avait jamais donné le droit de pénétrer, près de laquelle si souvent, durant l'hiver, il était venu rôder, avec un espoir fou que peut-être, elle sortirait et qu'il lui serait ainsi donné de la voir quelques minutes... Et, dans son cœur, résonnait sans relâche le souvenir d'une petite phrase de Liane:

—Il faut que ses amis l'entourent... Elle est si seule!

Quelle odieuse sagesse, quelle absurde idée de respect et de délicatesse, l'avaient donc arrêté, lui? Si elle ne voulait pas, elle ne le recevrait pas... Mais pourquoi, oh! Dieu! ne pas aller simplement à elle, comme le faisaient ses amis... La bouche très pure d'une jeune fille ne l'avait-elle pas dit? il fallait l'entourer pour qu'elle sentît moins l'isolement cruel... En une seconde, toutes ses hésitations étaient soudain balayées... Il monta.

—Mlle Erlennes reçoit-elle?

—Je ne sais pas, monsieur. Mademoiselle était très fatiguée tantôt. Si monsieur veut entrer pour tant, je vais m'informer.

La femme de chambre lui ouvrait la porte du petit salon, attendant à l'atelier, puis elle disparut. Lui, machinalement, fit quelques pas dans la pièce, attiré vers l'atelier, qu'il apercevait par l'écartement des portières. Et une sourde exclamation lui vint. Thérèse y était assise, devant son chevalet.

Mais elle ne peignait pas. Son pinceau même avait roulé à terre. Les mains tombées sur ses genoux, la tête un peu renversée en arrière, elle regardait vers le morne infini de ce ciel gris; et dans le profil affiné qui se découpait en sombre sur la fenêtre, dans l'expression de la bouche, dans l'attitude désespérée, de souffrance inconsolée, qu'une angoisse affreuse le broyait. Et comme le dernier soir à la Bourboule, il appela, la voix assourdie:

—Thérèse!

Elle tressaillit violemment, et comme ce soir-là aussi, elle tourna la tête vers lui, qui venait à elle, comme sa destinée même. Mais elle ne bougea pas et murmura seulement:

—Est-ce donc vous, mon ami?

Une espèce de leur de joie avait passé sur son visage, devenu si blanc qu'il avait peur de la voir ainsi... Peut-être aussi était-ce tout le noir deson deuil qui lui donnait sa pâleur de cire...

La femme de chambre entra, apportant la carte. Elle la congédia d'un geste, puis laissa

tomber ses deux mains dans celles qu'il lui tendait, disant, du même accent presque bas :

— Mon ami, pourquoi êtes-vous venu ?

— Parce que je ne pouvais plus supporter de vous savoir ainsi souffrant toute seule, sans vous avoir dit même combien je voudrais vous aider à porter votre chagrin...

Elle inclina la tête, sans retirer les mains qu'il gardait jalousement, comme si c'eût été pour elle une force de sentir son étreinte.

— Cela, je le savais... Il me semble bon de vous l'entendre dire. Peut-être n'est-il pas sage que vous soyez ici...

C'était si poignant, cette faiblesse chez elle, qu'il avait toujours vue si vaillante, que, s'il eût hésité, l'invincible résolution l'aurait, en cette seconde, pris entier de tenter l'impossible pour avoir enfin le droit de la soutenir de tout l'infini de son amour. Et, en lui, s'éleva, comme une image vaine, la conscience de tout ce qui n'était pas elle, avec son visage de souffrance...

— Thérèse, vous êtes épuisée...

Elle murmura, fermant les yeux :

— C'est vrai, je n'en puis plus.

— Alors, fit-il, — et une gravité ardente était sur ses traits, — alors il faut vous confier à moi, mon amie très chère... Il faut me laisser vous aimer, être à vous tout entier.

Du même accent de lassitude sombre, sans révolte ni reproche, comme si même elle eût été incapable de s'étonner, elle dit :

— Vous savez bien que ce n'est pas possible!... Aujourd'hui comme hier, tout est contre nous... Et je ne veux pas qu'aucune honte puisse nous atteindre...

— Et s'il n'y en avait pas?... si j'étais libre...

— Libre!

Le mot avait jailli de sa bouche dans un cri. Elle se dressa. Dans le sursaut qui l'ébranlait, ses yeux avaient retrouvé soudain leur flamme pour interroger.

— Oui, libre... Maintenant nous avons le divorce en France, et pour Mme de Gardannes, comme pour moi, il serait la rupture d'un lien meurtrissant... Vous le savez bien!

Le divorce! elle n'était pas, comme lui, morte au respect du serment conjugal éternellement gardé. Mais depuis quinze jours elle avait supporté trop d'heures torturantes pour avoir encore toute son énergie devant l'épreuve. Elle le lui avait dit, et c'était vrai, elle était à bout de force; dans le coup imprévu qui s'était abattu sur elle, son courage semblait avoir sombré... Et ce mot de "divorce" résonna dans tout son être comme une promesse de délivrance. Libre! Il pouvait devenir libre, devant les hommes, tout au moins...

Avec sa puissance dominatrice de volonté, il le lui répétait dans une soif de jeter en elle la même inflexible résolution qui le possédait tout entier. Sans un mouvement ni un mot, elle l'écoutait, sa détresse engourdie par le souffle d'amour qui l'enveloppait comme une grande caresse berceuse, lui ôtant peu à peu la conscience de la réalité des choses... Ah! être enfin heureuse un peu par lui... près de lui qui l'aimait depuis tant d'années...

Pourtant, tout à coup, elle dit faiblement, tréssillante, sous une sourde souffrance :

— C'est impossible, tout cela... Il y a toujours le passé entre nous.

Il eut un geste large qui rejetait à jamais en arrière le passé mort et répéta :

— Le passé? Thérèse, oubliez-le, comme je le fais... Laissez-le tomber en poussière... Pour ce qui a été, il y a vingt ans, allons-nous perdre l'avenir?... Oh! ma pauvre aimée, si nous devions le racheter pour avoir le droit d'être heureux enfin, nous avons bien payé ce qu'il fallait!... Quand nous userions toutes nos forces à continuer à vivre loin l'un de l'autre, qu'en adviendrait-il de plus?... A quoi nous servirait de nous être ainsi torturés sans profit pour personne?... Moralement, nous sommes libres, et, de fait, je puis le devenir... en sachant le vouloir... Nos deux existences n'appartiennent qu'à nous...

Elle frissonna. Dans son souvenir, renaissaient les dernières paroles dites par sa mère, où il y avait le regret de n'avoir pas pardonné; et ces mots lui apparaissaient comme l'absolution même de ce qu'elle ferait dans l'avenir. Était-ce donc vrai qu'ils avaient le droit de disposer de leurs vies sans faire souffrir personne?... Non, pas Nora, certes...

Mais un petit nom déchira son cœur, "Suzette." Elle avait oublié l'enfant... Et tout haut, elle pensa :

— Vous appartenez à Suzette... Vous ne pouvez pas la quitter... Et puis un jour, peut-être, elle porterait la peine du bonheur que nous voulons atteindre aujourd'hui en ne songeant qu'à nous seuls; et il ne faut pas que les innocents souffrent... Il ne faut pas!... Je ne veux pas que Suzette puisse être exposée à connaître un jour le chagrin comme moi par la faute des autres...

Son visage, à lui, s'était contracté à cette évocation de sa toute petite fille. Mais l'avenir dont parlait Thérèse était si lointain, si incertain, et il se sentait prêt à lutter un jour pour le bonheur de l'enfant, comme il luttait désespérément aujourd'hui pour conquérir le sien... Et, avec la même orgueilleuse confiance en sa volonté, il dit :

— Je ne quitterai pas Suzette; je vous la donnerai pour que vous la fassiez une femme telle que vous, qui serez sa vraie mère... Thérèse... ma Thérèse, dites que vous consentez à vous confier à moi... Dites, et je ferai tout ce qu'il faudra pour que vous soyez sans remords... Ayez pitié de vous, de moi aussi, qui suis à bout de courage pour supporter l'affreuse vie que je mène depuis des années... Il me faut votre chère présence de toutes les minutes... Il me faut *vous, vous!*... Ne nous sacrifiez pas inutilement... Ayez pitié de nous, ma plus aimée...

Elle serra ses deux mains dans un geste inconscient de prière.

— Pourquoi me tentez-vous ainsi?... C'est mal. Vous voyez bien que je n'ai plus la force de vous résister...

— Chère, je ne vous tente pas... Ce que je veux est le plus sage, le meilleur... Laissez-moi essayer de vous faire oublier tout le passé de tristesse. Re commençons une vie nouvelle, ma seule, mon unique adorée... Nous avons déjà perdu tant d'années... Jouissons enfin de celles qui nous restent...

Il continuait à lui parler avec une douceur suppliante, une ardeur sombre aussi, lui laissant pénétrer toute sa misère afin qu'elle fût compatissante et consentit enfin à se laisser adorer... Et les mots arrivaient à son âme comme les flots

arrivent incessamment contre les falaises, usant peu à peu leurs fermes assises.

Elle n'essayait plus de lutter... Oui, ce serait lâche et coupable de consentir à ce qu'il voulait, de prendre ainsi le mari d'un autre, de séparer la mère du père, d'enlever l'enfant à la mère — fût-elle une mère sans amour... Mais elle était épuisée!

Ainsi qu'à dans un lointain, elle entendit résonner le timbre d'entrée.

Discrètement, la porte de l'atelier s'entr'ouvrait, et la voix pure de Marthe de Kergoz demandait: —Thérèse, je puis entrer?... Vous recevez, paraît-il.

Elle était sur le seuil et s'arrêta, apercevant debout devant elle Thérèse, dont la main était encore dans celle de Gardannes et qui la contemplait avec des yeux de créature soudain arrachée à un rêve, au fond desquels flottait une sorte d'épouvante... Il y eut une minute de silence, et Marthe commença instinctivement:

—Je vous dérange, pardon...

Thérèse dit, d'une voix sans timbre:

—Non... Entrez, Marthe, vous êtes la très bien venue.

Et elle lui tendit la main, dérochant son visage pour que la jeune fille ne l'effleurât pas.

Marthe, hésitante, continuait:

—Thérèse, si vous avez encore à causer avec M. de Gardannes, je vais vous laisser, en vous faisant toutes mes excuses d'être arrivée aussi indiscrettement; mais votre femme de chambre m'avait assuré que, je le pouvais...

D'un étrange accent, elle dit sourdement:

—Vous avez, au contraire, bien fait d'entrer... Restez. M. de Gardannes allait me dire adieu... Nous avons parlé de choses trop émouvantes... J'ai besoin maintenant de me reposer...

Il ne bougea pas. Au son de sa voix, à l'expression du visage décoloré, dont les traits avaient pris quelque chose d'inflexible, il comprenait qu'elle était perdue pour lui, que jamais, Nora vivante, son rêve fou ne se réaliserait et elle ne serait sa femme! Dans une minute d'ivresse, elle pouvait hésiter devant la tentation; mais le mortel charme dissipé, elle se retrouverait incapable de faire une chose qu'elle jugeait coupable... autant que de s'abandonner jamais si elle faiblissait dans son austère renoncement... Et le désir passa en lui comme un torrent de la saisir dans ses bras, de l'étreindre, de l'emporter, elle, qu'il sentait lui échapper irréparablement.

Pourtant il resta immobile, dominé plus encore par le respect qu'il avait d'elle que par la présence de la jeune fille sérieuse debout à leurs côtés.

Machinalement, il dit:

—Ainsi, vous voulez que je parte?...

—Oui, il le faut... Il est temps...

Elle lui tendait ses deux mains comme lorsqu'il était entré. Il les reçut dans les siennes et, s'inclinant, y appuya sa bouche. Quand il se redressa, il était livide. Dans son visage ravagé, les yeux avaient une lueur de désespoir sombre, les yeux dont la flamme l'avait réchauffée, qui, tout à l'heure encore, l'enveloppaient de tant d'amour... Et une douleur la broya parce qu'il souffrait ainsi à cause d'elle.

Il murmura «adieu», la regardant comme s'il n'eût jamais dû pouvoir détacher ses yeux de cette blanche figure dont les prunelles demeureraient arrêtées sur lui avec une angoisse passionnée. Il salua Marthe. Puis, sans re retourner, il sortit.

Debout, les mains jointes, elle avait écouté le bruit de ses pas, qui s'éloignait. Quand le silence se fit, comme si toute force se fût évanouie en elle, lourdement, elle s'assit et demeura immobile. Elle était sans âme, sans pensée, n'éprouvant plus qu'une sensation de déchirement atroce.

Très douce, s'éleva tout à coup près d'elle la voix de Marthe.

—Thérèse, vous souffrez... Je ne puis rien pour vous?

Elle eut un frisson, reprenant soudain conscience de la réalité, et vit près d'elle les yeux clairs qui l'interrogeaient avec une émotion compatissante:

—Non, vous ne pouvez rien, Marthe.

Autour d'elle, c'était le décor familial et charmant de son atelier; son oeil erra sur toutes les belles choses qu'elle avait aimées, dans l'intimité desquelles elle avait vécu et qui, tout à coup, lui paraissaient étrangères... Puis il tomba sur Marthe. Que devait penser cette enfant, de la voir ainsi?... Alors, dans un besoin impérieux de n'être pas soupçonnée, de n'être pas l'objet d'une pensée qui pût troubler cette pureté de vierge, elle dit avec effort:

—Ecoutez-moi, Marthe, pour que jamais vous ne puissiez, dans l'avenir, croire... le moindre mal de moi... Mais c'est à vous seule que je dis cela... C'est un secret que vous me garderez, n'est-ce pas?

Les mains se tordirent dans un geste de souffrance.

—Autrefois, il y a neuf ans, j'ai dû devenir la femme de M. de Gardannes... Et puis, des circonstances graves nous ont séparés... Aujourd'hui, parce qu'il me savait malheureuse, il est venu, pour la première fois. Et le passé nous a ressaisis... bien durement! Lui, non plus, n'est pas heureux... Vous ne pouvez pas savoir, Marthe, ce que c'est de voir souffrir un être dont le bonheur serait votre seule joie... Comme on se sent faible, alors! Maintenant, nous nous reverrons plus... C'est fini.

Elle parlait avec une résolution froide, le regard fixe, d'une voix sans inflexion dont les belles sonorités semblaient brisées. Mais une plainte passionnée brusquement lui jaillit du cœur même.

—Oh! Dieu! pourquoi suis-je si jeune encore!... J'ai sans doute tant d'années à vivre!

—Ma pauvre chère Thérèse, fit Marthe, dont les yeux s'étaient remplis de larmes devant cette douleur qu'elle ne connaîtrait jamais... devant laquelle aussi les mots de consolation humaine lui semblaient si vains que le cri de son âme religieuse lui monta aux lèvres:

—Thérèse, regardez plus haut que votre misère... Vous trouverez Celui qui vous aidera à la porter... Demandez-lui qu'il soutienne aussi... votre ami... Qu'il vous donne à tous les deux le courage d'accepter votre épreuve... Lui seul le peut!

Les mots résonnaient avec la ferveur d'une prière. Et Thérèse obscurément sentit que cette enfant disait vrai.

XXI

D'autres jours encore avaient fui...

Debout dans sa chambre, Thérèse relisait un mot d'Antoinette Arthuisse qui venait de lui être remis.

«J'espérais, ma bien chérie, aller vous voir. Mais, hélas! mes malheureuses bronches sont encore si endolories que je n'ai pas eu la permission de m'aventurer dehors. J'en suis doublement désolé, car j'apprends à l'instant l'état très sérieux de la petite Suzette de Gardannes, pour laquelle on craint le croup. La mère est à Nice; le père, parti hier matin pour une de leurs propriétés, n'est pas de retour, ignorant la situation. L'Anglaise perd la tête devant sa responsabilité et vient de me faire avertir, espérant peut-être que j'irais à son secours!... Ce qui est impossible...»

En effet, c'était impossible à Antoinette. Mais elle, Thérèse, pouvait-elle la remplacer en cette circonstance?...

A larges coups, son cœur battait dans sa poitrine. En d'autres temps, comme elle eût tout de suite couru auprès de l'enfant en danger!... Et seule!...

Seule! oui, Antoinette le disait. Il était absent, lui, et auprès de sa petite fille, il y avait seulement une gouvernante affolée que son trouble même rendait peut-être incapable de bien soigner...

De quoi donc avait-elle peur en allant vers Suzette? de le revoir? Ah! si elle eût pu, être sûre d'avoir cette peur? Mais d'où jaillissait l'élan qui la jetait irrésistiblement vers son enfant malade?... En vain elle essayait de lire en elle, où régnait la nuit...

Antoinette l'écrivait, *il était loin!*... Et même arrivât-il tandis qu'elle serait là, le péril de l'enfant écarterait bien de leurs pauvres âmes fragiles toute tentation mauvaise... Elle en était sûre... Alors pourquoi s'abandonner à la crainte lâche de se sentir faible encore près de lui?... Pourquoi hésiter à aller là où peut-être sa présence serait bienfaisante?

Brutalement, tout à coup, elle eut la vision de Suzette mourante et seule!... Quand peut-être elle eût pu la sauver par ses soins. Et c'était pour sa toute petite à lui qu'elle hésitait ainsi, elle qui se fût si simplement dévouée pour une étrangère même!

Impérieuse, une résolution la domina. Elle irait voir si elle pouvait être bonne à quelque chose, elle qui ne se devait plus à personne... Plus forte que toute sagesse, la divine pitié l'emportait, cette fois, vers la rencontre possible avec l'être cher et redouté...

Dans une hâte de fièvre, elle se prépara aussitôt à sortir, prise toute, maintenant, par l'idée du danger de l'enfant.

Elle se jeta en voiture. Une pluie froide tombait. Elle ne s'en aperçut même pas. Une inquiétude la tenaillait au sujet de l'enfant qu'elle aimait, une inquiétude si aiguë que, machinalement, elle se prit à murmurer dans un besoin de se rassurer;

—Je vais apprendre qu'elle est mieux. L'Anglaise en sera tourmentée outre mesure, se voyant seule avec elle.

Jamais elle n'était entrée chez les Gardannes et un frémissement l'ébranla à l'idée qu'elle allait se trouver chez lui. Avant de monter, elle demanda au concierge:

—Comment est Mlle Suzette?

—Pas bien, madame. Le médecin est très tourmenté, car il paraît que c'est décidément le croup; et miss ne sait plus que faire, surtout que monsieur et madame sont absents! Miss leur a télégraphié, mais madame est à Nice. Elle ne peut pas revenir tout de suite... Pour monsieur, on ne sait pas si la dépêche lui est arrivée, rapport aux neiges qui, paraît-il, dans ce pays-là, empêchent les courriers de circuler! Miss ne l'attend pas avant ce soir.

L'homme avait parlé avec volubilité, voyant l'attention de Thérèse. Elle le remercia et s'engagea dans l'escalier, plus forte maintenant qu'elle avait la certitude de ne pas se trouver face à face avec lui, ne songeant plus qu'à l'enfant.

Elle sonna; et comme le valet de chambre lui ouvrait, elle vit apparaître l'Anglaise, qui accourait, croyant à l'arrivée du médecin; elle reconnut Thérèse et son visage tourmenté se détendit un peu.

—Ah! madame! quel malheur! quel malheur! Elle est bien plus malade que ce matin!... Et monsieur qui ne revient pas... Le docteur a dit à onze heures qu'il ne pouvait rien assurer et qu'il repasserait dans l'après-midi. Hier matin, elle était bien quand monsieur est parti. Son mal de gorge avait l'air guéri. Je l'ai fait sortir un peu... Elle aura eu froid malgré toutes mes précautions!

De grosses larmes coulaient sur les joues creusées de la gouvernante.

—Peut-être vous exagérez-vous son état, fit Thérèse avec une douceur compatissante. Voulez-vous me conduire près d'elle?... Je verrai... nous essaierons ensemble de la soigner...

La pauvre fille eut une ombre de sourire reconnaissant, comme si c'eût été pour elle une délivrance de ne plus être seule à porter son inquiétude affreuse. Une sorte de plainte étouffée et rauque arrivait de la chambre, et la femme de chambre, restée auprès de l'enfant, appela éffrayée:

—Miss Kate, venez.

Thérèse entra à la suite de l'Anglaise. Suzette se débattait, portant d'un geste instinctif ses mains frêles vers sa gorge altérée d'air. Une angoisse était dans ses yeux de petite créature torturée. Elle aperçut Thérèse, et de sa voix étranglée, elle appela:

—Viens, Thérèse, viens... j'ai mal... Enlève-moi le mal...

Thérèse s'approcha et ses lèvres, passionnément, caressèrent le mince visage brûlé de fièvre, qui cherchait le sien. Une révolte la secouait de ne pouvoir rien, rien... Ah! si lui avait vu sa Suzette...

Aussi, une seconde, pour lui, elle fut heureuse qu'il ignorât peut-être encore...

Un nouveau coup de timbre vibra. Cette fois, c'était bien le médecin. Il examina l'enfant halestant, inspectant la gorge tachée de membranes; puis, très sérieux, il interrogea, se tournant vers

Thérèse, avec une involontaire curiosité de savoir qui elle était :

—La famille est prévenue, n'est-ce pas ? car l'état est très inquiétant. Il s'est aggravé sensiblement depuis ce matin. Maintenant il n'y a plus à hésiter. Il faudrait recourir aux injections.

Son accent était absolu, mais ses yeux semblaient demander le consentement de Thérèse, comme si, en l'absence des parents, il eût voulu ne point assumer l'entière responsabilité des suites possibles du traitement. Elle hésita une seconde dans la conscience qu'en cette minute la vie de l'enfant lui appartenait peut-être... Mais que pouvait-elle dire ? Son regard très grave s'attacha sur le médecin ; c'était un homme dans sa pleine maturité, d'aspect froid, avec une expression d'intelligence et d'énergie... Le médecin de Nora ! Elle n'avait pu le choisir que d'une science éprouvée...

Qu'aurait dit Philippe s'il eût été là ? Ah ! avoir ainsi la responsabilité de sa toute petite aimée !...

Elle regarda l'enfant, qui se plaignait et attachait sur elle des yeux angoissés... Alors, avec un émotion qui lui brisait la voix, elle demanda :

—S'il s'agissait de votre enfant, monsieur, vous feriez les injections ?

—Sans hésiter, madame.

—Vous pensez qu'il est temps d'agir ? Qu'on ne saurait attendre l'arrivée de M. de Gardannes, qui ne peut être ici que ce soir, vers les huit heures ?

—Pour mon enfant, je n'attendrais pas... Je trouverais mon retard d'une témérité folle.

—Alors... faites...

Tout de suite, ce furent dans la chambre les préparatifs hâtés de l'opération. L'Anglaise s'affairait, moins affolée pourtant depuis que Thérèse était là, et l'ayant suppliée de ne pas la quitter jusqu'au retour du père.

Mais la petite se débattait de nouveau dans une crise, avec la même plainte, voulant échapper au médecin, effrayée de ce qu'il prétendait lui faire, haletante sous l'affreuse suffocation. Ses petites mains se crispaient sur celles de Thérèse, tandis qu'elle lui murmurait, dans sa fièvre, un appel instinctif : Maman ! Maman !...

—Madame, voulez-vous avoir la bonté de la maintenir un instant ? commanda le médecin.

L'Anglaise élevait la lampe, qui inonda de lumière crue les blancs du lit. Alors, très ferme, l'oreille sourde au cri de l'enfant, il fit l'injection dans la jeune chair frémissante... Quand il se redressa, il dit :

—Maintenant nous avons tenté ce qui était possible...

Et Thérèse sentit que vraiment la vie de l'enfant ne dépendait plus de la science humaine. Elle demanda :

—Vous espérez ?

En cette minute, avec son visage tourmenté, si pâle dans le noir de sa robe, elle lui apparaissait tellement pareille à une mère, qu'il répondit avec une douceur fortifiante, sincère d'ailleurs :

—J'espère... Ce traitement nous a déjà donné tant de merveilleux résultats !

Elle savait bien qu'il ne pouvait lui dire davantage. Et pourtant l'incertain de cet espoir lui fit atrocement douloureux.

—Quand un peu de mieux peut-il se produire ?

—Il faut le temps... Mais si, dans la nuit, il y a abaissement de la fièvre, ce sera bon signe.

Il partit, et Thérèse demeura seule dans la chambre auprès de Suzette, dont les yeux de souffrance ne la quittaient pas et qui, par instants, lui murmurait, de sa petite voix éteinte, montrant sa gorge :

—J'ai mal là, guéris-moi... Reste... Reste tout près... Je veux toi...

Elle avait fait prévenir chez elle qu'on ne l'attendit point, sentant l'impossibilité d'abandonner l'Anglaise avant l'arrivée de Philippe...

Ainsi, fatalement, elle allait le revoir. La destinée les rapprochait encore une fois, plus forte que sa volonté à elle... Mais c'était sans crainte qu'elle le voyait venir. Le danger d'une petite vie d'enfant avait effacé en elle toute pensée troublante.

Les instants s'écoulaient lourds de dévorante anxiété, important la plainte rauque de l'enfant, que le mal suppliciait toujours. Y résisterait-elle longtemps encore ?...

Thérèse regarda la pendule. Huit heures et demie. Il n'était pas là. Alors Kate avait craint justement. La dépêche ne lui était pas parvenue à temps pour qu'il pût prendre le train à l'heure voulue... Quand serait-il de retour maintenant ?... Et s'il arrivait trop tard ?... Une horreur la secoua toute... Sauver Suzette, il le fallait, et elle était si impuissante !...

Elle se rassit près du lit ; et la terrible veillée commença, lui enlevant peu à peu la conscience des minutes qui s'enfuyaient, tout son être tendu dans la seule pensée qu'il fallait pour *lui* que Suzette vécût... Une âme de mère était née en elle, une énergie invincible pour triompher du mal avec ses fragiles forces humaines.

Vers minuit, il y eut une crise plus effrayante encore que les autres, amenée par l'agglomération des membranes qui obstruaient le larynx. L'enfant, suffoquée, se débattait si violemment que ses ongles déchiraient la main de Thérèse. Elle ne voulait plus rien supporter sur elle, rejetait ses couvertures... Puis l'agitation cessa. Ce fut une espèce de torpeur, un souffle si insensible que Thérèse, penchée vers elle, se demanda si l'asphyxie commençait...

Ah ! Dieu, si une vie pouvait en racheter une autre, comme ardemment elle offrait la sienne, elle, qui n'avait plus rien à faire parmi les hommes, dont la destinée était close. Courbée vers l'enfant, dont les paupières demeuraient abaissées, elle cherchait la respiration rare, contemplant le petit visage convulsé... Et soudain, des visions de l'été se levèrent dans son souvenir : Suzette lui jetant, pour la première fois, autour du cou, ses bras caressants dans le jardin de l'hôtel. Elle la revit toute vivante et joyeuse dans sa grâce adorable de petite fleur humaine, avec sa bouche câline, son rire qui était un chant d'oiseau, ses idées drôles, ses caprices, ses révoltes d'enfant, avec leurs apaisements délicieux... Oh ! la lui rendre ainsi, à *lui* qui, dans l'avenir, n'aurait peut-être qu'elle, son enfant... Car de la femme inutilement adorée, les années le détacheraient, qu'il le voulût ou non...

L'enfant serait son refuge...

Encore une heure passée. Suzette vraiment semblait plus calme, son souffle moins haletant. La fièvre tombait-elle un peu ? Le corps ne lui paraissait

sait plus aussi brûlant... Un espoir s'éclairait en elle, si bienfaisant, si infiniment bon, que ses yeux s'emplirent de larmes.

—Madame, je crois qu'elle est un peu mieux, chuchota Kate.

Ainsi elle ne se trompait pas... Elle n'aurait donc pas inutilement lutté pour retenir l'enfant dans la vie!...

Pourtant cette vie était bien dure, bien cruelle... Parfois, elle meurtrissait atrocement ses créatures... Mais pas toutes! Il y en avait d'heureuses! Et une supplication lui jaillit de l'âme, que cette toute petite fille eût tout le bonheur qui lui avait été refusé, à elle, et que ce bonheur remontât jusqu'à *lui*... Pour leur joie à tous deux, elle accepterait, s'il le fallait, sans se plaindre, sa morne destinée... Alors, tout bas, dans le secret de son âme fermée, elle pourrait l'aimer sans remords...

...L'aube blanchissait. Un jour tremblant de mars filtrait à travers les rideaux, jusqu'à la petite tête calmée, qui creusait le duvet souple de l'oreiller... Maintenant Thérèse songeait, revivant les jours enfuis, les plus éloignés, à Etretat... Puis les plus proches, en Auvergne, et aussi les heures troublées à Paris... la dernière surtout qu'ils avaient passée ensemble, si divinement terrible!...

Mais était-ce donc parce qu'elle venait de sentir le frôlement de la mort, la suprême apaisante? Toutes ses agitations, ses tourments, ses tourments, ses douleurs, ses espoirs irréalisables, tout cela lui paraissait tout à coup si lointain, tombé dans un passé qui ne renaîtrait plus... Et un infini désintéressement d'elle-même l'envahissait...

Elle tourna la tête, entendant la porte s'ouvrir, et elle le vit, *lui*, qui entraînait, pâle, une contraction d'angoisse ravageant ses traits.

D'une voix qui était un murmure, elle lui dit, remuée d'une allégresse divine:

—Depuis deux heures déjà, elle est mieux... J'espère qu'elle est sauvée!

—Par vous, ma Thérèse...

Ils étaient debout auprès du lit, se penchant. Quand il releva la tête, leurs yeux se rencontrèrent et, dans leurs regards, il n'y avait que la tendresse très haute d'une âme pour une autre âme.

XXII

C'était près d'un mois plus tard, hors de Paris, dans la lumière blonde d'un renouveau soudain éclo, en pleine campagne, ainsi que le médecin avait ordonné qu'on emmenât Suzette. Et là, sa mère, rassurée quant au danger de la contagion, était venue la retrouver, n'ayant jamais eu le courage de rentrer dans l'appartement de Paris où l'enfant avait été atteinte.

La rude crise traversée l'avait un peu amincie et grandie, la petite Suzette; son visage menu s'était effilé; mais voici pourtant que l'air vif des champs commençait à lui rendre un peu de son éclat rosé, et, vivifiant le jeune corps, lui rendit sa souplesse alerte. Et Philippe, qui, ce matin-là, en descendant de cheval, la voyait venir à lui de tout l'effort de ses petits pieds encore chancelants, eut au cœur un frisson de joie quand il l'enleva dans ses bras, où elle se blottit avec une langueur câline.

Comme un frère trésor, très précieux, il la ramena ainsi à l'Anglaise, assise au soleil, un tricot

dans les mains; et, tandis qu'il la tenait serrée sur sa poitrine, il la confondait, dans sa tendresse, avec l'absente, qui s'était donnée pour toute la lui garder et dont il ne savait plus rien depuis son départ de Paris. Ainsi qu'elle l'avait demandé, il lui avait envoyé, dès son arrivée, un mot pour lui dire que Suzette avait bien supporté le voyage. Mais elle n'avait pas répondu: et avec cette tension des nerfs que lui donnait maintenant chaque jour l'heure de la poste, il demande, du jardin, au domestique qui passait:

—Le courrier est-il arrivé?

Oui, le facteur venait de l'apporter. Hâtivement, Philippe le regarda. Pas de lettre encore. Des mots indifférents. Il les rejeta de côté. Pourquoi n'écrivait-elle rien? Pas même quelques lignes de réponse pour s'informer de l'enfant, qui était un peu sienne maintenant. Pourquoi? Oh! toujours le supplice des questions sans réponse quand il s'agissait d'elle...

Machinalement, il ouvrait le journal qu'on venait de lui remettre, l'effleurant d'un oeil distrait. Mais un nom soudain immobilisa son regard: «Thérèse Erlennes.»

A quel propos parlait-on d'elle? Et tandis que cette muette interrogation traversait son esprit, ses yeux parcouraient les lignes:

«Nous apprenons avec regret l'état très grave d'un de nos jeunes peintres d'avenir, Mlle Thérèse Erlennes, qui est atteinte d'une angine diphtérique dont l'issue inspire de très sérieuses inquiétudes à tous ses admirateurs. Il paraîtrait que c'est en soignant l'enfant d'une amie que Mlle Erlennes a pris le germe du mal qui met aujourd'hui sa vie en danger.»

Il lut ces phrases avec une stupeur telle que leur sens très net lui échappait. Était-ce vraiment de Thérèse, de sa Thérèse, qu'on parlait ainsi? A demi-voix, il répéta les lignes, puis regarda autour de lui, instinctivement, doutant de la réalité, avec l'impression qu'il se trouvait précipité dans un cauchemar qui allait nécessairement se dissiper. A quelques pas de lui, Suzette continuait à jouer dans le soleil emplissant de sable une petite charrette, et sa voix claire chantonnait. Près d'elle, l'Anglaise travaillait, sous le ruissellement de fine clarté qui tombait du ciel pur, où, très haut, volaient les premières hirondelles. A une fenêtre, il aperçut Nora qui donnait un ordre... Elle, la mère égoïste, était là souriante dans la splendeur de son beau corps si jalousement soigné, tandis que l'autre, l'étrangère qui s'était dévouée toute à son enfant... Thérèse mourante! Cela soudain lui apparaissait une injustice tellement monstrueuse qu'il doutait que ce fût possible...

Sans réfléchir, il monta dans la chambre de Nora. Indolement allongée, à son ordinaire, elle parcourait un journal; et une ombre passa sur ses traits quand son mari entra.

—Qu'avez-vous donc, Philippe?

—Je viens de lire ceci.

Et il lui rendit l'article. Elle y jeta un coup d'oeil. Mais son visage ne marqua point de surprise. Elle dit seulement:

—Je le savais.

—Vous le saviez?...

—Oui, depuis hier. Je l'ai appris par un mot de Mme Arthuse qui m'en avertissait. Vous voyez

comme j'avais raison de craindre la contagion et de ne pas vouloir rentrer dans notre appartement!

Il ne releva pas même cette réflexion où Nora était toute! Peut-être ne l'entendit-il pas. Une seule idée existait en lui.

—Vous saviez et vous ne m'avez rien dit?..

—A quoi bon? Vous vous seriez agité inutilement! J'ai aussitôt télégraphié pour avoir des nouvelles. Mais je n'ai pas de réponse; j'en suis étonnée!

Elle ne lui avouait pas la véritable raison de son silence. C'est qu'elle avait deviné que, tout de suite, il se jetterait vers Paris, chez Thérèse, d'où il pourrait lui rapporter le mal.

Presque avec horreur, il regarda son visage reposé, sa forme souple sous l'élégance raffinée de la toilette du matin:

—Et vous attendez ainsi, paisiblement, en lisant un feuilleton, les nouvelles d'une femme qui s'est exposée pour votre enfant comme vous auriez été incapable de le faire!... Mais quelle créature êtes-vous donc? Vous ne comprenez donc pas que s'il lui arrive malheur, à elle, qui a pris votre place auprès de votre fille, je ne vous le pardonnerai jamais!

Une rougeur monta à ses joues mates, tant il y avait de violence, d'indignation et de mépris dans l'accent de son mari... Il sortait. Elle lui cria:

—Où allez-vous, Philippe?

—Vous pouvez me le demander? A Paris!

—Pourquoi?... Vous n'imaginez pas, je suppose, qu'il vous appartient de soigner Mlle Erlennes pour lui montrer votre reconnaissance?

Il gronda:

—Ce serait votre rôle, à vous. Etes-vous prête à venir?

—Philippe, vous êtes fou!

Il ne l'entendit pas. Il était déjà dehors, donnant des ordres pour que les chevaux fussent attelés à la seconde même. Un train passait quarante minutes plus tard. A n'importe quel prix, il lui fallait l'atteindre. Chaque minute d'attente lui était une torture... Sans avoir revu Nora, il atteignit la gare. Le train y entra. Tout juste, il eut le temps de se jeter dans un wagon...

Alors, là, immobilisé dans cette inaction forcée qui laissait à la pensée toute son acuité, son supplice s'aviva... Pourtant, de nouveau, l'impression d'être emporté dans un épouvantable cauchemar l'avait ressaisi... Ah! l'angoisse affolante d'un pareil voyage! Il l'avait encore épuisée quelques semaines plus tôt quand il revenait dans la nuit, appelé auprès de Suzette... Alors, c'était Suzette!...

Elle, aujourd'hui!... Les deux seules créatures qui emplissaient, pour lui, le monde. Ainsi, Nora l'avait affirmé, l'horrible nouvelle était vraie: Thérèse était malade, très malade, en danger... Ah! qu'elle vécût!... Et s'il le fallait, si c'était à ce prix, il renoncerait même à la voir!... Qu'elle vécût! Devant lui, elle se dressait telle qu'il l'avait vue pour la dernière fois, quelques minutes, quinze jours plus tôt, quand elle sortait de chez lui, venant dire adieu à Suzette, si blanche dans le crêpe de son deuil, avec ses yeux pensifs, son sourire douloureux. Et il n'avait rien pressenti!... rien!

D'autres visions d'elle lui revenaient aussi... Surtout celle du soir du bal, dans la bibliothèque quand elle était habillée de sa robe d'or pâle et que

tant de vie ardente brûlait dans son regard.... Mourante! elle... Et parce qu'elle s'était dévouée à son enfant... à cause de lui...

Son angoisse s'exaspérait, se faisait palpitante de terreur, maintenant qu'il allait savoir... C'était Paris, enfin! le fourmillement des voitures, des passants indifférents... Puis le calme de sa rue, à elle, dont la perspective fuyante s'ouvrait sur la verdure jeune du parc Monceau.

Sans rien demander, il monta droit à l'appartement. La supplication inconsciente criait toujours en lui: "Qu'elle vécût!"

La porte était entre-bâillée. Il la poussa, et, dans l'ombre de l'antichambre, se distingua une religieuse qui passait. Elle se retourna au filet de lumière que laissait soudain filtrer le battant écarté par lui, et elle approcha, murmurant:

—Personne ne doit entrer à cause de la contagion. Le docteur l'a défendu.

Il put articuler:

—Comment est Mlle Erlennes?

—Monsieur ne sait pas?... Depuis ce matin, tout est fini...

Il eut la sensation qu'en lui aussi la mort entraînait... Mais depuis qu'il la savait atteinte, il avait été certain que ce serait ainsi...

Une porte s'entr'ouvrait, celle de l'atelier, et une silhouette jeune se détacha. Une voix demandait:

—Ma soeur, vous venez?

Il reconnut Marthe de Kergoz. Elle avançait, surprise, mais une exclamation lui vint:

—M. de Gardannes!

Elle, qu'il savait, comprit pourquoi il demeurait ainsi enfermé dans ce silence, effrayant autant que l'expression même de son visage. Elle dit faiblement:

—Entrez.

Il la suivit dans l'atelier où, un instant, il avait fait, quelques semaines plus tôt, ce rêve divin qu'elle serait enfin à lui... Marthe lui tendit ses deux mains. Une infinie pitié était dans son cœur. Il fit:

—Alors, c'est vrai?...

Il y avait une épouvante dans son accent. Elle inclina la tête. De grosses larmes roulaient sur son visage.

—Oui, ce matin à neuf heures et demie.

Le matin même... Et rien ne l'avait averti... L'âme de l'aimée ne l'avait pas appelé en sortant du monde où elle avait souffert... Il demanda encore:

—Qui était auprès d'elle?

—La religieuse qui la soignait et moi.

Elle dit cela si simplement qu'il ne songea même pas au danger auquel cette enfant s'était ainsi exposée. Il pensait seulement que c'était un peu moins atroce qu'elle ne fût pas morte toute seule, sans tendresse autour d'elle...

Marthe continuait, et sa voix tremblait:

—Tout ce qui était possible a été tenté... Mais elle n'avait pas le désir de vivre... Jusqu'au bout, elle a été courageuse, ne permettant pas qu'on avertisse personne... Vous surtout!... Elle craignait le danger pour les autres. Les derniers mots qu'elle m'a murmurés ont été pour que je vous dise son adieu, pour me recommander de vous remettre une lettre qu'elle vous a écrite, quand elle s'est sentie perdue...

Il supplia:

—Donnez-la-moi! Vous l'avez là?

—Oui, je l'ai prise tout à l'heure...

Il se rapprocha de la fenêtre pour être plus seul. Tout cela était si brutal qu'il n'avait plus conscience en lui que d'une horrible souffrance qui le broyait. Il reconnaissait l'écriture, mais moins ferme, fiévreuse; la senteur de violette, son parfum....

«Mon ami très cher, si vous recevez ces lignes, c'est que je ne serai plus. Alors, j'aurai acheté le droit de vous dire, enfin! combien j'ai été à vous, de toute mon âme et toujours! depuis le temps de ma jeunesse... de vous dire aussi que je vous bénis, mon ami, de m'avoir aimée! Ainsi, je ne m'en vais pas sans avoir connu cette joie suprême d'être le tout d'un autre être...

«C'est une joie que je n'avais peut-être pas le droit de goûter par vous; mais je n'ai pas la force de la regretter... Non plus, je ne *peux* pas regretter notre amour, ni rien de ce que je lui dois, ni les instants de bonheur dont j'ai le regret désespéré, ni les larmes...

«Ah! que je voudrais me sentir encore soutenue par vous!... Je voudrais pouvoir reposer ma pauvre tête douloureuse sur votre cœur, qui s'est donné à moi, il y a des années, et quitter ainsi cette vie de souffrance, mes yeux dans les vôtres!... Heureusement, ce rêve fou est irréalisable... Vous le saurez seulement quand aucune tentation ne pourra plus m'atteindre... Mais, à cette heure, je vous sens, malgré l'éloignement, tellement à moi que, jusqu'à ma dernière seconde, j'aurai l'illusion bénie que vous êtes près de moi... Comme en cette minute qui a peut-être été la plus infiniment heureuse de mon existence de femme, à Etretat, devant la mer... Oh! cet instant de bonheur effrayant que nous n'avons jamais plus connu!...

«Mon ami, c'est atroce à penser même, mais il est mieux, voyez-vous, que je vous sois enlevée,

car peut-être, un jour, nous n'aurions plus eu la force d'accepter notre éternelle séparation. Et il ne fallait pas que jamais il y eût rien de coupable entre nous!... Déjà, nous avions été si faibles!... Et puis, vraiment, je n'avais plus rien à faire sur la terre. Tout est bien ainsi. Tout est bien... Nous n'avons fait souffrir personne par notre faute. Je peux m'abandonner confiante au Dieu qui a voulu, pour moi, la vie si cruelle, parce que j'ai bien lutté, de toute ma volonté, pour ne pas commettre le mal délicieux d'accepter votre amour, ô mon ami que j'ai tant aimé...

«Je sens que quand vous ne me saurez plus vivante, vous aurez la tentation de me suivre dans cet inconnu où je pars toute seule, la première... Mon bien-aimé, c'est ma dernière prière... Vous l'écoutez, n'est-ce pas... Il faut vivre pour Suzette, qui maintenant est un peu mon enfant, il me semble, depuis que j'ai tout tenté pour vous la conserver... Vous vivrez pour l'amour d'elle et de moi... Vous vivrez, en pensant que, pour *votre* Thérèse, les années ont été très lourdes, chargées de tristesses, et que si elles sont pareilles pour vous, c'est une dernière communion entre nous, par delà notre suprême séparation; celle de la douleur, puisque nous n'avons pu avoir celle de la joie... Ainsi, nous serons encore rapprochés... Et voici maintenant qu'il faut que je vous quitte, parce que la force me manque... Je vous dis adieu, mon ami, comme vous le souhaiteriez, si vous étiez en ce moment près de moi. Dans la mort, je vous aime, je suis *votre* Thérèse...

Il avait lu sans faire un mouvement.

Quand il releva les yeux, il ressemblait à un homme foudroyé... Et ses lèvres répétaient la dernière prière de l'aimée: «Vous vivrez pour l'amour de Suzette et de moi...»

FIN

DANS LE PROCHAIN NUMERO DE

“ LA REVUE POPULAIRE ”

nous publierons un roman complet

QUI AURA POUR TITRE :

“ LA RÉDEMPTION D'ÈVE ”

Par PAUL SEGONZAC

RETENEZ D'AVANCE VOTRE PROCHAIN NUMERO



Par ALBERT PLEAU

LA RAGE

Le décret ministériel ordonnant de museler les chiens ou de les tenir en laisse sur la rue dans le district de Montréal, répond à une nécessité qui était désirée depuis très longtemps par les éleveurs et amateurs de chiens du Canada. Le chien, plus que tout autre animal domestique, subit l'influence du milieu où il vit.

Laisse à lui-même, le chien peut devenir un animal très dangereux et par ce fait nuisible à la société. Bien élevé, il est le compagnon fidèle de son maître, est toujours prêt à le défendre et jamais ne sera pris en défaut sous le rapport du dévouement envers celui-ci. Point n'est besoin de citer tous les exploits de ces héros à quatre pattes, qui datent de la création du monde et que tous connaissent; je n'en citerai qu'un et qui est tout récent.

Chacun de nous se rappelle le fameux voyage effectué à travers la plus grosse tempête de neige et par un froid sibérien, l'hiver dernier, par un attelage de chiens, pour transporter le sérum antidiphtérique à la ville de Nome où sévissait une épidémie de diphtérie. Deux des chiens y perdirent la vie, les autres arrivèrent à destination exténués de fatigue. On a tout récemment inauguré aux Etats-Unis un monument à Balko, le chien de tête «Leader» de l'attelage.

La grande guerre de 1914 en compte par centaines de ces héros à quatre pattes.

Frédéric Cuvier (le grand naturaliste) a dit du chien qu'il était la conquête la plus noble que l'homme eût faite.

On peut diviser les chiens en deux catégories, les chiens errants qu'on peut nommer les brigands de la race canine et qui ne vivent que de rapines et de dépradation, et ceux qui vivent avec un maître bon et affectueux.

Depuis qu'on a signalé des cas de rage dans la vallée de la Gatineau, une campagne de dénigrement s'est systématiquement développée contre le meilleur et le plus fidèle des amis de l'homme, et aucune voix ne s'est élevée pour protester contre cette accusation non encore fondée.

Comme nous l'ont dit les quotidiens, la rage a été signalée dans la Gatineau pour la première fois, et on a prétendu qu'elle avait été apportée par des chiens de chasseurs américains qui avaient été abandonnés après la saison de chasse. Les privations, les mauvais traitements et les désirs génésiques inassouvis sont le point de départ de la rage spontanée. On a abattu même avant l'ordre

du chef de police, des bêtes inoffensives et qu'il aurait mieux valu expédier à la fourrière.

Selon mon humble opinion, cette maladie très rare ne mérite point tout le bruit qu'on en fait en ce moment. Le 8 mars dernier, un quotidien nous donnait le compte-rendu de deux cas de rage qui dataient déjà de 15 jours, et ce compte-rendu faisait les frais de trois articles placés dans trois pages différentes. Mais pourquoi alarmer le public? Est-il possible que les chiens de la Gatineau (s'il est vrai qu'il y a eu des cas de rage dans cette région) soient venus mordre ceux de la ville Lasalle, ou de St-Laurent? Je ne le crois pas.

Les deux cas rapportés par le laboratoire après examen des bêtes sont dans le négatif, alors point n'est besoin d'y ajouter plus d'importance qu'il n'en est nécessaire. A Hull, la population nie l'existence de la rage à l'état épidémique; de son côté le chef de police de l'endroit prétend que la situation est très alarmante, et qu'il a abattu 12 chiens dans 15 jours.

Le fait d'abattre 12 chiens dans quinze jours ne prouve pas nécessairement qu'il y ait épidémie grave, mais que la rage pour abattre les chiens est plus répandue qu'on ne le croit, c'est réellement une maladie contagieuse chez l'être humain.

Le chef de police de Hull, dont je ne récuse pas la compétence comme policier, est-il mieux placé que la population de l'endroit pour donner un certificat de l'existence de la rage? Je ne le crois pas, puisque les experts avec tous les appareils modernes pour l'analyse n'ont pas déclaré un seul cas positif.

Les maladies pouvant faire croire à la rage par leurs symptômes presque identiques sont: la congestion cérébrale, l'épilepsie, l'éclampsie et le tétanos. La congestion cérébrale survient surtout au cours des maladies infectieuses de la maladie du jeune âge en particulier (distemper), et au cours des intoxications.

J'ai vu la congestion cérébrale active frapper des chiens en parfaite santé, exposés à l'action du soleil pendant les grandes chaleurs de l'été. Le malade atteint de congestion cérébrale paraît excité, court, happe de tout côté, crie et se débat violemment. Les muqueuses sont congestionnées, la circulation et la respiration sont accélérées. La congestion cérébrale se termine souvent par l'hémorragie cérébrale. Le malade qui fait une hémorragie cérébrale grave tombe comme foudroyé, c'est l'ictus apoplétique.

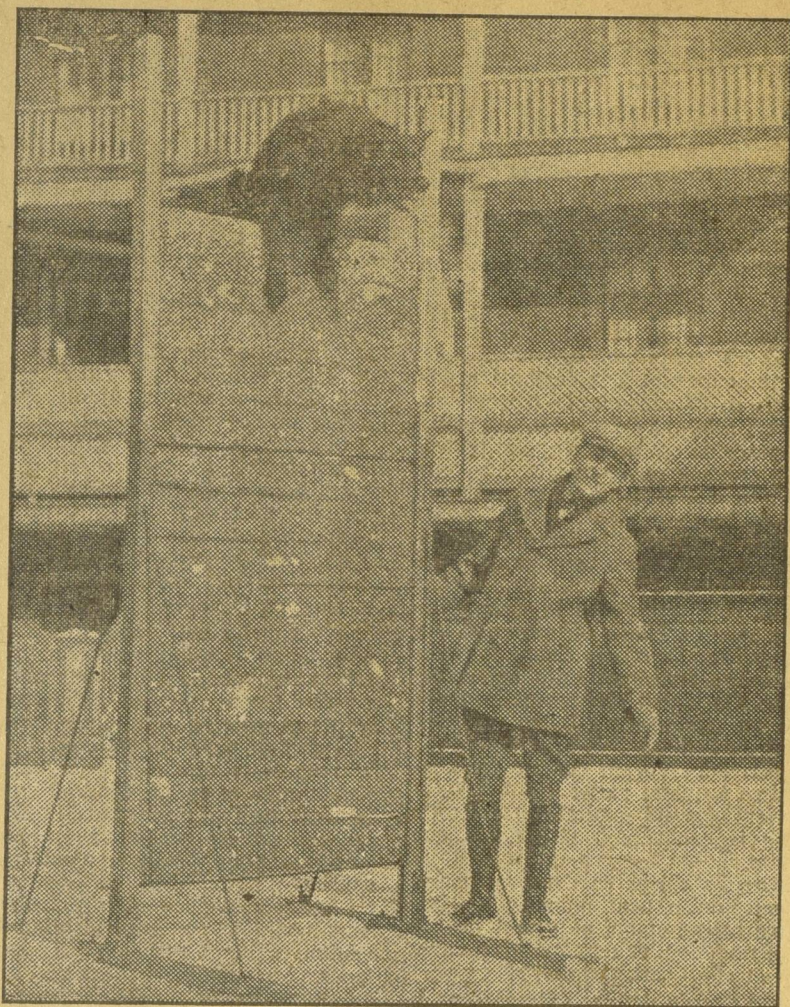
EPILEPSIE

Dans l'épilepsie partielle, la crise apparaît toujours brusquement, le sujet se fixe immobile, cligne des paupières, les yeux pirouettent, les muscles des lèvres et de la face sont agités par des tremblements, la tête est portée haute ou de côté, il y a du mâchonnement avec ou sans salivations. Le malade fait parfois quelques pas en arrière ou par côté mais il n'y a pas de chute sur le sol.

Chez le chien, l'épilepsie doit dans tous les cas, être considérée comme manifestation symptomatique et il faut rechercher l'affection primitive. Tantôt c'est la maladie du jeune âge, la gale des oreilles, ou des vers intestinaux, voire même de l'entérite qui en sont cause.

ECLAMPSIE

L'éclampsie est un état pathologique aigu, plus fréquent chez la chienne que sur les femelles des



C. H. Tomy, escaladant la palissade de 8 pieds, sous la direction de son maître, M. E. Rouly.

Dans la forme généralisée, les contractions envahissent tout le corps, il y a des mouvements convulsifs de mastication, avec grincement de dents et salivation mousseuse, le malade chancelle, tombe sur le sol, les muscles contracturés. A terre les secousses musculaires se font plus intenses.

En règle générale, l'épilepsie n'apparaît que par crises assez fortement espacées.

autres espèces. Caractérisés par des convulsions sans perte de la connaissance ni de la sensibilité, c'est une maladie de la gestation.

L'éclampsie frappe de préférence les femelles de race pure et les chiennes d'appartement fortement alimentées et sans exercice.

Le début de l'éclampsie s'accuse par une vive accélération de la respiration et de la circulation

CIGARETTES Guinea Gold

Douces et Extra Fines

12 pour 15^c 20 pour 25^c

OGDEN'S LIVERPOOL

LE FILM

Magazine de vues animées

*est le seul Magazine de Vues
Animées, en français, en
relations directes avec les
grands studios.*

VOULEZ-VOUS ALLER AU THEATRE ET AUX
VUES A BON MARCHÉ ?

Achetez "LE FILM" de mai

et servez-vous des COUPONS que vous y trouverez et qui vous donnent droit à une réduction de 25 pour cent, 35 pour cent et 50 pour cent sur les prix d'entrée réguliers dans plusieurs théâtres de comédie, vaudeville et vues animées de Montréal et Québec
LE FILM est un magazine de vues animées qui peut rivaliser avec les grandes revues américaines.

*Achetez-le pour ses renseignements nouveaux et ses nombreuses photos sur
beau papier de vos artistes préférés.*

EN VENTE PARTOUT - - - - 10 CENTS

Voir coupon d'abonnement page 129

rapidement suivie par des contractions cloniques et toniques de certains groupes de muscles.

LA RAGE

La rage est une maladie infectieuse à marche rapide, considérée comme invariablement fatale dans tous les cas.

C'est une maladie inoculable provoquée par un virus qui, après pénétration dans l'organisme, va se cantonner sur les centres nerveux.

Chez le chien enragé, la salive représente l'élément virulent, car le virus rabique qui pullule dans les centres nerveux, s'élimine par les glandes salivaires; il est porté directement dans les plaies à la faveur de la morsure.

Les symptômes sont que le malade ingère volontiers des corps étrangers, de la paille, du bois, des cailloux, alors qu'il refuse sa nourriture ordinaire. C'est alors qu'apparaît la salivation avec bave filante s'écoulant de chaque côté de la bouche, mais c'est un signe qu'il n'est pas constant. La voix change, elle devient enrouée, le chien pousse des hurlements lugubres caractéristiques. Fréquemment, à cette période, le chien s'enfuit, cherche à mordre, se jetant sur ses congénaires, il est assez rare qu'il s'attaque à l'homme. Comme il vaut mieux prévenir que guérir, dès que vous constaterez une irrégularité dans les agissements de votre chien, faites venir immédiatement un vétérinaire spécialiste, qui seul peut vous éclairer sur l'état de votre bête. A ceux qui n'ont pas de vétérinaire attaché à leur chenil, je conseille de communiquer avec les docteurs Etienne & Etienne, 67 Drummond, Montréal, spécialistes pour les chiens et les chats.

Tant qu'au décret ministériel décrétant le port de la muselière, espérons que dans l'intérêt du public et des chiens de bonnes familles, qu'il sera maintenu en vigueur indéfiniment, comme dans toutes les grandes villes de l'importance de Montréal, et qu'on verra à ce que les muselières soient bien assujetties afin que le chien n'en souffre pas.

NOTES DE L'ELEVAGE

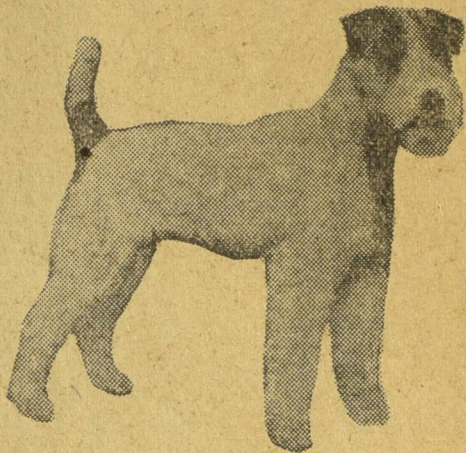
Le Belgium Kennels Enrg. vient d'importer un chien berger Allemand, du nom de "Jack de deux ponts", fils du célèbre étalon Claus Von Schalsenburg. Ce chien, véritable type de la race, va causer des surprises lorsqu'il fera son apparition aux expositions.

Au chenil Excelsior St-Vincent de Paul, la chienne Diane a mis bas sept petits dont 5 mâles et 2 femelles. Wilhelma Von Justa a mis bas 9 petits, 6 mâles et 3 femelles. Frieda Von Justa a mis bas 8 petits, 5 mâles et 3 femelles, tous issus de Fritz Von Gegerberge, berger Allemand importé, et petit-fils d'Erich Von Grafenwerth.

La belle chienne groenendael "Bess", à monsieur Victor R. Bush, de Pointe St-Charles, P. Q., a été saillie par "Lierreau", du Belgium Kennels Regd., Montréal.

Mme Alphonse Beckhingham, de Montréal, a vendu un superbe Yorkshire Terrier pour la jolie somme de \$300 à Mme H. Scheimeiron, de New-York.

Au chenil de M. J. A. Robitaille, 1102 St-Valier, la chienne Wirehaired, Fox Terrier Ch. Betsey, a mis bas 4 petits qui sont de toute beauté, dont le père est Dauville Dandy, chien importé par M. R. W. Aitken.



Dauville Dandy "Imp.", propriété de M. R. W. Aitkens

Au chenil Fatma, propriété de madame J. Poirier, 2543 Ontario Est, la chienne "Yvette" Malinoise importée, a mis bas une portée de petits qui ont pour père le chien "Siki", malinois de grand mérite.

AVIS AUX INTÉRESSÉS

Le Chenil répondra à toutes demandes d'informations sur les races canines, ainsi que sur les maladies du chien. Prière d'envoyer un timbre si on désire une réponse personnelle. Adressez:

LA REVUE POPULAIRE,

Dépt. du Chenil, 131 Cadieux, Montréal.

Vient de paraître "LE CHIEN". Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de Police, entraînement pour Exposition et traitement de ses maladies. Beau volume de 200 pages. Nombreuses illustrations. Prix: \$1.25. En vente dans toutes les librairies, ou chez l'auteur, Albert Pleau, St-Vincent de Paul, Qué.

UNE GRANDE OFFRE AUX HERNIEUX

10,000 PERSONNES QUI SOUFFRENT DE LA HERNIE RECEVRONT PLAPAO A L'ESSAI
ET LE LIVRE DE M. STUART, SUR LA HERNIE, ABSOLUMENT GRATIS

Cette offre généreuse est faite par l'inventeur d'une merveilleuse méthode opérant nuit et jour qui rétablit et fortifie les muscles relâchés et ensuite supprime tout à fait les bandages douloureux et la nécessité de dangereuses opérations.

RIEN A PAYER

Pour 10,000 malades qui écrivent— M. Stuart enverra une quantité suffisante de Plapao, sans frais, pour vous permettre d'en faire l'essai. Vous ne payez rien pour cet essai de Plapao.

JETEZ VOTRE BANDAGE

Vous savez par votre propre expérience, que c'est seulement un faux soutien contre un mur tombant et que cela affaiblit votre santé, parce que cela retarde la circulation du sang. Pourquoi donc continuer à le porter? Voici un meilleur procédé dont vous pouvez vous assurer sans frais.

EMPLOYE DANS UN DOUBLE BUT

Premièrement: Le plus important objet du PLAPAO-PAD est de conserver toujours appliqué aux muscles relâchés le remède appelé Plapao qui est de nature contractive, et dont le but à l'aide des ingrédients de la masse médicamenteuse, est d'augmenter la circulation du sang afin de revivifier les muscles.

Deuxièmement: Adhérent de lui-même dans le but d'empêcher le tampon de glisser, c'est une aide importante pour maintenir la hernie qui ne peut être contenue par un bandage!

Des centaines de gens, vieux et jeunes, ont affirmé sous serment devant un officier qualifié, que le PLAPAO-PAD a guéri leur hernie — certains cas étant des plus graves et des plus anciens.

ACTION CONTINUELLE NUIT ET JOUR

Une condition frappante du traitement PLAPAO-PAD est le temps relativement court pour en obtenir des résultats. C'est parce que son action est continue — nuit et jour pendant les 24 heures entières.

Il n'y a pas d'inconvénient, pas de gêne, pas de douleur. Cependant minute par minute — pendant votre travail quotidien — même pendant votre sommeil — ce merveilleux remède infuse invisiblement une nouvelle vie et une nouvelle force dans vos muscles et les met en état de maintenir les intestins en place sans le support artificiel d'un bandage ou de tout autre procédé.

LE PLAPAO-PAD EXPLIQUE

Le principe d'après lequel le Plapao PAD fonctionne peut être facilement démontré par la gravure ci-jointe et la lecture de l'explication suivante:

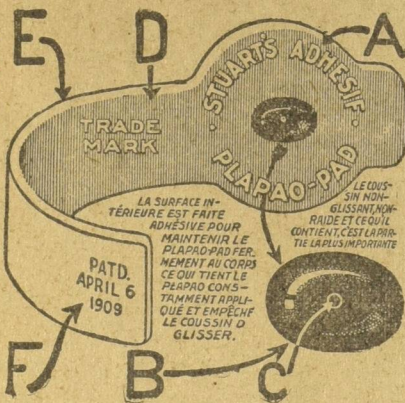
Le PLAPAO-PAD est fait d'une partie forte et flexible "E" qui s'adapte aux mouvements du corps et est parfaitement confortable à porter. Sa surface intérieure est adhésive (comme un emplâtre adhésif, bien que complètement différente) pour empêcher le tampon "B" de glisser et de se déplacer.

"A" est une extrémité élargie du PLAPAO-PAD que couvre les muscles atrophiés et affaiblis et les empêche de se déplacer plus loin.

"B" est un tampon convenablement fait pour fermer l'ouverture herniaire et empêcher la saillie des intestins. En

même temps, ce tampon forme réservoir. Dans ce réservoir est placé le merveilleux remède absorbant-astringent Plapao. Dès que le remède est échauffé par la chaleur du corps, il devient soluble et s'échappe à travers la petite ouverture marquée "C" et est absorbé par les pores de la peau pour fortifier les muscles affaiblis et effectuer la fermeture de la hernie.

"F" est l'extrémité du PLAPAO-PAD qui s'applique sur les os des hanches — partie du squelette qui domine la solidité et le support nécessaire au PLAPAO-PAD.



FAITES LA PREUVE A MES FRAIS

N'envoyez pas d'argent. Je veux vous prouver à mes frais que vous pouvez guérir votre hernie et quand les muscles affaiblis auront recouvré leur élasticité et leur force, et quand l'horrible sensation de "pesanteur" sera bannie sans retour, alors vous connaîtrez que votre hernie est guérie — et vous me remercirez sincèrement pour vous avoir conseillé si fortement d'accepter MAINTENANT le merveilleux remède gratuit. Et GRATUIT signifie GRATUIT — ce n'est pas un envoi C.O.D. ou un essai douteux.

Ecrivez AUJOURD'HUI POUR L'ESSAI GRATUIT

Acceptez cet Essai gratuit aujourd'hui et vous serez heureux pendant votre vie d'avoir profité de cette opportunité. Ecrivez une carte postale ou remplissez le coupon aujourd'hui et par le retour de la maille, vous recevrez l'essai gratuit du Plapao avec un livre de M. Stuart sur la hernie contenant toute information au sujet de la méthode qui a eu un diplôme avec médaille d'or à Rome et un diplôme avec Grand prix à Paris. Ce livre devrait être dans les mains de tous les hernieux. Si vous avez des amis dans ce cas, parlez-leur de cette offre importante.

10,000 lecteurs peuvent obtenir le traitement gratuit. Les réponses seront certainement considérables. Pour éviter un désappointement, écrivez MAINTENANT.

COUPON

PLAPAO LABORATORIES Inc.,
2667 Stuart Building., St-Louis,
Missouri, U. S. A.

Monsieur. — Veuillez m'envoyer PLAPAO à l'essai et le livre de M. STUART absolument GRATIS.

Nom

Adresse

.....

.....

Le retour de la maille apportera l'essai gratuit de Plapao.



COMMENT ARROSER LES POTS DE FLEURS PROPREMENT

Lorsqu'on possède des pots de fleurs placés sur les fenêtres ou dans un appartement, il est désagréable de les arroser: soit que l'eau déborde, soit qu'elle coule par le bas. Il arrive aussi, si l'on veut s'absenter quelque temps, que les plantes meurent.

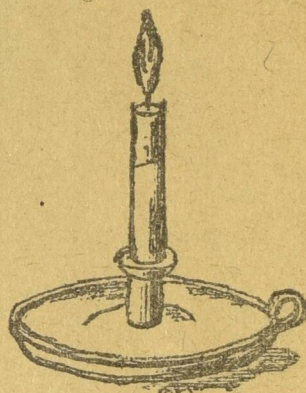


Voici un nouveau moyen d'arrosage, basé sur la capillarité. Il suffit de mettre dans la terre du pot une mèche qui communique avec un récipient d'eau placé à côté. La mèche boira et la terre contenue dans le pot restera constamment humide.

Cette recette est d'un M. Steib, de Tunis.

POUR PROLONGER LA DUREE DES BOUGIES

Lorsque les bougies brûlent, une partie de la matière est perdue en coulant le long du bougeoir. Si on évite cet inconvénient, toute la stéarine sera employée et la bougie durera bien plus longtemps. On obtiendra ce



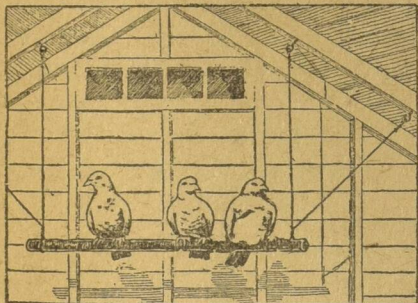
résultat en passant la bougie au vernis à la gomme laque.

Pour ce faire, on tient la bougie par la mèche et on la trempe dans le vernis deux ou trois fois. La gomme laque forme une couche épaisse tout autour, et comme celle-ci ne fond pas aussi facilement que la stéarine, il se forme à l'extrémité qui brûle une sorte de creux, limité par une paroi dure qui maintient la cire fondue jusqu'à ce qu'elle soit consumée.

JUCHOIR A L'EPREUVE DES RATS

Le petit perchoir, fort simple pourtant, qu'illustre notre croquis, met les

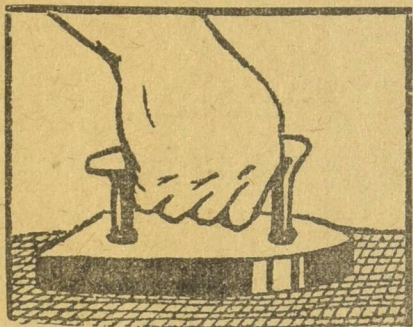
pigeons tout à fait à l'abri des rats, leurs impitoyables ennemis. C'est une tige de bois ou un manche à balai



suspendu dans les airs dans des fils de fer. Aux deux fils métalliques qui retiennent verticalement le juchoir, on en ajoute deux autres, sur les côtés, pour l'empêcher de se balancer.

POUR RENDRE LE BOIS IMPERMÉABLE À L'EAU

Prenez parties égales de cire ordinaire de paraffine et de résine, et fondez-les ensemble à feu très doux, en remuant avec un pinceau. Appliquez ce mélange liquide sur le bois à imperméabiliser, ceci au moyen du pinceau. Coupez ensuite des bandes de mousseline, et posez-les sur l'enduit, en les pressant avec un fer à repasser



chaud; appliquez-les fortement. Cette mousseline empêche les frottements et protège l'enduit de telle sorte qu'une caisse ainsi imperméabilisée dure très longtemps.

UN BIENFAIT POUR LES FEMMES SOUFFRANTES

Mon traitement simple à domicile pour les différents maux dont souffrent tant de femmes a procuré des bienfaits sans nom à des centaines de Canadiennes.

Si vous souffrez de maux de tête, de maux de reins, de douleurs dans le côté, de faiblesse de la vessie, de constipation, d'affections catarrhales internes; si vous éprouvez une sensation de gonflement avec accès de chaleur, de la nervosité, l'envie de pleurer, des palpitations, de l'apathie, demandez-moi par lettre mon traitement d'essai gratuit de dix jours, pour votre cas particulier. Rappelez-vous qu'il ne vous en coûtera rien. Ne souffrez pas plus longtemps. Ecrivez aujourd'hui même.

MME. M. SUMMERS 237
BOITE 37 WINDSOR, ONT.

Pilules GALEGINES



Reconnu par le monde entier comme le remède le plus puissant pour le développement du buste.

Le flacon \$1.00 par la poste.

Brochure explicative

Agence Mondiale d'Importation
46 St. Alexandre Ch. 811 Montréal

FUMEZ

Le Cigare 1924

EN VENTE PARTOUT :

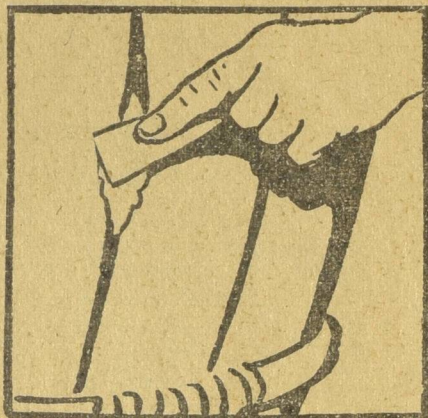
5 CENTS

Tel. : Plateau 5524

UN MASTIC POUR EMPECHER LES TONNEAUX EN BOIS DE FUIR

Commençons par rappeler que, dans les périodes de sécheresse, il est essentiel de ne laisser tonneaux, barriques en bois, etc., que dans des endroits très humides. Si on observait toujours cette précaution élémentaire, nous n'aurions pas besoin de donner la recette ci-après :

Un excellent mastic pour l'usage indiqué consistera en une pâte très malaxée, formée de fromage blanc, un peu de chaux éteinte en poudre fine et une quantité un peu plus considérable

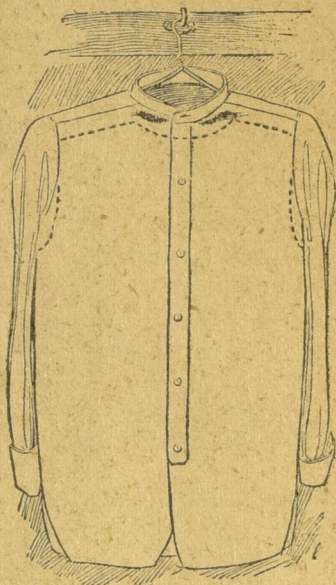


de bon plâtre. On mélange ces matières à du blanc d'oeuf bien battu, de façon à obtenir une pâte très fine, bien homogène. Avant d'appliquer ce mastic, on aura soin de passer les bords de la fente à reboucher avec un peu de blanc d'oeuf bien battu, ceci de façon à donner une forte adhérence à l'enduit.

COMMENT FAIRE DURER UNE CHEMISE USEE AU COL

Qui de nous n'a pas fait le sacrifice d'une chemise, encore en très bon état par ailleurs, simplement parce qu'elle était déchirée ou usée sous le col ? La

chose devient coûteuse, voyons s'il n'y aurait pas moyen de prolonger la durée d'une chemise qui n'est pas effilochée aux manches et dont le plastron, sauf cette usure, est intact. M. F. E. Walker d'Atlanta, Georgie, suggère un moyen de réparer très bien une che-



mise usée au col sans la changer en rien. On découte les manches et le haut du plastron en suivant la ligne pointillée que l'on voit sur notre illustration. On la raccourcit ainsi au col et aux manches d'un pouce environ. Cela fait, on recout les manches et le col à la chemise.

— 0 —

DU PAPIER D'EUCALYPTUS

On mande de l'Université de Wisconsin (Etats-Unis), qu'à la suite d'expériences faites sur le bois de l'eucalyptus, on a fini par découvrir le moyen de fabriquer un papier qui sera à la fois très résistant et très économique.

CHRONIQUE DES SPORTS

OÙ SONT LES AMATEURS?



La question de l'amateurisme est toujours à l'ordre du jour dans le sport. Il est certain que, peu à peu, on tend à élargir la formule anglaise d'après laquelle tout amateur se voit interdire de toucher quelque argent que ce soit à propos du sport qu'il pratique. Ce qui ne veut d'ailleurs pas dire que tous les amateurs anglais ne reçoivent rien !

A l'heure actuelle, une pareille doctrine, si elle était observée, éloignerait des terrains la majorité des athlètes. Que ces jeunes gens s'amuse, parfait, mais si, par leur participation, ils permettent d'enregistrer des recettes importantes, pourquoi ne recevraient-ils pas une juste rémunération de leur effort ?

Un équipement coûte cher. Les frais de transport pour aller à l'entraînement, pour se rendre aux terrains où se disputent les matches, sont de plus en plus élevés.

Ce qui, avant la guerre, pouvait se concevoir, est aujourd'hui inadmissible. Il faut avoir vraiment plus que de l'aisance pour pouvoir faire face à de semblables dépenses.

Le sport doit-il donc être réservé seulement aux jeunes gens riches ?

BEAUTE DES YEUX

PRODUITS IMPORTÉS DE LA GRANDE
MAISON BICHARA DE PARIS.

Vous pouvez maintenant vous procurer le secret du charme des yeux en employant le

MOKOHEUL BICHARA

qui donne aux yeux un éclat diamanté. Employé par les plus grandes artistes du monde et les beautés européennes.

PRIX : \$2.00

CILLANA BICHARA

Produit pour rendre les cils et les sourcils abondants et les maintenir droits, aussi pour leur donner une couleur attrayante.

CHATAIN — pour les blondes
NOIR — pour les brunes

PRIX : \$2.00

PARFUMS

Les parfums Bichara sont incontestablement les meilleurs parfums de nos jours et jouissent d'une réputation européenne sans rival.

ROSE-ROSE — YAVOHNA — CABRIA
NIRVANA — SYRIANA — AMBRE

Petit flacon : \$1.00

Fournisseur de la Cour Royale d'Espagne.

EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS
ET PARFUMEURS.

Expédié franco par la malle sur réception du prix.

PRODUITS BICHARA

502, RUE SAINTE-CATHERINE EST

Suite 111-113-115 Tél.: Est 3200

MONTREAL, Can.

Geo. Latourrelle, agent pour le Canada.

FUMEZ

LE CIGARE "CARENITA"

EN VENTE PARTOUT :

10 cts

Tel. : Plateau 5524

Mais les riches ne font-ils pas autant attention que les pauvres? Voyez, ce sont eux qui ont lancé la mode d'écrire des cartes postales au lieu de lettres pour économiser dix centimes. Ne riez pas. Je les admire et les envie. C'est peut-être ainsi qu'ils sont devenus riches, car tout de même il doit y avoir une manière!

On peut déclarer que si, demain, tout amateur s'engageait—cette fois, d'une façon réelle—à ne plus toucher la moindre somme ou à se faire donner le plus petit équipement, les rangs de notre armée sportive seraient instantanément plus que clairsemés.

Et l'on s'étonne que des personnes—les dirigeants—ayant la notion des difficultés de la vie s'obstinent à conserver cette nouvelle torture moderne: l'amateurisme.

Mais quels sont ceux qui y croient encore? Partout, on cherche à tourner la difficulté. Le docteur Hufneigl, de Prague, décrivait récemment, à propos du football, la façon dont est conçu l'amateurisme en Europe:

"1. Les pays où la séparation est manifestement faite, c'est-à-dire où le professionnalisme est nettement introduit, notamment la Tchécoslovaquie, l'Autriche, la Hongrie. Je me permets d'ajouter ce dernier pays parce qu'il n'y a plus, en Hongrie, aucun camouflage. On y joue ouvertement le professionnalisme, bien que la forme de transition se trouve encore devant quelques difficultés.

"2. Les pays dont l'amateurisme est indubitable, notamment la Suisse, la Suède, la Norvège, le Danemark et, éventuellement, la Hollande.

"3. Les pays à l'amateurisme desquels on ne peut pas croire. Ils ne démentent pas formellement les avantages donnés à leurs joueurs, mais se

refusent quand même à introduire le professionnalisme, tels l'Italie, l'Allemagne.

"On peut, évidemment, étendre ces subdivisions. Je n'ai cité que les pays sur lesquels je suis bien informé.

"Une difficulté résulterait de la situation spéciale de l'Allemagne: personne ne croit à son amateurisme, qu'elle s'obstine à affirmer."

Le spécialiste de Prague ne parle pas de la France. Dans quelle catégorie celle-ci devrait-elle être placée? Sans aucun doute, dans la troisième.

Nombre de nos joueurs sont rétribués. Ils ne touchent pas des émoluments considérables, certes, mais ils ne payent pas pour faire du sport. Ils sont aidés par leur club. Et, réellement, je considère que la Société qui agit ainsi ne fait que son devoir. Il serait absolument immoral que ceux qui assurent le succès ne fussent pas rémunérés. Dans les clubs pauvres, il n'y a que de vrais amateurs. Dans ceux qui peuvent payer, les purs deviennent vite impurs. Rares, très rares sont ceux conservant leur blanche hermine intacte.

Nous nous refusons à créer le professionnalisme. Ce serait pourtant la seule solution nette, propre et loyale s'imposant. Oui, mais aussitôt les taxes s'effondreraient sur les recettes pour les grignoter. Mieux vaut donc un amateurisme accommodé!

Il n'empêche pas la plupart des joueurs de recevoir un salaire en échange de leurs peines, et les clubs d'encaisser aux entrées, sans craindre les rigueurs du fisc.

Est-ce tout à fait conforme aux principes rigides du devoir? Ne concluons pas!

Jacques MORTANE.

GRATIS

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS
AVEC LE

Réformateur Myrriam Dubreuil

ETES - VOUS DELAISSEE ?

Plus d'une femme, de nos jours, souffre en silence de se voir abandonnée et de ne pas savoir pourquoi. Le secret du charme féminin est la perfection physique naturelle qui la fait admirer partout où elle va; c'est-à-dire cette chose qui en fait une *vraie femme*. Ce charme, disons-nous, est sa beauté plastique. *Les bourrures ne remplacent pas un buste*. Une beauté physique artificielle n'a pas d'attrait. Vous êtes une *vraie femme*, et pour cela vous tenez à être physiquement développée à la perfection, comme le veut la nature.



Le Réformateur Myrriam Dubreuil mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues années d'études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales. Le Réformateur Myrriam Dubreuil est un produit naturel possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que, sous son action, se combler les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument *inoffensif*, bienfaisant pour la santé générale comme tonique.

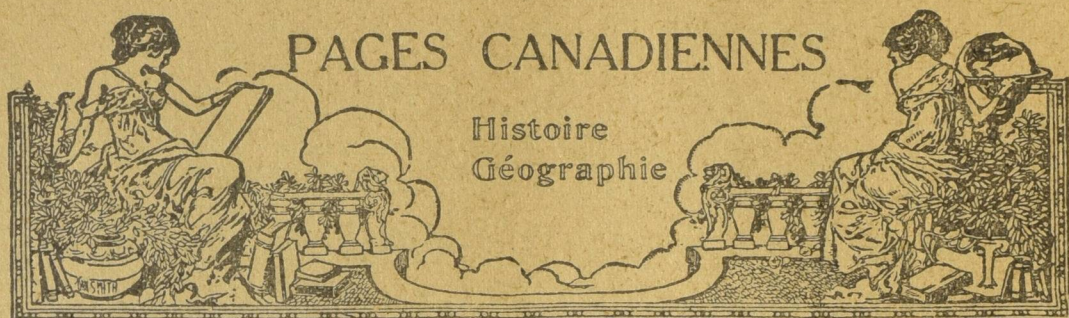
VOUS AVEZ UNE AMIE !

Mme MYRRIAM DUBREUIL vous offre un tonique merveilleux qui donne aux personnes nerveuses et maigres le buste parfait qui doit leur rendre la beauté convoitée. Ce tonique développe harmonieusement le buste de toute femme et fille en très peu de temps. Pas n'est besoin pour cela de crèmes, de stimulateurs électriques, de massage ou d'un faux traitement gratuit, bon pour tromper les gens. Notre traitement à nous est simple, efficace, sans danger d'aucune sorte. Et c'est en 25 jours que le traitement de Mme Myrriam Dubreuil augmentera votre poids et votre buste.

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages, avec échantillons du Réformateur Myrriam Dubreuil. Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quel que soit leur âge.

 **TOUTE CORRESPONDANCE STRICTEMENT CONFIDENTIELLE**
Les jours de consultation sont : Jeudi et Samedi de chaque semaine, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL, 3902 Parc Lafontaine, Montréal
DEPARTEMENT 1 — BOITE POSTALE 2353



L'INDUSTRIE DE LA PULPE ET DU PAPIER AU CANADA

Progrès remarquables accomplis depuis vingt ans.— Son rang actuel au point de vue de la valeur de la production.

La rapidité avec laquelle l'industrie de la pulpe et du papier a progressé au cours du dernier quart de siècle est l'un des faits les plus frappants qui ont marqué le développement industriel du Canada. En effet, du rang inférieur qu'elle occupait il y a vingt ans, elle est passée à la première place en 1923 devançant ainsi la meunerie qui avait tenu la tête en 1921 et 1922. En 1923, la valeur de la production de papier et de pâte de bois dépassait de \$29,000,000 celles des produits de la meunerie (\$154,895,991) et d'environ \$45,000,000 la valeur de la production des deux plus importantes industries suivantes, scieries et salaisons. L'industrie de la pulpe et du papier venait aussi au premier rang sous le rapport des salaires payés aux employés, soit \$38,382,845, c'est-à-dire à peu près cinq millions de plus que dans l'industrie du bois. Les statistiques démontrent que la valeur ajoutée par la fabrication aux matières premières de

l'industrie de la pulpe et du papier est proportionnellement plus élevée que la valeur correspondante dans toute autre industrie secondaire; en 1923, cette augmentation de valeur se chiffrait à \$113,000,000, ou 158 pour cent.

La valeur globale du bois à pulpe et de la pâte de bois exportés, ainsi que du papier manufacturé s'élevait à \$187,174,703 en 1924, soit une diminution de \$1,467,406 sur l'année précédente, mais tout indique que cette diminution sera largement compensée en 1925.

Le nombre d'usines à pulpe et à papier était de 115 en 1924, représentant un capital de \$459,457,696. Depuis 1920, près de \$112,000,000 ont été ajoutés aux capitaux immobilisés par cette industrie.

Progrès rapides de l'industrie

Les chiffres cités précédemment donnent une idée de la situation dans laquelle se trouve l'industrie de la pulpe et du papier par rapport aux autres industries canadiennes. Ceux qui suivent indiquent la marche de la production depuis 1909.

NE SOUFFREZ PLUS!



Pourquoi rester une malade languissante quand il ne tient qu'à vous d'être bien portante? La guérison est assurée avec —

Le Traitement Médical Guy

C'est le meilleur remède connu contre les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu le *beau mal*, les *déplacements*, *inflammations*, *tumeurs*, *ulcères*, *périodes douloureuses*, *douleurs dans la tête*, les *reins* ou les *aînes*.

Avec ce merveilleux traitement, plus de *constipation*, *palpitation*, *alourdissements*, *bouffées de chaleur*, *faiblesse nerveuse*, *besoin irraisonné de pleurer*, *brûlements d'estomacs*, *maux de cœur*, *retards*, *pertes*, etc., etc.

Veillez à votre santé surtout si vous vous préparez à devenir mère ou si le retour d'âge est proche.

Envoyez cinq cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages avec échantillon du Traitement F. Guy.

Consultation: Jeudi et Samedi, de 2 hrs à 5 hrs p. m.

MME MYRIAM DUBREUIL, 3902 PARC LAFONTAINE, MONTREAL, QUÉ.
Boîte Postale 2353 — Dépt. 25.

BEAUTE ET FERMETE DE LA POITRINE

DISPARITION DES CREUX DES EPAULES ET DE LA GORGE PAR L'EMPLOI DU



TRAITEMENT DENISE ROY EN TRENTE JOURS

Le *Traitement Denise Roy*, réalisant les plus récents progrès, garanti absolument sans danger, approuvé par les sommités médicales, *développe* et *raffermit* très rapidement la *poitrine*.

D'une efficacité remarquable, il exerce une action reconstituante, certaine et durable sur le *buste*, sans faire grossir les autres parties du corps.

Très bon pour les personnes *maigres* et *nerveuses*.

Bienfaisant pour la santé comme tonique pour renforcer;
jacte à prendre, il convient aussi bien à la jeune fille qu'à la femme faite.

PRIX DU TRAITEMENT DENISE ROY (de 30 jours) AU COMPLET : \$1.00
(Renseignements gratuits donnés sur réception de trois sous en timbres)

Mme DENISE ROY, Dépt. 5, B. P. 2740, 1495 Amherst, MONTREAL

Bois à pulpe coupé au Canada

Périodes	Cordes	Pourcentage exporté
1909-1912.....	1,616,629	57.3
1913-1916.....	2,382,404	42.2
1917-1920.....	3,551,316	33.0
1921-1924.....	4,124,734	29.2

Pâte de bois fabriquée au Canada

Périodes	Tonnes	Pourcentage exporté
1909-1912.....	524,869	57.9
1913-1916.....	1,040,053	39.6
1917-1920.....	1,674,423	39.2
1921-1924.....	2,160,062	34.8

L'enregistrement des quantités de papier manufacturé a commencé en 1917, et, depuis lors, le papier à journal a formé environ 80 p. c. de la production totale de papier. Le tableau suivant indique la production annuelle de papier à journal, ainsi que la quantité exportée et le pourcentage qu'elle représente.

Production du papier à journal

Années	Production en tonnes	Exportation en tonnes	Pourcentage exporté
1917.....	689,847	596,187	86.4
1918.....	794,567	708,429	89.2
1920.....	875,696	761,944	87.0
1921.....	805,114	709,241	88.1
1922.....	1,081,364	959,514	88.7
1923.....	1,251,541	1,137,962	91.0
1924.....	1,388,081	1,219,384	87.8

Exportations et importations

L'exportation de ces produits, du papier en particulier, constitue une part importante du commerce extérieur du Dominion et contribue, dans une large mesure à stabiliser le change. Cela a été particulièrement remarquable durant la période de dépression commerciale qui a suivi l'année 1920. En 1924 la valeur des exportations se chiffrait à \$153,027,527 et celle des importations à \$10,703,933, soit une différence de \$142,323,594 en faveur des exportations. La ré-

partition des produits est indiqué dans le tableau qui suit:

1924	Exportations	Importations
Bois à pulpe.....	\$13,536,958	
Pâte de bois.....	40,248,497	\$1,375,991
Papier	99,248,497	9,327,942

Les importations consistaient surtout en pâtes spéciales et en cartons, récipients en carton, papiers à imprimer, papiers à lettre et papiers d'emballage.

On voit par l'examen de ces chiffres que, alors que l'accroissement de production a été rapide pour les trois catégories, la proportion qui existe entre les exportations et la production totale de bois à pulpe et de pâte de bois a constamment décliné, tandis que dans le cas du papier elle a assez peu varié.

Le papier à journal est naturellement le principal produit de cette industrie. En 1924, le Canada occupait le deuxième rang comme pays producteur de cette denrée. En 1925, il a encore amélioré sa position et l'on espère qu'en 1926, grâce aux installations faites durant l'année précédente, sa production sera accrue au point de lui assurer la première place dans ce domaine.

Ces faits font ressortir l'importance prise dans notre pays par l'industrie de la pulpe et du papier et la nécessité qu'il y a pour chaque citoyen de contribuer à la conservation des forêts sur lesquelles le développement de cette industrie repose.

(Les Ressources Naturelles du Canada.)

—o—

Gardons-nous d'attacher de l'importance aux petites contrariétés que nous ne pouvons éviter: à force d'être ennuyé, on finit par devenir ennuyeux soi-même.

Le Samedi

Magazine hebdomadaire illustré
LITTÉRAIRE — MUSICAL
HUMORISTIQUE

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour
1 an ou \$2.00 pour 6 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour
1 an ou \$2.50 pour 6 mois) d'abonnement au
magazine LE SAMEDI.

Nom

Adresse

Ville Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, 131, RUE CADIEUX, MONTREAL

La Revue Populaire

*La seule revue mensuelle
illustrée qui instruit et
amuse en même temps.*

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.50 pour 1 an ou
75c pour 6 mois d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom

Adresse

Ville Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, 131, RUE CADIEUX, MONTREAL

LE FILM

*est le seul Magazine de Vues
Animées, en français, en
relations directes avec les
grands studios.*

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour
1 an ou 50 cents pour 6 mois d'abonnement au FILM.

Nom

Adresse

Ville Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, 131, RUE CADIEUX, MONTREAL

POURQUOI LES NAVIRES NE COULENT PAS

Au mois de février dernier, pendant une dizaine de jours, l'océan Atlantique fut visité par des tempêtes effroyables. Les vagues s'élevaient à des hauteurs de 40, 50 et 60 pieds, jusqu'à cent pieds même, suivant certains capitaines. Des tempêtes de ce genre, aussi longues et aussi pernicieuses, surviennent tous les huit ou dix ans. Près de cinquante navires furent en détresse et un équipage entier fut perdu. Cependant, très peu coulèrent, aucun, en tout cas, parmi les gros navires.

En effet, l'équilibre des bâtiments qui voyagent en mer est une chose merveilleuse.

longs et si minces, gardent-ils leur équilibre en mer? C'est affaire de forme et de lest.

Etant donné que pour être rapide le navire doit être long, il compte sur son lest pour maintenir son équilibre.

Pourra-t-il se trouver dans le creux de la lame, c'est-à-dire recevoir la lame par le travers et tourner à l'envers comme une tortue?

Oui, mais c'est très peu probable que pareil accident lui arrive.

D'ailleurs, il ne peut rester dans le creux de la lame tant que fonctionnent ses moteurs, lesquels lui gardent la proue à travers les vagues, c'est-à-dire nez en avant.



Comment se comporte un paquebot de fort tonnage sur une mer démontée.

Il existe une architecture maritime et qui a prévu tout ce qui peut assurer la sécurité des navires.

La structure d'un navire est plus longue que large. Le poids de la machinerie, du combustible, de la cargaison, de la superstructure, des passagers, de l'équipage, exerce une pression terrible sur la carcasse du navire, mais cette pression est reçue par deux forces de résistance, une force longitudinale et une transversale, forces qui se balancent.

Il ne faut pas, d'un côté, que le navire soit trop lourd, de l'autre, qu'il supporte des pressions et des chocs considérables.

Comment nos navires modernes, si

Que les engins arrêtent, il suivra la vague, ne l'affrontera plus.

Même alors, il peut s'en tirer, le navire étant fabriqué pour reprendre son équilibre, après avoir roulé comme une boule.

De plus, le capitaine est pourvu d'un instrument appelé, si nous ne nous abusons, jauge d'allure, l'allure étant un terme maritime qui signifie la direction d'un bâtiment par rapport au vent.

Avec cet instrument, le capitaine juge jusqu'à quel point il peut rouler sans danger. Si danger il y a, il arrête le roulis en changeant sa course, de manière à prendre la vague d'une direction différente.

NE DESESPEREZ PLUS

IL EXISTE UN REMEDE FACILE—SIMPLE—ENERGIQUE—ECONOMIQUE
POUR REFAIRE VOTRE SANTE : LES

PILULES ROUGES

qui ont une action stimulante et reconstituante sur l'organisme tout entier. En plus de ses merveilleux effets thérapeutiques, cette spécialité constitue le traitement le plus économique, puisqu'au besoin la femme peut avoir les conseils et les prescriptions de notre médecin spécialiste sans qu'il lui en coûte un seul sou. Demandez aux Pilules Rouges soulagement à vos maux si vous souffrez de :

Pauvreté du sang
Retour d'âge
Troubles nerveux
Maux de reins
Palpitations de coeur
Douleurs périodiques

Anémie
Dépression
Mélancolie
Dérangements
Perte de mémoire

Irrégularités
Chlorose
Tiraillements
Migraine
Troubles d'estomac
Sensations de chaleur

"Quand j'allais à la classe, je m'appliquais beaucoup à l'étude parce que je tenais à réussir le mieux possible. Je m'étais ainsi épuisée, était devenue nerveuse et je dormais peu. Ma mère qui l'avait remarqué me garda à la maison et me fit prendre les Pilules Rouges qu'elle avait elle-même avantageusement employées. Pendant un an j'ai été fidèle à les prendre, ce à quoi je dois le rétablissement de ma santé. Aujourd'hui ma mère est morte, je suis à la tête d'une famille de huit personnes dont l'entretien met à l'épreuve mes forces et mon courage. J'ai pu soutenir à la tâche, mais me rappelant les conseils de ma mère, je préviens l'épuisement par l'emploi fréquent de quelques boîtes de Pilules Rouges." Mlle BLANCHE JULIEN, 44, rue St-Malo, Longue-Pointe, Montréal.

"J'ai été b'en malade durant deux ans, il m'était tout à fait impossible de travailler, j'avais même de la peine à marcher et j'étais couchée la plus grande partie de mes journées tant je me sentais faible. Mon caractère était devenu insupportable. J'ai consulté par lettre le médecin de la Compagnie Chimique Franco-Américaine. Avec les conseils que j'en ai reçus, le traitement qu'il me fait suivre et les Pilules Rouges prescrites pour augmenter mes forces, un grand changement s'est bientôt fait. Je suis fière de le dire pour le bien d'un grand nombre de femmes qui souffrent à l'âge critique." Mme AMELEE CLOUTIER, 556, Rockingham, Berlin, N. H.



Mlle Blanche Julien

CONSULTATIONS gratuites aux femmes par lettres ou à nos bureaux, 1570, rue Saint-Denis. (N. B. Le No 274 n'existant plus à cause du changement fait par la ville.) Notre médecin est à votre disposition tous les jours, de 9 heures du matin à 8 heures du soir (excepté les dimanches et fêtes religieuses). Vous serez satisfaite des conseils qu'il vous donnera pour rien. Il vous est impossible de vous soigner à meilleur marché.

AVIS: Soyez énergiques pour votre santé. Refusez les substitutions au cent, soit en bouteilles ou en boîtes de carton. Les Pilules Rouges pour les Femmes Pâles et Faibles sont dans des boîtes de bois, l'étiquette porte un No de contrôle et le nom de notre Compagnie. Les indications de notre médecin dans la circulaire sont précieuses, suivez-les bien. Chez tous les marchands ou par la poste sur réception du prix, 50 sous la boîte.

COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE LIMITEE, 1570 St-Denis, Montréal



Le Charme de la Quarantaine

est, comme des milliers de femmes vous le diront, la juste récompense des soins pris dans la jeunesse, suivant cette simple méthode

UNE JEUNESSE qui se prolonge jusque dans la quarantaine dépend des précautions prises à vingt ans, de soins extrêmes à trente... et de l'abstention rigoureuse, chaque jour de sa vie, de méthodes non éprouvées, hasardeuses. C'est pourquoi la culture moderne de la beauté recourt maintenant à des moyens naturels et repousse les procédés artificiels et souvent dangereux du passé.

Les soins scientifiques de la peau, tels qu'employés aujourd'hui, reposent sur ce principe que les pores doivent être gardés bien ouverts, le teint nettoyé chaque jour avec la mousse adoucissante du Palmolive.

Cette méthode est simple mais ses résultats sont certains et le bien qu'elle apporte à des millions de femmes, elle vous le fera à vous aussi.

Voici cette méthode. Veuillez la suivre pendant une semaine... et noter le changement

Lavez-vous soigneusement la figure avec l'a-

doucissant Palmolive. Puis massez-le doucement dans la peau. Rincez comme il faut, avec de l'eau chaude d'abord, ensuite avec de l'eau froide. Si votre peau est plutôt sèche, appliquez-y un peu d'un bon cold-cream—et c'est tout. Faites cela régulièrement et de préférence le soir.

Servez-vous de poudre et de rouge à votre guise. Mais ne les gardez jamais la nuit. Ils obstruent les pores et souvent les dilatent. Des points noirs et de l'enlaidissement s'ensuivent. Il faut les enlever en se lavant.

Évitez cette erreur

N'employez pas de savons ordinaires dans le traitement donné ci-haut. N'allez pas croire que n'importe quel savon vert ou prétendu fait avec des huiles de palme et d'olive soit la même chose que le Palmolive.

Et il ne coûte que 10c le morceau!—si peu cher que des milliers de personnes l'emploient aussi bien pour le corps que pour la figure. Procurez-vous-en un morceau aujourd'hui. Puis notez la différence étonnante apportée en une semaine.

LA PERTE de son charme de jeunesse marque, dans la vie d'une femme, le moment le plus tragique. Une fois perdu, il se retrouve rarement. Mais, au dire de tous les experts, on le peut conserver. Cela est possible et toutes les femmes qui en prennent les moyens y arrivent de nos jours. Commencez tout de suite à suivre la méthode ci-contre. Vous serez chaque jour étonnée du charme, de la pureté et de la fraîcheur de votre teint.



LA COMPAGNIE PALMOLIVE DU CANADA, Ltée
3, rue Saint-Nicolas, Montréal

Prix de
détail 10c

Ce Savon Palmolive ne subit le contact d'aucune main jusqu'au moment où vous brisez son enveloppe—sans laquelle il ne doit jamais être vendu.